



Digitized by the Internet Archive
in 2025

194

LE TÉMOIGNAGE DE L'ÉVANGILE



REV. NOEL F. MOHOLY O.F.M.

Chanoine A. MOËNNER

Supérieur du Collège Saint-François,
à Lesneven.

LEÇONS APOLOGÉTIQUES

20,508

LE
TÉMOIGNAGE
DE
L'ÉVANGILE

Property of

CBF

Please return to
Graduate Theological
Union Library

15, RUE CASSETTE, PARIS

= 1920 =

233.11
M. 693

NIHIL OBSTAT
H. PÉRENNÈS
CENSOR DEPUTATUS
Quimper, le 6 Avril 1919

IMPRIMATUR
Parisiis, die 12 Februarii 1920
E. ADAM
Vic. Gén.

LE TÉMOIGNAGE DE L'ÉVANGILE

INTRODUCTION

1° SON AUTORITÉ

Sources :

- I — L'Évangile oral.
- II — Origine des synoptiques.
- III — La Question synoptique.
- IV — Le Quatrième évangile : Son origine.
- V — Le Quatrième évangile : Son caractère.

Valeur :

- VI — Autorité des témoins.
- VII — Historicité des récits.
- VIII — Intégrité du texte.

2° SON OBJET

Vie :

- IX — Le cadre.
- X — L'Enfance.
- XI — Le Ministère.
- XII — La Passion.
- XIII — La Résurrection.

Doctrine :

- XIV — Le Royaume.
- XV — Le Père céleste.
- XVI — L'Homme nouveau.
- XVII — Jésus : Sa personne.
- XVIII — Jésus : Sa mission.
- XIX — L'Eglise.
- XX — L'Avenir.

Miracles :

- XXI — Vue d'ensemble.
- XXII — Prodiges cosmiques.
- XXIII — Délivrances de possédés.
- XXIV — Guérisons.
- XXV — Résurrections.

3° SA PORTÉE

XXVI — Le Problème du Christ.

XXVII — L’Affirmation de Jésus.

Arguments indirects :

XXVIII — La Transcendance de son caractère.

XIX — La Sublimité de son enseignement.

XXX — La Sainteté de sa vie.

Arguments directs :

XXXI — Le Témoignage de ses prophéties

XXXII — Le Témoignage de ses miracles.

XXXIII — Le Témoignage de son Eglise.

CONCLUSION

INTRODUCTION

« Jésus-Christ est-il ou n'est-il pas Dieu ? Toute la question est là. Cette seule question tranchée, toutes les autres suivent, sans en excepter celle de la révélation ou du surnaturel, et aussi longtemps qu'on ne l'a pas fait, on n'a rien fait. »

Ainsi s'exprimait un jour Brunetière et l'on ne saurait mieux dire. Une remarque seulement est nécessaire. A rigoureusement parler, point n'est besoin, pour fonder la vérité du Christianisme, d'établir que Jésus-Christ était réellement Dieu ; il suffirait d'avoir prouvé qu'il était réellement envoyé de Dieu ; car, s'il a été l'ambassadeur accrédité de Dieu auprès des hommes, ses enseignements et ses préceptes viennent aussi de Dieu ; et nous devons croire et obéir, quoi qu'il enseigne et commande.

Grâce à Dieu, nous n'avons pas, nous, à hésiter sur la réponse à donner. L'Eglise, à laquelle nous nous faisons honneur et joie d'appartenir, nous la sert en pleine lumière : Jésus-Christ n'a pas été seulement le ministre plénipotentiaire de Dieu ; il est le vrai Fils de Dieu, Dieu lui-même, et chaque jour avec une assurance tranquille, sans aucune crainte d'erreur, nous disons notre « Je crois en Jésus-Christ » Credo in Jesum Christum.

Or, voilà qu'aujourd'hui c'est dans un certain milieu intellectuel comme un lieu commun de distinguer entre « le Christ de la foi » et « le Christ de l'histoire » ; et les fidèles de cette école critique s'en vont répétant dans les livres, les revues, dans les chaires des Facultés et jusque dans les cercles d'étudiants : le Christ du dogme et de la tradition, le Christ des Apôtres et des évangiles interprétés suivant la doctrine de

l'Eglise n'est pas et ne peut pas être le Christ de l'histoire.

Ce Christ idéal, Dieu et Homme, Verbe incarné, conçu par un miracle inouï, se disant le Fils unique de Dieu au sens métaphysique et absolu, multipliant les prodiges, parlant comme le quatrième évangile le fait parler, ressuscitant trois jours après sa mort, s'élevant au ciel à la face de ses disciples après quarante jours, n'est pas un être réel. Il n'existe que dans l'imagination pieuse des croyants, qui l'a créé de toutes pièces. Le vrai Jésus, le Jésus de l'histoire, est né comme tous les hommes, il a vécu comme eux, il n'a pas plus fait de miracles qu'eux, il a enseigné une morale plus pure, fondé une religion moins imparfaite que les autres, et comme tous les réformateurs, en général, succombent sous l'intransigeance de leur milieu, il est mort comme nous ; il n'est ni ressuscité, ni vivant en Dieu.

Voilà ce qu'ils avancent : est-ce tolérable ? L'affirmation audacieuse d'une pareille opposition entre le dogme et l'histoire nous blesse, non seulement dans notre foi de chrétien, mais encore dans notre impartialité d'homme ; et le présent livre est né du désir de les venger. L'Evangile rend témoignage à Jésus, comme Jésus lui-même rend témoignage à Dieu : telle est l'idée fondamentale que nous avons cherché à mettre en relief. Mais voulant nous tenir exclusivement sur le terrain apologétique, nous nous sommes réduit, par principe et par méthode, aux seules ressources de la philosophie générale et de l'histoire.

En conséquence, les documents utilisés seront ici considérés comme investis d'une autorité simplement humaine, non comme des écrits divinement inspirés qu'ils sont en réalité. Il est important d'entrer dans ce point de vue pour éviter tout malentendu.

L'auteur s'est proposé de donner à tous ceux qui en éprouvent le besoin, et plus particulièrement aux jeunes étudiants, une connaissance de l'Evangile plus approfondie, plus en harmonie aussi avec le développement de leur intelligence et de leurs études, et en même temps de leur montrer, dans le témoignage divin, la meilleure justification rationnelle de leur foi au

Christ. Le croyant du XX^e siècle qui veut qu'on vérifie sous ses yeux le lien de sa foi et des faits qui la justifient remontera ainsi à la source écrite la plus haute qui puisse être. Peut-être aussi quelqu'autre, plus ignorant que malveillant, sera-t-il amené à dire comme les gens de Sichar à la Samaritaine : « Maintenant, ce n'est plus à cause de ce que tu disais que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes. »

Le plan suivi sera marqué par les trois questions que pose naturellement à tout esprit philosophique l'étude d'un témoignage ; à savoir celles de son autorité, de son objet, de sa portée.

Deux problèmes sont à résoudre dans la question préliminaire de l'autorité : l'un, historique surtout, concerne les sources ; l'autre, plus critique, en discute la véracité, l'historicité et l'intégrité. L'esquisse ici sera forcément brève, sous peine d'imposer à ce travail des proportions qui ne sont pas dans ses ambitions ; elle devra pourtant laisser un aperçu d'ensemble des difficultés et objections avec une indication au moins générale des arguments de la défense.

Une fois ce terrain déblayé, on sera en mesure d'accueillir le message évangélique, situé dans son cadre réel afin de faciliter l'intelligence du récit. Quels ont été les événements saillants de la Vie de Jésus ? Qu'a-t-il révélé sur les problèmes essentiels de la religion : Dieu, l'homme, le Sauveur, l'Eglise, l'avenir ? De quelles œuvres a-t-il marqué son passage ici-bas ? Autant de questions captivantes d'intérêt et sur lesquelles le rationalisme a répandu tant d'obscurités qu'il importe de rétablir la vérité de l'histoire ; elles méritent encore tous nos soins pour cette autre raison qu'elles doivent servir de base aux conclusions.

Ces conclusions, venant après l'étude détaillée du message évangélique, jailliront sans peine, claires et solides. Succédant à l'historien et à l'exégète, l'apologiste n'aura plus qu'à présenter, qu'à lier les considérations d'ensemble auxquelles donnent lieu la personne, la sainteté, la doctrine, les prophéties, les miracles et le fait de l'Eglise. S'il plait, en dépit de ces témoignages,

à quelque esprit rebelle de refuser son adhésion à la foi qu'ils accréditent, il saura du moins qu'aucune raison valable ne peut l'excuser. :

Il a fallu, pour suivre cette marche, isoler des preuves qui l'appuient et des vérités qu'il apporte le contenu du témoignage. Cette nécessité d'exposition n'est pas sans danger ; car traiter successivement de ceci puis de cela risque d'affaiblir la valeur de l'argumentation. L'indispensable obligation d'être clair nous a imposé ce parti auquel, aussi bien, nul historien de Jésus, soucieux de dépasser une simple narration et prétendant à conclure, ne saurait tout à fait se soustraire.

Obligé d'aborder une foule de sujets et voulant éviter les longueurs, nous avons veillé cependant à ne rien omettre d'essentiel. Les questions soulevées demanderaient pour être traitées dans leurs détails autant et plus de volumes que ce travail n'a de chapitres. Nous n'avons pu qu'esquisser les grandes lignes, laissant les développements aux ouvrages spéciaux.

Plus épris de vérité que d'originalité, nous avons pris notre bien partout où il se trouvait ; et l'on reconnaîtra sans trop de peine au passage de larges emprunts d'idées et même d'expressions aux auteurs qui ont traité de la matière. D'autre part, comme — pour rappeler une pensée de Bossuet — les débris et les ruines de Samarie peuvent encore servir à rétablir les forteresses de Juda, nous n'avons pas craint de mettre à contribution le témoignage d'un adversaire, lorsqu'il venait à notre dessein. Surtout, nous avons eu jalousement à cœur de laisser parler le plus possible les évangélistes eux-mêmes comme des autorités hors pair. Rien ne vaut cette lecture directe, le contact immédiat avec le texte : il en sort une vertu spéciale fréquemment avouée par ceux qui l'ont pratiqué comme il convient : « J'avais une faim et une soif continuelles de cet autre corps du Christ qui est l'Ecriture sainte et l'Evangile. La vigueur du texte sacré me ranimait. » (1)

Ceci suppose aux mains du lecteur un évangile com-

(1) Gratry, Souvenirs de jeunesse.

plet — et de préférence disposé en Synopse — auquel ils auront à se reporter constamment (1). Assurément, la lecture alternée des quatre narrations séparées offre quelques désavantages et surtout des difficultés propres à rebuter : mais il n'y a pas d'autre moyen d'acquérir des connaissances scientifiquement précises et de se prémunir contre la fascination de systèmes aussi séduisants pour une intelligence peu instruite des textes et des faits que pernicieuse pour une foi superficielle et mal assurée.

En abordant ce travail, nous ne nous sommes dissimulé ni sa délicatesse, ni ses difficultés ; nous les avons senties s'accroître à mesure que nous le poursuivions, et plus que jamais, à cette heure où il s'achève, nous reconnaissons ses lacunes et ses insuffisances. Il ne dépend pas de notre bonne volonté, ni des conseils éclairés d'amis obligeants — auxquels j'exprime toute ma gratitude — qu'il fût moins indigne de servir la cause du Christ et de son Evangile. Si tel quel il peut contribuer à mettre dans quelque esprit plus de lumière et dans quelque cœur plus d'amour, le lecteur voudra bien en rendre grâces avec moi au Jésus de l'Evangile, le même pour la foi que dans l'histoire.

(1) Nos citations ont été rapportées d'après les traductions de Rose pour les Synoptiques et de Calmes pour S. Jean.

PREMIERE PARTIE

Autorité du témoignage Evangélique

I

L'EVANGILE ORAL

Avant d'être fixée dans les livres, la « bonne nouvelle » a été prêchée ; l'écriture n'est venue que plus tard pour recueillir et perpétuer la parole. Jésus n'a écrit lui-même aucun de ses enseignements ; il se contenta de parcourir la Palestine, exposant et expliquant sa doctrine dans le Temple et les synagogues, sur les places publiques et dans les carrefours. Les Apôtres, de même, à l'exemple et d'après les ordres de leur Maître, parlèrent plus qu'ils n'écrivirent. Ainsi l'Evangile primitif fut un évangile oral, et cette condition originelle n'aura pas été sans influencer sur la composition et la rédaction même de nos évangiles actuels. Il n'est donc que juste de commencer par établir ce qu'a été cet évangile oral primitif.

*Forme
primitive*

I. — LA PRÉDICATION DE JÉSUS

La matière doctrinale de cette prédication sera étudiée plus loin et longuement ; ici il ne sera question que de sa forme, d'après ce que les écrits qui la rapportent nous permettent de saisir.

La manière

Ainsi qu'il convient, la manière varie avec les circonstances. A-t-il affaire aux docteurs « habiles dans la Loi », Jésus commente l'Ecriture : on peut lire en S. Luc (1) un échantillon du genre, à l'occasion d'une lecture à

*Commentaires
des
Ecritures*

(1) IV, 16-22.

la synagogue de Nazareth. Cependant, si opportune que fût auprès des scribes et des pharisiens cette façon de tirer argument des textes de l'Ancien Testament, elle n'a laissé que peu de trace dans l'enseignement de Jésus, tel qu'il apparaît dans les évangiles.

Sentences

Plus souvent, il se laisse interroger et répond à la question par une sentence. Assez fréquemment, on n'a conservé que la sentence, le « logion », sans l'occasion qui l'a provoquée, et l'on a ainsi comme des paquets de « logia » rattachés les uns aux autres par la similitude du sujet ou même par une similitude toute formelle. Le Sermon sur la montagne est le modèle accompli des développements de ce genre, reproduisant moins un discours unique qu'un résumé substantiel d'instructions prononcées à des reprises différentes.

Interrogations

Ailleurs (1). Jésus fait surgir lui-même la question pour y répondre, à l'occasion d'un incident, d'une opportunité ; ou bien encore (2), il répond à la question par une question nouvelle, de façon à provoquer un dialogue. Les explications, alors, au lieu de lever directement la difficulté sounise, tendaient à redresser l'état d'esprit des interlocuteurs ou à mettre leur erreur en pleine évidence par appel au sens commun, aux principes reçus, aux Ecritures. Combien ainsi se sont vus obligés de conclure, à leur confusion, contre eux-mêmes, pris dans leurs propres pièges ! Avec quel art aussi le Docteur incomparable savait élever la question du terre à terre d'un détail vulgaire aux principes les plus élevés et passer du matériel au spirituel, l'entretien avec Nicodème ou la Samaritaine le laisse deviner.

Paraboles

Enfin, la forme la plus originale de la parole évangélique consiste en paraboles, c-à-d. en récits plus ou moins fictifs, mais toujours vraisemblables, et pris dans la nature ou dans les habitudes de la vie courante. Proposées sans figure, dans leur réalité vive,

(1) Mc X, 17-27.

(2) Mt XVII, 24-26 ; Mc II, 15-17.

les instructions sur la nature du Royaume de Dieu, sur les lois de sa fondation et de son développement auraient ébloui la foule : enveloppées au contraire dans le tissu d'une parabole, attachante pour le peuple aux habitudes duquel elle empruntait ses comparaisons, elles pouvaient se laisser entrevoir assez clairement pour intéresser l'auditeur. Aucun procédé n'a contribué autant que la parabole à répandre l'esprit et les maximes du Sauveur.

Le quatrième évangile a plus spécialement des traits allégoriques. Cette diversité de genres ne doit pas étonner. Jésus devait avoir pour règle d'adapter sa prédication à la capacité intellectuelle de ses auditeurs. Or, si le genre parabolique était ce qui convenait le mieux aux natures frustes des pêcheurs et marins de Galilée, des esprits cultivés et contemplatifs devaient être plus intéressés par l'allégorie.

Allégorie

La langue

Dans quelle langue parlait Notre-Seigneur ? Apparemment dans la langue araméenne qui était alors la plus usitée, même à Jérusalem. Cette présomption, d'ailleurs, est confirmée par des preuves directes et péremptoires. L'Evangile a reproduit certaines paroles de Jésus dans la langue originale, lorsqu'il a dit : à la fille de Jaïre, « talitha koumi » (Jeune fille, lève-toi) ; au sourd-muet qu'il guérit, « ephphata » (ouvre-toi) ; sur la croix, à l'heure dernière, « Eloï, Eloï, lamma sabachthani » (mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné) ; et toutes ces paroles sont de l'araméen. L'abondance des aramaïsmes que l'on rencontre d'autre part, soit dans les récits, soit dans les discours, oblige également à conclure que Jésus parlait araméen.

L'araméen

De plus, cet araméen devait être, selon le dialecte de Galilée, différent de celui de Jérusalem, tout au moins dans la prononciation. S. Pierre est accusé d'être Galiléen et d'appartenir à la suite de Jésus, sur prévention de son langage.

Du dialecte de Galilée

II. — LA CATÉCHÈSE DES APÔTRES.

La Bonne nouvelle, promulguée par l'enseignement oral, devait se propager par le même moyen. C'est pourquoi le Maître choisit parmi ses disciples douze qu'il nomma « apôtres » et qu'il chargea d'être les hérauts de sa mission. « Allez, leur dit-il, faites disciples toutes les nations,... leur enseignant à garder tout ce que je vous ai prescrit... Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le au grand jour, et ce que je vous dis à l'oreille, publiez-le sur le toit. » (1) Dociles, les apôtres ont obéi. Leur prédication, rapportée dans les dix premiers chapitres des Actes, publiait Jésus de Nazareth, les miracles, prodiges et signes que Dieu avait opérés par lui, et principalement sa mort et sa résurrection. A l'exposé des faits se joignait d'ordinaire une intention apolo-gétique : d'où le nom de catéchèse.

*Ni philoso-
phes ni his-
toriens*

Mais jamais ils n'ont entendu revêtir cette catéchèse d'un caractère proprement scientifique. Les Apôtres « ne sont pas des philosophes, préoccupés d'exposer des vues personnelles ou de se faire un système de doctrines parfaitement coordonné d'après les enseignements du Maître. Un système de philosophie tire sa valeur de la force des raisons sur lesquelles on l'appuie et de l'enchaînement rigoureux de ses parties. Ce ne sont pas non plus des historiens se proposant de donner une biographie de Jésus-Christ à la façon dont l'aurait comprise, non pas un historien moderne, mais même un historien grec ou romain, soucieux de la suite naturelle des faits et d'une certaine précision dans l'indication des lieux et des dates pour les principaux événements.

*Mais
témoins*

» Les Apôtres sont loin de ces préoccupations. Ce sont des témoins qui s'en vont par le monde affirmer d'abord, simplement, sans commentaire, ce qu'ils ont vu et entendu. En vertu de la mission reçue d'en haut, ils prêchent « dicta et gesta » Christi, pour amener à la foi toutes les nations. Et ce témoignage n'a d'autre

(1) Mt. XXVIII, 19-20 ; X, 27.

garantie que le témoignage lui-même, appuyé de leur vie et de miracles. Ce que le Christ a fait et a dit, voilà l'essentiel de leur témoignage ; indiquer exactement, pour ces faits ou ces paroles, les circonstances de temps et de lieu n'a souvent qu'une importance secondaire par rapport au but qu'ils se proposent. Des raisons multiples peuvent les engager à grouper les faits, ou à fondre plusieurs enseignements, bien qu'ils aient été distincts dans le temps et dans l'espace. Le Christ a vraiment accompli telle action : voilà pour eux l'important. » (1).

Tels sont, d'abord, les discours de S. Pierre au jour de la Pentecôte (2), après la guérison du boiteux (3), devant le Sanhédrin (4), au centurion Corneille (5). « Vous savez, dit-il à l'officier romain, ce qui est arrivé dans toute la Judée, après avoir commencé en Galilée, à la suite du baptême que Jean a prêché ; comment Dieu a oint du saint Esprit et de force Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'empire du diable, car Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Ils l'ont tué en le pendant au bois. Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il a permis qu'il apparût, non à tout le peuple, mais aux témoins choisis d'avance par Dieu, à nous qui avons mangé et bu avec lui, après qu'il fut ressuscité des morts. Et il nous a ordonné de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui qui a été établi par Dieu juge des vivants et des morts. Tous les prophètes rendent de lui le témoignage que quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés. » Parlant aux juges du Sanhédrin, S. Pierre caractérise ainsi sa propre prédication : « Il dit ce qu'il a vu et entendu. »

(1) Levesque, Nos quatre évangiles, p. 6-7.

(2) Actes II, 22-24.

(3) Ibid. III, 12-16, 19-21.

(4) Ibid. IV, 9-12.

(5) Ibid. X, 37-43.

S. Paul S. Paul a dans les Actes quatre discours : aux Juifs d'Antioche de Pisidie (1), aux païens de Lystres (2), aux Athéniens (3), aux Chrétiens de Milet (4), et trois apologies : aux Juifs (5), au procureur Félix (6), devant le roi Agrippa (7). C'est de lui surtout que nous apprendrons ce qu'était l'évangile oral. Il n'avait pas été témoin oculaire ni même auriculaire ; par conséquent, ce qu'il prêchait était l'évangile qu'il avait entendu d'autre part. Il le dit lui-même : il annonce ce qu'il a appris. Or, chose remarquable, sa prédication est substantiellement identique à celle de S. Pierre. La différence, quand elle existe, n'est que dans la méthode et trouve une justification suffisante dans les circonstances, les mêmes arguments ne convenant pas également aux Juifs et aux païens.

Aux Juifs Aux Juifs, S. Paul présentera Jésus comme le Messie promis à Israël. Par exemple, à Antioche de Pisidie, il montrera en lui la réalisation des anciennes prophéties ; crucifié et enseveli, Jésus est ressuscité ; puis il est apparu à ceux qui sont maintenant ses témoins ; désormais, la loi de Moïse est impuissante à justifier, et le pardon des péchés ne peut être obtenu que si l'on croit en Jésus. A Thessalonique, il établit que « le Christ devait souffrir et ressusciter des morts et que le Jésus qu'il prêche est ce Christ ». A Milet, il rappelle aux anciens d'Ephèse le devoir de « la repentance envers Dieu et de la foi en Notre-Seigneur Jésus qui s'est acquis l'Eglise par son propre sang ». A Césarée, le gouverneur Félix s'étonne de ce qu'il dit touchant « un certain Jésus qui est mort et que Paul affirmait être vivant ». Devant Agrippa, il proclame qu'il rend témoignage au Christ « sans s'écarter en rien de ce que les prophètes et Moïse ont déclaré, à savoir qu'il souffrirait, ressus-

(1) XIII, 16-41.

(2) XIV, 15-17.

(3) XVII, 22-31.

(4) XX, 18-35.

(5) XXII, 3-21.

(6) XXIV, 10-21.

(7) XXVI, 2-23.

citerait, annoncerait la lumière au peuple et aux nations ». A Rome, il prêche le royaume de Dieu « en cherchant par la loi de Moïse et par les prophéties à convaincre les Juifs de ce qui concerne Jésus, depuis le matin jusqu'au soir et pendant deux ans ».

Avec les païens, qui ne fréquentaient pas les synagogues, l'enseignement de S. Paul gravite toujours autour de la Résurrection : mais la méthode change. Il ne s'agit plus ici de la réalisation des prophéties messianiques. Pour aboutir à conclure que Jésus est Dieu, parce qu'il est ressuscité, l'Apôtre doit par avance triompher du polythéisme et de la superstition et gagner ses auditeurs au monothéisme. A Lystres, devant une explosion de foi idolâtrique, Paul revendique les droits de la vérité religieuse et défend l'unité du Dieu vivant, Créateur de l'univers et Providence bienfaisante. A l'aréopage d'Athènes, il prêche le même Dieu, qui n'habite point dans les temples et ne ressemble en rien aux images sculptées, qui agit en chacun de nous et en qui nous sommes, vivons et nous mouvons. A Ephèse, il est encore aux prises avec le polythéisme ; les orfèvres révoltés se plaignent de ce que non seulement à Ephèse, mais dans presque toute l'Asie, l'Apôtre a persuadé et détourné une foule de gens, en disant que les dieux faits de main d'homme ne sont pas des dieux.

Aux Gentils

La catéchèse des autres élus du Collège apostolique ne devait pas être bien différente de celle de S. Pierre et de S. Paul. Témoins des mêmes faits, ils avaient entendu la même doctrine ; et la vie en commun à Jérusalem avant la dispersion ne pouvait que contribuer à mettre une certaine uniformité dans leur manière de voir. Des détails plus précis, des impressions plus vives, ici ou là, semblent avoir été les seules variantes possibles. Le peu qui a été conservé de la catéchèse du diacre Etienne et de Philippe ne permet pas d'en dire davantage.

*Les autres
Apôtres*

Telle quelle et sans préjudice des documents écrits, cette prédication primitive a été et demeure toujours une source d'informations du plus haut intérêt. Dire

*Importance
del'Evangile
oral*

qu'elle contient en abrégé notre évangile écrit serait une remarque inutile ; on l'aura déjà noté dans les nombreuses allusions éparses à la vie et aux enseignements de Jésus. En outre, il nous revient de cet évangile oral des éléments de révélation qui n'ont pas été consignés dans les évangiles écrits et qui, transmis de bouche en bouche, font aujourd'hui partie du canon des croyances chrétiennes. On les désigne en langage d'école sous le nom d'*agrapha*.

II

ORIGINE DES SYNOPTIQUES

*Besoin d'un
Évangile
écrit*

De bonne heure, cependant, le besoin de fixer l'évangile oral dut se faire sentir. Les premiers fidèles avaient un ardent désir de conserver la Bonne nouvelle que leur prêchaient les envoyés de Jésus ; et ces envoyés, d'autre part, en quittant les nouveaux convertis, les jeunes communautés organisées par eux, avaient avantage à leur laisser un témoignage plus durable que la parole. En outre, sitôt que la société chrétienne eut franchi les bornes de la Palestine et que de simples convertis, d'origine païenne parfois, furent institués missionnaires, il devint pour ainsi dire nécessaire de consigner à leur usage l'essentiel des souvenirs gardés par les disciples de Jésus. A quelle date conviendrait-il de faire remonter les premiers écrits ? C'est affaire à la critique de chercher à la fixer aussi bien que le nombre et la nature des ouvrages de ce genre antérieurs à nos évangiles canoniques. Ici nous ne demandons qu'à connaître l'origine de ceux que nous possédons, en distinguant pour plus de précision les trois premiers communément appelés Synoptiques et le quatrième qui « va tout seul ».

Par qui et quand nos évangiles synoptiques, dans leur forme actuelle, ont-ils été composés ? Bien qu'étroiti-

tement liées, les deux questions de date et d'auteur sont à envisager séparément. Le critique qui veut établir l'origine d'un ouvrage dispose d'un double instrument d'investigation : le témoignage extrinsèque de la tradition, et le témoignage intrinsèque du livre lui-même. Nous ferons valoir l'un et l'autre.

I. — LA DATE.

Que nos évangiles synoptiques soient connus et reçus au IV^e et au III^e siècle, cela ne fait aucun doute. La discussion ne peut commencer qu'à partir du II^e siècle.

Témoignage externe

Or, à cette époque déjà, les évangiles sont d'un usage universel dans le monde chrétien. En Syrie, Tatien compose vers 170 son Diatessaron ou fusion des quatre évangiles en un seul ; en Egypte, Clément d'Alexandrie, entre 190 et 203, rédige ses Stromates et ses Hypotyposes ; dans l'Afrique septentrionale, Tertullien de Carthage argumente contre les hérétiques entre 190 et 220 ; en Gaule, Irénée publie, entre 177 et 289, son grand traité contre les hérésies ; à Rome, enfin, le canon, dit de Muratori, qui dresse la liste officielle des Ecritures, vers les années 165-190, mentionne les Evangiles.

Aucun critique bien informé ne saurait contester ces faits, ni en récuser la portée démonstrative. La diffusion et l'usage de nos évangiles à cette époque dans les régions les plus distantes et les plus diverses de l'empire romain supposent leur origine déjà ancienne et leur autorité reconnue. Il existe, au reste, d'autres témoignages antérieurs, échelonnés dans la première moitié du siècle.

Les documents de cette période nous sont parvenus peu nombreux et peu étendus ; ils représentent pour la plupart des œuvres de circonstance et d'un caractère spécial qui n'avaient pas à faire expressément état de citations évangéliques. De plus, il convient de ne pas oublier qu'à une époque où vivaient encore ceux qui avaient connu les apôtres ou leurs disciples, la tradi-

*Seconde
moitié du
II^e Siècle*

*Première
moitié du
II^e Siècle*

tion orale subsistait prépondérante et que l'on éprouvait d'autant moins le besoin d'en appeler à l'écriture. Le témoignage rendu dans ces conditions n'est que plus significatif.

S. Justin Voici d'abord S. Justin. La vie de cet apologiste se passe à lutter contre les Juifs qui ignoraient ou rejetaient les évangiles : aussi ne nomme-t-il aucun de ces écrits. Il connaît pourtant « les Mémoires des Apôtres » qui sont lus dans les assemblées des chrétiens au même rang que les prophètes et qui sont appelés « évangiles ».

Papias Papias qui fut, d'après l'historien Eusèbe, évêque d'Hiérapolis, en Phrygie, et l'auteur des Explications des Logia du Seigneur, où il utilisa les renseignements des « anciens », atteste, lui aussi, l'existence des évangiles dans un témoignage incomplet et néanmoins précieux entre tous.

Celse et les hérétiques A celui qui suspecterait ces autorités, sous prétexte qu'elles appartiennent à l'orthodoxie, on peut faire observer que le païen Celse, vers la même époque, puisait argument dans les textes évangéliques, en même temps que les hérétiques Marcion, Basilide, Valentin s'efforçaient d'appuyer leurs erreurs sur les écrits de S. Luc ou de S. Jean.

Nous sommes ici, il ne faut pas l'oublier, dans la première moitié du second siècle, c-à-d, tout au plus à cinquante ans de distance de l'âge apostolique. Il paraît bien peu croyable qu'en si peu de temps, par voie d'incubation sourde ou de remaniements successifs, se soient créés et répandus des évangiles inconnus du premier siècle.

Fin du 1^{er} Siècle Et même, ne pourrait-on pas signaler dans les documents qui remontent aux dernières années du 1^{er} siècle des citations ou des allusions trahissant l'existence de ces écrits ? La question ne va pas sans difficultés. Les anciens n'avaient pas, en matière de citations, les scrupules des modernes : ils rappellent de mémoire avec inexactitude assez souvent et toujours sans références. D'autre part, il est parfois difficile dans des

documents qui se ressemblent de déterminer de quel côté se présente le rapport de dépendance.

Sous ces réserves et dans ces conditions, les critiques croient trouver des traces de nos évangiles synoptiques à travers l'épître dite de S. Barnabé, la Doctrine des Douze Apôtres ou Didachè, l'épître de S. Polycarpe, les sept épîtres de S. Ignace et l'épître de S. Clément de Rome. Il y a un aperçu de ce travail dans le livre auquel nous empruntons la conclusion suivante : « C'est ainsi qu'à l'aide des documents échelonnés de la fin du II^e siècle à la fin du I^{er} nous pouvons suivre pour ainsi dire pas à pas la trace de nos évangiles et remonter comme par étapes la marche progressive de leur diffusion. Ces témoignages primitifs s'éclairent singulièrement et prennent leur place significative à la lumière de la tradition si ferme et si universelle constatée à la fin du II^e siècle. » (1)

Témoignage interne

Le témoignage des écrivains qui les premiers ont eu en main nos évangiles peut être contrôlé par l'examen de ces écrits eux-mêmes. Une loi générale veut que toute œuvre littéraire reflète en quelque manière une époque déterminée. En l'espèce, elle donne la preuve que les évangiles ont bien été composés au I^{er} siècle de l'ère chrétienne : cela ressort et de la langue dans laquelle ils sont écrits et des allusions historiques qu'on y découvre.

Tout d'abord, la langue des évangiles accuse le I^{er} siècle. « Les philologues en ont fait l'objet d'études approfondies ; ils en ont analysé toutes les phrases, déterminé toutes les constructions, classé tous les mots ; et l'on a rédigé lexiques et grammaires des évangiles, par comparaison avec les lexiques et les grammaires des autres documents contemporains. Or, de tous ces travaux une conclusion se dégage irrécusable : c'est que le lexique et la grammaire des évangiles ont, sous

La langue

(1) Lepin, Jésus Messie et Fils de Dieu, 2^e édit. Introd. p. XXI.

la forme grecque, un caractère essentiellement sémitique. Ce ne sont pas seulement çà et là quelques mots conservés de la langue parlée au temps du Christ ; ce sont nombre de locutions qui ne sont intelligibles qu'en faisant appel à l'hébreu ou à l'araméen ; c'est la construction habituelle des phrases qui porte la marque de l'esprit sémitique. Pour quiconque étudie, au point de vue de la langue, nos écrits sacrés, c'est un fait incontestable qu'ils sont l'œuvre de chrétiens familiarisés avec la langue juive. Et déjà cela nous reporte au berceau même de notre foi, à cette époque primitive où du sein de la synagogue s'éleva la religion nouvelle. » (1)

Les allusions historiques Etudiés au point de vue de l'histoire, les Evangiles n'offrent d'abord rien qui trahisse une époque postérieure au I^{er} siècle. L'événement le plus récent auquel ils fassent allusion est la ruine de Jérusalem accomplie en l'an 70. Tout au plus donc pourrait-on conjecturer qu'ils ont paru après cette date. Mais cela même n'est

(1) Lepin, loc. cit. pp: XXII-XXIII. S'il faut s'en rapporter à certains philologues, d'autorité au demeurant, cet argument des sémitismes du N. T. demanderait une atténuation. D'après eux, les particularités dites « hébraïsmes » sont tout simplement des « vulgarismes » qu'on retrouve dans les papyrus mis au jour, spécialement en Egypte. Cela paraît bien établi dans plusieurs cas ; d'autres sont encore à éclaircir. Ces philologues, au surplus, n'ont peut-être pas tenu suffisamment compte d'un facteur propre à exercer une certaine influence sur le grec d'Egypte, à savoir la présence de très nombreux juifs en Egypte. « Cependant, ajoute Jacquier, Hist. des Livres du N. T. t. III, p. 333-334, de l'ensemble des faits, il semble bien résulter que la langue du N. T. n'est pas une langue spéciale, mais la langue de la conversation, telle qu'elle était parlée dans le peuple. Il ne faudrait pas croire que le grec usager était analogue au grec littéraire. Les phrases étaient de construction simple et ne présentaient pas cette coordination des propositions, à l'aide des particules conjonctives, que nous connaissons par les auteurs classiques et même par les post-classiques. » P. Lagrange, *Evang.* selon S. Marc, *Introd.* p. XCVII, dit d'autre part : « Son texte (de Mc.) est moins grec que celui de Mt. et Lc. Quoique le nombre des mots ou des tournures grecques analogues augmente de jour en jour parmi les documents du grec hellénistique, il demeure que Mc. a franchement l'esprit sémitique.

aucunement établi. Les allusions sont, en effet, présentées sous forme de prédictions de Jésus : or, la précision relative de telle ou telle d'entre elles peut parfaitement s'attribuer à la prescience surnaturelle du Sauveur et par conséquent se comprendre sous la plume des évangélistes avant le fait accompli.

Non seulement les évangiles synoptiques n'ont pas d'allusion aux événements postérieurs à la ruine de Jérusalem ; mais les multiples détails qui composent leur description du monde palestinien se rapportent à la situation qui précéda l'an 70 et obligent à croire qu'ils ont vu le jour aux environs de cette année et sans doute avant. La date de 70 est, en effet, capitale dans l'histoire judéo-chrétienne du I^{er} siècle : elle marque la fin d'un régime et le commencement d'un autre. La Palestine est saccagée par les armées romaines ; les cités populeuses sont dévastées ; Jérusalem est, à la suite d'un long siège, détruite de fond en comble ; de ses monuments, il ne reste plus que des ruines ; de son temple et de sa vie plus qu'un religieux souvenir.

Est-ce là l'image qu'en reflètent les évangiles ? Point du tout. « Nous y saisissons sur le vif les relations délicates du pouvoir romain et des autorités juives, le conflit des attributions judiciaires du sanhédrin avec celles du procurateur de Rome. Pharisiens, sadducéens et scribes s'agitent bien vivants autour de la personne de Jésus. Jérusalem nous y apparaît avec ses monuments encore debout, avec ses grands-prêtres révéérés, avec sa vie religieuse en plein exercice. Seuls, des contemporains, ayant été mêlés à ce monde palestinien, ayant vécu au milieu des hommes et des choses, ont pu décrire avec pareille justesse un milieu à ce point compliqué. Après le bouleversement profond causé par la catastrophe de 70, et auquel ne peut même pas se comparer la révolution amenée en France par les événements de 1789, une aussi exacte restitution d'un passé à jamais disparu eût été, pour tout autre, impossible. Les anciens n'avaient point le sens archéologique ; les habiletés et les multiples ressources de la critique moderne leur faisaient totalement défaut pour de telles

reconstructions. Si l'on songe, d'autre part, que ce tableau du monde contemporain de Jésus n'est rien moins qu'intentionnel, mais qu'il résulte de traits épars jetés sans ordre et sans dessein, au fur et à mesure des circonstances, il faut bien convenir qu'étant néanmoins si exact, il ne peut qu'être l'œuvre de contemporains, c-à-d. de Juifs palestiniens antérieurs à l'an 70. » (1)

II. — LES AUTEURS.

Il suffirait, à la rigueur, d'avoir prouvé que les évangiles synoptiques remontent à la période apostolique — ou peu s'en faut — pour donner du poids à leurs récits. L'on peut trouver cependant que ce n'est pas assez et demander à connaître leurs auteurs. La tradition les attribue à S. Mathieu, apôtre; à S. Marc et à S. Luc, disciples d'apôtres (2). Pour quelles raisons ?

Témoignage externe

Les témoignages ici foisonnent et n'offrent que l'embaras du choix. On cite parmi les plus importants et par ordre d'ancienneté à partir du II^e siècle :

Clément d'Alexandrie « L'ancien disait que les premiers évangiles dans l'ordre de composition sont ceux qui contiennent les généalogies (S. Mathieu et S. Luc). Voici à quelle occasion fut rédigé celui de Marc. Lorsque Pierre eut prêché publiquement le Verbe à Rome, et promulgué l'Evangile sous l'inspiration de l'Esprit, beaucoup de ses auditeurs exhortèrent Marc, qui depuis longtemps l'accompagnait et savait par cœur ce qu'avait dit l'apôtre, à mettre par écrit ce qu'il avait entendu. Ce

(1) Lepin, loc. cit., pp. XXV-XXVI.

(2) Le titre courant : évangile « selon » Mt., Mc., Lc., et non « de » Mt., Mc., Lc. marque moins une authenticité lâche que la nature même de l'ouvrage. On ne connaissait qu'un seul Evangile, celui de J.-C. ; l'ensemble des actes et des paroles du Maître constituait la Bonne nouvelle. L'évangile *selon* Mt., Mc., Lc., c'est la version donnée par Mt., Mc., Lc. de l'Evangile unique.

qu'ayant appris, Pierre ne s'opposa point au dessein de son disciple, mais ne fit rien non plus pour l'encourager. » (1)

« Nous soutenons avant tout que l'instrument évangélique a pour auteurs des apôtres,... ou si ces auteurs sont des disciples d'apôtres, ils n'ont pu l'écrire seuls, mais avec les apôtres et d'après les apôtres... D'entre les apôtres, Jean et Mathieu nous donnent la foi ; d'entre les disciples, Marc et Luc nous la renouvellent. » (2)

Tertullien

« Mathieu publia un évangile écrit chez les Hébreux, dans la langue de ceux-ci, au temps où Pierre et Paul prêchaient l'évangile à Rome et fondaient l'Eglise après leur départ (mort ?), Marc le disciple et le secrétaire de Pierre nous transmet lui aussi, les ayant écrites, les choses prêchées par Pierre. Luc, le compagnon de Paul, déposa dans un livre l'Evangile prêché par celui-ci. » (3)

S. Irénée

« ...En troisième lieu l'Evangile selon Luc. Ce Luc, médecin, après l'ascension du Christ, avait servi de compagnon à Paul dans ses voyages. Il écrivit en son propre nom, avec ordre, sans pourtant avoir lui-même vu le Seigneur en sa chair ; mais, selon qu'il put se renseigner, il commença son récit à la nativité de Jean. En quatrième lieu, l'Evangile de Jean d'entre les disciples. » A dire vrai, les évangiles de S. Mathieu et de S. Marc ne sont pas mentionnés ici ; mais n'y a-t-il pas dans la mutilation du texte une explication suffisante de leur omission et dans le numéro d'ordre du troisième et du quatrième une invitation à les supposer ?

*Canon
de Muratori*

« Jean l'Ancien disait : « Marc a écrit avec exactitude, non pas toutefois dans leur ordre, les choses dites ou faites par le Christ. Car il n'avait pas entendu le Seigneur et ne l'avait pas suivi ; mais il avait suivi Pierre qui donnait ses enseignements suivant les besoins de ceux qui l'écoutaient... Mathieu écrivit les oracles du

Papias

(1) Hypotyposes, dans Eusèbe, Hist. eccl. VI, 14.

(2) Adv. Marcionem IV, t. II, p. 363.

(3) Adv. Haereses, III, I, t. VII, p. 844-845.

Seigneur dans la langue hébraïque ; chacun les traduisit comme il a pu. » (1) Papias ne cite pas l'évangile de S. Luc ; on aurait tort d'en conclure qu'il ne le connaissait pas.

*Garanties
d'authen-
ticité*

De nom d'auteur, il n'y en a plus dans les documents antérieurs. Les critiques n'ont pas manqué de relever cette lacune ; mais l'argument qu'ils en tirent va plutôt contre eux, vu les circonstances dans lesquelles elle se présente. Clément d'Alexandrie se réfère à son maître Pantène, disciple immédiat des presbytres qui entendirent les Apôtres. En Gaule, S. Irénée invoque l'autorité des anciens qu'il a personnellement connus en Asie, que des contemporains et des hérétiques comme Florinus ont connus aussi bien que lui ; il se réclame de S. Polycarpe, évêque de Smyrne, et d'autres presbytres asiates disciples de l'apôtre Jean et héritiers directs de ses enseignements. Papias, enfin, raconte ce qu'il a jadis appris des presbytres ou recueilli des disciples de Jésus ou de leurs élèves, les « Anciens », ainsi qu'il les appelle. Une tradition dont on pouvait si aisément remonter le cours jusqu'à sa source et qu'il était d'autre part si facile de contrôler offre une garantie de vérité qui semble de premier ordre, quand on songe à l'importance qui s'attacha de bonne heure à la question de l'origine des évangiles reçus dans les chrétientés.

En second lieu, l'idée même de rapporter ces documents à des auteurs comme Mathieu, Marc, Luc, ne peut que renforcer ces garanties. En effet, comment comprendre, si elle était fictive, l'attribution du premier évangile, non à l'un des Apôtres qui ont joué un rôle important dans l'histoire évangélique ou dans l'établissement de l'Eglise, mais à un apôtre d'ordre secondaire et effacé, qui n'a de gloire que ce qui lui revient de l'ouvrage qui porte son nom ? Le second évangile est censé contenir les souvenirs du chef des Apôtres : pourquoi ne pas l'avoir mis au nom de S. Pierre lui-même ? « Marc n'eut pas assez d'importance

(1) Eusèbe, Hist. eccl., III, XXXIX, 1,

pour qu'on ait cru relever un écrit en le lui attribuant. » (Renan.) Le même raisonnement vaut pour le troisième évangile. Si l'ouvrage était pseudépigraphe, n'aurait-il pas eu profit à figurer sous le nom d'un personnage illustre, de S. Paul par exemple, ou tout au moins d'un disciple plus en vue, tel que Tite ou Timothée ?

Témoignage interne

La critique interne peut avoir dans la question son mot à dire ; elle ne le dira qu'en analysant de près chacun des écrits ; car l'auteur ici tend à s'effacer dans une narration plus objective que subjective.

Les critiques en sont à se demander si l'évangile actuel selon S. Mathieu, écrit en grec, représente une traduction ou un original. (1) Toujours est-il que

*S. Mathieu
le publicain*

(1) Au témoignage de S. Irénée et de Papias, Mt. écrivit en hébreu ; or, l'évangile que nous avons sous son nom est écrit en grec. Une question se pose aussitôt : Quel est le rapport de l'évangile hébreu à l'évangile grec ? Celui-ci serait-il une œuvre originale ou seulement une traduction ? Le seul texte de Papias ou même le seul terme de « *logia* » employé par lui constitue l'unique argument de tradition en faveur d'un Mt. rédacteur d'un simple recueil de discours, sentences ou maximes. Base bien fragile ! Car, si l'on examine les divers sens de ce mot dans l'antiquité, on trouvera qu'il ne désigne pas exclusivement un recueil de discours ; Papias lui-même s'en est servi pour désigner l'évangile de Mc. Les meilleurs arguments sont ceux du livre lui-même, de sa tenue générale et de ses citations. La tenue générale révèle, d'après les uns, une unité de plan et une originalité de style qui ne se rencontreraient pas dans une traduction. Au contraire, répliquent les autres, cette unité prouverait plutôt une traduction ; en effet, les discours tout au moins ont été très certainement traduits ; et si l'on ne peut relever aucune différence de langue et de style entre les discours et les récits, c'est donc que le tout a été traduit. Les citations n'exigent pas davantage un original grec. Dans Mt. comme dans les auteurs de l'époque, elle sont d'ordinaire assez libres, quelquefois même inexactes ; de plus, elles sont empruntées à des sources diverses : Septante, hébreu ou combinaison des deux. Si l'évangile de Mt. est une œuvre originale écrite en grec, on comprend déjà difficilement cette dérivation tantôt d'un texte, tantôt d'un autre ; en outre, la dérivation devrait être indifférente quant aux idées. Or, il n'en est pas ainsi : d'une manière générale, les citations de l'A. T. faites par

conformément au témoignage traditionnel, l'auteur connaît l'hébreu et s'adresse à des judéo-chrétiens.

L'on a relevé aussi la substitution dans le récit du nom de Mathieu au nom de Lévi employé par les deux autres Synoptiques et l'addition du qualificatif « publicain » à la mention de Mathieu dans la liste des Douze, comme deux indices significatifs de l'intérêt spécial porté par l'auteur à cet apôtre que la tradition désigne comme l'auteur du premier évangile.

*S. Marc,
disciple
de S. Pierre*

Le second évangile passe pour avoir été rédigé à Rome par un disciple de S. Pierre. Effectivement, tout lecteur peut y constater la place prépondérante occupée par le chef du Collège apostolique. Là où les autres évangélistes nomment les Apôtres en général, le second désigne

N. S. sont empruntées aux Septante, tandis que les citations qui sont le fait de l'auteur ont des origines plus variées. Bref, la critique interne du premier évangile ne suppose pas nécessairement un original hébreu ; mais elle ne s'y oppose pas non plus. Et donc, puisque le témoignage de la tradition est plutôt en faveur du Mt. original hébreu, nous ne voyons pas pourquoi, le critique « indépendant » lui-même ne se rallierait pas à cette conclusion.

Aux questions suivantes qui lui étaient soumises, la Commission biblique de Rome a répondu : « Etant donné le consentement universel et depuis les premiers siècles constant de l'Eglise nettement attesté par les éloquents témoignages des Pères, les titres des manuscrits des évangiles, les versions même les plus anciennes des Livres saints et les catalogues établis par les Pères, par les écrivains ecclésiastiques, par les Souverains Pontifes et par les Conciles, et enfin l'usage liturgique de l'Eglise orientale et occidentale, peut-il et doit-il être affirmé avec certitude que Mathieu, apôtre du Christ, est vraiment l'auteur de l'évangile publié sous son nom ? » — R. *Oui*.

« Peut-on soutenir au moins probablement l'opinion de certains modernes, d'après laquelle Mathieu n'aurait point proprement et strictement composé l'Evangile tel qu'il nous a été livré, mais seulement une collection de paroles et de discours du Christ qu'auraient utilisée, comme source, un autre auteur anonyme, dont ils font le rédacteur de l'évangile lui-même ? » — R. *Non*. (Du 19 juin 1911.)

S. Pierre en particulier (1) ; de plus, il le cite dans les circonstances les plus propres à l'humilier (2), et tait, en revanche, ses gloires (3) ; enfin, il reproduit sa catéchèse d'après le même plan et dans le même esprit. Comme, d'autre part, cet évangile offre, de fréquentes explications des mots et des usages hébreux, il faut admettre qu'il est destiné à des chrétiens d'origine païenne. L'auteur témoigne une prédilection marquée pour les termes d'origine latine, soit qu'il les substitue aux termes grecs correspondants (4), soit qu'il les ajoute en forme de glose au texte grec ; il évalue les deux liards de la veuve en monnaie romaine ; enfin, Simon de Cyrène est désigné comme le père d'Alexandre et de Rufus, dont les noms ont un cachet bien latin. Une telle concordance est trop frappante pour ne pas donner une véritable assurance d'authenticité. (5)

S. Luc, au rapport de la tradition, était médecin. On peut donc s'attendre à trouver en son évangile un certain degré de culture littéraire. Elle s'y révèle à chaque page : dans le prologue d'un goût hellénique, dans le plan et la disposition des matières, dans le vocabulaire et dans le style. Il n'est pas moins facile de constater qu'il manifeste dans la description des maladies et des guérisons des connaissances techniques inconnues aux autres évangélistes ; et un docteur anglais qui a étudié

*S. Luc,
médecin et
compagnon
de S. Paul*

(1) I, 29-36 (guérison de la belle-mère de Simon-Pierre); V, 37-38 (résurrection de la fille de Jaïre); XIII, 3 (prédiction de la ruine de Jérusalem); XVI, 7 (recommandations de Jésus ressuscité).

(2) VIII, 33 (réprobation du Maître); XIV, 37 (sommeil au Jardin); XIV, 68 (reniement).

(3) XIV, 28-31 (marche sur les eaux); XVI, 17-19 (primauté).

(4) Spekoulator, Kentourion, au lieu de Stratistes, Hecaton-iarchos, etc.

(5) Après avoir raconté l'arrestation de Jésus et dit comment tous les disciples s'enfuirent, notre évangéliste continue : « Et seul un jeune homme le suivait, n'ayant qu'un drap sur le corps ; ils le saisissent, mais lui, lâchant le drap, s'enfuit nu. » XIV, 51-52. Qui était ce jeune homme ? Plusieurs commentateurs ont pensé à Mc. lui-même. « On peut tenir cette opinion, à condition de ne pas la donner pour certaine. » Lagrange, op. cit. p. 371.

de ce point de vue l'évangile de S. Luc y a souligné 400 termes propres à la littérature médicale. Le disciple de S. Paul s'y reconnaît également. Ainsi, l'on peut remarquer qu'à plusieurs reprises l'auteur parle à la première personne du pluriel, laissant entendre qu'il fait partie de la compagnie de S. Paul. De plus, son évangile présente avec les écrits de l'apôtre des Gentils de multiples ressemblances de fond et de forme. A titre d'exemples, on peut comparer les récits de l'institution eucharistique et des apparitions : c'est de part et d'autre la même doctrine de la gratuité et de l'universalité du salut.

L'on est d'accord aussi pour rapporter à un auteur commun le troisième évangile et les Actes des Apôtres qui sont moins deux ouvrages distincts que deux parties d'un ouvrage unique, dédiées au même Théophile, offrant le même vocabulaire, la même syntaxe, la même manière de colorer les récits et d'animer les personnages, le même intérêt à démêler les sentiments intérieurs, la même conception de la vie et de l'œuvre de Jésus. Si donc les actes ont été composés par S. Luc — et qui en doute ? — le troisième évangile aussi doit lui être attribué. (1)

(1) En date du 23 juin 1912, la Commission biblique a tranché les points suivants touchant l'auteur et la date de composition des évangiles de S. Marc et de S. Luc :

« Le suffrage très clair de la tradition depuis les origines de l'Eglise, admirablement concordant et appuyé sur de nombreuses preuves, — à savoir : d'abondants témoignages de Pères et d'écrivains ecclésiastiques, les citations et les allusions que l'on rencontre dans leurs écrits, l'usage qu'en ont fait les hérétiques des premiers siècles, les versions des livres du N. T., les manuscrits les plus anciens presque à l'unanimité, et de plus les preuves intrinsèques tirées du texte même des livres sacrés — oblige-t-il d'affirmer d'une manière certaine que Marc disciple de S. Pierre et son interprète, et que le médecin Luc, auxiliaire et compagnon de S. Paul, sont réellement les auteurs des évangiles qui leur sont respectivement attribués ? » — R. *Oui*.

« Est-il permis de renvoyer la date de la composition des évangiles de S. Marc et de S. Luc jusqu'après la ruine de la ville de Jérusalem ; — ou bien parce que dans S. Luc la prophétie du Seigneur touchant la ruine de Jérusalem y semble plus circonstanciée qu'ailleurs, peut-on en inférer qu'au moins

En définitive, la critique interne n'apporte aucun argument décisif contre les attributions traditionnelles des évangiles synoptiques ; bien au contraire, elle les confirme. Il faut donc s'en tenir à elles. Ces évangiles sont l'œuvre de S. Mathieu, S. Marc et S. Luc, rédigés par eux-mêmes ou d'après leurs leçons ; et leur composition se placerait au I^{er} siècle, avant 70.

Dans quelle mesure ces conclusions sont-elles adoptées par la critique moderne ? Pour ce qui est des auteurs, elle reconnaît assez généralement l'authenticité de S. Marc et de S. Luc, mais se refuse à admettre que le premier évangile vienne en sa rédaction actuelle de l'apôtre S. Mathieu. Quant à la date, on peut dire que protestants et rationalistes sont aujourd'hui unanimes à la placer au I^{er} siècle. Où est-il le temps où Baur retardait l'apparition des évangiles jusqu'à la moitié environ du II^e siècle ? « Par suite d'idées préconçues ou de fausses théories — écrit l'un de ses disciples — de nombreux théologiens allemands avaient trop longtemps et sans raison légitime rejeté les dates attribuées par la tradition aux Evangiles, aux Actes des Apôtres, et leur en avaient substitué d'autres beaucoup plus récentes ; mais une étude plus approfondie de ces livres démontre la légitimité de l'antique tradition et la fausseté des systèmes qui prétendent la remplacer... Je ne crains pas d'employer le mot *rétrograde* : il faut appeler les choses par leur nom, et dans la critique des documents du christianisme primitif, nous sommes sans contredit dans un mouvement de retour à la tradition... Un moment viendra, et il est proche, où l'on ne se préoccupera guère plus de déchiffrer les problèmes d'histoire littéraire, parce que la chose importante à

Un mouvement rétrograde

cet évangile de S. Luc fut écrit après le commencement du siècle ? » — R. *Non*, à l'une et à l'autre partie.

« Doit-on affirmer que l'évangile de S. Luc a précédé le livre des Actes des Apôtres, et puisque ce livre qui a le même Luc pour auteur fut achevé vers la fin de la captivité de S. Paul à Rome, doit-on dire que l'évangile de S. Luc ne fut pas composé depuis cette date ? » — R. *Oui*.

décider sera généralement reconnue, à savoir l'exactitude essentielle de la tradition, à peu d'exceptions près. » (1)

III

LA QUESTION SYNOPTIQUE

Son objet Pour peu qu'on étudie les trois premiers évangiles, on ne peut qu'être frappé des ressemblances typiques qui existent entre ces récits, et l'on serait tenté de les considérer comme trois canaux parallèles provenant d'une source unique, si l'on ne remarquait en même temps des différences non moins caractéristiques. Expliquer ces parallélismes en tenant compte des divergences, rendre raison du lien de parenté qui rattache entre eux les trois documents, voilà l'objet du problème présenté sous le nom de « Question synoptique ». A peu près ignorée de l'antiquité, son étude a pris depuis le XVIII^e siècle une importance considérable dans la critique évangélique. D'innombrables hypothèses ont été faites, qui n'ont pas encore épuisé le débat. Néanmoins, plus on use d'hypothèses, à mesure qu'on multiplie les recherches ou qu'on approfondit les textes, plus aussi la lumière se fait proche et dès à présent certains résultats peuvent être considérés comme acquis.

I. — DONNÉES DU PROBLÈME.

Il importe avant tout à l'intelligence du problème et de la solution que l'on soit bien renseigné sur la nature

(1) Harnack, *Die Chronologie*, t. I, p. X-XI. Plus récemment encore, le même savant déclarait offrir à ceux qui s'étaient montrés scandalisés des paroles écrites en 1897 « une nouvelle preuve » de leur vérité en publiant l'ouvrage où il démontre l'authenticité du 3^e évangile et des Actes des Apôtres attribués traditionnellement à S. Luc. *Lukas der Arzt der Verfasser des dritten Evangeliums und Apostelgeschichte*, 1906, p. III.

de ce double rapport de ressemblance et de divergence ; l'un des phénomènes littéraires les plus connus, il atteint les matériaux, le plan et l'expression même.

Ressemblances

Dans l'abondante variété de faits et de discours que la vie de Jésus offrait, S. Mathieu, S. Marc et S. Luc enregistrent une partie seulement et la même, à savoir la prédication de Jean-Baptiste, le baptême et la tentation de Jésus, son ministère en Galilée, son dernier voyage à Jérusalem, sa passion, sa mort et sa résurrection.

Matériaux

Leur plan général, aussi, est analogue, du moins à partir des débuts du ministère public. Il n'est pas rare au surplus de rencontrer le même ordre dans la distribution des sections ou épisodes : à preuves, les récits du baptême, de la tentation, de la guérison du paralytique, de la vocation de Mathieu, des discussions sur le jeûne, de l'apaisement de la tempête, de la délivrance des possédés de Gêrasa. (1)

Plan

La ressemblance des expressions, enfin, s'observe non seulement dans les discours, mais dans les récits eux-mêmes et va parfois jusqu'au littéralisme. Les guérisons du paralytique à Capharnaüm en donnent un exemple frappant ; on n'est pas peu surpris, en effet, de rencontrer dans les récits parallèles la même forme rare et irrégulière et la même parenthèse, surtout quand on sait que nos Synoptiques sont écrits en grec et que Jésus parlait araméen. Bien plus, il y a des citations de l'Ancien Testament identiques dans les Synoptiques,

Expressions

(1) Et pourtant, le choix et la disposition des matériaux pouvaient être tout autres. « Que S. Mathieu se soit restreint au ministère en Galilée, on le conçoit, puisqu'il a été appelé à l'apostolat au cours du ministère en Galilée et qu'il n'a pas été le compagnon de Jésus au début du ministère en Judée. Mais S. Marc et S. Luc qui n'étaient pas témoins oculaires et ont dû s'inspirer de la tradition, comment ont-ils négligé le ministère en Judée ? Cette période avait pour leurs lecteurs le même intérêt que le ministère en Galilée. » Brassac, Manuel biblique, 13^e édit., p. 111

alors même que leur teneur diffère à la fois du texte massorétique et des Septante : telle, par exemple, la citation d'Isaïe à propos de la prédication de Jean-Baptiste. (1)

Divergences

Inversement, les divergences ne sont pas moins remarquables au triple point de vue envisagé.

Matériaux Ainsi, chaque évangéliste possède en propre des récits plus ou moins considérables et parfois si divergents qu'ils semblent contradictoires, tels que les généalogies de Jésus, les démoniaques de Gêrasa, les aveugles de Jéricho, les larrons du Calvaire. L'Ascension n'est pas mentionnée dans S. Mathieu ; S. Marc passe sous silence l'enfance et la vie cachée du Sauveur et le discours sur la montagne ; S. Luc omet toute une série d'incidents galiléens rapportés dans les deux autres. Comme particularités importantes, S. Mathieu a le songe de S. Joseph, l'adoration des Mages, la fuite en Egypte, le massacre des Innocents, le retour d'Egypte et l'établissement de la Sainte Famille à Nazareth, la résistance de Jean au baptême de Jésus, la marche de Pierre sur les eaux, les prérogatives du chef des Apôtres. S. Marc a la guérison de l'aveugle de Bethsaïda et du sourd-muet de la Décapole, les paraboles de la semence qui croît d'elle-même et du maître qui laisse sa maison à la garde de ses serviteurs. S. Luc a le message de Gabriel à Zacharie, l'Annonciation, la Nativité, la Présentation au Temple et la Purification, le voyage de Jésus à Jérusalem à l'âge de douze ans, l'histoire de Marie et de Marthe, de Zachée et du bon larron.

Plan Ces éléments particuliers intercalés dans le plan d'ensemble sont déjà un élément de diversité dans l'unité commune. Au surplus, des récits, d'abord parallèles, différent dans la suite en raison des omissions, des additions ou des anticipations de l'un des évangélistes. Ainsi, tandis que S. Mathieu relate d'un seul trait le

(1) Mt. III, 3; Mc. I 3; Lc. III, 4.

discours sur la montagne et les paraboles du royaume des cieux, S. Luc partage ce double sujet en plusieurs fragments qu'il rattache à des circonstances distinctes. (1)

Enfin, l'on découvre des divergences en des circonstances particulières où l'on serait en droit d'attendre une entière identité d'expressions, lorsqu'il s'agit, par exemple, des paroles de la consécration, de l'oraison dominicale, des béatitudes, de l'inscription de la croix. Jusqu'au sein même des ressemblances éclatent des différences dignes de remarque : synonymes, modes ou temps divers, emploi de prépositions, courtes gloses ajoutées à un nom, à un détail commun.

Expressions

Telles sont les données du problème (2). Evidemment,

(1) Un savant critique, le P. Semeria, voulant enfermer le résultat de ses observations dans la précision d'une formule, a cru pouvoir énoncer la loi suivante : en divisant le ministère de Jésus en deux périodes, dont l'une précède et l'autre suit la première multiplication des pains, au cours de la seconde année de la vie publique, on remarque que, dans la première période, S. Luc et S. Marc suivent le même ordre dont s'éloigne S. Mathieu, tandis que dans la seconde période la conformité se trouve en S. Marc et S. Mathieu et la divergence en S. Luc.

(2) Les critiques qui sont entrés le plus avant dans l'analyse de ces données ont traduit en chiffres les résultats de leurs recherches. Si l'on donne le chiffre 100 comme l'équivalent numérique de chaque évangile, le rapport des passages propres aux passages communs est, en Mc. de $\frac{7}{93}$, en Mt. de $\frac{42}{58}$, en Lc. de $\frac{59}{41}$, les numérateurs indiquant les passages propres. Mt. a donc en propre les $\frac{3}{7}$ de son évangile, Lc. les $\frac{3}{5}$ et Mc. $\frac{1}{4}$. Si l'on représente par 100 le total des coïncidences des passages communs, les passages communs aux trois Synoptiques sont dans la proportion de 53 o/o, ceux qui sont communs à Mt. et à Lc. de 21 o/o, à Mt. et à Mc. de 20 o/o, à Mc. et à Lc. de 60 o/o. Dans leur ensemble, les trois Synoptiques renferment $\frac{1}{3}$ d'éléments particuliers et $\frac{2}{3}$ d'éléments communs aux trois ou à deux d'entre eux. Le même procédé de calcul a été appliqué aux ressemblances et divergences verbales, et l'on trouve ainsi que les ressemblances représenteraient un peu moins de la sixième partie du premier évangile et que sur cette quantité il y a $\frac{7}{8}$ pour les paroles, $\frac{1}{8}$ pour le récit. En Mc., la somme totale est de $\frac{1}{6}$ et sur cette proportion $\frac{1}{5}$ seulement pour le récit ; en Lc. $\frac{1}{10}$ en tout, et moins de $\frac{1}{20}$ pour le récit. D'après Fillion, Introduction aux Évangiles.

si l'on n'avait à expliquer que les ressemblances ou les divergences prises isolément, il serait relativement facile de trouver une solution satisfaisante. Mais la question se complique du fait de la présence simultanée des deux éléments. Il va de soi que le hasard ici n'est pas de mise ; il faut autre chose.

II. — ÉLÉMENTS DE SOLUTION.

Les hypothèses

Les solutions proposées se ramènent à trois. Ou bien les évangiles dépendent les uns des autres, les auteurs plus récents ayant utilisé l'œuvre de leurs devanciers : c'est l'hypothèse de la dépendance mutuelle. Ou bien ils dépendent d'une source commune, et cette source elle-même peut être, soit un ou plusieurs documents primitifs, soit la tradition orale.

1° De la Dépendance mutuelle

Exposé. Cette hypothèse est celle qui se présente la première à l'esprit. Quoi de plus naturel ! S'il y a un tel parallélisme dans les Synoptiques, c'est parce que nos trois évangiles se sont connus et utilisés sous leur forme actuelle. Seulement, l'accord n'existe plus dans les opinions, quand il s'agit de déterminer quel évangéliste a écrit le premier et dans quel ordre se succèdent les deux autres. Six combinaisons différentes sont possibles et chacune a eu ses partisans. Deux spécialement méritent d'être retenues ; la première, conforme à l'ordre du canon (1), accorde la priorité à l'évangile de S.

(1) Le canon — du grec Kanôn, règle — désigne ici la liste des livres que l'Eglise déclare inspirés de Dieu et qui, par conséquent, contiennent sans mélange d'erreur la doctrine révélée pour être la règle de la foi et des mœurs. On appellera donc *canonique* tout livre appartenant à cette liste officielle : protocanonique, s'il a été accepté, à ce titre, de tout temps et par toute l'Eglise (v. g. évangiles, épîtres de S. Paul, sauf celle aux Hébreux, Actes des Apôtres, etc.) ; deutérocanonique celui qui n'aura pas été, dès l'origine, accepté universellement ou sans contestation (v. g. l'épître aux Hébreux, l'Apocalypse, la finale de S. Marc, la sueur de sang, etc.). Par

Mathieu sur les deux autres et à S. Marc la priorité sur S. Luc, de telle sorte que Marc dépend de Mathieu et Luc à la fois de Mathieu et de Marc ; la seconde place l'évangile de S. Marc en tête des Synoptiques et lui attribue le rôle de source par rapport aux deux autres.

Que la dépendance mutuelle des évangiles soit possible, on peut, à la rigueur, l'admettre. Nous ferons observer seulement que cette hypothèse n'a que peu de fondement dans la tradition et qu'elle ne suffit pas à résoudre le problème dans sa complexité.

Critique

L'opinion de S. Augustin, qui appelle Marc « l'abrégé de Mathieu », reste isolée : la vraie tradition, prise dans l'ensemble, se prononce contre la dépendance ; de l'avis des anciens, Mathieu, l'auteur du premier évangile, aurait été témoin oculaire de ce qu'il rapporte ; Marc aurait écrit la prédication de Pierre et Luc aurait consigné celle de Paul.

D'autre part, si les ressemblances sont expliquées, il n'en est pas de même des divergences. Quelle que soit la combinaison adoptée, il y aura toujours des parties où un évangéliste, parfois S. Marc lui-même, sera plus complet et par suite indépendant de sa prétendue source.

Dans le détail les pourquoi se multiplient. Si S. Marc a eu sous les yeux le texte de S. Mathieu, pourquoi omet-il des discours et des miracles qui allaient si bien à son but ? Pourquoi les ressemblances sont-elles intermittentes, non seulement dans le même récit, mais encore dans le même paragraphe, la même phrase ? Pourquoi S. Luc, connaissant la généalogie de Jésus en S. Mathieu, a-t-il introduit une généalogie nouvelle ? et pourquoi se servant de S. Mathieu et de S. Marc a-t-il supprimé la section importante comprise entre la première et la seconde multiplication des pains ? Enfin,

opposition à livre canonique, un livre *apocryphe* est actuellement, pour les catholiques, un livre que l'on essaya d'introduire dans le canon, mais que l'Eglise n'a pas officiellement reconnu comme inspiré, sans rien préjuger au demeurant de la valeur historique de son contenu (v. g. le Protévangile de Jacques, évangile selon Pierre, etc.).

si S. Mathieu et S. Luc ont utilisé S. Marc, pourquoi ont-ils omis l'un et l'autre tant de passages de son évangile et s'en sont-ils écartés si souvent ? (1)

2° Des Documents primitifs

Exposé Le principe essentiel de cette seconde hypothèse consiste à placer à la base des Synoptiques des documents écrits autres que les évangiles canoniques ; les ressemblances auraient leur justification dans l'utilisation d'un même document et les divergences dans leur abandon. Mais cette théorie se complique à son tour, lorsqu'il faut descendre au détail, pour recourir tantôt à des documents multiples, tantôt à deux, tantôt enfin à un seul, araméen ou grec. On a commencé par supposer un Protévangile composé en araméen, puis différentes recensions araméennes et grecques de ce document primitif. D'autres supposent de préférence un certain nombre d'écrits indépendants et fragmentaires. La forme la plus en vogue à l'heure actuelle tend à ne reconnaître que deux sources principales : un proto-Marc écrit en grec et relatant les principaux faits et discours de Jésus et une collection de Logia ou Dits du Seigneur, rédigés en araméen.

Critique Nier l'existence d'évangiles ou de fragments d'évangiles antérieurs aux textes canoniques serait téméraire. Pour ne retenir que ce seul témoignage, le prologue de S. Luc est formel à ce sujet : « Plusieurs ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, d'après ce que nous transmirent ceux qui dès le commencement furent les témoins oculaires et sont devenus les ministres de la parole. » L'allusion renfermée dans ce texte ne saurait viser les écrits de S. Mathieu ou de S. Marc, et encore moins des récits apocryphes parus plus tard ; elle oblige à conjecturer d'autres écrits. Que pouvaient bien être ces

(1) « En 240 passages, Mt. s'accorde avec Lc. contre Mc. pour la manière de présenter les événements et surtout pour l'emploi des mêmes termes. » Jacquier, Hist. des Livres du N. T., t II, 2^e édit., p. 331.

premières compositions ? Nous sommes réduits, en l'état actuel de la science, à ne rien savoir de leur nature, de leur étendue, de leurs caractères. Le proto-Marc en question n'a laissé aucune trace dans la tradition ; on pourrait en dire autant du proto-Mathieu, malgré le texte fameux de Papias cité plus haut. (1) De toute façon, les difficultés du problème subsistent. En effet, si l'évangile primitif est araméen, d'où viennent les concordances textuelles des traductions synoptiques ? Et si l'évangile primitif est grec, d'où viennent les divergences ?

3° De la Tradition orale

Reste une troisième hypothèse qui cherche la solution du problème dans la tradition orale. Dès la Pentecôte, les Apôtres se mirent à prêcher la vie et les œuvres de leur Maître. Pendant les dix ou vingt premières années qui suivirent la mort du Christ, l'enseignement oral aurait suffi aux besoins de l'Eglise et aux nécessités de l'apostolat. N'était-ce pas, d'ailleurs, la coutume des rabbins de ne rien confier à l'écriture et d'instruire oralement leurs disciples ? Les Apôtres les auraient imités ; d'un commun accord, ils auraient arrêté les grandes lignes d'un évangile primitif, d'allure surtout historique, avec quelques allusions à la réalisation des prophéties messianiques en la personne de Jésus. A force d'être répété, cet évangile primitif aurait pris sur leurs lèvres une forme quasi-stéréotypée. Il était naturel que les sentences du Sauveur, vives et bien frappées, fussent mieux retenues que les récits ; on avait coutume, au reste, soit pour en faciliter la mémoire, soit pour en faire mieux ressortir la relation organique, de grouper un certain nombre de fragments en cycles historiques, du genre de nos documents actuels. Les divergences proviendraient de l'adaptation de l'évangile primitif pour le contenu et pour la langue au pays et aux auditeurs juifs ou païens auxquels il était destiné. Les évangélistes venus plus tard auraient

Exposé

(1) Cf. p. 17.

fixé par écrit une catéchèse particulière : S. Mathieu, la catéchèse palestinienne; S. Marc, la catéchèse de S. Pierre; S. Luc, celle de S. Paul; et chacun d'eux aurait utilisé faits et discours à des degrés divers et suivant son point de vue.

Critique

Le système a l'avantage de rendre raison des divergences des récits ou des discours, sans obliger à dire que les évangélistes actuels ont altéré le texte des récits antérieurs. De plus, on n'est pas contraint de déclarer que les premiers évangiles ont disparu ou ont été détruits intentionnellement. Enfin, il explique dans une certaine mesure pourquoi les trois évangiles n'ont pas rapporté absolument les mêmes discours.

En revanche, il a l'inconvénient d'affirmer plus qu'il ne prouve et de négliger certaines données. Ainsi : 1° il est reconnu que la prédication primitive a été araméenne ; c'est donc en cette langue que la tradition a dû se fixer ; comment rendre compte alors des ressemblances verbales et des transitions identiques qui se rencontrent dans nos évangiles grecs ? 2° Les Synoptiques rangent les récits dans un même ordre général, puis diffèrent dans l'ordre des sections, et s'accordent souvent deux à deux seulement : comment n'ont-ils pas suivi partout le même ordre, s'ils reproduisent la même tradition ? 3° La fixité de la première catéchèse apparaîtra bien sujette à caution, si l'on a égard aux périls à craindre pour la conservation littérale d'un évangile purement oral parlé d'abord en araméen par des lèvres galiléennes, puis en grec par des lèvres soit juives, soit grecques et aux altérations de fait constatées en des matières importantes, telles que l'oraison dominicale et la formule de la consécration. 4° Enfin, cette théorie tend à laisser croire que la diffusion de l'évangile a été purement orale jusqu'à l'apparition de nos textes, contrairement au témoignage de S. Luc affirmant qu'il y eut avant la sienne des biographies écrites de Jésus.

*En faveur
d'une solu-
tion eclecti-
que*

« Aucune hypothèse, ni la tradition orale, ni la dépendance mutuelle, ni la théorie des documents, prise séparément à l'exclusion des autres, ne résout le problème synoptique. Ici il faut nécessairement recourir

à la méthode éclectique et prendre dans chaque système la part de vérité qu'il contient. La question est d'ordre purement scientifique et la discussion libre, à la condition de sauvegarder l'authenticité des Synoptiques, solidement établie par les critères internes et par la tradition, leur valeur historique qui est un corollaire de leur authenticité, enfin leur inspiration définie par l'Eglise. » (1) Il n'est d'ailleurs que justice d'ajouter que les critiques dans le cas ont adopté généralement des systèmes mixtes qui combinent en proportions diverses les vérités partielles des différentes hypothèses qui sont telles quelles un réel progrès vers la solution du problème. (2)

IV

LE QUATRIÈME ÉVANGILE : SON ORIGINE

Le quatrième évangile sera ici considéré à part des trois autres. Outre qu'elle est plus favorable à la clarté *La question johannique*

(1) Brassac, op. cit. p. 125.

(2) Saisie de la question, la Commission biblique s'est exprimée ainsi qu'il suit :

1° En respectant ce qui doit être rigoureusement observé, surtout touchant l'authenticité et l'intégrité des trois évangiles des saints Mathieu, Marc et Luc, l'identité substantielle de l'évangile grec de S. Mathieu avec son premier texte original, et encore touchant l'ordre des dates de composition des évangiles, — pour expliquer les ressemblances ou les différences des évangiles, au milieu de tant d'opinions diverses et opposées des auteurs, est-il permis aux exégètes de discuter librement et de recourir à l'hypothèse d'une tradition écrite ou orale, ou encore à celle d'une dépendance de l'un d'eux à l'égard de celui ou de ceux qui l'ont précédé ? — R. Oui ;

2° Doit-on considérer comme observant les décisions ci-dessus ceux qui, ne s'appuyant sur aucun témoignage traditionnel ou historique, embrassent facilement l'hypothèse communément appelée *des deux sources*, laquelle prétend expliquer la composition de l'évangile grec de S. Mathieu et de l'évangile de S. Luc surtout par leur dépendance à l'égard de l'évangile de S. Marc et d'une collection de paroles ou entretiens du Seigneur, ainsi qu'ils disent : — et par conséquent peuvent-ils soutenir librement cette hypothèse ? — Non, à l'une et à l'autre partie,

dans l'exposition, cette façon de procéder est commandée par les exigences des critiques. Il s'en trouve en effet parmi eux qui d'emblée admettent les trois premiers évangiles et rejettent le quatrième comme inauthentique et sans valeur historique. Ont-ils ce droit ? Là est la question. Vivement débattue en ces dernières années elle a mis en lumière des résultats qui seront d'une contribution précieuse aux études évangéliques. Voyons d'abord ce qu'il en est du problème spécial de l'origine. La méthode à suivre sera celle qui a été suivie à propos des synoptiques, distinguant date et auteur, et faisant appel au témoignage de la tradition autant qu'à celui du livre lui-même.

I. — LE TÉMOIGNAGE DE LA TRADITION

1° Sur la date

La tradition intéressante à consulter ici ne peut guère être que celle du second siècle. Le quatrième évangile en effet, de l'opinion commune, n'a pas été composé avant la fin du I^{er} siècle ; et d'un autre côté, son histoire à partir du III^e siècle n'a plus d'obscurités.

*A la fin du
II^e Siècle*

Or, à ce point de départ extrême, un fait très saillant se laisse constater : notre évangile est reçu et regardé comme d'origine déjà ancienne dans les diverses parties de l'Eglise.

*Large
diffusion*

Les trois écrivains ecclésiastiques de l'époque, dont nous possédons des ouvrages un peu considérables, Clément d'Alexandrie en Egypte, Tertullien à Carthage, S. Irénée à Lyon, le citent fréquemment. Tatien dans son Diatessaron l'harmonise avec les trois autres. Le Canon de Muratori le compte dans la liste des Ecritures que lit officiellement l'Eglise de Rome. D'autres écrivains encore — Polycrate d'Ephèse, Théophile d'Antioche, Méliton de Sardes, Apollinaire d'Hiérapolis, Athénagore le philosophe apologiste — y font allusion dans les courts fragments conservés de leurs écrits. Enfin, Celse tire de cet évangile comme des autres les objections qu'il s'efforce d'opposer aux chrétiens. (1).

(1) Lepin, Origine du quatrième évangile, pp. 19-21 et suiv.

Une aussi vaste diffusion, tant en Occident qu'en Orient, à Lyon, à Rome et à Carthage comme à Alexandrie, en Syrie et en Asie-Mineure, suppose de toute nécessité que l'écrit comptait déjà nombre d'années d'existence.

Cette inférence est d'ailleurs confirmée par l'examen de documents plus anciens. De l'an 170 au début du siècle, l'historien rencontre d'abord les disciples des grands gnostiques et le mouvement montaniste. Baur avait jadis prétendu que le quatrième évangile supposait le plein développement de la gnose hétérodoxe et de l'hérésie montaniste sur la venue de l'Esprit Saint. Aujourd'hui l'on est unanime à reconnaître que la dépendance est au contraire du gnosticisme et du montanisme à l'égard de notre écrit. Bien plus, cette dépendance atteindrait non seulement les disciples, mais le chef lui-même de l'école gnostique, Valentin, qui enseignait à Rome de 135 environ vers 160.

Vers le milieu du II^e Siècle, dans les sectes hérétiques

Les ouvrages de S. Justin, qui sont de la même époque, offrent de multiples points de contact avec les pensées et les expressions du quatrième évangile. Si les citations ne sont pas scrupuleusement littérales, cela s'explique, ainsi qu'il a été dit déjà, par le caractère particulier des ouvrages et par les habitudes de cet apologiste. Au reste, l'utilisation de notre évangile par S. Justin est généralement admise aujourd'hui. Il n'y a pas lieu d'en être surpris, si l'on songe que S. Justin était le maître de Tatien, l'auteur du Diatessaron.

Dans la grande Eglise

Est-il possible de remonter plus haut ? S'il faut en croire certains auteurs, le quatrième évangile aurait laissé des traces nombreuses dans la littérature chrétienne primitive. Mais il y aurait à regarder de près pour fixer et peser les degrés d'influence.

Au début du II^e Siècle, traces vagues

Ainsi, l'on a prétendu découvrir de ces traces jusqu'au seuil même du II^e siècle, dans la Didaché, dans l'épître dite de Barnabé, dans les épîtres de S. Ignace, de S. Polycarpe et jusque dans la première épître de S. Clément de Rome (écrite vers 90-95) (1). Ce qui est certain, c'est

(1) Jacquier — Hist. des livres du N. T., t. IV, p. 52-57,

qu'il y a des rapprochements qui s'imposent et qui frappent. Le point délicat est d'établir de quel côté se trouve la dépendance : est-elle de ces écrits vis-à-vis du quatrième évangile ? ou inversement du quatrième évangile vis-à-vis de ces écrits ? Ou encore les deux séries parallèles ne seraient-elles pas en dépendance d'une source commune, de la prédication apostolique ou des documents synoptiques ? Retenons en toute hypothèse cette conclusion certaine et qui pour le moment suffit : des écrits aussi rapprochés doivent appartenir au même milieu, à la même époque.

2° Sur l'auteur

Il convient d'ajouter maintenant que la plupart des témoins cités non seulement connaissent et utilisent le quatrième évangile, mais aussi le regardent comme l'œuvre de l'apôtre S. Jean.

Unanimité En Orient, Clément d'Alexandrie rapporte le quatrième évangile à Jean l'Apôtre en ces termes ; « Jean le dernier des évangélistes, voyant que les évangiles antérieurs avaient manifesté les choses corporelles du Christ, composa à la prière de ses familiers et sous l'inspiration de l'Esprit un évangile spirituel » (1). En Occident, le Canon de Muratori donne le quatrième évangile tenu à Rome pour l'œuvre de « Jean d'entre les disciples, témoin oculaire et auditeur direct des merveilles du Seigneur. » — Enfin, tradition occidentale et tradition orientale sont pour ainsi dire résumées en S. Irénée, disciple de Polycarpe, qui lui-même avait été disciple de Jean : « Jean, le disciple du Seigneur, qui reposa sur sa poitrine, donna lui aussi l'évangile, tandis qu'il résidait à Ephèse, en Asie. » (2)

Malgré les Aloges Dans ce concert de témoignages, on n'entend qu'une seule note discordante, celle des « Aloges », ainsi nommés parce qu'ils repoussent la doctrine du Logos et les écrits johanniques en général, pour les attribuer à Cérinthe. Mais cette opinion — « un petit tourbillon laté-

(1) Cf. p. 13, Hypotyposes, Eusèbe, Hist. ecclés. IV, 14,

(2) Haereses, III, I, 1,

ral dans le vaste courant de la tradition » (Sanday) — demeure trop isolée, trop légère pour opposer quelque consistance à la masse des témoignages contraires.

Le témoignage de S. Irénée, plus particulièrement, a été très discuté par ceux qui rejettent l'origine johannique du quatrième évangile. Il fallait à tout prix en diminuer la valeur, car il est aussi formel que possible, et c'est sur lui que repose, en définitive, le plus fort de l'argument d'authenticité externe. Critique des sources, critique du texte, rien n'a été négligé pour l'infirmier.

*Importance
du témoignage
de Irénée*

D'abord, demande-t-on, de qui S. Irénée tenait-il que Jean était l'auteur du quatrième évangile, sinon des presbytres d'Asie, c-à-d. de témoins suspects ? Les renseignements qu'ils ont transmis sur l'âge auquel est mort le Seigneur, sont, remarque-t-on, très sujets à caution. A cela nous répondons que l'erreur sur un point de détail n'entraîne pas nécessairement l'erreur partout ailleurs — Surtout, S. Irénée se réclame de Polycarpe. Ecrivant à Florinus qui avait des tendances valentiniennes, il lui rappelle qu'ils ont vécu autrefois ensemble dans l'intimité de Polycarpe et assure qu'il pourrait « dire les discours que celui-ci adressait au peuple, comment il racontait ses relations avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur, comment il remémorait leurs paroles et ce qu'il avait entendu d'eux concernant le Seigneur, ses miracles, son enseignement et comment ce qu'il prêchait, comme le tenant des témoins oculaires de la vie du Verbe, concordait entièrement avec les Ecritures. J'écoutais déjà alors avec zèle toutes ces choses par la miséricorde de Dieu, les inscrivant non sur du papier, mais dans mon cœur, et, par la grâce de Dieu, je les rumine avec zèle. » Et ailleurs, il affirme de nouveau que Polcarpe a été instruit par les apôtres et qu'il l'a vu lui-même dans son premier âge.

*Critique
des sources*

Sur un autre terrain, on fait observer que le texte lui-même ne serait pas exempt d'obscurité. Ainsi l'on demande si S. Irénée, lorsqu'il affirme que Jean donna l'évangile à Ephèse, ne confondait pas la prédication évangélique avec l'évangile lui-même. Une telle observation, répondrons-nous, n'est pas acceptable dans un

*Critique du
témoignage*

contexte qui vient de rappeler les évangiles synoptiques.

On allègue encore que ce témoignage prouverait seulement que S. Jean aurait publié l'évangile écrit sous sa direction, par un de ses disciples, lequel aurait reproduit fidèlement ce que son Maître rapportait des actions et discours du Christ. Remarquons qu'aucun écrivain ancien n'a même insinué que le quatrième évangile aurait été écrit par un disciple de S. Jean. D'ailleurs, ou ce disciple a été simplement un secrétaire, ce qui réduit à rien son intervention, ou il a réellement composé l'évangile, et alors celui-ci ne peut plus être attribué à Jean l'apôtre. (1)

Vains efforts d'argutie : il restera néanmoins que pour S. Irénée le quatrième évangile a pour auteur S. Jean ; et il est invraisemblable qu'un tel témoin ait erré sur l'attribution réelle d'un ouvrage aussi capital.

II. — LE TÉMOIGNAGE DU LIVRE

Attestations de l'auteur Quiconque entreprend de demander au livre lui-même le secret de son origine doit commencer par relever deux indications précieuses : 1^o au chap. XIV, v. 35, après l'épisode du coup de lance qui ouvrit le côté de Jésus : « Et celui qui a vu a attesté et son témoignage est véridique ; et celui-là sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez. » 2^o au chap. XXI, v. 24 : « C'est ce même disciple qui atteste ces choses et qui a écrit cela, et nous savons que son témoignage est véridique. » A n'en pas douter, l'évangéliste ici veut s'identifier avec le disciple que Jésus aimait et ce disciple ne peut être que l'apôtre Jean. Le rapport est évident, et il n'y a rien d'étonnant si les deux passages ont été contestés dans leur signification et leur authenticité.

Certains critiques voudraient exiger ici deux personnalités distinctes : celle de l'évangéliste qui tient la plume et celle du disciple-témoin dont il fait valoir l'autorité. Rien ne nous oblige à cette manière de voir. L'emploi du pronom démonstratif « celui-là » se comprend de la part d'un auteur qui s'objective en son ré-

(1) Jacquier, *op. cit.* IV, 78-79.

cit ; de plus, il s'agit ici d'un fait de conscience que seul le témoin lui-même a qualité pour attester. Contre les arguments systématiques qui voudraient retrancher le ch. XXI, nous avons à faire valoir la connexion étroite qui relie ce dernier chapitre et les vingt premiers pour l'ensemble des idées et les traits historiques non moins que pour la langue et la forme littéraire. Tout en maintenant que l'ensemble du morceau est bien du même auteur que l'évangile, quelques-uns attribuent le v. 24 à un interpolateur postérieur, alléguant que la mort du disciple bien-aimé, censé l'auteur du livre, est supposée dans les versets précédents et que le verset 24 contient une proposition à la première personne du pluriel. Il convient de remarquer que le texte n'affirme pas en termes exprès la mort déjà survenue, mais l'env'sage au contraire dans le futur ; quant à la forme plurielle de l'expression, elle est fréquente dans les écrits johanniques.

Ces observations faites, il reste à vérifier jusqu'à quel point l'ouvrage correspond à ces attestations. S'il est de l'auteur présumé, il doit refléter le témoignage d'un Juif palestinien, témoin oculaire et apôtre ; et c'est bien en effet, ce qui se constate.

L'auteur du quatrième évangile est un Juif d'origine. Trois choses en font foi : sa langue, sa connaissance des usages juifs, sa mentalité.

Sa langue, en effet, offre sous le vêtement grec la manière caractéristique du parler sémitique : pas de liaisons savantes entre ses membres de phrase, mais des suites de propositions très simples, presque constamment reliées par la conjonction « et », et souvent accouplées d'une façon symétrique, qui donne à la phrase quelque chose de cadencé. L'auteur connaît d'ailleurs très bien l'hébreu et l'araméen ; il en cite de nombreux termes qu'il interprète très correctement à ses lecteurs. Avec la langue, il connaît les usages des Juifs : les fêtes de la Pâque, des Tabernacles, de la Dédicace, la loi du sabbat, de la circoncision, la coutume des ablutions aux repas, les usages concernant la fréquentation des édifices païens et les relations avec les Samaritains. Il n'est pas moins familiarisé avec les idées juives, sur-

Juifs

tout celles qui regardent le Messie, son origine et sa destinée ; il est au courant de la Loi, de son rapport avec Moïse, de ses diverses prescriptions ; surtout l'Écriture est pour lui l'autorité par excellence : il lui emprunte la figure du serpent d'airain et la comparaison de la manne, il la cite pour justifier les prétentions de Jésus, l'idée de sa naissance à Béthléem, l'attitude des croyants et des incroyants à son égard, il rapporte à ses oracles prophétiques les événements de la Passion et de la Résurrection.

Palestinien Un écrivain d'Asie-Mineure à ce point familiarisé avec la langue, les usages et les traditions religieuses des Juifs ne peut être lui-même qu'un Juif d'éducation et d'origine. Le Juif apparaît de plus comme un Juif de Palestine. Non seulement il fait figurer dans son récit les bourgs galiléens déjà familiers aux synoptiques ; mais encore il sait qu'il y a plusieurs localités du nom de Cana, qu'il y a une Béthanïe au delà du Jourdain et une autre à quinze stades environ de Jérusalem, que pour aller de Cana à Capharnaüm il faut « descendre », qu'Aënon est près de Salim et que les eaux y abondent, qu'Ephrem se trouve sur les confins du désert, que Sichar est une ville de Samarie au pied du Garizim et qu'il y a là un puits profond, que l'herbe est abondante au printemps sur le plateau qui domine au nord-ouest « la mer de Tibériade ». Surtout il connaît à fond Jérusalem et ses environs : le Golgotha, le mont des Oliviers, le torrent du Cédron, la piscine de Siloé, la porte probatique, la piscine de Béthesda qui a cinq portiques ; dans le Temple, la salle du Trésor et le portique de Salomon. Seul, il signale que le torrent du Cédron séparait la ville du jardin de l'arrestation ; seul il mentionne le lieu que domine le tribunal de Pilate et il le décrit fort exactement comme un emplacement élevé pavé en mosaïque ; seul, enfin, il précise que l'endroit du crucifiement était à proximité de la ville et qu'un jardin se trouvait tout auprès.

Des renseignements aussi minutieux ne peuvent ve-

nir que d'un écrivain qui connaît d'expérience personnelle les lieux qu'il décrit. (1)

Il se donne lui-même pour tel, on l'a vu, et ce n'est pas son récit qui le contredira. Il entre dans les détails les moindres ; il spécifie les jours et les heures, détermine les circonstances de lieu, dénombre les personnages. Veut-on des exemples ? Après l'entrevue avec la Samaritaine, l'évangéliste note : « Cette femme, *ayant laissé sa cruche, s'en alla.* » Quel autre qu'un assistant se fût rappelé cet oubli ? A la fête des Tabernacles, « Jésus, se tenant *debout*, disait à *haute voix* ». Le lendemain il retourne au Temple « *à la pointe du jour* ». Une autre fois, « il enseignait *dans l'endroit du Temple où était le trésor.* » Lors de la fête de la Dédicace, Jésus se promène dans le Temple, *au portique de Salomon*, et *c'était l'hiver*. Qu'on lise avec attention les récits de la résurrection de Lazare, du lavement des pieds des Apôtres, de l'arrestation du Christ, des reniements de Pierre, des scènes de la matinée de la Crucifixion, enfin de la Résurrection du Seigneur, on se rendra compte que ces pages abondent en détails vus, que l'art le plus consommé ne serait point parvenu à contrefaire.

*Témoin
oculaire*

Nul autre qu'un apôtre n'aurait pu connaître si bien la vie intime du Maître et de ses disciples. Il nous livre les sentiments qui animaient le Sauveur et les motifs qui le faisaient agir ; il rapporte ses paroles à André, à Nathanaël, ses entretiens secrets avec Nicodème et la Samaritaine, les prières qu'il adresse à son Père après la Cène. Il pénètre les pensées des disciples, dessine leur caractère, se montre informé de leur lieu d'origine et de leurs relations de famille. D'ailleurs, il est présenté soit dans le corps de l'évangile, soit dans l'appendice comme ayant participé à la dernière cène : or, nous savons d'autre part qu'à ce suprême repas les Apôtres seuls étaient présents. Ajoutons que le bien-aimé n'occupe pas une place quelconque dans la réunion du Cé-

Apôtre

(1) Un Juif de Palestine ayant passé souvent à l'entrée de la vallée de Sichem, a pu seul écrire cela (l'épisode de la Samaritaine) » (Renan).

nacle ; il paraît à côté de Pierre tout auprès du Maître. Il n'est pas vraisemblable que cette place de choix ait été donnée à quelque vulgaire disciple, demeuré par ailleurs complètement inconnu ; elle ne convient qu'à un apôtre, voire même à un apôtre éminent.

Jean

Lequel ? Pierre, Jacques ou Jean qui sont au premier rang dans l'histoire synoptique et que Jésus admit par privilège à la résurrection de la fille de Jaïre, à sa transfiguration et à son agonie ? Pierre est à mettre d'emblée hors de cause, et entre Jacques et Jean le choix ne saurait être douteux. Jacques périt de bonne heure par ordre d'Hérode Agrippa. Dans l'histoire des premiers jours de l'Eglise, c'est Jean qui se trouve particulièrement associé à Pierre, comme si déjà leur sort avait été étroitement uni par le Maître.

Ainsi l'on est conduit, d'une manière assez rigoureuse, à affirmer que dans la pensée du quatrième évangéliste, le bien-aimé est identique au plus jeune des fils de Zébédée, à Jean. (1)

Retour à la tradition

Tout autant que celui de l'origine des Synoptiques, le problème de l'origine du quatrième évangile a grandement changé d'aspect depuis les jours de Baur et de son école. Ils sont loin les temps « où il était préjudiciable au crédit d'un critique d'assigner à cet évangile une date plus ancienne que la fin du premier siècle ou même le commencement du second ». Les dates 80-100 peuvent être aujourd'hui regardées comme les dates extrêmes de la composition et le courant de l'opinion moderne tend plutôt à la fin du premier siècle. Pour auteur, tous les critiques catholiques, beaucoup de protestants et de rationalistes admettent sans hésitation l'apôtre saint Jean. (2)

(1) Cf. Lepin, *passim*. Origine du quatrième évangile et Dict. apol. art. *Evangile*, fasc. VI.

(2) Consulté sur l'origine et la valeur historique du 4^e évangile, la Commission pontificale des Etudes bibliques a répondu aux questions suivantes :

1^o Si, abstraction faite de l'argument théologique, l'apôtre Jean, et non un autre, est démontré devoir être reconnu comme l'auteur du 4^e évangile, et ce par un argument his-

V

LE QUATRIEME EVANGILE : SON CARACTERE

Quand on passe des Synoptiques au quatrième évan-
gile, on a comme l'impression d'un monde absolument
nouveau : cadre général, point de vue, fond et forme,

*Impression
de nouveauté*

torique si solide, que les raisons que les critiques apportent à l'encontre n'infirmen en rien cette tradition : laquelle existe, constante, universelle et solennelle dans l'Eglise dès le courant du II^e siècle, ainsi qu'il ressort surtout : a) des témoignages et allusions des Pères, des écrivains ecclésiastiques et même aussi des hérétiques, témoignages et allusions qui, dérivant nécessairement des disciples ou des premiers successeurs des Apôtres, se rattachent par un nœud obligatoire à l'origine même du livre ; b) du fait que le nom de l'auteur du 4^e évangile a été reçu toujours et partout dans le Canon et les catalogues des Livres sacrés ; c) des plus anciens exemplaires-manuscrits des mêmes Livres et de leurs versions en langues diverses ; d) de l'usage liturgique public régnant par suite dans toute la terre depuis les origines de l'Eglise.

— R. *Oui* ;

2^o Si les arguments intrinsèques, eux aussi, tirés du 4^e évangile, considérés séparément, ainsi que du témoignage de l'écrivain, et de la parenté manifeste de l'évangile lui-même avec la 1^{re} épître de l'apôtre Jean doivent être jugées comme confirmant la tradition, qui attribue indubitablement le 4^e évangile à ce même apôtre ? Et si les difficultés qui sont tirées du rapprochement de ce même évangile avec les trois autres, en tenant compte de la diversité de l'époque, du but et des auditeurs pour lesquels ou contre lesquels l'auteur a écrit, peuvent être résolues raisonnablement, comme les saints Pères et les exégètes catholiques l'ont établi à diverses reprises. —

R. *Oui* sur les deux points ;

3^o Si, nonobstant la pratique constante établie, dès les premiers temps, dans l'Eglise universelle, d'arguer du 4^e évangile comme d'un document proprement historique, mais en raison du caractère particulier de cet évangile et de l'intention manifeste de l'auteur de prouver et de défendre la divinité même de J.-C. d'après les actes mêmes et les discours du Seigneur, on peut dire que les faits rapportés dans le 4^e évangile ont été inventés, en tout ou en partie, en manière d'allégories ou de symboles doctrinaux, et que les discours attribués au Seigneur ne sont pas proprement et véritablement ceux du Seigneur, mais de simples compositions théologiques. d'écrivain, quoiqu'ils soient mis dans la bouche du Seigneur ?

— R. *Non*.

tout apparaît différent. Même on a soutenu que ce monde est non seulement autre que celui des chroniqueurs précédents, mais qu'il lui est encore contradictoire, de telle sorte que toute conciliation serait impossible, et qu'il nous faudrait nécessairement choisir entre S. Mathieu, S. Marc et S. Luc d'une part, et la composition attribuée à S. Jean de l'autre. « Nul ne peut servir deux maîtres. » Jamais la maxime fameuse n'a sonné plus durement que dans ce cas particulier. On ne peut pas éviter de « prendre parti ». Est-ce vrai ? Sommes-nous obligés d'accepter le dilemme de la critique libérale, ou pouvons-nous en sortir par une voie moyenne qui, tout en admettant que le quatrième évangile diffère sensiblement des trois premiers, maintiendrait cependant entre eux la facilité et même la nécessité de l'harmonie ?

I. — ORIGINALITÉ.

Unenécessité Nous reconnaissons d'abord, sans la moindre difficulté, l'originalité de notre document, quand on le compare aux trois premiers. Bien plus, nous ajoutons que cela devait être, à cause de l'âge et du milieu où parut le quatrième évangile, à cause aussi du génie propre de son auteur.

1° De l'époque de sa composition Il a été écrit à Ephèse aux environs de 90. Or, à la fin du siècle apostolique, les communautés chrétiennes asiatiques en général et celle d'Ephèse en particulier, couraient le danger d'être envahies par les fausses théories de la Gnose : le mot, sans doute, ne devait être inventé que plus tard, mais la chose existait déjà. Imbus du vieux système dualiste des Perses, persuadés de l'existence des deux principes, quelques fidèles, tout en acceptant verbalement la prédication évangélique, ne voulaient pas renoncer à appliquer au mystère du Christ leurs théories favorites. Ils le corrompaient donc, pourrait-on dire, des deux côtés à la fois ; soit en niant la réalité de sa nature humaine, comme les Docètes, et en la réduisant à une pure apparence, sous prétexte que la matière est mauvaise et ne peut appartenir au Principe bon ; soit en niant la réalité de sa nature

divine, comme Cérinthe et ses disciples, sous prétexte que le Principe bon est trop élevé pour entrer avec notre monde en contact direct, mais qu'il le crée, l'administre et le sauve par des démiurges ou des « éons ». Il était dès lors tout indiqué, nécessaire même que dans la vie et les discours du Maître, S. Jean fit choix de ce qui allait à l'encontre des erreurs de son temps, de ce qui donc était de nature à mettre en haut relief la figure vraie de Notre-Seigneur dans le mystère de son humanité semblable réellement à la nôtre, et de sa divinité absolument identique à celle du Père.

On ne sera pas surpris non plus que les discours du Christ aient, chez S. Jean, non seulement un autre accent que chez les Synoptiques, mais souvent aussi une autre portée : il est assez naturel qu'un auditeur d'élite ait recueilli plus fidèlement des relations plus intimes qui avaient moins impressionné à l'origine la communauté chrétienne, et que les yeux toujours fixés sur le but de son livre, il n'ait rapporté que les actes et les discours où se manifestait pour lui la gloire du Fils de Dieu. Lui-même, d'ailleurs, a conscience de n'avoir pas compris dès l'abord tout le sens des paroles du Christ. (1) Les mêmes circonstances ont influé sur le caractère des récits ; ils présentent une interprétation plus profonde de faits jadis imparfaitement saisis ; tout ce passé date sans doute de soixante ans au moins ; mais le temps, loin d'effacer ces souvenirs lointains, les a peu à peu révélés. N'est-ce pas ainsi que les événements décisifs de la vie se gravent dans l'âme qui s'en nourrit ? De l'encombrante multiplicité des détails quelques-uns seuls sont retenus ; mais le fait, schématisé et comme aminci, est plus intimement pénétré par l'âme, et à son tour plus profondément imprégné de sa vie. Ici, d'ailleurs, il y a plus et mieux que cette lente réflexion de l'âme qui mûrit ses souvenirs et les vivifie : il y a l'action de l'Esprit qui les éclaire et qui en révèle l'aspect le plus intime. C'est S. Jean qui a conservé cette promesse de Jésus : « L'Esprit vous fera

*Du génie
de l'auteur*

(1) II, 22 ; XII, 16 ; XVI, 4 ; XIV, 26.

ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » Sans doute en avait-il lui-même éprouvé l'effet. (1)

*L'Evangile
de l'Esprit*

L'Eglise ne s'y est pas trompée ; dès l'origine, elle a vu dans l'œuvre de S. Jean l'Evangile de l'Esprit ; Clément d'Alexandrie, rapportant une tradition des presbytres, l'appelle « un évangile spirituel », c-à-d. une description et interprétation par l'intime de la personne et de la doctrine du Maître. A la différence des Synoptiques, qui s'attachent surtout au « corporel », aux faits visibles, aux enseignements littéraux, Jean s'attache au « spirituel » : le sens profond des faits le retient plus que leur matérialité. Non certes qu'il néglige ou fasse peu de cas de celle-ci ! Bien au contraire. « Comme personne n'a insisté avec plus de force, et j'allais dire de crudité, sur la « chair » du Christ, que ce grand champion de « l'esprit », tout de même la réalité des faits allégués est pour Jean le fondement indispensable des hauts enseignements qu'il propose. Dans les morceaux, souvent considérables, où son choix s'est porté sur des épisodes racontés déjà par les Synoptiques, il ne leur cède ni en couleur, ni en détails vivants. Mais là comme ailleurs, c'est la portée religieuse et le retentissement spirituel des gestes et des paroles du Seigneur qui importent à Jean, non la plénitude historique à laquelle il déclare explicitement renoncer. Sa tâche est de dégager des ombres et des langes de la conversation humaine de Jésus la révélation lumineuse, le sens intérieur, l'interprétation « en esprit et en vérité ». Son évangile est une épiphanie du Verbe incarné, non un tableau complet et minutieux de l'activité extérieure du Maître. De là ce caractère fragmentaire, cette absence habituelle de transitions, ces lacunes déconcertantes, ce choix parmi les miracles d'un unique fait, typique et majeur, propre à symboliser l'une des faces de l'œuvre du Christ. De là encore ce mélange presque constant de réflexions et de gloses, cette langue abstraite, ces divisions ter-

(1) Cf. Le Breton, Origines du dogme de la Trinité, p. 378-379.

naires, cette monotonie des procédés littéraires, cette sorte de fusion de l'auteur avec son modèle, qui rend très malaisé et parfois incertain le départ entre les paroles de celui-ci et les réflexions de celui-là. » (1).

Faute de saisir l'intime union de ces deux éléments, fait et mystère, histoire et doctrine, on ne trouvera dans l'évangile de S. Jean que des antinomies, d'autant plus déconcertantes que chacun des deux termes est affirmé avec plus d'énergie. Pour expliquer ce dualisme perpétuel, certains critiques distinguent dans l'évangile de Jean une expérience religieuse toute spontanée, et une interprétation philosophique. Pourquoi chercher si loin, quand l'auteur lui-même, dès le seuil du livre, nous offre la clef : le Verbe s'est fait chair ? Pour qui rejette *à priori* cette affirmation, pour qui ne voit que contradiction dans ce mystère, l'évangile entier ne sera plus qu'incohérence. Quiconque, au contraire, n'est point effrayé par l'Incarnation, quiconque a été préparé par les autres livres du Nouveau Testament à cette révélation suprême, ne sera pas surpris de reconnaître dans l'évangile la marque du mystère qui y est annoncé, et de voir que la vie du Verbe fait chair porte la double empreinte de sa gloire et de sa faiblesse. Et, si la contemplation de l'évangéliste lui fait découvrir les mystères de la vie divine à travers les faits humains, il respectera cette unité que Dieu même a créée, sans chercher à nier la réalité des événements, ni non plus la vérité des mystères.

*Histoire et
doctrine
du Verbe
fait chair*

II. — RAPPORTS AVEC LES SYNOPTIQUES.

Que penser maintenant des différences ? Disons de suite qu'il y a loin de ces différences, fussent-elles encore plus marquées, à la contradiction perpétuelle de sujet et de genre que les rationalistes contemporains prétendent découvrir entre le quatrième évangile et les Synoptiques. Les points de rencontre sont nombreux et les divergences s'expliquent.

(1) P. de Grandmaison, Dict. apol. art. J. C., p. 1307-1308.

1^o Existence de points de rencontre

Le cadre S'il est vrai que S. Jean s'attache de préférence à ce que le Sauveur a fait et dit en Judée et à Jérusalem, il a noté aussi son séjour en Galilée, à Cana, à Capharnaüm, à Samarie, sur les bords du lac de Génésareth, au delà du Jourdain : et les Synoptiques, d'un autre côté, rappellent le ministère judéen plus qu'on ne semble le dire. Des scribes et des Pharisiens venaient de Jérusalem en Galilée écouter Jésus ; Judas était natif de Kerioth, en Judée ; l'amitié de Joseph d'Arimatee, qui selon toute probabilité résidait à Jérusalem, demande explication ; les relations avec Marthe et Marie supposent plusieurs visites à Bethanie : le « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants ! » indique non seulement un désir irréalisé, mais encore des efforts frustrés ; les Apôtres après l'Ascension ont leur quartier général à Jérusalem. Il n'est parlé, en réalité, que d'une seule Pâque, mais les événements ne se lient que difficilement, si Jésus n'a pas été connu préalablement à Jérusalem. Quant à la date de la Cène, de savants et ingénieux travaux ont tenté de réduire les Synoptiques au quatrième évangile ou inversement. Aucun jusqu'à présent n'a pu réussir à concilier de façon satisfaisante la chronologie des récits ; mais est-ce une chose de si grande importance ?

Les faits Le quatrième évangile omet, dit-on, certains événements qui marquent pour les Synoptiques des « crises » dans la vie du Christ. Est-ce bien vrai ? Il n'y a rien en S. Jean des détails fournis par S. Matthieu et S. Luc sur la conception virginale de Jésus ; mais il y a la parole : « Le Verbe s'est fait chair. » La mère du Verbe incarné n'apparaît que deux fois et d'une manière très rapide ; et pourtant ces quelques lignes supposent entre elle et son divin Fils les relations douces et intimes que S. Luc a décrites. S. Joseph a aussi dans l'évangile selon S. Jean les mêmes rapports avec Jésus qu'il a dans les Synoptiques ; il n'est que le protecteur et nourricier du Christ et il passe pour son père devant la foule. Le baptême de Jésus n'est pas raconté explicitement, mais une déclaration du Précurseur nous le rap-

pelle sans équivoque. Enfin, il est fait allusion à l'élection des Douze à propos de Judas désigné comme « l'un des Douze », à l'emprisonnement du Précurseur dans la parenthèse : « Car Jean n'avait pas encore été mis en prison », à l'agonie dans le monologue public du Christ après la visite des Grecs, à la Transfiguration dans la parole du Père : « Je l'ai glorifié et le glorifierai encore », à l'Ascension dans la parole à Marie-Madeleine : « Je monte vers mon Père », à l'institution de l'Eucharistie et du baptême dans les entretiens avec la Samaritaine et avec Nicodème.

En ce qui concerne le fond des discours, on trouve à travers les Synoptiques et S. Jean des points de liaison qui soudent les deux enseignements. Si S. Jean est préoccupé surtout de la royauté intime sur les âmes, il ne méconnaît pas l'autre aspect ; c'est lui qui écrit : « Il y a dans la maison de mon Père beaucoup de demeures » et plus nettement : « Ceux qui auront fait le bien ressusciteront glorieusement », deux versets qui sonnent comme un résumé du ch. XXIV de S. Mathieu. Les Synoptiques, d'autre part, ne parlent pas seulement de la parousie (avènement glorieux) : « Le royaume de Dieu est donc venu au milieu de vous », enseignent S. Mathieu et S. Luc ; ils ne développent pas, il est vrai, son caractère ; néanmoins, S. Luc affirme déjà qu'il sera une royauté intime : « Le royaume de Dieu est en vous. » Ce que nous disons des caractères du royaume se peut dire également des conditions pour l'obtenir. Selon S. Jean, « aucun homme ne sera sauvé, s'il ne renaît de l'eau et de l'esprit » ; S. Mathieu prescrit le baptême « au nom du Père, du Fils et du S. Esprit ». En outre, tous les préceptes moraux sont mis en rapport avec la personne du Christ et c'est là qu'ils puisent tous leurs mérites : les expressions « à cause de moi », « à cause de mon nom », marquent bien cette relation, qui équivaut pour les Synoptiques à la foi réclamée par S. Jean. Cette foi éclate dans la confession de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », et lui vaut la promesse des clefs du royaume des Cieux ; Jésus aurait-il promis cette récompense, si la foi n'était

Les discours

pas une condition d'entrée au royaume de Dieu ? Enfin, pour traduire les discours et paroles du Maître, S. Jean a aussi des pages simples et populaires qui rappellent le Sermon sur la montagne. A défaut de la parabole détaillée, il a l'allégorie, suc de la parabole. La parole : « Je suis la vigne et mon Père est le vigneron », pourrait bien n'être que la conclusion de quelque parabole analogue à celle du figuier stérile.

*Le portrait
du Christ*

Si brillant que paraisse le Christ johannique, on reconnaît en lui le fils de Marie, le docteur, le prophète, le thaumaturge des Synoptiques. Il est toujours conforme à lui-même et différent de tout autre, d'une élévation, d'une sainteté, d'une sérénité, d'une onction sans égale. Il a partout la même prudence, la même modestie, la même douceur envers ses ennemis, le même ascendant sur ses disciples, la même idée de sa personne et de son ministère, parfois le même langage figuré et la même manière d'opérer ses miracles, d'enseigner, de prouver, d'expliquer ses actes. Il assiste à des noces, s'entretient avec une pécheresse, la Samaritaine ; il est fatigué, pleure, frémit en lui-même.

On dit que les miracles synoptiques sont des œuvres de miséricorde, et les miracles du quatrième évangile des signes de puissance. C'est forcer l'opposition. La guérison du paralytique a été opérée, « afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés » ; la résurrection du fils de la veuve de Naïm est accompagnée de cette réflexion : « Dieu a suscité un grand prophète. » Donc, même dans les Synoptiques, les miracles apparaissent non seulement comme œuvres de miséricorde, mais aussi comme signes de puissance. Certes, S. Jean appuie davantage sur le caractère démonstratif des miracles ; mais on aurait tort de lui reprocher d'avoir négligé le motif de compassion.

Jésus change l'eau en vin, à Cana, pour tirer de peine de jeunes époux embarrassés ; sa préoccupation de procurer du pain à une foule épuisée atteste sa tendresse ; ses paroles au paralytique de Béthesda et à l'aveugle-né, découragés par l'entrevue des Juifs, partent

d'un cœur miséricordieux. Enfin, c'est l'évangéliste lui-même qui nous prie de ne pas voir dans le délai de deux jours un manque de compassion pour les sœurs de Lazare.

2^e Explication des divergences

L'exposé qui précède aura d'ores et déjà levé plusieurs difficultés. Celles qui demeurent se résoudront dans la considération des raisons de diversité dues à la physionomie du héros, au caractère des récits, au but particulier des écrivains.

La physionomie d'un homme n'est pas invariable comme celle d'une statue. Un même homme peut être tour à tour grave, doux, plaisant, sévère, posséder des qualités diverses, la grandeur et la bonté, la fermeté et la patience, l'élévation de la pensée et la simplicité du cœur ; et chacune de ces dispositions se révélera successivement dans son extérieur et dans son langage. D'un autre côté, tous les spectateurs ne sont pas frappés des mêmes choses ; tous les auditeurs ne conservent pas les mêmes souvenirs. Certes, Jésus-Christ est un, dans la perfection d'une vie humaine et divine. Mais les évangélistes différaient les uns des autres comme, si l'on peut ainsi dire, des miroirs de nature et de dimensions diverses. Chacun d'eux reflète le « Soleil de justice », mais à sa manière et dans la mesure de sa capacité et de ses dispositions. S. Jean a été celui dans l'esprit duquel l'image de Dieu s'est réfléchie avec le plus d'éclat ; il est naturel qu'il l'ait représenté avec l'auréole la plus brillante et la physionomie la plus céleste. On a comparé cette diversité de représentation d'une façon assez exacte et délicate à celle qui se constate entre la physionomie de Socrate d'après les écrits de Platon et ceux de Xénophon. De même que Xénophon dépeint davantage l'activité physique de son héros, tandis que Platon s'attache surtout à la pensée philosophique, de même S. Jean envisage de préférence l'être transcendant de Jésus-Christ, alors que les synoptiques relèvent plutôt les faits extérieurs de sa vie.

Physionomie du héros

*Caractère
des récits*

Du reste, les évangélistes n'ont pas eu l'intention d'écrire une biographie proprement dite et de raconter en détail la vie de leur Maître. Ils l'insinuent sous des formules générales qui résument des catégories entières de faits ou de discours, telles que les suivantes : « Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » « Et il alla, annonçant l'évangile dans leurs synagogues par toute la Galilée et chassant les démons. » Ils le disent même en termes exprès : « Jésus, déclare S. Jean, a fait en présence des disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. » Ce qu'ils se sont proposé de livrer à leurs contemporains, c'est donc simplement une sorte d'extrait de l'histoire et de l'enseignement du Sauveur.

Ce caractère fragmentaire doit entrer en ligne de compte, lorsqu'il s'agit de rendre raison des différences entre les évangiles ; il est manifeste notamment dans le quatrième. S. Jean nous jette en plein ministère du Baptiste, sans dire un mot des débuts, et achève sur l'apparition à Thomas sans mention des apparitions subséquentes. Au ch. VI, v. 70, Jésus dit à ses Apôtres : « Ne vous ai-je pas choisis au nombre de douze ? » Béthanie est appelée « le village de Marie et de Marthe sa sœur », et jamais encore le nom de ces femmes et des Apôtres n'avait été prononcé. En un mot, pris seul, ce quatrième évangile est une énigme ; il suppose les Synoptiques et les complète. (1) S'il lui arrive de rapporter des faits déjà racontés par ses devanciers, ce sera dans un but différent. Ainsi, la multiplication des pains se lit dans les Synoptiques ; mais l'histoire de l'incrédulité juive est mise au jour par S. Jean seul. Les Synoptiques et S. Jean racontent l'onction à Béthanie ; seulement, dans le quatrième évangile, l'onction est en rapport avec la résurrection de Lazare d'une part et la trahison de Judas de l'autre.

(1) « Il n'y a pas entre les roues d'un engrenage une adaptation plus intime que celle que l'on remarque entre la narration de Jean et celle des Synoptiques. Les pleins de l'une correspondent aux lacunes de l'autre, comme les reliefs de celle-ci aux vides de la première. » (Godet.)

Chaque évangéliste a son but spécial. S. Mathieu veut démontrer le caractère messianique de Jésus et peut-être, secondairement, attaquer les Juifs, les convaincre de leur incrédulité et les convertir au christianisme. S. Marc présente l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu ; à cette doctrine principale il rattache celle de sa messianité qu'il révèle progressivement. Les intentions de S. Luc sont nettement consignées dans son prologue : il veut exposer « d'une manière suivie » la vie et les actes de Jésus depuis les origines jusqu'à l'Ascension, afin que Théophile et l'Eglise chrétienne reconnaissent la certitude des enseignements reçus, et dans le même esprit que Paul montre l'extension universelle de la messianité de Jésus. Dogmatique plus qu'aucun autre, S. Jean vise à démontrer que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, afin que par la foi « en lui » on puisse arriver à la vie éternelle. Il déclare lui-même ses desseins en achevant son livre et en prenant congé du lecteur : « Ceci a été écrit, pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. »

Et puisque la fin commande les moyens, il n'y aura pas à s'étonner de trouver en chacun des évangiles un choix approprié de faits et de discours différant de l'un à l'autre.

S. Mathieu signale avec soin dans la personne de Jésus toutes les prérogatives attribuées par les prophètes au Messie roi, législateur, thaumaturge, souverain prêtre ; il a surtout relevé, parlant à des Juifs, l'accord des prophéties avec l'histoire de Jésus, établissant les rapprochements par les formules : « Alors s'accomplit..., afin que s'accomplit..., comme il est écrit. » S. Marc en appelle pour attester la filiation divine de Jésus au Père, aux démons, à Jésus lui-même ; les nombreux miracles racontés par lui en détail tendent tous à démontrer que Jésus participe à la puissance de Dieu. S. Luc en bon historien expose les faits et les laisse parler. Dans S. Jean, dès le prologue, Jésus est le Verbe et le Fils unique de Dieu ; les discours qu'il rapporte sont ceux où le divin Maître exprime sa dignité :

But particulier des narrateurs

les épisodes qu'il retrace sont ceux où paraissent avec plus d'éclat ses perfections.

Accord fondamental Ces explications achèvent de nous fixer sur les prétendues antinomies du quatrième évangile et des Synoptiques. Bien loin de justifier les exigences des critiques, elles font conclure à l'harmonie des deux narrations. On n'a pas le droit, malgré la divergence des détails, de nier l'accord fondamental des historiens de Jésus. Tous reconnaissent en lui le Messie prédit par les prophètes, le Fils de Dieu ; tous reproduisent les mêmes grandes lignes de sa vie et de sa mort ; c'est partout la même doctrine, partout la même attitude, le son d'une même âme. S'il y a quatre évangélistes, il n'y a qu'un seul Evangile, un Jésus-Christ unique.

VI

AUTORITÉ DES TÉMOINS

Conditions générales de la valeur historique Même considérés du seul point de vue humain, les évangiles ont un titre de premier ordre à la confiance, étant une œuvre de témoins ou de contemporains des événements. Toutefois, d'avoir établi que ces écrits sont bien des auteurs et de l'époque auxquels la tradition les rapporte n'est rien, si l'on n'est pas en outre assuré de l'autorité de ces témoins, de l'historicité de leurs récits et de l'intégrité du texte transmis. Autrement dit, la garantie des sources a besoin d'être complétée par celle de leur valeur historique.

Pour juger l'autorité d'un témoin, on se pose généralement deux questions : ce témoin est-il sincère, veut-il loyalement dire la vérité ? Est-il exactement renseigné sur les faits qu'il rapporte ?

Dans la mesure où l'on se rend compte de cette bonne foi et de cette bonne information, on prononce que le témoignage de l'écrivain vaut en histoire. Or,

quand il s'agit de nos évangiles, on peut se convaincre : 1° que leurs auteurs sont d'une loyauté au-dessus de tout soupçon ; 2° qu'ils sont, dans l'ensemble, parfaitement informés.

I. — LEUR SINCÉRITÉ.

Sincères, les évangélistes le sont sans contestation possible. « Leur sincérité n'est plus mise en doute, et ce serait temps perdu que de la défendre... » (1) Il peut néanmoins être utile de connaître les raisons qui justifient cette affirmation.

Habituellement, les écrits des faussaires se trahissent par l'emphase et l'émotion factice. Dans les évangiles, rien de pareil. Jamais on n'écrit avec plus de naturel. Les auteurs sont des témoins qui enregistrent ni plus ni moins leur « sublime procès-verbal » de la façon la plus impersonnelle, la plus objective qui se puisse concevoir. Préluce, transitions, ornements de la narration, conclusions des faits, manifestation des sentiments, tout cela est à leurs yeux sans importance. Les pays, les villes, les lieux célèbres que nous eussions décrits, afin de mieux situer l'action, les évangélistes se contentent de les nommer ; les miracles que nous prendrions soin de constater et qui ne manqueraient pas de fournir à chaque instant des conclusions victorieuses en faveur des manifestations divines, quatre lignes suffisent pour les raconter. Les personnages qui passent, s'agitent, parlent, conspirent, triomphent, souffrent, succombent, lâches, traîtres, bourreaux, victimes, ne sortiraient pas des mains les plus impartiales sans emporter à la postérité la note impérissable de leur infamie ou de leur gloire ; mais ici, c'est l'impassibilité du roc. Pas un blâme direct aux ennemis de Jésus, pas un mot qui les injurie ou qui du moins les flétrisse ! Pas un cri d'admiration devant l'Homme-Dieu, pas un applaudissement pour ses discours, pas une louange pour ses vertus, pas un soupir sur ses douleurs, pas un

Criterion :

*Ton de
simplicité
objective*

(1) Lagrange, Jésus et la critique des Evangiles, Bulletin de litt. ecclés.

gémissement au pied de son gibet, pas une larme à sa mort ! « Ils le crucifièrent » et « Tout est consommé. »

*De franchise
naïve*

En racontant la vie de Jésus, ils racontent leur propre vie, rédigent leur propre confession, et quelle confession ! Ils avouent que pendant trois ans placés à l'école de ce Maître, ils ont eux-mêmes constamment méconnu sa pensée et qu'ils l'ont interprétée de la manière la plus étroite et la plus charnelle, qu'ils ont été jaloux les uns des autres, pleins de préjugés et de fanatisme contre leur prochain. Ne sont-ils pas sans pitié devant le cri d'une mère désespérée ? Poltrons, lâches, n'ont-ils pas tremblé à l'heure suprême comme des enfants ? Lorsque leur Maître a été traduit devant ses juges, ils se sont enfuis et celui d'entre eux qui avait juré de lui rester fidèle l'a renié trois fois devant l'interpellation d'une servante. Sans s'inquiéter du scandale qu'allait produire une telle histoire, ils la racontent avec détails et lorsqu'ils vont annoncer au monde la croix de Jésus et diriger sur elle les regards de ceux qu'elle doit sauver, ils osent dire qu'à l'heure où cette croix fut dressée ils l'ont lâchement abandonnée, laissant à de pauvres femmes l'honneur d'assister le Seigneur agonisant, à un brigand l'honneur de proclamer le premier l'éternelle royauté du Crucifié.

Ni intérêt

Au reste, quel intérêt les évangélistes auraient-ils eu à tromper ? Ils n'avaient rien à espérer, si ce n'est, sur la terre, un échec certain accompagné ou suivi des supplices les plus infamants, et, après cette vie, les éternels tourments que le Dieu juste et jaloux auquel ils croyaient fermement réserver à des imposteurs conscients de répandre un culte idolâtre.

*Ni aptitude
à tromper*

Je vais plus loin et je dis : eussent-ils voulu tromper, les évangélistes n'y auraient pas réussi. Une doctrine comme celle de l'Evangile, un caractère comme celui du Christ ne sont pas choses qui se conçoivent et s'exécutent par des ignorants. Les habiles, les génies eux-mêmes y sont impuissants. Ils sont nombreux les écrivains qui ont tenté de restituer dans leurs œuvres la grande figure du Christ, et tous en dépit de leurs efforts

sont restés bien loin en arrière, même avec le secours de l'Évangile. Où tant d'esprits cultivés ont échoué, comment de grossiers pêcheurs auraient-ils réussi, alors surtout que les préjugés de leur nation, leur éducation les préparaient à voir dans le Messie un simple chef temporel qui rétablirait la puissance d'Israël ? Il a fallu pour arriver à ce résultat que le Christ posât réellement en modèle devant eux. (1)

II. — LEUR INFORMATION.

Comme il a été dit déjà, les évangélistes étaient apôtres ou disciples d'apôtres. Jour par jour, pendant trois ans, S. Mathieu et S. Jean ont suivi Jésus et vécu de sa vie ; ce ne sont pas des compilateurs suivant à distance et remaniant des légendes, mais des acteurs du drame. Ce qu'ils attestent, ils l'ont entendu, vu de leurs yeux et touché de leurs mains. « Mathieu mérite une confiance hors ligne pour les discours ; là sont les « logia », les notes mêmes prises sur le souvenir vif et net de l'enseignement de Jésus. » (Renan). S. Marc n'a pas été, il est vrai, témoin oculaire des faits qu'il rapporte, à l'exception peut-être des événements de la Passion ou de l'arrestation de Jésus ; mais il tenait ses renseignements d'un témoin immédiat, du chef même du Collège apostolique qu'il avait accompagné à Rome et dont il était devenu l'interprète. S. Luc affirme qu'il a pris soin de consulter les sources primitives et de reproduire fidèlement les souvenirs et les documents les plus autorisés ; or, nous savons qu'il a été disciple et compagnon de S. Paul, en relation avec Barnabé, le diacre Philippe, Marc, Jacques le Mineur, plusieurs

*Immédiate
ou médiate*

(1) « Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » (Rousseau.)

Apôtres et probablement même d'une manière médiate ou immédiate avec la mère du Sauveur. Quant à S. Jean, il est le disciple bien aimé, celui que Jésus admet à la faveur de reposer sur son cœur, celui qu'il prend à part pour être témoin avec Pierre et Jacques de sa Transfiguration et de son Agonie et pour le suivre au Calvaire jusqu'au pied de sa Croix.

Compétente On n'a pas manqué, naturellement, de mettre en suspicion leur compétence. Ces rudes bateliers étaient-ils à même de saisir et de rapporter fidèlement ce qu'ils entendaient et voyaient ? Ils n'étaient, certes, ni savants, ni critiques. Mais aussi point n'est besoin d'être tout cela pour reproduire une parabole, une sentence ou pour transcrire la réalité matérielle d'un fait même miraculeux ; la possession de sens en bon état et d'une mémoire sure y suffit.

Pour les faits Au fait, qu'y a-t-il dans un miracle, vu de l'extérieur, de plus qu'une série de faits naturels, dont le rapprochement seul est extraordinaire ? Voici, par exemple, la multiplication des pains : qu'y découvre-t-on ? Il y avait environ cinq mille hommes (fait naturel) ; pour les nourrir, on ne disposait que de cinq pains et de deux poissons (fait naturel) ; Jésus fait distribuer ces pains par les Apôtres (fait naturel) : tous en reçurent et furent rassasiés (fait naturel, aussi naturellement constatable que les autres). Ou encore, voici un cadavre étendu dans son cercueil ou même au tombeau, froid, déjà en proie à la corruption. Une parole de Maître se fait entendre sur ce cadavre ; et le voilà aussitôt qui se relève, marche, parle ; manifestement et incontestablement il vit. Et ainsi des autres miracles. Or, est-il besoin d'être naturaliste pour savoir que, si le blé peut se multiplier en terre, il n'est pas dans les propriétés du pain d'en faire autant ; physiologiste pour savoir qu'il n'est pas dans les habitudes d'un cadavre de se relever et de reprendre sa place au milieu des vivants ; chimiste pour savoir que la poussière du chemin, à quelque degré qu'elle soit saturée de salive humaine n'a pas la vertu de guérir les yeux des aveugles-nés ? Le miracle cependant est tout là, matériellement.

Une bonne mémoire suffit, d'autre part, à garantir une reproduction fidèle des discours ; et les circonstances ici étaient particulièrement favorables à la conservation exacte. « On a remarqué mille fois — écrit Renan — que la force de la mémoire est en raison inverse de l'habitude qu'on a d'écrire. Nous avons peine à nous figurer ce que la tradition orale pouvait retenir aux époques où l'on ne se reposait pas sur les notes qu'on avait prises ou sur les feuillets que l'on possédait. La mémoire d'un homme était alors comme un livre. » (1)

Joignez à cela que cette tradition orale se conservait non pas dans la mémoire de tel ou tel auditeur de la première heure, mais dans ces communautés palestiniennes dont les fidèles étaient en étroite union, où tant d'entre eux avaient ensemble entendu le Maître, où la mémoire des uns contrôlait la mémoire des autres, et où le rôle souveain et décisif de « la parole du Seigneur » exigeait qu'il n'y eut pas de doute sur son authenticité et sa littéralité.

Enfin, la manière de cet enseignement venait en aide à la mémoire. On ne peut pas ne pas être frappé des antithèses symétriques dont les discours de Jésus sont remplis : on relève, en exemple, Mt. VI, 26, où le précepte du secret dans la prière et dans l'aumône est présenté par manière de contraste dans un relief inoubliable ; pareillement, pour inculquer une pensée, il ne

*Pour les
discours*

(1) Et Renan cite, à titre d'exemple, le début du Parménide de Platon. « On peut, dit Mgr Batiffol, proposer une analogie plus rigoureuse. Scribes et rabbins juifs avaient pour règle d'or de l'enseignement que le disciple écoutait le Maître et répétait ses maximes avec la plus exacte fidélité... Le Pirké Aboth ou « Décisions des Pères » est une collection de sentences d'environ soixante rabbins célèbres du premier et du second siècle de notre ère, qui peut donner une idée du soin que l'on mettait dans le judaïsme palestinien à conserver les paroles des sages. La Mischna en bloc n'est pas autre chose qu'une mise en écrit de l'enseignement oral des rabbins. Il est clair que l'enseignement de Jésus par sa richesse, par son éclat, par sa liberté, n'est pas comparable à celui des docteurs de la Loi de son temps ; mais l'attitude des disciples, de ces disciples qui donnent à Jésus le nom de « Rabbi » sera celle des plus dociles et des plus fidèles disciples. » Orpheus et l'Evangile, 2^e édit., pp. 208-210.

répugne pas au Seigneur de lui donner une certaine outrance, et si, l'on ose dire, l'apparence d'un paradoxe. Ce que nous disons des maximes vaut mieux encore pour les récits ; la frappe en est saisissante de perfection ; dans une parabole comme celle du Semeur où, a-t-on pu dire, il n'y a pas un mot de trop ou de trop peu, où tout est juste et à sa place, où la pensée qu'elle revêt est si claire, la tradition orale ne pouvait rien laisser perdre, rien introduire.

*Le contrôle
de l'histoire
profane*

La bonne information des évangélistes se vérifie d'ailleurs sur tous les points où le contrôle est possible. J'en appelle à l'histoire profane, aux épîtres de S. Paul et aux évangiles apocryphes. L'histoire profane est représentée ici — maigrement — par Pline, Tacite, Suétone, les médailles et les monnaies et surtout par l'écrivain juifs Josèphe. Nulle part elle n'est en contradiction avec les données de nos évangiles. Rien pourtant n'était plus facile que d'errer sur le nom des princes et l'état politique ou religieux de la Palestine pour une période où les changements furent très fréquents. Si les évangélistes sont bien renseignés sur tous ces points, ils doivent l'être aussi sur l'histoire de Jésus, bien que la minceur de l'information ne laisse à la comparaison qu'une plate-forme exigüe. (1)

*Des Epîtres
de S. Paul*

S. Paul donne à cet égard un champ plus riche et plus instructif. Selon toute vraisemblance, l'auteur des Epîtres n'a pas utilisé les évangiles, et cependant à travers ses lettres écrites vingt ou trente années après la mort du Sauveur, il affirme sans hésitation et comme le tenant de bonne source les principaux faits ou les principales doctrines rapportées par les évangiles. Il revient constamment sur les grands événements de la passion, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ, et la façon dont il parle suppose une réalité semblable à celle que décrivent les évangiles. A la dernière Cène, avec ses disciples, la nuit même de sa trahison, Jésus a institué l'Eucharistie ; il a été livré à mort pour nos

(1) Labourt, Cours supérieur d'instruction religieuse, 3^e édit., p. 89-90.

péchés ou plutôt il s'est livré lui-même pour nous, il a rendu témoignage sous Ponce-Pilate ; il est ressuscité le troisième jour et est ensuite apparu à un grand nombre : à Pierre, aux Onze, à plus de cinq cents frères ensemble, à Jacques et de nouveau à tous les Apôtres.

L'Apôtre confirme également sur un certain nombre de points les enseignements de Jésus rapportés par nos évangiles ; il se réfère expressément à ce que le Seigneur a réglé touchant l'indissolubilité du mariage. La manière dont il parle de l'avènement final du Christ, de l'incertitude de son jour, de la nécessité de se tenir prêt, comme aussi de la bienveillance à garder vis-à-vis des persécuteurs, de la charité pour le prochain, de nos rapports avec Dieu le Père, enfin du salaire dû à l'ouvrier de l'Evangile, suppose des discours de Jésus pareils à ceux qui sont consignés dans nos documents.

Et en même temps, quelle différence pour le ton et même pour le développement de la doctrine ! Les évangiles sont accessibles à tous, tant ils sont simples et clairs, tant le divin Maître s'exprime en un langage délicieusement populaire — quelques passages de S. Jean exceptés. Il en est autrement des épîtres de S. Paul, de certaines surtout. Vainement aussi l'on chercherait dans les évangiles les considérations théologiques de l'épître aux Romains ou de l'épître aux Ephésiens, par exemple. S. Marc et S. Luc qui avaient vécu pourtant dans l'intimité de S. Paul n'ont pas prêté au Sauveur le langage et la théologie du grand Apôtre ; c'est qu'ils eurent à cœur de n'exprimer que la pure et simple vérité historique. Leur « archaïsme » nous est une garantie de véracité.

Veut-on savoir, enfin, à titre de contre-épreuve, de quoi sont capables des auteurs de ce temps et de ce milieu en mal d'imagination ? Que l'on se reporte aux apocryphes. Les principaux et les plus anciens sont : l'évangile selon les Hébreux, l'évangile selon les Egyptiens, l'évangile de Pierre dont il ne reste que quelques fragments ; les plus étendus sont des évangiles de l'enfance, le Protévangile de Jacques, le récit de Thomas.

*Des
évangiles
apocryphes*

etc. ; plusieurs sont à tendance hérétique et tous plus ou moins fantaisistes. (1)

Un spécimen du genre Il sera bien permis de reproduire un échantillon du genre. L'Enfant-Dieu va naître, tout est en suspens dans la nature ; le ciel devient immobile, les oiseaux s'arrêtent dans leur vol, des ouvriers qui prennent leur nourriture restent la main étendue, le berger garde en l'air le bâton dont il veut frapper ses brebis, tandis que celles-ci suspendent leur marche... Aussitôt né, Jésus se dresse sur ses pieds et les anges l'adorent en chantant le *Gloria in excelsis*... Pendant l'exil en Egypte, le divin enfant en impose à une troupe de dragons qui l'adorent et s'enfuient ; c'était, dit le narrateur, afin que fût accomplie la parole du Psalmiste : « Louez le Seigneur du sein de la terre, dragons et tous les abîmes. » Les lions et les léopards escortent la Sainte-Famille et lui montrent le chemin ; les lions marchent de compagnie avec les bêtes de somme qui portent les bagages et les loups avec les brebis : ainsi s'accomplissait la parole du Prophète : « Les loups paîtront avec les agneaux ; le lion et le bœuf mangeront la paille ensemble et ainsi du reste, à la façon des Contes des Mille et une Nuits. »

On comprend la dureté des conclusions de Renan

(1) On peut néanmoins admettre que plusieurs d'entre eux tiennent des morceaux plus anciens qui sont entrés dans leur composition certains traits qui peuvent dépendre de la tradition première, certains détails qui peuvent servir de complément authentique aux souvenirs primitifs consignés en nos 4 évangiles, v. g. les renseignements du Protévangile de Jacques sur les noms des parents de la Sainte-Vierge, Joachim et Anne, sur la présentation de Marie au Temple, la naissance de Jésus dans une grotte ; *item*, ceux de l'Evangile du pseudo-Mathieu sur l'enfant Jésus déposé dans une crèche entre un bœuf et un âne, ceux de l'évangile de Thomas sur le métier de S. Joseph. Plusieurs anciens Pères reproduisent ces détails, soit qu'ils les tiennent de la tradition qui s'était transmise oralement jusqu'à eux et qui fut plus tard consignée dans les Apocryphes, soit qu'ils les aient puisés dans des écrits primitifs qui furent comme le premier noyau de ces ouvrages et dans lesquels les anciens écrivains ecclésiastiques étaient à même de discerner à travers les embellissements de la légende ce qui était de pure et fidèle tradition.

dans le cas : « C'est faire injure à la littérature chrétienne que de mettre sur le même pied ces plates compositions et les chefs-d'œuvre de Marc, de Luc, de Mathieu. Les évangiles apocryphes sont les Pouranas du christianisme ; ils ont pour base les évangiles canoniques. L'auteur prend ces évangiles comme un thème dont il ne s'écarte jamais, qu'il cherche seulement à délayer, à compléter par les procédés ordinaires de la légende... Quant au détail, il est impossible de rien concevoir de plus mesquin, de plus chétif. C'est le verbiage fatigant d'une vieille commère, le ton bassement familier d'une littérature de nourrices et de bonnes d'enfants. » Et voilà comment le contraste même des évangiles apocryphes tend à faire ressortir l'authenticité de nos évangiles canoniques, comme la comparaison du faux met en évidence les caractères de la vérité.

Nous pouvons donc en toute confiance accepter les rapports des évangélistes, témoins directs ou indirects, contrôlés par ailleurs. Tant de garantie se rencontre rarement dans les ouvrages profanes. César, Tacite, passent aux yeux de tous pour des historiens véridiques, et cependant, à certains points de vue tout au moins, ils sont moins autorisés que les évangélistes. Le moins qu'on puisse demander et exiger, c'est de reconnaître à nos écrits le bénéfice du droit commun : à lui seul il consacre l'autorité hors pair de leurs auteurs.

*Autorité
humaine
indiscutable*

VII

HISTORICITÉ DU RÉCIT

Etant l'œuvre d'auteurs sincères, bien informés, les Évangiles ont incontestablement des titres de valeur historique. On ne requiert pas davantage des livres d'histoire commune : y aurait-il lieu de faire une

*Le préjugé
rationaliste*

exception, quand il s'agit des Évangiles ? Oui, répondent des rationalistes, à cause et dans la mesure des éléments surnaturels de leurs récits, ce qui dépasse les forces de la nature ne pouvant être objet de science historique. Le principe est nettement affirmé chez les représentants de la critique radicale. « Par cela seul qu'ils rapportent des faits surnaturels, il est clair que les évangiles ne sauraient être des documents historiques. » Moins apparent, il n'est pas moins réel chez les critiques indépendants plus modérés : pour rester d'accord avec leurs opinions philosophiques, ils s'efforceront de plier les données évangéliques à leur système de légendes idéalisées ou de fictions symboliques. Avouons-le de suite : une telle façon de procéder est au rebours de la vraie méthode historique. Renan l'a dit avec beaucoup de raison, — sauf à se contredire ailleurs : « Il y a une question à résoudre, mais il n'y en a qu'une : le témoignage historique, qu'il s'exprime par un document, un raisonnement ou une tradition orale, offre-t-il les conditions requises et suffisantes de véracité ? Si la réponse est affirmative, le doute sur l'existence du fait n'est plus raisonnable ni permis, car ce qui peut être exactement perçu peut être fidèlement transmis. » Ainsi, en venant parler de l'historicité du récit évangélique après en avoir établi l'authenticité, nous aurons moins à établir une thèse qu'à discuter les questions que soulève le rationalisme. Au reste, si l'on aboutit à montrer que les récits évangéliques sont irréductibles à ses interprétations et qu'ils ne reflètent notamment ni idéalisation, ni symbolisme, nous aurons fourni une nouvelle preuve, indirecte, de leur vérité historique.

I. — NI IDÉALISATION.

Principes de la théorie D'après Renan, un rapide travail de métamorphose s'opéra dans les vingt ou trente années qui suivirent la mort de Jésus et imposa à sa biographie les tours absolus d'une légende idéale. Ce phénomène d'ailleurs n'aurait rien d'exceptionnel et ne serait qu'une application de la loi qui veut que toutes les grandes histoires aient à leur source le merveilleux : témoin l'Iliade et

la Chanson de Roland. Plus qu'aucune autre, l'histoire évangélique devait s'y prêter admirablement. « Leur but (des évangélistes), n'est pas de comprendre ni d'apprécier le Jésus de l'histoire, mais de croire en Lui, de L'aimer par-dessus tout et d'apprendre aux hommes à espérer en Lui. » « La gloire du Sauveur ressuscité rejaillit sur les souvenirs de sa carrière terrestre. »

Tout d'abord, l'analogie invoquée tombera d'elle-même, si l'on vient à considérer que les conditions ne sont plus les mêmes. L'Iliade et la Chanson de Roland ont pris naissance et se sont développées dans des milieux primitifs, d'où l'éveil de la critique n'avait pas encore banni la candeur spontanée de l'imagination. Tout autre est le milieu qui reçut le christianisme. Nous sommes, qu'on y prenne garde, au temps des empereurs romains. Jésus est venu au monde sous le règne d'Auguste. Les Evangiles ont paru dans un siècle de communications faciles entre les peuples pliés sous un même joug, dans un siècle de publicité, de scepticisme et d'incrédulité. La littérature romaine est à son âge d'or ; celle des Juifs est considérable ; celle des chrétiens compte, en moins de cinquante ans, vingt-six livres que l'on dit écrits par des contemporains.

D'autre part, une légende demande pour éclore un temps assez considérable. Précisément, la légende de Roland et celle de l'Iliade ont mis des siècles à s'élaborer, tandis que le formidable roman que serait l'Evangile aurait dû s'achever en vingt ou trente ans. La tradition chrétienne est si bien établie, vingt ans après Jésus-Christ, que S. Paul se contente d'y faire appel, sans développer ni discuter. Est-il possible d'admettre que dans ce court intervalle une tradition si nette et si positive ait été enfantée par quelque sorte de germination inconsciente d'une légende idéale ? Strauss ne le pensait pas et c'est de cette conviction qu'il est parti pour retarder la composition des évangiles jusqu'à la seconde moitié du second siècle, au minimum.

Comment ce travail mystérieux se serait-il opéré ? Sous l'influence de la foi, dit-on. Il est parfaitement vrai que nos écrivains sacrés partageaient la foi de

*Critique :
Invaria-
blances et im-
possibilités*

*Limites de
l'influence
de la foi*

l'Eglise au Christ, Fils de Dieu, et il est exact qu'ils ont écrit, en partie, en vue d'établir et de confirmer les fidèles dans leur foi. Bien plus, les documents utilisés pour leur composition, recueils de récits et collections de discours, ont pu être rédigés eux-mêmes dans un but didactique pour l'enseignement des premiers groupes chrétiens. Mais cette intention didactique ou apologétique n'exclut pas nécessairement la réalité historique. On peut écrire l'histoire « pour raconter », ou « pour prouver » ; cette deuxième méthode serait celle des évangélistes. Elle suppose un point de vue spécial, un choix déterminé de matériaux, une mise en œuvre particulière, mais non un parti pris étroit, un esprit de système exclusif qui aille à transformer et à dénaturer la physionomie vraie de l'histoire. Il se peut même, en outre, que le spectacle des faits accomplis ait contribué à faire mieux entendre, à mettre plus complètement en lumière les prophéties messianiques et les prédictions du Sauveur, et que la familiarité avec la théologie chrétienne, si magnifiquement développée par S. Paul, ait précisé plusieurs points de doctrine. Il est même probable que des détails fournis par les révélations postérieures à la mort de Notre-Seigneur ont été insérés dans l'Evangile. (1) Mais que ces auteurs croyants aient, sous l'influence de leur foi, créé la substance même de l'Evangile, voilà ce qui est inadmissible.

« A tout le moins, fait-on observer, (2) nos évangiles (synoptiques) restent des témoins authentiques et assurés de la croyance de l'Eglise primitive, non seulement pour la seconde génération chrétienne au cours de laquelle on veut qu'ils aient été rédigés, mais pour la première génération elle-même, dont ils dépendent par les traditions et les documents qui ont servi à leur composition. Or, l'idée qu'ils nous présentent de Jésus,

(1) « Sans doute, les récits traditionnels devaient s'éclairer des clartés croissantes de la révélation, et les témoins mêmes du ministère du Seigneur devaient comprendre plus intimement ce qu'avait été sa vie sur terre, à mesure qu'ils entendaient mieux ce qu'était maintenant sa vie en eux. » P. Le Breton, *Origines du dogme de la Trinité*, p. 376.

(2) Lepin, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, *Introd.* p. LI-LII.

parallèlement d'ailleurs avec les épîtres de S. Paul, est extraordinaire et inouïe. Jésus n'est pas seulement un grand prophète, il ne s'est pas contenté de donner à ses disciples les plus beaux enseignements ; il a montré par ses miracles une puissance divine ; par sa mort, il s'est fait le rédempteur des hommes ; et sa résurrection a manifesté d'une façon éclatante ce que lui-même avait déclaré être durant sa vie, le Messie, le Fils de Dieu. Voilà ce que pensait de Jésus la première communauté chrétienne. Mais d'où venait cette opinion de l'Eglise, sinon de l'impression faite par le Maître sur ceux qui avaient vécu avec lui ? Ne faut-il pas de toute nécessité supposer une correspondance essentielle entre la croyance primitive et l'objet auquel elle se rapportait ? »

La vérification critique dans un certain nombre de points délicats et importants, où l'idéalisation trouvait à s'exercer, achèvera notre conviction. *Vérification critique*

Par exemple, si quelque perspective ancienne risquait d'être déformée sous l'influence de nouvelles conceptions, c'était bien assurément l'idéal messianique. Fatalement, semble-t-il, prédicateurs et catéchistes après la Résurrection et la Pentecôte devaient incliner à laisser dans l'oubli les chimériques espérances d'autrefois, à voiler surtout et à dissimuler ces vieux rêves chez les disciples, sinon à les corriger et idéaliser. « Or, c'est le messianisme national tout revêtu des anciennes couleurs, que les Synoptiques nous présentent chez les Apôtres, comme au sein de la foule... Les préoccupations temporelles de la foule et des disciples eux-mêmes, leur attente d'un Messie, fils de David, roi terrestre et conquérant, leur empressement à solliciter les premières places dans le Royaume qu'ils se figurent semblable aux royaumes de ce monde : tout cela est pris sur le vif et correspond exactement avec ce que nous apprennent du vieux messianisme juif les documents extra-canoniques contemporains, » (1)

Et que dire du portrait même de Jésus ? On veut que

(1) Lepin, op. cit. p. LXII-LXIII.

nos évangiles soient plutôt une expression de la foi chrétienne qu'une exacte reproduction de l'histoire : comment se fait-il alors que la foi bien connue de l'Eglise primitive au dogme de la préexistence céleste et de la divinité de Jésus-Christ apparaisse si peu réflétée en nos écrits que plusieurs — à tort d'ailleurs — ne croient trouver dans les Synoptiques aucune manifestation réelle de la divinité du Sauveur ? On prétend que la gloire du Seigneur ressuscité rejaillit sur les souvenirs de sa carrière terrestre : comment rendre raison alors de ce que les évangélistes nous rapportent de l'humanité de Jésus, depuis les misères de son enfance jusqu'à son abandon par le Père à sa mort ?

II. — NI SYMBOLISME.

Exposé Pour ce nouveau système — qui va chercher son point d'appui de préférence dans le quatrième évangile — la valeur de la narration évangélique se ramènerait à celle d'un symbole, qui n'a de réel que le rapport entre l'idée et le fait. Ainsi, dira-t-on, « la vie qui se dégage de l'ensemble du livre (le quatrième évangile) est celle de la foi chrétienne, vers la fin du premier siècle chrétien... Les récits de Jean ne sont pas une histoire, mais une contemplation mystique de l'Evangile ; ses discours sont des méditations théologiques sur le mystère du salut... L'auteur a conçu le Christ comme une manifestation temporelle de l'Etre divin, et son livre même est une ostension. Comme le Christ johannique est le Verbe incarné, l'Evangile johannique est une incarnation, la représentation figurée du mystère de salut qui s'est accompli et se poursuit par le Verbe-Christ. Discours et récits contribuent à cette révélation du Sauveur, les récits comme signes expressifs des réalités spirituelles, les discours comme explication des signes et de leur sens profond ». (Loisy.)

Critique : Qu'il y ait du symbolisme, non seulement dans le
Part de quatrième évangile, mais jusque dans les Synoptiques,
critique on ne saurait le contester. Un mot, une phrase y porte assez fréquemment deux sens superposés : l'un histo-

rique ou littéral, l'autre mystique et symbolique : parfois même, le lecteur n'a pas besoin de chercher une application déjà formulée. La barque des Apôtres, ballottée par les flots, symbolise à coup sûr l'Eglise en butte aux persécutions ; la multiplication des pains cette autre multiplication que le Sauveur devait faire de son corps et de son sang pour la nourriture des âmes et la propagation de la doctrine révélée ; le figuier stérile désigne le peuple juif. En S. Jean, l'eau du puits de Jacob symbolise la vérité qu'apporte le Sauveur ; la vue rendue à l'aveugle-né Jésus lumière du monde ; la résurrection de Lazare la vie communiquée par le Christ. Jésus lui-même indique d'une manière expresse ces conclusions pour chacun des événements : « Qui-conque boit de cette eau aura encore soif, mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante jusque dans la vie éternelle. » « Je suis la lumière du monde. » « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. »

Mais quelle peut bien être l'étendue de ce symbolisme ? Voilà ce qui devient malaisé à déterminer. Personne jamais n'a songé à étendre ce mode d'interprétation aux Synoptiques dans leur ensemble. Nous ne saurions davantage admettre dans le quatrième évangile un symbole continu et exclusif. Les rapprochements imaginés à grands frais de subtilité sont souvent forcés ; ils ne reposent pas sur des raisons suffisantes et n'entraînent pas la conviction. En effet, « l'allégoriste a toujours soin d'attirer l'attention sur les symboles qu'il propose au lecteur » ; or, tel n'est pas ici le cas. On dit bien, mais on ne prouve pas que les premiers fidèles « connaissaient la méthode de l'auteur et n'avaient pas besoin qu'on leur expliquât des choses qui sont devenues obscures pour nous ». On ne prouve pas davantage que l'ouvrage fût écrit « pour des intelligences préparées », « pour un cercle d'initiés » ; cette supposition imaginée en faveur du prétendu symbolisme du quatrième évangile n'a aucun fondement dans les monuments de la primitive Eglise. Au fond, le système repose sur des raisons plus subjectives qu'objectives ; et, dans l'espèce,

*Limites du
symbolisme*

les raisons subjectives sont tout ce qu'il y a de plus trompeur.

Bien plus, et ceci est capital, à supposer que le symbolisme, entendu dans un sens orthodoxe, s'applique à tout le quatrième évangile, le caractère figuratif n'exclurait pas nécessairement son historicité : l'historien qui écrit un traité apologétique ou dogmatique peut faire servir l'histoire à l'exposé de ses conceptions sans la lui sacrifier. La question de l'historicité du quatrième évangile revient dès lors à savoir si pour propager la foi au Verbe incarné S. Jean rapporte des faits et des discours empruntés à la réalité et dûment garantis comme tels, ou bien si, se plaçant au-dessus des contingences, il a rédigé sans égard pour l'histoire et à la façon d'un romancier pieux, des récits et des discours aptes à démontrer sa thèse.

Dans les faits et les récits A la question ainsi posée la réponse ne saurait être douteuse. Le rapprochement des données johanniques et synoptiques l'a déjà donnée. L'expérience faite en plus par ceux qui ont voulu battre en brèche l'historicité du quatrième évangile n'est pas concluante. Contentons-nous d'un seul exemple pour le montrer.

Résurrection de Lazare Jésus, dit-on, n'a jamais ressuscité Lazare ; c'est l'auteur qui invente cette scène pour illustrer son idée mystique de la vie issue du Christ. Mais si telle est sa conception, pourquoi placer ce miracle dans un hameau comme Béthanie plutôt qu'à Jérusalem, en plein centre théocratique ? A quoi bon rappeler que Béthanie était le village de Marthe et de Marie ? Que dire encore de tant de nuances délicates, de la sollicitude inquiète des Apôtres, de la brusquerie grondeuse et du décourageusement de Thomas, surnommé le Didyme ? Quelle arrière-pensée symbolique peut-il bien y avoir dans tous ces détails ? L'invraisemblance de l'exégèse idéaliste éclate surtout dans le Logos pleurant près du tombeau. Si l'évangéliste était le théoricien qu'on suppose, il se serait gardé d'insérer ce détail compromettant. « On veut que Marthe soit la figure de l'Eglise judéo-chrétienne et Marie celle de l'Eglise de la gentilité : mais d'où vient que la magnifique profession de foi du

v. 27 qui convient si bien au christianisme spirituel et parfait se trouve placée, non dans la bouche de Marie, mais dans celle de Marthe ?... Conçoit-on que le judéo-christianisme et l'helléno-christianisme soient représentés comme les deux sœurs du genre humain, que ces deux sœurs viennent toutes deux ensemble, puis l'une après l'autre, demander au Christ d'abord la guérison, ensuite la résurrection de ce frère qui, en réalité, ne se distinguerait pas d'elles-mêmes ? Enfin, si les quatre jours écoulés depuis la mort de Lazare représentaient les quatre mille ans, censés écoulés depuis l'origine du monde, à quoi se référerait la maladie antérieure du défunt ? Elle ne répond sans doute pas à un état qui aurait précédé la naissance de l'humanité ? Le symbolisme de la résurrection spirituelle de l'humanité doit donc être mis complètement hors de cause. » (1) Et de même du reste, non seulement des miracles, mais de tous autres épisodes, miraculeux ou non.

Le caractère d'historicité reconnu aux récits du quatrième évangile semble bien constituer un argument *a priori* très sérieux en faveur de l'authenticité des discours. On ne comprendrait guère un apologiste soucieux de relater avec exactitude les actes du Sauveur en vue d'établir la foi chrétienne et ne craignant pas de mêler à ses récits d'histoire un compte rendu de discours qui n'auraient jamais été prononcés par le Christ, mais seraient son œuvre propre. Quoi qu'il en soit, les discours du quatrième évangile se présentent dans un cadre qui a les meilleures apparences de l'histoire.

*Dans les
discours
et les idées*

Est-ce un trompe-l'œil et sous ces dehors n'y a-t-il au fond qu'une composition imaginaire, allégorique ? Soit, à titre d'exemple, à examiner l'entretien avec Nicodème : « Il y avait un homme parmi les Pharisiens nommé Nicodème, magistrat des Juifs... » Ce prélude a tout l'aspect d'une introduction historique. L'interlocuteur de Jésus est désigné par son nom et qualité de la manière la plus précise ; la circonstance du temps

*Entretien
avec
Nicodème*

(1) Lepin, La valeur historique du 4^e évangile, 1^{re} p., 106-128, passion.

auquel eut lieu sa démarche est indiquée avec soin ; la démarche elle-même paraît motivée par les événements qui précèdent. A en croire cependant M. Loisy, l'épisode n'aurait qu'une portée symbolique : il serait composé à l'aide de traits empruntés aux récits synoptiques (démarche du jeune homme riche) et en vue d'une idée à figurer (conditions de la vie éternelle) ; d'autre part, le personnage mis en scène serait entièrement figuratif, « type des croyants imparfaits qui veulent bien reconnaître en Jésus, à cause de ses miracles, un docteur envoyé de Dieu, mais à qui la proposition de l'Evangile spirituel paraît d'abord une énigme indéchiffrable ». On peut trouver ces rapprochements bien arbitraires. D'autre part, Nicodème est-il un personnage figuratif ? Peut-être. Ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas conçu idéalement par l'évangéliste comme type d'une catégorie, et la façon dont il est présenté en deux autres endroits du livre garantit positivement son individualité réelle (1).

Il ne saurait y avoir d'objection sérieuse qu'en ce qui concerne le ton de ces entretiens et discours. Il est difficile de distinguer les discours de Jésus et les réflexions de l'évangéliste. Cependant, il y aurait encore plus d'illusion et de danger à ne voir partout que des symboles librement créés par une âme d'artiste. Nous accordons volontiers que les discours du quatrième évangile n'ont pas été prononcés tels quels par Jésus ; l'activité littéraire de l'évangéliste a sa part dans le style et la manière. Mais ce que nous ne saurions admettre, c'est que l'évangéliste ait altéré la doctrine de son Maître ou rapporté à Notre-Seigneur ses théories personnelles. La relation qu'il donne demeure à travers son esprit et son cœur l'expression de souvenirs vrais et authentiques, reproduits dans la réalité de leur substance. Cela suffit.

Historicité substantielle intégrale Ainsi, de l'épreuve à laquelle les récits évangéliques viennent d'être soumis, ressort plus éclatante la preuve de leur historicité substantielle intégrale. Nous ne

(1) Lepin, La valeur historique du quatrième évangile, 2^e p., 8-14.

voulons parler que d'une historicité substantielle pour affirmer, non nécessairement une reproduction des événements dans leur totalité, leur ordre chronologique, mais celle de faits qui se sont accomplis, de discours dont les idées, sinon les termes, ont été réellement exprimées. Ainsi entendue, elle n'est pas restreinte aux seuls Synoptiques ; elle s'étend aussi à S. Jean ; des quatre évangiles on peut dire qu'ils sont « d'une valeur inappréciable, non seulement comme livres d'édification religieuse, mais encore comme documents autorisés pour l'histoire de Jésus ». On n'a pas le droit d'en exclure même les récits de miracles. « Les miracles jouent un rôle si important dans le cadre du Christ qu'une théorie, n'importe laquelle, qui les représenterait comme dus entièrement à l'imagination de ses disciples ou d'un âge postérieur, détruit la crédibilité des textes non pas en partie, mais totalement, et fait du Christ un personnage aussi mythique que peut l'être Hercule. »

VIII.

INTÉGRITÉ DU TEXTE

Rien ne servirait d'avoir établi la véracité des auteurs des évangiles et le caractère historique de leur narration, si l'on n'a pas en outre l'assurance de posséder le texte exact de leurs compositions. Ce point demande explication. Car, en fait, les manuscrits originaux ont disparu ; et les copies qui nous sont parvenues ayant passé par des milliers de mains, de nombreuses erreurs ont pu s'y glisser. L'on est dès lors admis, invité même, à se demander quelle garantie d'exactitude peut offrir un pareil texte. Le problème relève d'une branche spéciale de la critique historique appelée critique textuelle. C'est à elle qu'il appartient de restituer, par les

*Importance
de la
question*

moyens et méthodes en son pouvoir, le texte primitif et de montrer, par comparaison, le degré d'intégrité de nos textes actuels. (1)

I. — DANS L'ENSEMBLE.

Texte reçu Le texte grec des Evangiles, dont l'usage a été courant jusqu'à ces dernières années et qui porte le nom de « texte reçu », remonte aux Elzéviros. Ces célèbres imprimeurs hollandais publièrent, en 1633, à Leyde, un texte grec du Nouveau Testament, qu'ils présentèrent dans leur préface comme le « texte reçu par tous », d'une correction et d'une fidélité absolues. En réalité, c'était une reproduction de la 3^e édition de Robert Estienne (1550), révisée d'après les éditions subséquentes de Théodore de Bèze (1565-1582).

A leur tour, les éditions de Robert Estienne et de Théodore de Bèze avaient pour base principale le texte du Nouveau Testament grec, dont Erasme avait donné, en 1516, une édition princeps, à Bâle, et dont plusieurs autres éditions, légèrement améliorées, avaient paru dans la suite. C'est ainsi que la 3^e édition de Robert Estienne (1550), sur laquelle fut fondée celle des Elzéviros, reproduisait la 5^e édition d'Erasme, publiée en 1535, sauf à l'amender par un petit nombre de corrections, les unes empruntées à l'édition princeps d'Alcala, qui avait été entreprise, avant celle d'Erasme, par le cardinal Ximénès et vit le jour en 1520, les autres puisées dans des manuscrits de la bibliothèque royale de Paris, non utilisés jusque-là et collationnés par Robert Estienne au nombre d'une quinzaine.

Le texte d'Erasme fait donc en réalité le fond de notre Texte reçu. Sa valeur est bonne ; les corrections que lui ont apportées Robert Estienne et Théodore de Bèze l'ont rendu meilleur encore. Néanmoins, ce n'est pas un texte parfait : les manuscrits utilisés étaient relativement peu nombreux et de qualité secondaire.

(1) Cf. pour cette question Lepin, Dict. apolog. fasc. VI, art. Evangiles canoniques, p. 1613-1623 que nous avons reproduit presque toujours textuellement.

Depuis le XVIII^e siècle, les critiques se sont efforcés d'obtenir un texte meilleur, reproduisant de plus près le texte authentique. Le procédé suivi dans ce travail est aisé à comprendre en théorie.

Texte critique

Méthode de reconstitution du texte primitif

Il s'agit d'abord de recueillir le plus grand nombre possible de manuscrits ; de déterminer leur âge — les plus anciens ayant généralement plus de chance de contenir un texte plus pur ; — de les classer par familles, en groupant ensemble ceux qui dépendent les uns des autres ou d'un type commun ; puis de comparer les textes, et, quand ils diffèrent, de déterminer aussi justement que possible la leçon qui a le plus de chance de reproduire le texte primitif. Le nombre des manuscrits grecs du Nouveau Testament, connus jusqu'à ce jour, est de près de 4.000. La plupart sont écrits en caractères cursifs ou minuscules : ils sont postérieurs au IX^e siècle ; 127 sont écrits en caractère onciaux, ou majuscules : ils sont antérieurs au XI^e siècle et les plus anciens remontent au IV^e siècle. Les principaux sont : le Sinaïticus, du IV^e siècle, découvert au couvent du mont Sinaï par Tischendorf et actuellement à S. Pétersbourg ; le Vaticanus, B, du IV^e siècle, à la Bibliothèque du Vatican ; l'Alexandrinus, A, du V^e siècle, qui se trouve au Musée britannique de Londres ; le Codex Ephraemi rescriptus, C, du V^e siècle, à la Bibliothèque nationale de Paris ; le Codex Bezae, D, du VI^e siècle, à l'Université de Cambridge.

Consultation des manuscrits

Il importe ensuite de consulter les versions anciennes. A l'époque où furent rédigés les plus anciens manuscrits grecs conservés, c-à-d. à la fin du IV^e siècle, S. Jérôme publiait la version latine qui est devenue la Vulgate actuelle (1) : c'était une revision de l'antique

Consultation des versions

(1) Le texte de notre Vulgate a été fixé à la suite du Concile de Trente par les papes Sixte V et Clément VIII. L'édition définitive approuvée par Clément VIII a paru en 1592. Il est défendu par les lois ecclésiastiques de rien changer au texte ainsi fixé ; il est même interdit d'indiquer en marge

Vulgate latine usitée jusqu'alors faite à l'aide des meilleurs manuscrits grecs que le saint docteur put consulter. On conçoit le prix exceptionnel d'une telle version, et quel avantage peut offrir sa comparaison avec nos plus anciens manuscrits grecs, ses contemporains ; mais c'est à la condition de reconstituer au préalable, le plus parfaitement possible, le texte de cette Vulgate hiéronymienne, à l'aide des meilleurs manuscrits qui nous en restent. Au IV^e ou au V^e siècle remontent également les versions gothique, éthiopienne, arménienne. Dans la période antérieure, nous trouvons au III^e siècle, les versions égyptiennes ou coptes ; au milieu du II^e siècle, trois versions syriaques, étroitement apparentées, la Peschitto, la Curetonienne, la Sinaïtique ; enfin, à la même époque, les premières versions latines, africaine, antique italique. Ici encore, évidemment, il faut commencer par reconstituer tant bien que mal le texte original de ces versions, à l'aide des manuscrits existants.

*Consultation
des écrivains
ecclésiastiques*

Enfin, après les manuscrits et les versions, il y a lieu de consulter les citations des Pères, ou des anciens écrivains ecclésiastiques. Les citations des auteurs du IV^e siècle et des siècles suivants peuvent servir à déterminer, par comparaison avec les manuscrits connus de la même époque, le texte usité dans leur milieu respectif. Celles des écrivains grecs nous renseignent sur l'état du texte grec ; celles des auteurs latins, syriaques et autres, sur l'état des diverses versions. Les citations des auteurs du III^e et du II^e siècle servent à

du texte les leçons variantes. Le Concile attribue une autorité particulière à la version de la Vulgate en déclarant : 1^o qu'elle ne contient aucune erreur en ce qui touche la foi et les mœurs, et 2^o que les fidèles peuvent s'en servir en toute autorité. Il atteste par là qu'elle est fidèle et rend exactement le texte primitif, au moins quant à la substance ; mais jamais il n'eut l'intention de placer la Vulgate au-dessus du texte hébreu et du texte grec, et d'empêcher les écrivains de recourir à ces textes quand ils le jugeraient à propos, pour avoir une plus complète intelligence du texte ; et dans la pratique, théologiens et exégètes ne se sont pas scrupule de recourir aux textes originaux.

apprécier l'état du texte grec ou celui des versions dans la période antérieure aux manuscrits conservés. Ainsi, à l'aide des œuvres d'Origène, de Clément d'Alexandrie, de saint Irénée, nous pouvons reconstituer à peu près le texte grec de nos Evangiles pour le III^e siècle et la fin du II^e ; à l'aide des citations de saint Cyprien et de Tertullien, le texte des versions latines usitées à la même époque. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'au préalable il est nécessaire d'établir aussi le texte authentique de ces écrivains dont nous ne possédons plus que des manuscrits postérieurs. La difficulté de restitution est toute spéciale en ce qui concerne les citations bibliques : grande a été la tentation des copistes de remplacer telle ou telle citation originale par un texte que consacrait un usage relativement récent. D'autre part, il faut bien dire que les Pères n'ont pas toujours voulu faire des citations littérales : souvent ils ont cité de mémoire par à peu près ou bien ont fusionné plusieurs passages analogues.

Résultats

L'établissement du plus ancien texte des Evangiles exige donc un travail extrêmement long et minutieux, exécuté avec un esprit de discernement très exercé et un sagacité consommée. Les éditions critiques, rédigées plus ou moins parfaitement d'après ces principes, sont déjà nombreuses aujourd'hui sans qu'aucune puisse néanmoins prétendre à être définitive. (1)

De toutes les recherches effectuées sur les anciens manuscrits, les versions, les écrivains ecclésiastiques et dont les résultats ont été consignés dans les éditions

*Authenticité
générale
du texte grec
actuel*

(1) Les plus remarquables éditions critiques sont : chez les catholiques, celles de Scholz (1830-38), de Reithmayr (1847-51), de Brandscheid (1893-1906-07), de Hetzenauer (1896) ; chez les protestants, celles de Griesbach (1774-75 et 1796-1806), de Lachmann (1842-50), les nombreuses éditions de Tischendorf (1841-72), celles plus récentes de Westcott et Hort (1895), de De Weymouth (1886-1905), de B. Weiss (1894-1900). Le *Novum Testamentum graece*, publié par Nestle, protestant, 8^e édit. 1910, a été établi à l'aide des Textes critiques, estimés par lui les plus parfaits, savoir ceux de Tischendorf (3^e édit.), Westcott-Hort, Weymouth et Weiss.

critiques, il résulte d'abord que le texte de l'Evangile ne nous est pas parvenu sous une forme unique, inviolable, qui en garantirait la fidélité intégrale et absolue. Nombreuses sont les variantes d'auteur à auteur, de manuscrit à manuscrit ; et cela se conçoit aisément. A moins d'un miracle, auquel Dieu n'était pas tenu, il était impossible que le texte passât par un si grand nombre de mains sans être altéré dans ses détails. Les copistes sont plus ou moins soigneux, plus ou moins habiles : ils omettent un mot, parfois une ligne, les changent de place, écrivent un nom pour un autre, surtout quand ils ont affaire à un texte mal écrit ou en mauvais état ; il leur arrive même de corriger volontairement leurs textes, de substituer à un passage qu'ils jugent obscur, à une expression qu'ils estiment vieillie, des termes qui leur semblent meilleurs ; ils vont jusqu'à amender le texte sous l'influence de préjugés personnels.

Mais un fait non moins certain, c'est que les corrections tendancieuses sont rares et d'ordinaire facilement reconnaissables ; la plupart des variantes sont sans importance, soit qu'elles affectent de menus détails, soit qu'elles n'intéressent pas le sens véritable. Quand elles modifient le sens, il est généralement aisé de distinguer, à la comparaison, celles qui doivent reproduire le sens normal et authentique de celles qui sont exceptionnelles et fautives. Pour se rendre compte du caractère secondaire de la plupart des variantes, il suffit de mettre en parallèle, d'un côté les textes critiques les plus réputés, de l'autre le texte reçu ou notre Vulgate latine : on verra que les passages dont l'authenticité se trouve douteuse ou qui ont subi une modification de quelque importance sont rares.

A la vérité, les recherches de la critique textuelle ne peuvent aujourd'hui atteindre le texte des Evangiles, tel qu'il était aux premières années de sa diffusion, mais seulement à partir du moment où il est cité, avec abondance et des garanties suffisantes d'exactitude littérale, par les écrivains ecclésiastiques, c-à-d. à partir de la fin du II^e siècle. Mais l'on peut être assuré que cette forme, la plus ancienne qu'ait pu rétablir la

critique, correspond elle-même très étroitement au texte sorti de la plume de nos écrivains sacrés.

Ce qui donne, en effet, pleine confiance à la fidélité de cette reproduction, c'est, d'une part, le peu de temps écoulé entre l'époque de S. Irénée, de Clément d'Alexandrie, de S. Cyprien, et le moment où ont paru nos Evangiles : les transcriptions de ces écrits ont dû être relativement peu nombreuses dans cette période primitive ; les chances d'altération par les copistes en sont diminuées d'autant. C'est, d'autre part, le culte dont l'Eglise a de bonne heure entouré nos documents : vers 150, S. Justin déclare que déjà dans la lecture des assemblées chrétiennes du dimanche les Evangiles sont placés à l'égal des Prophètes ; dès l'an 130, sinon auparavant, l'Epître dite de Barnabé introduit une citation du premier Evangile par la formule réservée aux textes sacrés : « l'Ecriture dit. » Cette estime de nos écrits a sûrement contribué à en faire conserver religieusement le texte.

II. — DANS LES POINTS PARTICULIERS.

Les passages un peu importants dont l'authenticité a été mise en question, à cause des variantes que présentent à leur sujet les manuscrits ou les anciens auteurs, sont d'abord la finale de S. Marc, les épisodes de la sueur de sang et de l'ange de l'agonie en S. Luc, de la femme adultère dans S. Jean ; puis d'autres fragments assez menus : en S. Mathieu, la formule trinitaire du baptême ; en S. Luc, l'attribution du Magnificat à Marie ; en S. Jean, les versets relatifs à l'ange de la piscine probatique.

La finale canonique de S. Marc manque dans un certain nombre de manuscrits grecs anciens, surtout dans le Sinaïticus et le Vaticanus du IV^e siècle, et dans un manuscrit de la Vulgate, antérieur à S. Jérôme, qui la remplace par une autre finale plus courte. Elle ne figure pas dans la version arménienne, ni dans la ver-

*Finale de
S. Marc (1)*

(1) XVI, 9-20.

sion syriaque du Sinaï. Au témoignage d'Eusèbe, elle faisait déjà défaut dans un grand nombre de manuscrits de son temps. Cependant, on la trouve dans les manuscrits onciaux les plus anciens, autres que le Sinaïticus et le Vaticanus. S. Jérôme l'a conservée dans sa Vulgate. Tous les manuscrits de la Vulgate préhiéronymienne, à l'exception d'un seul, la contiennent ; et de même les anciennes versions syriaques, Peschito et Curetonienne. Enfin, elle était connue au II^e siècle de S. Irénée, de Tatien qui lui a donné place dans son Diatessaron, de S. Justin, très probablement du pasteur d'Hermas, peut-être même de l'Épître aux Hébreux.

Au point de vue de la critique interne, on remarque que l'Évangile, terminé à XVI, 8, finit court : il n'a pas de conclusion. D'un autre côté, la finale canonique ne se relie pas très bien à ce qui précède, et, avec ses phrases serrées, a l'air d'une compilation ; on a même pensé qu'elle avait été simplement extraite des parties parallèles des autres évangiles. On ne connaît pas par ailleurs d'autre finale qui offre de meilleures garanties. La finale plus courte que présentent certains manuscrits n'a pas d'attestation aussi ancienne chez les écrivains ecclésiastiques et est communément rejetée. La finale trouvée en 1907 dans un manuscrit du V^e ou du VI^e siècle et qui est identique à celle que S. Jérôme lisait en quelques manuscrits de son temps a toutes les apparences d'une composition artificielle.

Dans ces conditions, — en mettant hors de question l'inspiration divine du morceau — que penser de son origine littéraire ? « Il est possible que le texte original de S. Marc ait fini à XVI, 8 : cela expliquerait bien que la finale actuelle manque en un si grand nombre de manuscrits anciens, sans que l'on voie à cette omission de motif tendancieux ni de cause accidentelle possible. Le brusque arrêt de l'évangéliste a pu être motivé par une nécessité d'ordre matériel et parce qu'il se réservait de compléter ultérieurement son œuvre par le récit des apparitions du Christ que ses données premières faisaient directement entrevoir. Si l'ouvrage a été mis d'abord en circulation dans cet état, on comprend que bientôt on ait désiré le voir pourvu d'une conclusion

sortable. Cette addition a dû être faite par un homme autorisé : elle n'est pas un simple abrégé des autres récits évangéliques, mais contient des traits spéciaux et personnels. Rien n'empêche qu'elle ait été rédigée par l'auteur même de l'Evangile, en supplément à son œuvre première. En tout cas le supplément est très ancien et a été ajouté de fort bonne heure à l'ouvrage : il doit reproduire à tout le moins une tradition primitive authentique. » (1)

Ce passage est omis en un certain nombre de manuscrits, entre autres l'Alexandrinus et le Vaticanus ; il manque dans un manuscrit de la Vulgate préhiéronymienne et dans la version syriaque du Sinaï. Au temps de S. Jérôme il était absent de la plupart des exemplaires latins et grecs. Par contre, le morceau se trouve dans les deux anciens manuscrits onciaux, Sinaiticus et Codex Bezae, dans tous les manuscrits de la Vulgate latine, dans ceux de la Vulgate préhiéronymienne à l'exception d'un seul, dans la version syriaque euronienne, la Peschito, etc. Il figure également dans des écrits fort anciens : dans le Diatessaron de Tatien, dans S. Irénée et jusque dans S. Justin. Du point de vue de la critique interne, si l'on compare ces versets au reste de l'Evangile ou au livre des Actes, non seulement on n'y trouve rien qui tranche sur la manière littéraire propre à S. Luc, mais au contraire on y remarque plusieurs particularités qui semblent spéciales à cet auteur. Il est donc probable que les deux versets ont été supprimés dans les manuscrits où ils manquent : on aura sans doute trouvé indignes du Christ cette

*La sueur de
sang* (2)

(1) « Les raisons par lesquelles plusieurs critiques s'efforcent de démontrer que les douze derniers versets de l'Evangile de S. Marc n'ont pas été écrits par lui, mais ont été ajoutés par une autre main, sont-elles assez fortes pour donner droit d'affirmer que ces versets ne doivent pas être considérés comme inspirés et comme canoniques ; ou du moins prouvent-elles que Marc n'en est pas l'auteur ? Non, à l'une et à l'autre parties de la question. » (Commission biblique, 23 juin 1912.)

(2) Lc. XXII 43-44.

sueur de sang qui l'accable et cet ange qui vient le réconforter. (1)

*La femme
adultère (2)*

L'épisode de la femme adultère manque dans les plus anciens manuscrits grecs, ceux des IV^e et V^e siècles, dans les plus anciens manuscrits de la Vulgate antérieure à S. Jérôme, et de même dans les plus anciens manuscrits des versions coptes et syriaques. Au point de vue de la critique interne, on objecte que le morceau ne se relie pas bien au contexte et qu'il est d'allure plus synoptique que johannique. On a cependant de très bonnes raisons de croire à son authenticité. L'histoire n'a pas de conclusion bien ferme à tirer de ce que la péricope manque dans les plus anciens manuscrits conservés. Ces manuscrits sont du V^e ou du IV^e siècle : or, à cette époque, le morceau était lu dans le texte de S. Jean par divers auteurs ecclésiastiques. S. Ambroise et S. Augustin le tiennent pour authentique. S. Jérôme l'a maintenu dans sa Vulgate, révisée sur les meilleurs textes anciens. Quant aux manuscrits des trois premiers siècles, leur état est difficile à apprécier d'après les écrits des Pères contemporains : la plupart n'avaient pas occasion de citer notre passage. Une chose tend à confirmer que la pièce a été ajoutée : c'est le caractère même de l'épisode qu'elle contient. Au reste, les critiques qui contestent son origine johannique sont d'accord pour considérer l'épisode évangélique de la femme adultère comme « une partie authentique entre les plus authentiques ».

*La formule
trinitaire du
baptême (3)*

On a remarqué que la formule « les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » manque dans les citations du passage faites par Eusèbe, antérieurement au Concile de Nicée, et l'on a conjecturé

(1) Peut-on démontrer par de solides raisons — selon une opinion chère aux hérétiques anciens et acceptée aussi par certains critiques modernes — que la narration de la sueur du sang n'appartient pas au texte primitif de S. Luc ? Non. (Commission biblique, 23 juin 1912.)

(2) Jn. VII, 53; VIII, 11.

(3) Mt. XXVIII, 19.

qu'elle devait être absente des manuscrits consultés à cette époque par l'évêque de Césarée ; cela permettrait de croire qu'elle avait été interpolée après coup dans le texte authentique. D'ailleurs, le discours débarrassé de cette formule se présenterait dans un meilleur équilibre et nous aurions probablement affaire à une glose suggérée par la liturgie baptismale.

Mais les citations anormales d'Eusèbe n'ont pas la signification défavorable qu'on leur prête ; ce sont des citations abrégées qui ne reproduisent que ce qui revient directement à la question débattue. Au reste, la partie omise est citée ailleurs par le même Eusèbe. Bien plus, elle se trouve chez des auteurs plus anciens : au milieu et au début du III^e siècle, elle figure dans Origène, S. Cyprien, Tertullien, S. Irénée et jusque dans la Didaché. D'autre part, le contenu de la formule n'indique aucunement une époque récente. La doctrine trinitaire qu'elle exprime se retrouve équivalement dans la I^{re} épître de S. Clément, vers 95 et même dans S. Paul. (1) Le fait que dans les Actes des Apôtres nous voyons les fidèles baptisés au nom de Jésus, Christ et Seigneur, n'empêche pas non plus que le premier évangéliste ait pu rapporter comme parole du Sauveur la sentence en question : la formule des Actes a pu n'être pas regardée dès les premiers jours comme devant être employée immédiatement et en toute occasion ; mais il est fort possible aussi qu'elle ait été dès lors réellement employée : la formule « baptiser au nom de Jésus-Christ » ou de « Jésus Seigneur » indiquerait simplement que les baptisés faisaient profession de croire en la glorification messianique de Jésus et lui étaient désormais consacrés.

Le Magnificat est attribué non à Marie, mais à Elisabeth, dans trois manuscrits de la Vulgate antérieure à S. Jérôme, dans deux manuscrits tardifs de la version latine de S. Irénée et dans un témoignage de S. Nicéta, évêque en Dacie. Cette leçon a été adoptée par quelques

*Attribution
du Magni-
ficat (2)*

(1) II Cor. XIII, 13.

(2) Lc. I, 46.

critiques modernes. La leçon commune paraît cependant bien établie. L'autorité de quelques auteurs ou même de quelques manuscrits d'une version ne saurait contrebalancer tout le reste de la tradition. D'autre part, le Magnificat, inexplicable dans la situation d'Elisabeth, a dans la bouche de Marie une signification précise : elle, et elle seule, pouvait remercier Dieu de l'avoir si hautement favorisée, qu'elle voit déjà toutes les nations la proclamer bienheureuse. Cette observation a une portée décisive : il s'agit de l'économie fondamentale du récit évangélique ; jointe aux arguments fournis par l'histoire critique du texte elle est sans réplique. (1)

L'ange de la piscine (2) Le texte grec ordinaire porte en S. Jean V. 3 que les malades, couchés sous les portiques, étaient « attendant le mouvement de l'eau », et il ajoute V. 4 : « Or, un ange du Seigneur descendait de temps en temps dans la piscine et agitait l'eau ; le premier donc qui entrait après le mouvement de l'eau se trouvait guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. » Le v. 3 seul manque dans le manuscrit Alexandrinus ; le v. 4 seul manque dans le Codex Bezae et un certain nombre de manuscrits latins ; le tout manque dans le Sinaïticus, le Vaticanus et le Codex Ephraemi et la version syriaque curetonienne.

Cependant l'authenticité du morceau est établie par des raisons critiques du plus grand poids ; il figure dans la Vulgate latine, dont nous connaissons la haute valeur ; on le trouve dans la plupart des manuscrits de la Vulgate antérieure à S. Jérôme ; il était déjà connu de Tertullien. Au point de vue interne, il ne

(1) Les documents très rares et absolument singuliers dans lesquels le Magnificat est attribué, non à la bienheureuse Vierge Marie, mais à Elisabeth, peuvent-ils et doivent-ils prévaloir contre le témoignage concordant de presque tous les manuscrits soit du texte grec original, soit des versions et aussi contre l'interprétation que réclament pour ce cantique non seulement son contexte, mais l'état d'âme de la Vierge elle-même et la tradition constante de l'Eglise ? Non. (Commission biblique, 23 juin 1912.)

(2) Jn. V. 3^e, 4.

renferme rien qui détonne sur le reste du quatrième évangile. Au contraire, la digression amenée par l'explication qui vient s'insérer dans le récit est tout à fait conforme à la méthode ordinaire de l'auteur. On trouve même un cachet franchement johannique dans la proposition : « le premier donc qui entrait ». Enfin, le passage est exigé par le contexte : le renseignement qu'il fournit étant l'explication nécessaire du verset 7 où le malade dit à Jésus : « Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau a été agitée ; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. » Il est donc probable que le passage a été omis, non sans doute par une suppression volontaire et tendancieuse, mais d'une façon accidentelle, dans un manuscrit-type qui en aura influencé un bon nombre d'autres aux III^e et IV^e siècles.

En mettant les choses au pire, il y aurait quelques *Conclusion* textes qui resteraient, humainement parlant, soumis à la critique. Mais l'enseignement dogmatique ou moral n'en souffrirait aucun dommage, vu que la doctrine exposée dans ces passages douteux se rencontre en d'autres endroits. Dans ces conditions, on peut dire que le texte original est reconstitué avec certitude, sinon en tous ses détails, au moins dans la substance. A en croire les deux hommes (Wescott et Hort) qui se sont le plus occupés de la critique du Nouveau Testament, « les doutes sérieux ne porteraient plus guère que sur un soixantième du contenu ». De quel ouvrage de prose de l'antiquité classique pourrait-on dire autant ?

DEUXIÈME PARTIE

Objet du témoignage de l'Évangile

I^{re} SECTION

VIE DE JÉSUS

IX

LE CADRE

Le Christ de l'Évangile n'est pas un être vapoureux, inaccessible, en dehors de l'espace et au-dessus du temps. Jésus a vécu, parlé, agi, souffert dans un pays et à une époque bien déterminée qu'il faut connaître afin de mieux comprendre. Evidemment, les évangélistes n'ont pas eu la préoccupation de faire autour de leur héros cette composition du lieu et du temps. Ce qu'étaient la Palestine et le monde juif, la situation politique et religieuse, tous autour d'eux le savaient : le cadre évangélique entrait sans effort et comme naturellement dans leur vision. Mais il n'en va plus de même, quand on lit les Évangiles à dix-neuf siècles d'intervalle. Pour suivre les missions du Sauveur, pour comprendre la doctrine et les œuvres du Maître, au travers des circonstances particulières et des contingences qui les enveloppaient, il est bon de reconstituer et de fixer préalablement le milieu géographique, politique, religieux et chronologique. Nous ne retiendrons ici du reste que ce qui est indispensable ou utile en vue d'une intelligence plus complète.

*Intérêt de
cette détermination*

I. — MILIEU GÉOGRAPHIQUE.

Le pays

L'histoire évangélique s'est déroulée presque exclusivement dans cette portion du continent asiatique qui s'appelle encore aujourd'hui la Palestine, située au point où se touchent les trois grandes divisions du vieux monde. Deux chaînes de montagnes détachées de la jonction du Liban et de l'Anti-Liban et descendant parallèlement du Nord au Midi couvrent de leurs ramifications capricieuses cet espace de 1.300 lieues carrées et font en réalité de la Palestine une sorte de plateau s'élevant jusqu'à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles dressent en se rapprochant une double barrière qui encaisse la longue et pittoresque vallée où coule le Jourdain, seul cours d'eau un peu considérable de la contrée.

Né au pied du grand Hermon, le Jourdain descend en ligne droite vers le Sud, traverse le lac de Méroum et se développe paisiblement sur une largeur de 35 pieds jusqu'au lac de Génésareth, appelé aussi par les Hébreux « mer » de Tibériade ou de Galilée. Il n'est pas de plus ravissant paysage en Palestine. Les eaux limpides du vaste lac reflètent l'azur des cieux. Comme le cadre d'un immense miroir, des collines bleues ou violettes, selon l'heure du jour, les entourent de pittoresques festons. Le climat y est délicieux et la température aussi douce qu'aux tropiques. Une vallée qui va s'élargissant graduellement jusqu'à deux lieues de large unit le lac de Génésareth au lac Asphaltite, plus connu sous le nom de mer Morte. Rien ne croit ni ne vit dans cette mare de bitume et les bords eux-mêmes tout pleins d'une salure âcre ne permettent pas aux plantes de végéter. Dans cette vallée, au milieu de sables mouvants, à l'ombre de quelques saules pleureurs et parmi les roseaux, le Jourdain triste et décoloré se traîne à travers d'innombrables sinuosités jusqu'à la mer Morte et y descend comme à regret dans un tombeau. C'est là, autour de ce fleuve et de ces deux lacs, qu'habitait le petit peuple témoin privilégié de l'Évangile primitif.

Sans génie politique ni militaire, réduit à trois ou quatre millions de sujets, au temps de sa plus grande prospérité, ce peuple dur au travail, âpre au gain, vivait des fruits de ses champs ou des produits de sa pêche : ni les pâturages ne manquaient aux troupeaux, ni le soleil aux moissons : le lac de Tibériade, d'autre part, était alors comme aujourd'hui très poissonneux. Outre la loi sociale qui tendait à le séparer des autres, des barrières physiques le maintenaient isolé : à l'Ouest, une côte maritime peu favorable ; au Nord, un cercle de déserts ou de montagnes ; avec l'hostilité perpétuelle du voisinage en plus, on comprendra pourquoi la petite nation juive conserva sa physionomie si profondément originale et ses patriarcales traditions.

*Les
habitants*

Dès l'origine, la Palestine fut partagée en douze tribus dont chacune avait son territoire. Au temps de l'Evangile, elle comprenait quatre provinces : 1^o la *Trans-jourdaïne*, embrassant le pays situé, d'une part, entre Césarée de Philippe et la mer Morte et, d'autre part, entre le Jourdain et le désert de l'Arabie ; c'était la province où l'on voyait le plus d'étrangers ; on l'appelait aussi Pérée, mais ce nom allait de préférence à la partie méridionale ; 2^o la *Galilée*, à l'ouest du fleuve ; là étaient Naïm, Nazareth, Cana, Tibériade, Magdala, Capharnaüm, Bethsaïda, Corozain, le mont Thabor, le lac de Génésareth ; 3^o la *Samarie*, entre la Judée et la Galilée, avec Samarie, Sichem, Sichar, le puits de Jacob près de cette dernière localité, les monts Ebel et Garizim ; une profonde antipathie séparait les Samaritains d'origine assyrienne et les Juifs ; 4^o la *Judée*, au sud de la Samarie, peuplée presque exclusivement par les Juifs ; Jérusalem, sa capitale, ville de 150 à 200.000 âmes, formait comme le point central de la région ; citée toute religieuse, elle comptait des centaines de synagogues, des légions de prêtres, de lévites et de docteurs, et chaque année, aux grandes solennités, son Temple attirait une foule immense de pèlerins : là se trouvaient le mont des Oliviers, à la distance d'un kilomètre environ de Jérusalem. Béthanie. Bethléem, Hébron,

*Les divisions
territoriales*

Youttah, Carem, l'oasis d'Engaddi, Jéricho, le désert de la Quarantaine, Arimathie, Césarée de Palestine, Lydda et Joppé.

II. — MILIEU POLITIQUE ET SOCIAL.

Le Gouver- nement

A la naissance de Jésus, la Palestine était sous la dépendance romaine et gouvernée par Hérode le Grand. Roi de Judée par la faveur d'Auguste, ce prince détesté avait établi sa domination en étouffant dans le sang les partisans de l'ancienne dynastie nationale et en décimant sa propre famille par d'innombrables exécutions ; il régna ainsi pendant 40 ans. A sa mort, son royaume fut démembré et partagé entre ses fils : la Judée, la Samarie et l'Idumée échurent à Archelaüs ; la Galilée à Antipas, l'Hérode de l'Evangile ; la Trachonitide, l'Iturée, la Batanée, la Gaulanitide et l'Auranitide, à Philippe.

Archelaüs, sujet d'Auguste, dut se contenter du titre d'ethnarque ; bientôt même, il se vit banni à Vienne dans les Gaules pour sa tyrannie ; ses Etats furent incorporés à la province romaine de Syrie et commencèrent à être gouvernés par des procurateurs sous les ordres du légat ou propréteur de Syrie. Le procurateur romain centralisait les pouvoirs civils et militaires et les grands-prêtres juifs, dont il se réservait la nomination, étaient entre ses mains des instruments dociles : Ponce-Pilate occupa cette fonction en Judée de 27 à 37.

Antipas gouverna comme tétrarque la Galilée et la Pérée de l'an 4 av. J.-C. à l'an 39 ; c'était un prince ami du luxe, rusé, ambitieux et débauché ; ayant répudié sa femme légitime, il épousa Hérodiade, femme de son frère encore vivant. On sait que le Précurseur lui reprocha cette union incestueuse au prix de sa tête et que c'est devant lui que comparut Jésus dans sa Passion.

Le Sanhédrin

De l'ancien régime d'autonomie un seul corps subsistait et gardait quelque reste d'autorité : le sanhédrin. Avant la conquête romaine, c'est à lui qu'il appartenait de régler les affaires importantes, religieuses et poli-

tiques, publiques et privées, de voter les lois, de déclarer la guerre, de juger les faux prophètes, de prononcer la peine de mort. Mais à l'époque où l'on est, il était déchu de sa puissance et privé, croit-on, du pouvoir de prononcer ou du moins d'exécuter les sentences capitales. Son influence se maintenait néanmoins très grande dans le peuple ; ses soixante-dix membres représentaient les trois classes de la nation : les prêtres, chefs des vingt-quatre classes sacerdotales, les anciens pris parmi les chefs de tribu et de famille, et les scribes. Le Conseil était présidé par le grand-prêtre en fonction.

Trois partis se disputaient l'opinion au moment où Jésus inaugurait sa vie publique : les Hérodiens, les Sadducéens et les Pharisiens. *Les partis*

Les premiers étaient les partisans de la famille des Hérodes. Ils paraissent avoir été peu nombreux, sauf aux époques où quelque membre de la famille gouvernait la Judée ou la Galilée.

Les Sadducéens se recrutaient principalement dans l'aristocratie. Quoique partisans de l'ancienne dynastie nationale, ils acceptent sans gémir le joug des Romains. Jouir de leur position et de leurs richesses, vivre en paix, était à peu près toute leur ambition. Au point de vue religieux, ils reconnaissaient les prescriptions des livres de Moïse, mais sans les pratiques imposées par les scribes et contestaient l'immortalité de l'âme ; leurs tendances étaient plutôt sceptiques et matérialistes : les licences de cette aristocratie dédaigneuse du peuple et amie des Gentils furent de tout temps le scandale des Pharisiens.

Ceux-ci revendiquaient hautement l'indépendance nationale : la domination des païens leur était odieuse politiquement et religieusement. Fermement attachés aux croyances distinctes de la race juive : espoir messianique, immortalité de l'âme, reconnaissance d'une tradition orale, et tout autant aux observances « légales » des ancêtres : jeûnes, prières, dîmes, ablutions, sacrifices, ils exerçaient une profonde influence sur les masses populaires, dont ils étaient en quelque sorte les directeurs spirituels. Malheureusement, bien qu'il

se trouvât de nobles caractères parmi les chefs du parti, l'orgueil et l'hypocrisie étaient devenus les caractéristiques générales de la secte.

L'Evangile nomme souvent les Sadducéens et les Pharisiens, de telle façon qu'on est porté à les considérer comme des adversaires divisés entre eux, mais aussi unis dans une haine commune contre le Sauveur. Ceci n'est pas absolument exact. Les Sadducéens sont des ennemis acharnés et impitoyables de Jésus : ce sont eux qui décident son arrestation et sa mort. Les Pharisiens, au contraire, ne sont pas tous des ennemis de Notre-Seigneur : témoins Nicodème, ceux qui l'invitent à partager leurs repas et ceux qui l'avertissent du danger, quand Hérode veut le faire arrêter.

Les scribes Il est aussi fréquemment question des scribes ou docteurs de la Loi. Employés naguère au soin de la transcription et de la conservation du texte sacré, ils étaient devenus, au retour de la captivité, commentateurs ou docteurs de la Loi ; les plus illustres faisaient partie du sanhédrin. L'autorité des scribes était telle au temps de la vie publique de Jésus qu'elle avait complètement remplacé celle des prêtres ; leurs décisions avaient aux yeux du peuple une importance au moins égale au texte de la Loi. De là naquit en eux l'orgueil si souvent flétri dans l'Evangile.

Le peuple Au bas degré de l'échelle, le peuple, pressuré par le fisc romain et ses agents les publicains, très attaché à sa loi et à ses pratiques ancestrales, condensait ses espérances assez confuses en un avenir meilleur pour la nation dans « l'attente du Messie » roi, fils de David, personnage mystérieux qui serait député par Dieu pour réduire à néant les païens et tous les oppresseurs des Juifs et pour établir définitivement sur toute la terre la religion du vrai Dieu et la domination du peuple d'Israël.

II. — MILIEU RELIGIEUX.

Les croyances Les Juifs contemporains de Jésus étaient de fervents et rigoureux monothéistes. Telle était leur aversion

pour l'idolâtrie qu'ils avaient fini par concevoir Dieu non seulement comme infiniment transcendant, mais comme si éloigné des hommes que ceux-ci ne peuvent sans pécher prononcer son nom en dehors des cérémonies liturgiques. Ce Dieu étant par définition presque inaccessible aux prières des hommes, on avait besoin d'intermédiaires pour arriver jusqu'à lui. Le culte des esprits (anges, principautés, vertus, etc.) prit en conséquence un accroissement considérable. Parallèlement, les Juifs émigrés à Alexandrie imaginaient des êtres échelonnés entre le Créateur et sa créature : le Logos (demiurge), la Sophia (sagesse), etc. En face de Dieu, Satan, le chef des démons, identifié avec le tentateur, passe pour l'unique auteur du mal physique et moral et l'antagoniste de Dieu. L'idée que les Juifs se faisaient de la vie future est si intimement liée à leur conception de l'avenir politique et religieux de leur race qu'il est assez malaisé de déterminer comment ils se représentaient le sort d'outre-tombe. Les Pharisiens croyaient aux esprits et à la résurrection des corps ; les Sadducéens niaient l'un et l'autre dogme.

La Loi était la seule autorité universellement reconnue en matière religieuse ; elle était contenue dans les cinq livres de Moïse (1) ; les autres livres du Testament jouissaient d'une moindre considération. Cette Loi était reçue par les contemporains du Sauveur du point de vue le plus étroit et le plus mesquin. Au lieu d'y chercher avant tout l'expression révélée des grands principes moraux et religieux qui régissent la conscience humaine, les Juifs étaient rivés aux prescriptions minutieuses du rituel. L'accomplissement des « œuvres de la Loi » était regardé comme le plus sûr gage du salut des individus et du peuple tout entier, et du maintien de « l'alliance » conclue entre Dieu et Israël. La lettre de la Loi était interprétée dans les cas douteux ou minimes par les traditions des anciens. Les Pharisiens étaient particulièrement zélés pour ces « traditions »

La Loi

(1) La Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome.

(dîmes, ablutions, repos sabbatique, etc.) mettant au rang des « pécheurs » tous ceux qui ne les observaient pas et oubliant eux-mêmes dans leur formalisme servile la pratique des vertus essentielles et des véritables commandements, « conducteurs aveugles qui filtrent le moucheron et avalent le chameau ».

Le Temple

Rebâti par Hérode et non encore achevé, le Temple de marbre blanc passait pour une des merveilles du monde ; il renfermait plusieurs parvis ou terrasses à ciel ouvert superposées et communiquant par des escaliers. Le premier parvis, en allant de l'extérieur, était celui des Gentils, ouvert à tout le monde ; sous les portiques se tenaient des changeurs, des marchands de tourterelles et d'autres animaux destinés au sacrifice. Le second parvis était réservé aux Israélites, avec défense aux profanes d'y pénétrer ; il était divisé en deux parties, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes, et garni de chambres sur trois de ses côtés. Plus au fond était le troisième parvis, celui des prêtres, avec l'estrade des bénédictions et le grand autel des holocaustes. Au-dessus de ces trois parvis s'élevait la maison de Dieu, l'édifice sacré proprement dit. Il comprenait, d'abord, un large vestibule ; puis, derrière un voile, le lieu saint renfermant le chandelier d'or à sept branches, la table d'or pour les pains de proposition et l'autel d'or des parfums ; enfin, derrière un second voile, le Saint des Saints qui ne cachait, à défaut de l'arche disparue, qu'une pierre pour recevoir l'encensoir au jour des expiations. Une seule fois par an, le grand-prêtre y pouvait entrer.

Les ministres du culte

Des bâtiments très considérables et somptueux constituaient les annexes du Temple et servaient de logement aux prêtres et aux lévites. Les prêtres étaient partagés en vingt-quatre classes qui desservaient le Temple chacune à leur tour pour la durée d'une semaine ; mais, vu leur nombre, le droit d'offrir le sacrifice n'était accordé qu'à ceux que choisissait le sanhédrin. Le grand-prêtre, leur chef, descendait directement d'Aaron et ne quittait légalement qu'avec la vie des fonctions achetées à prix d'argent. Mais, depuis Hérode le Grand,

l'autorité civile s'était arrogé le droit de l'élire et de le déposséder arbitrairement. Les principaux grands-prêtres du temps furent Anne (6-14), Caïphe (18-37).

Le culte comportait essentiellement des holocaustes devant le Temple et des parfums brûlés à l'intérieur sur un autel réservé. Deux fois par jour, de bon matin et vers trois heures de l'après-midi, on sacrifiait pour tout le peuple généralement un agneau et ce sacrifice s'accompagnait de l'offrande d'un gâteau spécial et d'une libation de vin. En certaines circonstances, ces offrandes devenaient obligatoires.

*Les
sacrifices*

Trois fêtes juives sont mentionnées dans les Evangiles : la Pâque, la fête des Tabernacles, la Dédicace. Toutes se célébraient au Temple et duraient huit jours, pendant lesquels les Juifs se rendaient en foule à Jérusalem. La Pâque était la plus solennelle ; elle commémorait l'affranchissement du peuple hébreu et la sortie d'Egypte ; on y faisait usage de pain azyme ou non fermenté, de là le nom de fête des Azymes ; elle s'ouvrait par la célébration du festin pascal et à chacun des jours suivants les prêtres offraient de nombreux sacrifices. La fête des Tabernacles se célébrait en automne ; les pèlerins habitaient des cabanes de feuillage, comme jadis leurs pères avaient habité des tentes au désert ; elle avait pour objet de clôturer religieusement le travail des récoltes et de remercier Dieu d'avoir introduit les Juifs dans la Terre promise. La fête de la Dédicace, que l'Evangile appelle « encaenia », avait lieu en novembre-décembre ; elle rappelait la purification du Temple et le renouvellement de l'autel après les profanations d'Antiochus Epiphane.

Les fêtes

Le Temple était le seul endroit propice aux sacrifices ; mais dans toutes les villes et jusque dans les moindres bourgades il y avait un ou plusieurs lieux de réunion, d'instruction religieuse et de prière. On s'y rendait obligatoirement le jour du sabbat. L'office consistait dans la récitation de prières tirées de la Bible, la lecture des Ecritures, l'explication des textes sacrés ou homélie, le chant des Psaumes. Le président pouvait confier la

*Les
synagogues*

lecture et l'explication à tout assistant jugé digne. Jésus eut à ce titre la parole à Nazareth.

IV. — CHRONOLOGIE.

Naissance Quand Jésus naquit-il ? Il convient de faire observer, d'abord, que le système actuel de datation est dû à Denis le Petit, moine romain du VI^e siècle ; adopté peu à peu par l'Eglise, il finit par passer, vers le XI^e siècle, dans l'usage civil de tous les peuples chrétiens. Malheureusement, par suite de calculs erronés, il est fautif en son point de départ : une étude plus approfondie des Evangiles et de leur rapport avec l'histoire profane mieux connue oblige à reconnaître que la date de naissance de Notre-Seigneur ne saurait être placée ni après l'an 749, ni avant l'an 747 de Rome.

En effet : 1^o S. Mathieu témoigne que Jésus naquit sous Hérode le Grand et qu'avant la mort de ce roi les Mages vinrent de l'Orient, la Sainte-Famille se retira en Egypte et les Innocents furent massacrés : ce qui réclamé au moins quelques mois. Or, d'après les renseignements fournis par Josèphe, les chronologistes, sans être unanimes, admettent communément qu'Hérode mourut au mois de mars ou d'avril de l'an 750 de Rome ; 2^o il parut en ces jours-là, dit S. Luc, (1) un édit de César-Auguste, prescrivant de recenser toute la terre... Ce premier recensement eut lieu tandis que Quirinius était gouverneur de Syrie. Or, cet événement ne se passa pas avant 746-747 ; car, non seulement l'empire ne fut pacifié et le temple de Janus fermé qu'en 746, mais encore dans les provinces éloignées de Rome, comme la Judée, l'édit ne dût pas être publié ou du moins exécuté avant l'année suivante.

C'est tout ce qu'on peut affirmer touchant l'année de la Nativité, faute de savoir avec exactitude à quelle époque eut lieu, soit en Judée, soit dans l'empire romain, le recensement déclaré et combien de temps s'écoula de la naissance de Jésus à la mort d'Hérode.

(1) II, 1-4.

Sur la question du mois, on a égard, en partant d'une donnée de S. Luc (1), que la conception de Jean-Baptiste eut lieu soit en avril, soit en octobre, et en comptant quinze mois de ce moment à la naissance du Sauveur, on obtient juin ou décembre. Si l'on considère, en outre, que dans la nuit où naquit Jésus, les bergers gardaient leurs troupeaux, il faudra écarter le mois de juin, pendant lequel les champs de Béthléem sont absolument déserts, tandis qu'en décembre la terre est parée de riche verdure. Le jour de la Nativité n'est pas moins difficile à fixer : les documents qui nous renseignent sont ou trop récents ou contradictoires (2).

La première question à résoudre ici serait celle de la date d'inauguration du ministère. Deux textes de l'Evangile nous fournissent à ce sujet deux indications, mais trop vagues : 1° Jésus avait environ trente ans, lorsqu'il commença (son ministère) (3) ; l'expression assez élastique peut s'entendre d'un âge de 28 à 33 ans, et pour être né en 746, 748 ou 749 de Rome, il a dû « commencer » de 775 à 782 (747+28, 749+33) ; 2° Jean-Baptiste entreprit son ministère la quinzième année du règne de Tibère (4) ; mais que fut cette quinzième année ? Calculée depuis la mort d'Auguste, elle se place en 779-780 ; calculée à partir de son association à l'empire, elle court de 781 à 782, sans compter qu'il resterait encore à déterminer à quel moment de son ministère Jean baptisa Jésus.

Ministère

En ce qui concerne la durée, on pourrait, à s'en tenir aux Synoptiques, réduire à une année unique, la vie publique ; leur récit ne signale dans le ministère apostolique aucun anniversaire, mais seulement des changements probables de saisons. Deux incidents mentionnés ont dû se passer au printemps : la cueillette des épis et la multiplication des pains. Enfin, la condamnation du figuier en ces termes : « Voilà trois

(1) I, 5-24.

(2) Brassac, Manuel biblique, p. 249.

(3) Lc. III, 23.

(4) III, 1-3.

ans que je viens chercher du fruit », (1) inclinerait à faire croire que le ministère de Jésus dura au moins trois ans.

S. Jean lui fixe une durée d'au moins deux ans et demi et probablement de trois et demi. Entre le baptême de Jésus et son Ascension, il signale expressément trois Pâques : la première, peu après le miracle de Cana, la deuxième vers le temps de la multiplication des pains, la troisième à l'époque de sa mort. Ces trois Pâques supposent deux années complètes de prédication, et, en tenant compte du baptême, du jeûne au désert, de la vocation des Apôtres, qui ont précédé, près de deux ans et demi. Il indique en outre une quatrième fête, « la fête », qui est probablement la fête de Pâques, la fête par excellence, et qui obligerait d'ajouter une troisième année aux deux précédentes.

La tradition n'a rien d'assuré à cet égard. La plupart des Pères donnent à Notre-Seigneur au moment de sa mort une trentaine d'années, — nonobstant l'opinion de S. Irénée qui lui accorde au moins quarante ans et peut-être cinquante.

*Passion
et Mort*

Jésus mourut certainement un vendredi, la veille du Sabbat ; tous les documents placent la Résurrection au dimanche matin, troisième jour après la mort. La Cène eut lieu un jeudi. Ces points sont certains. Il est également hors de doute que le repas rapporté par S. Jean à la veille de sa mort doit être identifié avec celui dont parlent les Synoptiques. L'un et l'autre aboutissent au départ pour le jardin de l'agonie, signalent la présence de Judas, la prédiction de trahison et de reniement, la recommandation aux Apôtres des vertus d'humilité et de charité. Or, — et c'est ici le point de départ des querelles — d'après les Synoptiques, la Cène aurait eu lieu le 14 nisan (aux premières heures du 15 selon la manière juive de compter), — et d'après S. Jean le 13 (aux premières heures du 14).

Les critiques rationalistes donnent tort, les uns aux Synoptiques, les autres à S. Jean. Il s'en trouve même

(1) Lc, XIII, 7.

qui écartent les deux dates et se contentent d'affirmer que Jésus mourut aux environs de la Pâque. Il ne semble pas croyable que S. Mathieu et S. Pierre, maître de S. Marc, présents tous deux à la Cène, aient fait confusion sur le moment exact du suprême repas et que S. Jean qui a connu les évangiles antérieurs aient voulu les contredire. Trois solutions principales ont été proposées par les critiques modérés : les uns sont favorables à l'indication synoptique qu'ils s'efforcent de concilier avec S. Jean ; d'autres préfèrent la date du quatrième évangile à laquelle ils ramènent les textes synoptiques ; d'autres, enfin, adoptent dans leur sens naturel les données johanniques et synoptiques et cherchent la conciliation ailleurs que dans leur combinaison.

Les données chronologiques trop vagues recueillies jusqu'à présent sur la naissance, le baptême, la durée de la vie publique de Jésus ne permettent pas de fixer avec plus de certitude l'année de sa mort. Elle ne fut pas antérieure à l'an 779 de Rome (26 de l'ère vulgaire), ni postérieure à l'an 786 (33 de l'ère vulgaire) ; elle est à situer entre ces deux dates extrêmes. Certainement Jésus est mort un vendredi, le 14 ou le 15 nisan. Or, de l'an 26 à l'an 33, le 14 ou le 15 nisan n'est tombé un vendredi que l'an 30 et l'an 33. Seulement, on suppose — peut-être à tort — que le calendrier actuel basé sur de rigoureuses observations astronomiques existait au 1^{er} siècle. En résumé — pour s'en tenir à des certitudes inébranlables, — Jésus est né de l'an 7 à l'an 5 avant l'ère vulgaire, a été baptisé de l'an 22 à l'an 29, est mort de l'an 26 à l'an 33, âgé de 31 ans au minimum et de 40 au maximum.

*Points
certains*

Quelque imparfaite et incomplète que soit cette restauration du milieu évangélique, elle projette une grande clarté sur le récit. Beaucoup de paroles, beaucoup de faits s'expliquent d'eux-mêmes par cela seul qu'ils sont replacés dans leur cadre d'origine. En matière de chronologie, les dates principales sont fixées à peu près et la suite des événements assurée dans les grandes lignes. Le reste n'a pas la même importance

*Importance
secondaire
du reste*

et n'intéresse pas directement la foi. « Qu'il faille mettre de quelques années plus tôt ou plus tard la naissance de Notre-Seigneur et ensuite prolonger sa vie un peu plus ou un peu moins, c'est une diversité qui provient autant des incertitudes des années du monde que de celles de Jésus-Christ. Et quoi qu'il en soit, un lecteur attentif aura déjà pu reconnaître qu'elle ne fait rien ni à la suite ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. Il faut éviter les anachronismes qui brouillent l'ordre des affaires et laisser les savants disputer des autres. » (1)

X

L'ENFANCE

Sources

Les événements de cette période de la Vie de Jésus ne se lisent que dans les évangiles de S. Mathieu et de S. Luc. Selon le premier, Joseph est averti en songe, les Mages viennent adorer Jésus à Bethléem, les Innocents sont massacrés, la sainte Famille fuit en Egypte, puis, la persécution passée, retourne à Nazareth. D'après le second, un ange annonce à la Vierge Marie la naissance prochaine d'un Fils ; Marie fait visite à sa cousine Elisabeth ; Jésus naît à Bethléem ; il est circoncis le huitième jour, puis présenté au Temple ; à l'âge de douze ans, il se fait remarquer au milieu des docteurs et le reste de sa vie cachée s'écoule à Nazareth. Les deux évangélistes ainsi s'accordent à raconter que Jésus fut conçu à Nazareth par l'opération du Saint-Esprit, qu'il naquit à Bethléem de la Vierge Marie et que ses parents, exilés temporairement, reviennent à Nazareth. Hors de là, tout est spécial à chacun. Une harmonisation des deux récits conduit à distribuer l'ordre des événements de cette manière : l'Annonciation, la Visitation, le

(1) Bossuet, Disc. sur l'Hist. univ. partie I, époque Xe.

songe de Joseph, la Nativité, la Circoncision, la Présentation au Temple, l'adoration des Mages, la fuite en Egypte et le massacre des Innocents, le retour à Nazareth, la scène de la Synagogue, le labeur quotidien. Une utilisation complète des données évangéliques demande à placer en tête la question des généalogies et à la fin celle des « frères » du Seigneur, toutes deux controversées.

I. — L'INCARNATION.

Le premier et le troisième évangile ont chacun un tableau généalogique de Jésus. S. Mathieu suit une marche descendante d'Abraham à Jésus et distribue les générations intermédiaires en séries de quatorze noms ; S. Luc, à l'inverse, suit une marche ascendante qui va de Jésus à Abraham, à Adam, à Dieu et compte soixante-dix-sept noms. Les deux tableaux sont identiques d'Abraham à David ; pour le reste ils n'ont de commun que les noms de Salathiel, de Zorobabel et de Joseph. Joseph est, selon Mathieu, fils de Jacob, et selon Luc, fils d'Héli. Enfin, S. Luc énumère quarante et une générations de David à Jésus exclusivement, tandis que S. Mathieu n'en compte que vingt-six.

Y a-t-il quelque moyen de conciliation ? On l'a cherché et voici les principaux essais :

Essais de conciliation

1° A la suite de Jules l'Africain qui disait tenir ses renseignements des parents mêmes de Jésus, les anciens critiques ont voulu trouver dans les deux documents la généalogie commandée par la coutume juive qui n'admettait pas les femmes dans les tableaux de ce genre. Les divergences sont imputables à la loi du lévirat, d'après laquelle une femme restée veuve et sans enfant devenait l'épouse de son beau-frère ou de l'un de ses proches et les enfants nés de cette seconde union recevaient le nom du premier mari défunt. Peut-être Jacob et Héli étaient-ils frères : Héli mourut sans

(1) Mt. I, 17 ; Lc. III, 23-28.

enfant, Jacob épousa la veuve de son frère et engendra Joseph qui fut héritier et fils légal d'Héli.

2° Depuis le XV^e siècle, beaucoup pensent que S. Mathieu donne la généalogie de Joseph et S. Luc celle de Marie, et que Joseph descend de David par Salomon ou la branche directe, et Marie par Nathan ou la branche collatérale. Cette interprétation serait conforme au texte de S. Luc, tel qu'il se lit en plusieurs manuscrits : « Jésus, que l'on croyait fils de Joseph, l'était en réalité d'Héli (Joachim). » Mais les critiques modernes préfèrent la leçon : « Jésus étant, comme on le croyait, fils de Joseph, fils d'Héli », difficilement conciliable avec l'explication courante. Surtout ce système ne fait pas cas de la loi juive rappelée plus haut.

3° De nos jours on tend à retenir le point de départ du système ancien et à voir aussi bien dans S. Luc que dans S. Mathieu la généalogie de Joseph. Seulement le premier évangile dresserait une table dynastique montrant les droits à la royauté transmis de David à Jésus par Joseph (succession légale) ; le troisième reproduirait la liste des ancêtres réels ou légaux reliant Jésus à David par Joseph (succession naturelle).

*L'Annoncia-
tion* (1)

« La poésie humaine n'a pas de création plus belle que cette scène. Tout y est simple, pur, digne et délicat. Pas un mot à ajouter, pas un à retrancher... Tout y est grand aussi : Dieu qui envoie, Gabriel qui est envoyé, Marie à qui il est envoyé, l'incarnation et le salut de l'humanité qui forment l'objet et la fin dernière du message. »

On était « au sixième mois » de la grossesse d'Elisabeth. S. Luc, en effet, rattache le mystère de l'Annonciation à la conception de Jean-Baptiste et l'ange aussi la rappellera. La scène se passe en Galilée, à Nazareth, bourgade sans importance, bâtie sur les pentes d'une colline, au nord de la plaine d'Esdrelon. Les personnages sont l'ange Gabriel et la Vierge Marie qui, de l'avis de la plupart des commentateurs, n'était que fiancée et habitait encore avec ses parents. Marie est dans sa

(1) Lc. I, 26-38.

maison, en prière ou au travail, et l'ange apparaît sous une forme humaine, puisqu'il « entre » et « parle » : « Salut, dit-il, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. » Les mots « tu es bénie entre les femmes » ne se lisent pas dans les deux plus anciens manuscrits : le Vaticanus et le Sinaïticus. « Elle fut troublée par cette parole et se demanda ce que pouvait signifier une telle salutation. L'ange lui dit : « Ne crains point, Marie : car tu as trouvé grâce devant Dieu. Et voici, tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le trône de David, son père. Et il règnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin. » Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? » L'ange lui répondit : « L'Esprit saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; et c'est pourquoi l'être saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. Et voici Elisabeth, ta parente, elle-même aussi a conçu un fils en sa vieillesse, et ce mois est le sixième pour celle qui était appelée stérile. Car rien n'est impossible à Dieu. » Marie dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. » Et l'ange la quitta. Digne conclusion d'un récit aussi simple que sublime ! Il était difficile d'exprimer avec plus de netteté et de délicatesse le mystère de la conception de Jésus par la vertu du Très-Haut.

« Marie s'étant levée en ces jours-là s'en alla en hâte au pays des montagnes dans une ville de Juda (2). Et elle entra dans la maison de Zacharie et elle salua Elisabeth. Et il arriva que dès qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint Esprit, et elle s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre les femmes et le fruit de ton sein est béni. » Comment m'est-il accordé que la mère de mon Seigneur vienne auprès de moi ?

La Visitation (1)

(1) Lc. I, 39-56.

(2) Hébron, Youttah ou Ain-Karim ?

Car voici, aussitôt que la voix de ta salutation a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein. Et heureuse celle qui a cru, parce que les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur auront leur accomplissement. Et Marie dit : (Suit le Magnificat).

Il peut se diviser en trois strophes (1) : 1° Marie rend grâce à Dieu de sa bonté pour elle ; 2° elle exalte sa miséricorde et sa puissance ; 3° elle proclame sa fidélité envers Israël. Les commentateurs observent avec raison que les termes du Magnificat sont presque en entier empruntés à l'Ancien Testament ; sans effort, Marie y trouvait l'expression adaptée à ses sentiments du moment. (2)

Songe de Joseph (3)

Après un séjour de trois mois auprès d'Elisabeth, Marie revint à Nazareth. Témoin de sa grossesse, Joseph qui était « un homme juste » et qui ne voulait pas la diffamer, résolut de la renvoyer secrètement. « Comme il y pensait, voici, un ange du Seigneur lui apparut en songe et dit : Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit ; elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés... (4) Joseph, s'étant éveillé de son sommeil, fit comme l'ange du Seigneur lui avait ordonné et il

(1) 1° V. 46-49 ; 2° 50-53 ; 3° 54-55.

(2) Le P. Didon a bien compris le caractère de ce chant et l'a défini avec bonheur. « La poésie est le langage des impressions véhémentes et des idées sublimes. Chez les Juifs comme chez tous les peuples d'Orient, elle jaillissait d'inspiration. Toute âme est poète, la joie ou la douleur la fait chanter. Si jamais un cœur a dû faire explosion dans quelque hymne inspirée, c'est bien celui de la jeune fille élue de Dieu pour être la mère du Messie. Elle emprunte à l'histoire biblique des femmes qui, avant elle, ont tressailli dans leur maternité, comme Liah et la mère de Samuel, les expressions qu'elle élargit et transfigure. Les hymnes nationaux qui célèbrent la gloire de son peuple, la miséricorde, la puissance, la sagesse et la fidélité de Dieu reviennent sur ses lèvres habituées à les chanter. » (Jésus-Christ t. I, in-8, p. 41.)

(3) Mt. I, 18-25.

(4) Je passe sous silence ici et dans tous les cas analogues le signalement prophétique dont Mt. marque les principaux événements de la vie de Jésus.

prit son épouse avec lui. Et il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eut enfanté son fils (premier-né). (1)

Il va sans dire, la conception surnaturelle de Jésus est rejetée par l'ensemble des critiques rationalistes. D'après eux, la tradition primitive, représentée par l'évangile de Marc et devinée dans les couches sous-jacentes du premier et du troisième évangélistes regardait Jésus comme un pur homme, né d'un homme. S. Paul, l'auteur des Actes et l'auteur du quatrième évangile auraient eu la même croyance. A cela voici la réponse : S. Marc n'a pas parlé de la conception surnaturelle, parce qu'il n'a pas voulu écrire une vie complète ; mais son Evangile n'y contredit nullement. Il est peu vraisemblable que S. Paul l'ait rejetée puisque S. Luc, son disciple, la raconte. De même pour S. Jean. Le silence sur cette croyance s'explique assez bien par la nature mystérieuse d'un fait qui devait rester secret. En revanche, toutes les grandes églises apostoliques en font foi, avec des témoins tels que S. Ignace, S. Justin, S. Irénée. (2)

II. — LA NATIVITÉ

« Il arriva qu'en ces jours-là il parut un édit de César-Auguste prescrivant de recenser toute la terre. Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville. Joseph lui aussi monta de la Galilée, de la ville de Nazareth (pour se rendre) en Judée, dans la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, afin de se faire inscrire avec Marie sa fiancée, qui était enceinte. Il arriva pendant qu'ils étaient là que les jours où Marie devait accoucher furent accomplis, et elle enfanta un

*Naissance
de Jésus (3)*

(1) Le mot « premier-né » est omis par le Vaticanus et le Sinaïticus ; il se rencontre en Lc aussi : L'expression peut être certainement employée sans laisser entendre que Marie eut d'autres enfants.

(2) Cf. Rose, Etudes sur les évangiles ; Durand, L'enfance de Jésus-Christ.

(3) Lc II, 1-7.

filz premier né et elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche (1), parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

*Adoration
des
bergers* (2)

Il y avait dans cette même contrée des bergers qui restaient aux champs et qui veillaient pendant la nuit pour garder leurs troupeaux. Et un ange du Seigneur leur apparut et la gloire du Seigneur resplendit sur eux. Et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous annonce une bonne nouvelle, pour tout le peuple une grande joie : c'est qu'aujourd'hui il est vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville de David. Et ceci en sera pour vous le signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes dans une crèche. Et soudain il se joignit à l'ange une multitude de l'armée du ciel, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes et paix sur terre aux hommes de bonne volonté. Et il arriva lorsque les Anges les eurent quittés pour retourner au ciel que les bergers se dirent les uns aux autres : Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. Et ils y allèrent en hâte et ils trouvèrent Marie et Joseph et le petit enfant couché dans la crèche. Après l'avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été dit au sujet de ce petit enfant. Et tous ceux qui les entendirent furent dans l'étonnement de ce que leur disaient les bergers. Marie gardait toutes ces choses les repassant dans son cœur. Et les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu, comme il leur avait été annoncé. »

(1) Cette crèche aurait été dans une grotte d'après S. Justin, et Origène assure que de son temps on montrait la grotte et la crèche. La caverne désignée aujourd'hui comme la grotte de la Nativité se trouve au sud-est de la ville. La crèche n'est plus dans la grotte, mais une étoile d'argent éclairée de cinq lampes se détache sur le marbre blanc dont les parois sont revêtues et une inscription rappelle qu'en ces lieux Marie mit au monde le Sauveur : **Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.**

(2) Lc II, 8-20.

Et lorsqu'arriva le huitième jour dans lequel l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus (2) qu'avait indiqué l'ange avant qu'il fut conçu dans le sein de sa mère. Et quand les jours de leur purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, on le porta à Jérusalem pour le présenter au Seigneur... et pour offrir le sacrifice comme cela est prescrit dans la loi du Seigneur, une paire de tourterelles ou deux jeunes pigeons. Et voici il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon. Cet homme était juste et pieux, attendant la consolation d'Israël et l'Esprit Saint était sur lui. Il avait été divinement averti par le Saint Esprit qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Et il vint au Temple poussé par l'Esprit. Et comme les parents apportaient le petit enfant pour accomplir à son égard ce qu'ordonnait la Loi, il le reçut dans ses bras et il bénit Dieu en disant le Benedictus. »

*Circoncision
et Présentation
au Temple (1)*

L'adoration des Mages eut lieu, d'après l'opinion aujourd'hui commune, après et non avant la Purification. Ils venaient « d'Orient » ; S. Mathieu ne précise pas ; les commentateurs indiquent l'Arabie, la Chaldée ou la Perse. L'Évangile nous autorise à croire que les Mages s'occupaient d'astrologie. Le sentiment qui les fait rois ne paraît avoir d'autre fondement que l'application mystique de certains passages de l'Ancien Testament. En ce qui concerne leurs noms et leur nombre, les traditions les plus anciennes sont contradictoires ; la plus commune suppose trois, sans doute à cause du triple présent et les appelle Gaspar, Melchior et Balthazar, mais sans plus de preuve. Ils viennent d'Orient à Jérusalem demandant : « Ou est le roi des Juifs qui vient de naître ? » Car, nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. » Le roi Hérode l'ayant appris se troubla et tout Jérusalem avec lui. Et assem-

*Adoration
des Mages (3)*

(1) Le. II, 21-23.

(2) Ce nom, qui correspond au Josué de l'A. T., signifie « salut de Jehovah » ; il fut donné à Notre-Seigneur pour indiquer qu'il devait « sauver son peuple de ses péchés ». D'autres que N. S. ont cependant porté ce nom. Jésus désigne la personne et Christ la fonction.

(3) Mt. II, 1-12.

blant tous les chefs des prêtres et les scribes du peuple, il s'enquit auprès d'eux du temps où l'étoile était apparue. Et les envoyant à Béthléem il dit : Allez, informez-vous exactement du petit enfant ; quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que moi-même j'aie l'adorer. Après avoir entendu le roi ils partirent. Et voici, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient marchait devant eux jusqu'à ce que, arrivée au-dessus du lieu où était le petit enfant, elle s'arrêta. Voyant l'étoile, ils se réjouirent d'une très grande joie. Et entrant dans la maison ils trouvèrent le petit enfant avec Marie sa mère et tombant (à terre) ils l'adorèrent ; et ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et avertis en songe de ne pas retourner vers Hérode, ils se rendirent dans leur pays par un autre chemin. »

*La fuite en
Egypte et le
massacre des
Innocents* ⁽¹⁾

« Lorsqu'ils furent partis, voici un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et dit : Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère et fuis en Egypte et restes-y jusqu'à ce que je te parle ; car Hérode va chercher l'enfant pour le faire mourir. Joseph se levant prit de nuit le petit enfant et sa mère et se retira en Egypte (1). Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode... Alors Hérode voyant qu'il avait été joué par les Mages entra dans une grande colère, et il envoya tuer tous les enfants qui étaient à Béthléem, et dans tous ses environs depuis deux ans et au dessous selon le temps dont il s'était soigneusement enquis auprès des Mages. »

Ce massacre est-il historique ? Josèphe n'en parle pas ; mais le trait barbare est par ailleurs en conformité avec le caractère féroce d'Hérode. Il est à croire cependant que le nombre de victimes ne dut pas être très élevé. En effet, Bethléem n'avait pas plus de 2.000 âmes, et l'on calcule qu'à chaque millier d'habitants correspond annuellement une trentaine de naissances réparties d'une manière assez égale dans les deux sexes.

(1) Mt. II, 13-18,

III. — A NAZARETH.

Hérode mort, la Sainte-Famille revint à Nazareth. On voudrait posséder quelques détails sur cette époque durant laquelle se forma dans l'obscurité celui qui devait plus tard jeter un si vif éclat dans le monde. Malheureusement, les évangiles sont muets sur toute cette période. A peine S. Luc soulève-t-il un coin du voile pour nous livrer entre deux indications trop concises le récit d'un voyage à Jérusalem.

*La vie
cachée (1)*

« Lorsqu'il fût âgé de douze ans, comme ils (les parents de Jésus) y étaient montés selon la coutume au temps de la fête et que les jours furent écoulés, pendant qu'ils s'en retournaient, l'enfant resta à Jérusalem et ses parents ne s'en aperçurent pas. Croyant qu'il était avec leurs compagnons de voyage, ils firent une journée de chemin et le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances. Et ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Et il arriva après trois jours qu'ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendaient étaient frappés de son intelligence et de ses réponses. Et quand ses parents le virent, ils furent saisis d'étonnement et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous ? Voici, ton père et moi nous te cherchions avec angoisse. Il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des choses de mon Père ? Et ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Et il descendit avec eux et vint à Nazareth et il leur était soumis. »

*Un voyage à
Jérusalem*

Le récit évangélique s'achève par cette formule : « Et Jésus croissait en sagesse et en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes » qui fait pendant à cette autre qui l'ouvre : « Le petit enfant croissait et se fortifiait. Il était rempli de sagesse et la grâce de Dieu était sur lui. »

Sa « croissance »

(1) Lc II, 40-52,

Il y eut donc progrès en Jésus pendant ses premières années : progrès dans son corps qui se développait comme celui des autres enfants, progrès dans l'âme qui « se fortifiait ». Mais dès qu'il faut préciser le caractère de ce progrès intellectuel et moral, l'accord cesse entre théologiens. Pour les protestants, Jésus, né comme les autres hommes, strictement soumis aux lois du développement intellectuel et moral aussi bien que de la croissance physique imposées aux fils d'Adam, n'acquiesce que graduellement ses connaissances. Une telle idée de la vie mentale de Notre-Seigneur ne contredit pas seulement la doctrine constante de la tradition ecclésiastique, mais aussi l'impression que produisent sur tout esprit non prévenu les textes évangéliques. Les catholiques, eux, distinguent dans l'intelligence humaine de Jésus, trois sortes de science : la science de vision ou béatifique, la science infuse et la science expérimentale. Seule cette dernière, acquise par la pratique, l'observation et le raisonnement, était progressive. Dans l'ordre de la grâce et des vertus de Notre-Seigneur, ils distinguent encore les habitudes et les actes surnaturels, les principes et les effets. Les œuvres de grâce ou les actes de vertu croissaient en Jésus et se multipliaient sans cesse ; mais les habitudes infuses, la grâce sanctifiante, tout ce qu'exigeait en son âme sa dignité d'Homme-Dieu ne pouvait croître ; le Sauveur a toujours possédé ces dons au degré le plus élevé.

Ses occupations

Fréquenta-t-il quelque école ? On ne sait trop. L'étonnement des foules qui l'entendirent prêcher montre assez que Jésus au su de tous était demeuré étranger aux hautes écoles : « Comment cet homme connaît-il les lettres, n'ayant jamais étudié ? » Le récit évangélique atteste combien il était nourri des Livres saints et avec quel à propos merveilleux il les cite.

De son état social il fut charpentier, comme son père adoptif : ses compatriotes le reconnurent pour tel lorsqu'il parut dans la synagogue de Nazareth : « N'est-ce pas là le charpentier fils de Marie ? » s'écrièrent-ils. L'usage des Juifs était que tout enfant, quels que fus-

sent son rang et sa fortune, apprit un art mécanique. Pour Jésus, le travail des mains fut une nécessité ; car la Sainte Famille était pauvre et tirait probablement toutes ses ressources du métier de Joseph. Tout porte à penser que ce dernier mourut pendant la vie cachée de Jésus ; en effet, son nom ne paraît plus dans l'Evangile ni aux noces de Cana, ni au départ pour Capharnaüm, ou dans les autres circonstances où sont mentionnés les parents du Christ. Jésus, d'ailleurs, eût-il laissé Marie à S. Jean, si son époux avait encore vécu ?

Les quatre évangiles, les Actes des Apôtres et S. Paul parlent de « frères. — et sœurs — du Seigneur ». S. Mathieu et S. Marc vont jusqu'à donner leurs noms : Jacques, Joseph, Siméon et Jude. Qu'est-ce là ? de vrais frères, nés de Joseph et Marie ? Il n'y a pas à y songer. Des demi-frères nés de Joseph dans un premier mariage ou des cousins plus ou moins rapprochés ? Les meilleures raisons plaident en faveur de la dernière solution. Rien, d'abord, ne contredit cette interprétation, le terme « frère », en langage d'Ecriture, pouvant désigner les demi-frères, neveux, cousins germains, cousins plus éloignés, les parents en général et même les simples compatriotes. Jamais, en outre, les frères de Jésus ne sont dits fils de Marie ou de Joseph ; tout au contraire, Marie est appelée souvent la mère de Jésus, et Jésus est connu à Nazareth comme « le fils de Marie ». On peut même préciser qu'il s'agit bien ici de cousins : les Synoptiques notent au pied de la croix Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph, sœur de la Sainte Vierge. Voilà donc au moins deux prétendus frères de Jésus qui ne sont que ses cousins ; pourquoi n'en serait-il pas de même des autres ?

Cet « évangile de l'enfance », ainsi qu'on l'appelle, a été souvent contesté dans son caractère historique. Voyez d'abord, nous dit-on, les événements : des apparitions d'anges, une étoile miraculeuse, un carnage d'enfants, enfin et surtout une conception virginale : autant de traits d'une saveur légendaire très prononcée. Les sources d'information aussi sont sujettes à caution ;

*Les
« frères du
Seigneur »*

*Caractère
historique de
l'Evangile de
l'Enfance*

l'enfance de Jésus s'écoulait à Nazareth, obscure, inconnue du monde et connue à peine des proches. Joignez à cela le désaccord des témoignages, ainsi que le silence des épîtres de S. Paul et de l'évangile de S. Marc qui passent pour le type franc de la prédication apostolique.

A ce réquisitoire en règle on a répondu. Puisque les récits de l'enfance font corps avec le reste des évangiles, il est juste qu'ils bénéficient du crédit général dont jouit l'ensemble de la tradition évangélique. Nulle part les évangélistes ne donnent à entendre qu'à leurs yeux cette portion du récit n'a qu'une valeur contestable. Assurément ce récit est tissé de surnaturel ? Y en a-t-il cependant proportionnellement plus qu'ailleurs ? On a accumulé ici en deux pages l'histoire de trente années, et il est naturel de penser que seuls les événements les plus merveilleux ont été retenus. « Des apparitions d'anges ou de personnages disparus depuis longtemps d'entre les vivants, on en trouve en plein récit de la vie publique et jusque dans les Actes des Apôtres, qu'on se plaît à déclarer le livre le plus historique du Nouveau Testament. L'étoile des Mages est-elle donc un phénomène beaucoup plus merveilleux que des voix venues du ciel pour glorifier le Christ ?... Des miracles comme celui des pourceaux de Gêrasa, ou encore le statère trouvé dans la bouche d'un poisson ont une saveur légendaire pour le moins aussi prononcée que les merveilles dont fut entouré le berceau de Jésus. » Au reste, pourquoi s'étonner que Jésus ait eu une enfance merveilleuse, si sa vie a été ce que disent les évangélistes ? Est-il surprenant qu'un prophète, qu'un thaumaturge qui a parlé et agi comme pas un homme n'avait fait avant lui, soit entré dans le monde accompagné des signes précurseurs de sa mission ?

Il y a, certes, des différences dans les deux récits de l'Evangile de l'enfance ; mais une divergence n'est pas nécessairement une contradiction irréductible et peut aussi bien être considérée comme une garantie d'authenticité, du moins en faveur du fond commun : Jésus, Messie et Fils de Dieu, conçu du S. Esprit, est né de la Vierge-Marie. Il serait abusif d'exiger de S.

Paul le récit de l'enfance de Jésus, quand on pense que d'un bout à l'autre de ses Epîtres, qui représentent un tiers du Nouveau Testament, il ne retient qu'un petit nombre de faits de la vie terrestre du Seigneur : l'Eucharistie, la mort sur la croix, la Résurrection et l'Ascension. Le silence de S. Marc ne prouve pas davantage, sous peine d'obliger à dire qu'il n'a connu de la vie publique que ce qu'il en rapporte. S. Jean ne semble pas s'être préoccupé de l'origine humaine de Jésus, et il n'avait pas à le faire, étant donné qu'il a voulu écrire l'Evangile du Verbe incarné. (1)

XI

LE MINISTÈRE

Il ne saurait être ici question de rapporter dans une suite minutieusement et rigoureusement arrêtée tous les faits du ministère public de Jésus. Cette préoccupation ressortit à des ouvrages spéciaux, aujourd'hui aussi nombreux que recommandables, qui bien souvent d'ailleurs ne peuvent reconstituer cet enchaînement qu'au prix de probabilités. Les difficultés sont dues principalement à la manière des narrateurs assez indifférente à la suite rigoureuse des événements : faits et discours manquent souvent de date précise. D'autre part, on rencontre, surtout dans les Synoptiques, beaucoup de récits qui se ressemblent plus ou moins, à se demander s'ils ont ou non un objet identique, s'ils ont été relatés avec des variantes ou répétés en diverses occasions. Chaque évangéliste suit en plus une marche qui lui est propre, sans qu'on puisse établir sûrement quel est celui qui se conforme à l'ordre chronologique

*Difficultés
d'harmonisation*

(1) Cf. Durand, l'Enfance de Jésus-Christ.

ou même si quelqu'un l'a suivi autrement que par intervalles et approximativement. Les expressions : « Alors, voici que, ensuite, bientôt, ce jour-là, en ces temps-là », sont employées presque partout en guise de simples transitions et ne sauraient garantir la connexion des faits, ni même leur succession. Si l'on compare à ce point de vue nos quatre documents, S. Jean a les meilleures données pour déterminer la durée de la vie publique de Jésus ; en revanche, il rapporte peu de faits et ne s'occupe guère de la prédication en Galilée. D'entre les Synoptiques, on donne communément la préférence à S. Luc, parce qu'il a la prétention de composer son récit avec méthode « suivant l'ordre ». Sous ces réserves, il n'est pas défendu de chercher à dégager dans ses grandes lignes la physionomie d'ensemble et le mouvement général du ministère public de Jésus, et cela se peut faire avec toute l'exactitude désirable.

I. — PRÉPARATION.

Le Précur- seur (1)

L'entrée en scène de Jésus a été mise par S. Luc en relation avec la mission de Jean-Baptiste. La quinzième année du règne de Tibère, un prophète, du nom de Jean, parut au désert à l'ouest de la mer Morte et dans les contrées riveraines du bas Jourdain. Nourri de miel sauvage, vêtu d'une tunique en poils de chameau, il prêchait en termes d'une éloquence âpre et sombre l'échéance prochaine de la colère divine et l'exécution de ses vengeances par le Messie, flagellait durement l'hypocrisie des Pharisiens et des Sadducéens, exhortait le peuple à la pénitence. En même temps il administrait un baptême par immersion qui lui valut le surnom de « Baptiste » : non pas que le rite fût nouveau, mais il prenait avec lui une signification supérieure et devenait le symbole extérieur de la repentance et de la rémission des péchés. Si grand fut son renom que tous les habitants de Jérusalem, de la Judée et des environs du Jourdain allaient l'écouter : attirés

(1) Mt. III, 1-10 ; Mc. I, 1-6 ; Lc. III, 1-21.

par la figure personnelle du prophète autant que par le caractère de sa prédication, un certain nombre de fidèles s'étaient groupés autour de ce maître étonnant : ils suivaient une sorte de règle, comportant des abstinences et des prières. D'après le quatrième évangile, André, le futur apôtre de Jésus, et peut-être Pierre et Jean auraient été disciples du Baptiste.

Cependant, l'heure était venue pour Jésus d'inaugurer sa mission. Il quitta donc la Galilée, se rendit au Jourdain pour être baptisé comme un vulgaire pénitent. Jean se refusa d'abord à lui imposer les mains. Mais Jésus lui allégua la volonté divine à remplir et le Baptiste céda. Et voici que les cieux s'ouvrirent, le Saint Esprit descendit sous la forme d'une colombe et la voix du Père se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

*Le Baptême
de Jésus (2)*

Les rationalistes rejettent unanimement le caractère strictement historique de ce récit et le regardent comme « une vision marquant l'éveil de la croyance de Jésus en sa Messianité. » ; la tradition a transformé « en scène extérieure et en fait matériel ce qui a été surtout, et l'on peut dire uniquement, un phénomène intérieur ». Mais les rationalistes, on le sait, ont pour principe de rejeter tout fait miraculeux. Bornons-nous en réponse à noter que le fait se lit non seulement dans les trois Synoptiques avec des détails précis, circonstanciés, harmoniques, mais aussi dans le quatrième évangile et même dans les Actes des Apôtres.

Poussé par l'Esprit, Jésus aussitôt après son baptême, s'enfonça dans le désert, — identifié plus ou moins justement par la tradition du moyen-âge avec la solitude de la Quarantaine, à l'ouest de Jéricho, — y demeura quarante jours et quarante nuits, fut tenté par Satan et servi par les Anges. S. Marc se borne à ces indications; les deux autres Synoptiques ajoutent le détail des tentations présentées par eux au nombre de trois, mais

*La tentation
au désert (1)*

(1) Mt. III, 13-17 ; Mc. I, 9-11 ; Lc. III, 21-22.

(2) Mt. IV, 1-11 ; Mc. I, 12-13 ; Lc. IV, 1-13.

dans un ordre un peu différent. Le plus habituellement suivi est celui de S. Mathieu. Le démon propose à Jésus pressé par la faim de changer en pains les pierres qui l'environnent, l'élève sur le pinacle du Temple et l'invite à se précipiter en bas, sous la protection des Anges, le transporte enfin sur une montagne très haute et lui fait offre de tous les royaumes du monde, s'il consent à se prosterner devant lui. Jésus repousse ces suggestions en alléguant des textes de l'Écriture.

L'examen de la troisième tentation conduit à se demander dans quelle mesure elle s'est réalisée matériellement. La montagne élevée, d'où l'on aperçoit « tous les royaumes du monde », ne peut être qu'une montagne idéale. Partant de là, quelques théologiens et exégètes en sont venus à soutenir que les tentations de Jésus n'ont eu lieu que dans une vision d'imagination. Quelque parti que l'on prenne, ces tentations n'en furent pas moins réelles et présentées du dehors à la conscience humaine de Jésus. Elles sont reproduites dans les trois documents avec ces caractères, sous la forme d'un être indépendant qui profère des mots susceptibles d'être entendus, change de place et finalement se retire. Du reste « on ne voit pas le motif théologique ou l'intérêt moral qui aurait déterminé la première génération chrétienne, si hautement spiritualiste, à inventer des épreuves qui accentuent plutôt l'aspect humain de la personne du Sauveur ».

II. — L'APOSTOLAT GALILÉEN.

Centre de missions

Le premier théâtre du ministère de Jésus fut la Galilée ; là se trouvait Nazareth (1), sa patrie. Mais le Sauveur ne pouvait y conserver sa résidence habituelle : il alla donc s'établir sur les bords du lac de Génésareth, à Capharnaüm. Placé sur la grande route d'Égypte à Damas par Jérusalem et à proximité de la Phénicie, Capharnaüm était un centre de commerce important et une cité cosmopolite des plus fréquentées ; elle avait un poste de douane ; nous verrons Jésus y prendre un

(1) Aujourd'hui en-Nasira, ville d'environ 11.000 âmes.

de ses apôtres, le publicain Mathieu ; elle avait aussi une garnison romaine ; le Sauveur y guérira un jour le serviteur malade d'un centurion. Toutefois, Jésus ne laissa pas, dès ces débuts, d'étendre son action loin des rives du lac, dans l'intérieur même de la campagne galiléenne. A plusieurs reprises, les évangélistes le montrent parcourant les bourgs épars dans la contrée. Sans domicile et sans ressources, il acceptait l'hospitalité qu'on lui offrait en toute simplicité : chez Simon-Pierre, chez le publicain Lévi, chez le pharisien Simon, chez Marie et Marthe, chez Zachée, chez Simon le lépreux. Vers la fin de sa vie, quelques pieuses femmes qu'il avait guéries ou converties le suivaient et l'assistaient de leurs aumônes.

Ses journées étaient employées à la prédication et à la guérison des malades. Il enseignait sur le rivage ou dans une barque près du rivage, ou dans les champs, ou dans les synagogues, ou dans les maisons particulières. On lui apportait d'ordinaire les malades à la porte de la ville ou le long des ruelles qu'il devait parcourir, ou dans la maison même qui lui donnait l'hospitalité.

*Emploi du
temps*

Les trois premiers Evangiles racontent en détail le premier jour de sabbat que Jésus passe à Capharnaüm et qui nous offre un exemple topique de son ministère au pays de Galilée. Le récit de S. Marc (1), en particulier, laisse voir ce qu'était, en général, une journée du Sauveur. Jésus se rendit dès le matin à l'office religieux de la synagogue. Les prières achevées, il prit la parole pour enseigner. Parmi les assistants se trouvait un homme possédé du démon. « Qu'y a-t-il, criait cet homme, entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es, le Saint de Dieu. » « Tais-toi, lui dit Jésus, et sors de cet homme. » Le Maître ne refusait jamais l'hommage involontaire que lui rendaient les mauvais esprits. Le démoniaque, jeté à terre, s'agita en convulsions, puis se releva libre et sans aucun mal. Les Capharnaïtes en furent saisis

*Prédication
et Miracles*

(1) Mc. I, 21-34.

d'étonnement. En sortant de la synagogue, Jésus entra dans la maison de Simon-Pierre et guérit d'une forte fièvre la belle-mère de son disciple. « Il la fit lever, dit simplement S. Marc, en lui prenant la main, et la fièvre la quitta, et elle les servait. » Peut-être l'observance exacte d'un jour de sabbat valut-elle à Notre-Seigneur quelques instants de repos. Mais, dès que le permit le coucher du soleil, une multitude empressée assiégea les portes de la maison pour réclamer le secours du thaumaturge. Les habitants amenèrent à Jésus leurs infirmes ; Jésus impose les mains à tous ces malheureux et les guérit ; d'un mot, il délivre aussi les possédés. La nuit se passe dans ce ministère de compassion.

Succès

Prédications et miracles le posaient nécessairement comme un envoyé de Dieu extraordinaire, et il n'est pas étonnant que sa renommée de prophète et de thaumaturge ait bientôt envahi toute la Palestine. A chaque pas, le récit évangélique mentionne l'affluence de la foule et l'enthousiasme qu'inspirent ses discours et ses prodiges. Lorsqu'aux jours de sabbat il prenait la parole dans les synagogues, tous étaient émerveillés de sa doctrine, car il les enseignait comme ayant autorité et non pas comme les scribes. L'étonnement était plus grand encore de le voir commander aux démons et s'en faire obéir. On saisit particulièrement sur le vif cet empressément populaire après la guérison de la belle-mère de Simon, ainsi qu'on vient de le noter. Il atteignit son apogée lors de la multiplication des pains qui eut lieu au nord-est du lac, dans le désert de Bethsaïda : la foule transportée veut enlever le thaumaturge et le faire roi. On sait comment Jésus accueillit cet enthousiasme malsain.

Les Apôtres

Du milieu de la foule se détachent plusieurs qui marchent désormais à la suite du Maître et deviennent, à proprement parler, ses disciples : Simon et son frère André, Jacques et Jean, tous deux fils de Zébédée, Matthieu, Philippe, Barthélémy furent les premiers. A la deuxième année du ministère, Jésus sentit la nécessité de former en quelque sorte officiellement une troupe d'élite. Selon sa coutume, à la veille d'une grande jour-

née, il passe la nuit en prière ; puis il appelle à lui la foule de ses disciples et en choisit Douze, auxquels il donne le nom d'Apôtres, c-à-d. envoyés. Désormais, les Douze formeront le cercle intime du Maître et l'accompagneront partout.

Leurs noms sont connus : Simon (Pierre), Jacques (le Maj'ur), Jean, André, Philippe, Barthélémy (Nathanaël), Mathieu, Thomas, Jacques (le Mineur, fils d'Alphée), Thaddée (Jude, fils de Jacques), Simon le Zélote, Judas Iscariote. Simon et son frère André, fils de Jona, étaient originaires de Capharnaüm. Le premier au moins était marié. Il s'attacha passionnément à son Maître, manifesta en plusieurs occasions (Capharnaüm, Césarée, le Cénacle, Gethsémani) avec éclat son zèle et sa foi, mérita de recevoir de Jésus lui-même le surnom de Céphas (Képha rocher) et d'avoir le premier la faveur d'une apparition de son Maître ressuscité. Jean et Jacques, fils de Zébédée, furent appelés « Boanergés, fils du tonnerre » à cause de leur caractère impétueux. Jésus dut en plus d'une circonstance leur donner des leçons de modération et d'humilité ; le premier passe, au témoignage de la tradition la plus ancienne, pour être le disciple bien-aimé qui, d'après le quatrième évangile, reposa sur la poitrine du Maître à la dernière Cène. Mathieu est identifié par le rapport évangélique avec le publicain Lévi. Judas Iscariote est ainsi dénommé, croit-on, parce qu'il était originaire du village de Kerioth, dans la Judée méridionale : seul des Douze il serait judéen. (1)

Après la prédication du Royaume, le plus grand souci de Jésus pendant sa vie publique fut l'éducation de ceux qu'il prédestinait à être les continuateurs de son apostolat au milieu des Juifs et des Gentils : ils étaient si loin, par origine, des intentions du Sauveur et sem-

*Education
des Douze*

(1) Outre ses Apôtres et ses disciples, Jésus avait dans sa suite un certain nombre de saintes femmes. S. Luc nomme Marie-Madeleine, Jeanne, la femme de Chuza, procureur d'Hérode ; Suzanne ; Marie mère de Jacques ; les deux sœurs de Lazare, Marthe et Marie que nous retrouvons en S. Jean. Quoique la plupart fussent de Galilée, il y en avait aussi de Jérusalem.

blaient peu disposés à recevoir des enseignements, aussi contraires à leurs espérances messianiques. Il était dès lors naturel que Jésus ne leur découvrit que peu à peu la nature du royaume qu'il était venu fonder et les conditions exactes d'admission à ce royaume. Ce caractère progressif de l'éducation des Douze par le divin Sauveur est particulièrement remarquable dans la période qui va de leur élection à la Transfiguration. Attachés à Jésus, ils furent, dès le début, témoins de ses miracles, de ses discours, conversations et discussions, de ses saints exemples d'abnégation, de douceur, d'humilité, de prière, de ses succès croissants auprès de la foule : et tout cela était assurément de nature à éclairer leurs esprits. Cette éducation publique avait son complément dans l'éducation privée. Lorsqu'ils n'avaient pas compris les paraboles, le Maître les leur expliquait en particulier, en même temps qu'il s'appliquait dans l'intimité à fortifier leur foi par des reproches d'incrédulité et par des appels à leurs convictions touchant sa messianité. Pendant longt mps, Jésus poursuivit lui-même ses fatigantes missions, sans laisser à ses Apôtres aucune part directe à ses travaux. Un temps vint où il jugea utile de les envoyer en mission comme lui et de leur communiquer les mêmes pouvoirs miraculeux. Au retour, ils lui rendaient compte de ce qu'ils avaient fait et enseigné et recevaient, à l'occasion, des remarques utiles. Rien de plus admirable que la charité dont il use à leur égard ; il les appelle ses « amis », ses « frères », ses « chers enfants », ne peut les voir dans l'affliction sans compatir à leurs peines, leur fait prendre du repos quand il en est besoin ; rien de plus touchant aussi que la docilité avec laquelle les Apôtres accueillent ses instructions et que leur dévouement respectueux, quoique parfois peu éclairé.

III. — L'OPPOSITION

Les ennemis : Cependant les Pharisiens et les Scribes veillaient. Ils devaient nécessairement faire opposition, étant donné leur caractère de gardiens officiels de la Loi. Jésus en sa qualité d'initiateur et de réformateur heurtait par des nouveautés étranges et sacrilèges les idées reçues :

il se prétendait venu pour compléter ou corriger la loi mosaïque et les traditions des anciens ; il annonçait la ruine du Temple ; il ne jeûnait point, ni lui, ni ses apôtres, violait ouvertement les prescriptions rabbiniques sur le sabbat et les ablutions, faisait bon accueil aux publicains, aux pécheurs, aux païens dont il annonçait la prochaine incorporation dans le royaume. De plus, il n'hésitait pas à démasquer publiquement ces « sépulcres blanchis », blâmait catégoriquement leurs pratiques, et, sans leur contester le droit d'enseigner, recommandait de ne pas suivre leurs exemples hypocrites et orgueilleux. Son succès, enfin, venait s'ajouter au reste. Si le peuple, au lieu d'accourir dans les synagogues à la suite de Jésus, de se précipiter sur ses pas à travers les cités et les campagnes et de lui présenter ses malades, l'avait abandonné, les chefs de la nation juive ne l'auraient sans doute pas inquiété : mais chaque accroissement de sa popularité marquait une diminution de la leur. Aussi les Pharisiens lui firent-ils tout le temps de son ministère une vive et irréductible opposition. Un jour viendra où par leurs intrigues ils le feront attacher à la croix. En attendant, ils épient chacune de ses démarches ; ils sont partout sur ses pas, le contredisant dans les synagogues et les réunions populaires, ou l'accablant de questions perfides : ils l'accusent, tantôt d'être un homme de bonne chère, tantôt même d'être possédé du démon.

Au second rang des ennemis de Jésus se place le peuple, mobile dans ses impressions. On a vu combien ses prédications et ses miracles avaient enthousiasmé les foules. Mais les accusations répétées des Pharisiens eurent vite fait d'amener dans l'opinion publique un revirement défavorable. Ses compatriotes de Nazareth le chassèrent de la synagogue et faillirent le mettre à mort ; sa famille même douta de lui et fit le voyage de Capharnaüm pour le détourner de sa mission ; Hérode Antipas s'émut et craignant que Jésus ne fût Jean-Baptiste ressuscité, il chercha à le tuer. Bref, la foule se détachait progressivement du Maître. La parole qu'il avait semée avait rencontré un peu de bonne terre,

Le Peuple

beaucoup de ronces et d'épines et de rochers inféconds. Jésus en eut l'âme angoissée et ce sentiment dominera désormais toute sa vie.

En exil

Délaissé par un grand nombre de ses partisans, dont il a déçu les espérances terrestres, espionné par ses ennemis qui le harcèlent sans cesse, Jésus n'a plus à songer d'exercer en Galilée un ministère régulier et d'y faire des séjours continus : il est contraint de mener une vie errante. C'est ainsi qu'on le trouve dans la contrée de Tyr et de Sidon, à Césarée de Philippe, sans qu'on puisse d'ailleurs fixer avec certitude l'itinéraire détaillé de ses voyages apostoliques. Les évangélistes ne marquent pas davantage le temps qu'il y consacra ; les incidents relevés dans leurs récits (guérisons de la fille de la Chananéenne, d'un sourd-muet, seconde multiplication des pains, guérison d'un aveugle, confession de S. Pierre) auraient pu se dérouler en quelques jours seulement ; il est à croire néanmoins qu'ils ont rempli un temps bien plus considérable. Le séjour en Pérée fut vraisemblablement plus long ; du moins permit-il au Sauveur de guérir de nombreux malades, d'instruire les foules et de gagner de nouveaux fidèles.

IV. — DERNIÈRES LUTTES

*En route
pour la Judée*

« Il arriva, lorsque les jours où il devait être enlevé du monde s'accomplissaient, qu'il prit la résolution de se rendre à Jérusalem. » Ainsi s'exprime S. Luc. Le Sauveur pourtant n'avait pas attendu jusqu'à cette heure pour visiter la Ville Sainte. A l'occasion des grandes fêtes religieuses et surtout de la Pâque, les Juifs pieux s'y rendaient, de tous les points de la Palestine et des contrées avoisinantes ; Jésus n'avait pas pu s'exempter de ce devoir au cours des trois années de son ministère. Par le fait, S. Jean mentionne expressément quatre apparitions de Jésus à la capitale avant la visite suprême : une première fois, quelque temps après le baptême et les noces de Cana ; une seconde fois « pour la fête des Juifs », probablement la Pâque de la seconde année du ministère ; une troisième fois, à l'occasion de la fête

des Tabernacles ; une quatrième fois, à la fête de la Dédicace. Mais, il est à remarquer que, sauf au premier voyage, il n'est jamais question d'un plus long séjour en Judée. « Jérusalem, — observe un historien de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1) — n'était pas en effet un terrain bien préparé pour recevoir la semence évangélique. L'antagonisme des docteurs et des princes des prêtres eût obligé Notre-Seigneur à se tenir toujours sur la défensive et à donner à sa prédication un caractère polémique, qui ne pouvait être habituel dans la publication de la bonne nouvelle. Il préféra donc s'adresser d'abord aux âmes moins orgueilleuses et mieux préparées ; ainsi il établirait son œuvre sur sa véritable base, et, quand il le faudrait, il saurait la défendre à Jérusalem. »

Ce moment était venu. Le premier jour de cette grande semaine dans laquelle Jésus devait mourir fut pour lui un jour de triomphe. Monté sur un ânon, il fait une entrée sensationnelle à Jérusalem, escorté de ses disciples et de nombreux pèlerins qui tous jetaient au ciel leurs acclamations : Hosannah ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Le lendemain et les jours suivants, il chasse les vendeurs du Temple, se défend contre les pharisiens et prêche au peuple assemblé la venue du Royaume de Dieu. Il faut lire dans le quatrième évangile le compte rendu extrêmement circonstancié du travail qui se faisait dans les esprits en ces jours suprêmes et la complexité des opinions de la foule au sujet de Jésus. « C'est un homme de bien », attestaient les uns. — « Non, reprenaient les autres, il trompe le peuple ». Et personne par crainte des Juifs, n'osait se prononcer tout haut pour lui. Cependant, en l'entendant parler, plusieurs s'écriaient : « Il est vraiment le prophète. » D'autres allaient jusqu'à dire expressément : « C'est bien lui le Christ ». Mais aussitôt surgissait l'objection scripturaire : « Est-ce donc de Galilée que vient le Christ ? » Ainsi le peuple était divisé.

Entrée solennelle à Jérusalem (2)

(1) Lesêtre, N. S. Jésus-Christ p. 112.

(2) Mt. XXI 1-9 ; Mc XI 1-10 ; Lc XIX, 29-38 ; Jn. XII, 12-18.

Réunion du sanhédrin. Quant aux pharisiens, leur parti était pris et irréduc-
Le pacte de Judas ⁽¹⁾ tible. Depuis la résurrection de Lazare un mandat d'arrêt était lancé contre Jésus. Si le sanhédrin délibère encore, ce n'est plus sur la peine de mort, mais sur les moyens de l'exécution. Arrêter Jésus sur l'esplanade du Temple, c'était risquer d'ameuter la foule. Le faire assassiner était plus facile ; mais il fallait compter avec une résistance possible des disciples. La trahison de l'un des Douze vint à point mettre fin à cet embarras. « Judas s'en alla trouver les princes des prêtres et les magistrats, et il leur dit : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai. » Il s'entretint ensuite avec eux sur la manière de le livrer ; en l'entendant, ils furent tous dans la joie et promirent de lui donner trente sicles d'argent (environ cent francs). Le marché est conclu ; et dès ce moment l'apôtre infidèle ne chercha plus que l'occasion de livrer son Maître.

*Caractère
des diverses
étapes*

Des auteurs qui ont cherché à caractériser d'un mot les différentes étapes du ministère public de Jésus, ont distingué une période d'organisation, une période de conquête et une période de combat. Dans la première, le Sauveur qui est venu fonder sur terre le royaume de Dieu définit l'esprit de la Nouvelle Loi (Sermon sur la Montagne), et s'adjoint en qualité d'aides des apôtres. Les premières conquêtes eurent pour théâtre principal la Galilée et les pays limitrophes de l'est et du nord et atteignirent leur apogée dans l'enthousiasme qui se manifesta lors de la multiplication des pains. Dans l'ombre, cependant, les Pharisiens hostiles s'agitent et préparent des embûches. La lutte éclata, vive surtout en Judée et à Jérusalem. De nouveaux croyants vinrent pour un moment grossir les rangs de la société chrétienne. Mais le peuple est désormais sans enthousiasme et les Pharisiens ne désarment pas : la catastrophe apparaît inévitable.

(1) Mt. XXVI, 1-4 ; Mc. XIV, 1-2, 10-11 ; Lc. XXII, 1-6.

XII

LA PASSION

La Cène peut être considérée comme le prélude de la Passion. Jésus envoie le jeudi matin Pierre et Jean préparer le local où devait se manger la Pâque ; puis au soir du même jour, il prend en compagnie de ses disciples le repas d'adieu, pendant lequel, en remplacement de l'ancien festin pascal, il institue l'Eucharistie comme un mémorial de sa mort et le symbole expressif de sa grâce. Les paroles qu'il prononça alors sont reproduites — avec quelques divergences — par S. Paul (2) et par les trois Synoptiques. Le quatrième évangile raconte le lavement des pieds avec les incidents qui suivirent : annonce de la trahison de Judas et prédiction du reniement de Pierre. S. Luc et S. Jean sont d'accord pour attester la participation de Judas au rite de la nouvelle alliance ; mais le traître ne dut pas assister aux entretiens intimes qu'a conservés le récit du quatrième évangile. Seul avec ses fidèles et près de mourir. Jésus ouvre tous les trésors de sa tendresse : lui qui dans ses reproches aux Pharisiens frémissait de sainte colère, il est maintenant sublime de douceur ; il prie, encourage, fortifie, parle de joie et de sérénité là où régnaient encore l'abattement et la tristesse, promet à ses amis l'envoi d'un autre lui-même qui leur enseignera toute vérité et termine par une exhortation pleine d'espérance. Tout en discourant on avait cependant quitté la table pour s'acheminer vers la colline des Oliviers et le jardin de Gethsémani qui devait être le théâtre de sa sanglante agonie.

*Prélude :
la Cène (1)*

(1) Mt. XXVI, 26-30 ; Mc. XIV, 22-26 ; Lc. XXII, 15-20.

(2) I Cor. XI, 23-27.

I. — A' GETHSÉMANI.

L'agonie (1) Laissant en arrière ses disciples — à l'exception de Pierre, Jacques et Jean — le Sauveur prosterné est saisi d'un trouble, d'une douleur si vive que sa sueur tombe à terre en gouttes de sang. Là se passe cette scène sans pareille que retracent les trois Synoptiques : « Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ; toutefois, que ta volonté soit faite et non la mienne. » On s'est étonné d'un revirement si subit, changeant en angoisses et en terreurs la sérénité radieuse des derniers entretiens et de la prière sacerdotale. Il s'explique suffisamment, si Jésus nous est semblable en tout, hormis le péché. Cette agonie de Jésus atteste la vérité de sa nature humaine en même temps que l'insondable profondeur de l'œuvre expiatoire. Courbé sous le poids des iniquités des hommes, il passe par une intensité de souffrances que nul ne pourra jamais comprendre. Une lutte suprême le déchire. Son être innocent frémit au contact de la mort réservée aux coupables ; l'instinct de la vie proteste contre la nécessité du sacrifice ; la nature se trouble et se cabre malgré l'effort héroïque de la volonté.

*L'arresta-
tion* (2) Au reste, le dénouement approche. Un bruit d'armes s'est fait entendre : une lueur rougeâtre de torches brille à travers l'obscurité de la nuit. C'est Judas qui s'avance à la tête d'une troupe de soldats et de serviteurs du grand-prêtre munis d'épées et de bâtons. Suivant un plan imaginé sans doute en vue de donner le change aux disciples, le traître laissa un peu en arrière ses compagnons et s'approcha pour saluer le Maître et lui donner le baiser de paix. A peine eut-il reçu ce signe d'amitié perfide que Jésus se tourna vers la troupe et lui demanda : « Qui cherchez-vous ? » — « Jésus de Nazareth », répondirent-ils. — « C'est moi », répliqua

(2) Mt. XXVI, 30-46 ; Mc. XIV, 26-42 ; Lc. XXII, 30-46 ; Jn. XVIII, 1.

(3) Mt. XXVI, 47-56 b. ; Mc. XIV, 54 ; Lc. XXII, 47-48 ; Jn. XVIII, 2-12.

Jésus avec calme et majesté. A ces mots, la troupe recula et tomba à terre. Ce prodige n'ouvrit pas les yeux aux émissaires du sanhédrin. Jésus demanda de nouveau : « Qui cherchez-vous ? » et comme la première fois la foule répondit : « Jésus de Nazareth. » Les soldats s'en saisirent immédiatement. Pierre tirant son épée intervint et coupa l'oreille d'un certain Malchus, serviteur du grand-prêtre. Jésus qui ne voulait pas se défendre par les armes, lui en fit un reproche et guérit l'oreille de Malchus. Il se laissa ensuite lier les mains, non sans protester contre son arrestation et la conduite lâche de ses ennemis. Pendant ce temps, les Apôtres étaient en fuite.

II. — LE PROCÈS.

De Gethsémani Jésus est conduit d'abord chez Anne, l^{re} Le procès beau-père de Caïphe et l'âme du parti sacerdotal. (2) religieux⁽¹⁾ Là, il est soumis à un interrogatoire préliminaire au cours duquel ses juges le laissent maltraiter par un huissier, à l'heure où sous les fenêtres du palais il est trois fois (3) renié par celui qui se flattait d'être le plus fervent de ses disciples. Tandis qu'on travaille à rassembler les pièces de l'instruction, le sanhédrin convoqué en toute hâte se réunit chez Caïphe, le grand-prêtre en exercice. Jésus y est amené. Exaspérée par la passion, la haute Cour met tout en jeu pour trouver contre le prévenu une accusation juridiquement suffi-

(1) Mt. XXVI, 57-68 ; Mc. XIV, 65 ; Lc. XXII, 54-65 ; Jn. XVIII, 13-14.

(2) Anne qui avait été grand-prêtre pendant huit ans et qui n'avait été destitué de ses fonctions que par le représentant d'un pouvoir étranger et profane restait aux yeux des Juifs le grand-prêtre légal : il était donc naturel que Jésus lui fût d'abord présenté.

(3) Au lieu de restreindre les reniements de l'Apôtre à trois dénégations sorties de sa bouche, nous croyons probable qu'en trois occasions distinctes, pendant cette nuit, Pierre fut reconnu par différentes personnes, et qu'en ces trois occasions il abandonna son Maître, réitérant chaque fois le reniement sous des formes variées et devant plus d'un témoin. Fouard, La vie de N.-S.-Jésus-Christ, t. II, p. 321-322.

sante. Mais, quelque zèle qu'elle y apporte, la procédure est si laborieuse qu'elle semble ne pouvoir aboutir. Un certain temps se perd, sans qu'on arrive à des dépositions concordantes.

*L'accusation
du
blasphème*

Voici, cependant, deux témoins — le chiffre minimum requis — qui se présentent avec l'accusation suivante : « Il a dit : Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. » Jésus garde le silence, lorsque soudain le grand-prêtre impatienté se lève, s'avance et s'écrie : « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. » — « Tu l'as dit, répond Jésus aussitôt, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant au milieu des nuées du ciel. » Ces mots qui sonnent comme un défi soulèvent un orage dans l'assemblée ; le grand-prêtre indigné déchire sa robe ; les juges avec lui crient au blasphème et sans autre forme de procès demandent la condamnation à mort ; les valets renchérissent en accablant l'accusé de coups et d'outrages.

Au fait, de quoi Jésus est-il coupable pour être ainsi traité ? Certains exégètes ont émis l'idée qu'il aurait été accusé, puis condamné, simplement à cause de sa prétention à la dignité messianique. En réalité, cette prétention ne pouvait être blasphématoire qu'autant qu'elle impliquait un rapport étroit et transcendant avec Dieu. Or, tel est, à n'en pas douter, le sens de la réponse de Jésus et telle aussi l'impression des juges. Jésus ne se donne pas seulement comme le Messie attendu, simple fils de David et roi temporel des Juifs, mais bien comme le Messie Fils de Dieu, élevé en puissance et en gloire à l'égal de Dieu : voilà le blasphème et voilà aussi le motif vrai de condamnation. La loi, en effet, poursuit de mort les blasphémateurs et les faux prophètes. Vue sous cet angle, la sentence des sanhédrites, abstraction faite des formalités, fut, autant qu'on peut juger, d'accord avec leurs principes juridiques. Mais leurs chefs n'en furent pas moins des magistrats prévaricateurs qui, loin de chercher sérieusement à s'éclairer, ne s'assemblèrent en Cour suprême que pour légaliser une décision prise à l'avance, à l'exclusion de tout témoin et de tout avocat.

Il ne suffisait pas, cependant d'avoir décidé du sort de l'accusé ; depuis que le sanhédrin avait perdu le « droit de glaive », seul le procureur romain pouvait autoriser l'exécution capitale. Les chefs du mouvement avaient donc à s'entendre avec Pilate et à le gagner à leur cause. Tel dut être l'objet de leurs délibérations dans une deuxième séance qui se tint le matin. Leur plan arrêté, ils se rendent sans retard au prétoire ; alors s'engage cette lutte de Juif à Romain, dont la narration johannique retrace magistralement les péripéties.

Le procès qui continue s'emparera de la même accusation, mais formulée sous son aspect politique, le seul qui intéresse le procureur romain : en voici les phases diverses. Les Juifs essaient d'abord, non sans habileté, d'enlever la position d'un coup de main ; le prenant sur un ton hautain, ils paraissent décliner toute explication avec Pilate. « Si Jésus n'était pas un malfaiteur, nous ne l'aurions pas livré », disent-ils. Cette arrogance blessa le gouverneur ; à son tour il usa d'ironie et de dédain : « Prenez-le vous-mêmes, répliqua-t-il, et jugez-le selon vos lois. » Mis en demeure de produire leurs chefs d'accusation, les sanhédrites s'y résignèrent. « Cet homme, disent-ils, est un séditieux ; il prêche la révolte, interdit de payer le tribut à César et se dit le Christ-roi. » La réponse et le silence du prévenu font justice de ces reproches. La dignité de Jésus inspire même un certain malaise à l'altier gouverneur. Il voudrait se débarrasser de cet accusé d'un nouveau genre ; et venant à considérer que c'est un Galiléen, il s'empresse de le déférer à Hérode. Mais celui-ci cédant à son incurable frivolité ricane et se divertit au lieu de prendre l'affaire au sérieux. Pilate se retrouve donc face à face avec Jésus ; toujours plus impressionné, il cherche à le délivrer par arrangement avec la foule : soit qu'il propose aux Juifs son élargissement à l'occasion de la fête pascalle, soit, qu'en vue

2° *Le procès civil* (1)

(1) Mt. XXVII, 2-30 ; Mc. XV, 2-10 ; Lc. XXIII, 2-25 ; Jn. XVIII, 28, XIX, 16.

d'exciter leur pitié il le fasse battre de verges et couronner d'épines, sa tentative échoue devant le peuple fanatisé qui demande à grands cris la mort du Galiléen.

Les griefs Il appert néanmoins aux yeux du procureur que Jésus n'est nullement un séditieux. Aussi les chefs juifs, comprenant l'inutilité de leur insistance sur ce point, mettent-ils en avant un autre grief, celui qui avait été déjà débattu au sanhédrin. L'accusé a transgressé leur loi en se disant « Fils de Dieu » ; et puisque les conquérants devaient par égard au droit des gens respecter et faire respecter la religion des peuples vaincus, ce délit tombait apparemment sous le coup de la justice du gouverneur. Devant ce nom auguste de Fils de Dieu, le magistrat romain n'est plus maître de son trouble, et même lorsqu'il s'en explique avec Jésus, sa terreur superstitieuse augmente au point que, moins que jamais, il paraît disposé à le livrer.

Manœuvre décisive Chassés de tous leurs retranchements, exaspérés par leur haine aveugle, les Juifs ont finalement recours à un moyen suprême qui devait l'emporter : l'intimidation personnelle « Si tu délivres cet homme, crient-ils à Pilate, tu n'es pas ami de César..., nous n'avons d'autre roi que César. » Du coup Pilate est vaincu. Lui qui se faisait un jeu, dans l'occasion, de braver les Juifs jusqu'à l'effusion du sang, il cède dès qu'il pense à sa situation menacée ; et s'étant lavé les mains il condamne Jésus à mourir sur la Croix.

III. — LE SUPPLICE.

Sur le chemin du Calvaire (1) Peu de temps après, Jésus entreprenait la Voie douloureuse, conduit par un centurion romain, — auquel la tradition donne le nom de Longin, — escorté de soldats et suivi d'une multitude immense. Il était en outre accompagné de deux malfaiteurs qui devaient être mis à mort avec lui : les trois condamnés étaient, selon

(1) Mt. XXVII, 31-32 ; Mc. XV, 20-21 ; Lc. XXIII, 26-31 ; Jn. XIX, 17.

l'usage, chargés de leur croix. Le cortège avait à parcourir six à sept cents mètres. Épuisé par les tortures physiques et morales endurées depuis la veille, Jésus commençait à faiblir. Les soldats réquisitionnent pour l'aider un paysan qui revenait des champs, Simon de Cyrène ; sur le chemin, des femmes se lamentent ; le Sauveur les invite à reporter leur compassion sur elles-mêmes et sur Jérusalem qui sera bientôt détruite. (1)

L'exécution devait avoir lieu sur le Golgotha, un rocher dénudé qui se trouvait au nord-ouest de Jérusalem, « en dehors de la ville », mais « près de la porte ». Le supplice de la Croix, de son origine, n'est pas juif, mais romain. C'était le plus douloureux ; les crucifiés vivaient, généralement plusieurs heures, parfois même plusieurs jours ; les plaies s'enflammaient, le sang se congestionnait à la tête, aux poumons, au cœur ; les veines se gonflaient ; il en résultait une oppression indicible et des douleurs atroces. C'était aussi le plus infamant ; il était réservé aux criminels de bas étage, brigands, traîtres, voleurs, émeutiers. Rien ne dit que le traitement infligé à Jésus fût différent du traitement habituel. Comme d'ordinaire, le rôle de bourreau fut confié à des soldats qui, après avoir renouvelé leurs outrages, ôtèrent à la victime ses vêtements. On ignore s'ils lui laissèrent la couronne d'épines ; l'Évangile est muet sur ce point ; les plus

La crucifixion (2)

(1) Les autres épisodes du Chemin de la Croix n'ont pas l'avantage du témoignage explicite de l'Évangile. « La tradition antérieure au moyen-âge ne parle pas des chutes de Jésus ; on les tiendra cependant pour vraisemblables, si l'on considère la brutalité des soldats et l'épuisement du Sauveur. La rencontre de Jésus et de Marie n'est attestée que par l'évangile apocryphe de Nicodème ou Actes de Pilate (IV^e et V^e s.), dont le récit est habituellement légendaire. Il est certain cependant qu'à cette époque la mère de Jésus était à Jérusalem ; nous la trouverons au pied de la Croix. Enfin, l'acte de charité de Véronique n'est pas mentionné avant le milieu du moyen-âge. Le Chemin de la Croix lui-même avec ses 14 stations ne remonte pas au delà du XVI^e siècle ; auparavant on comptait tantôt deux, tantôt trois, tantôt quatre stations. » Brassac, Man. bibl. p. 509.

(2) Mt. XVII, 33-38 ; Mc. XV, 22-32 ; Lc. XXIII, 33-35 ; Jn. XIX, 18-24.

anciennes représentations qui montrent Jésus crucifié sans la couronne d'épines ne sont pas antérieures au V^e ou VI^e siècle. L'on se contentait parfois de lier les pieds ; ceux de Jésus paraissent avoir été cloués et séparément. (1)

On ne saurait préciser avec assurance la forme exacte de sa croix ; elle devait être assez peu élevée, puisqu'une branche d'hysope permettait d'atteindre les lèvres du condamné. Au sommet, une tablette portait inscrit le motif de la condamnation : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». Au pied de la croix du Sauveur, les évangélistes ont noté la présence de Marie, sa mère, de Jean le disciple bien-aimé, de Marie, mère de Jacques et de Josué, de Salomé, femme de Zébédée, de Marie-Madeleine et « plusieurs autres » ; cette poignée d'amis exceptée, tous, à cette heure suprême, l'avaient abandonné : Dieu même semblait s'être retiré de lui.

*Sur la
Croix (2)*

En revanche, il vit une foule d'insulteurs se tourner contre lui : le peuple qu'avait attiré la curiosité, les passants, les sanhédrins, les soldats. Abreuvé d'amertume, insulté par la populace et aussi par les deux compagnons de son supplice, Jésus cependant n'ouvre la bouche que pour proférer des paroles de pardon ou pour implorer le secours de son Père. Sept paroles, entre autres, ont été recueillies et consignées. Bien qu'on ne puisse en établir d'une manière certaine la série, voici le groupement qui semble le plus naturel. Les trois premières, toutes de miséricorde, visent son entourage immédiat : intercession en faveur de ses cruels bourreaux, promesse à l'un des brigands qui souffraient à ses côtés, touchante pensée d'amour pour sa mère et son disciple. Les trois paroles suivantes, d'une portée plus générale, ont trait à l'œuvre rédemptrice : cris de douleur qu'arrachent ses tortures physiques et morales, recours filial à Dieu son Père, et reconnaissance satisfaite du sacrifice accompli : « Tout est consommé ». Enfin, les angoisses se dissipant, la certitude de la communion avec Dieu

(1) Lc. XXIV, 39-40 ; Jn. XX, 25.

(2) Mt. XXVII, 39-44 ; Mc XV, 29-32 ; Lc XXIII, 35-43 ; Jn. XIX, 25-37

réapparait dans toute sa force : « Père, je remets mon âme entre vos mains », et en disant ces paroles il expira.

IV. — LA MORT

Les documents ne sont pas tout à fait d'accord sur l'heure du trépas. D'après S. Jean, la condamnation de Jésus fut prononcée vers la sixième heure, c-à-d. au calcul juif, vers midi ; S. Marc, au contraire, place le crucifiement vers la troisième heure, c-à-d. vers neuf heures (2) ; S. Luc et S. Mathieu racontent qu'il y eut des ténèbres sur toute la terre, de la sixième à la neuvième heure. D'autres prodiges encore accompagnèrent cette mort : le voile du temple se déchira ; la terre trembla ; les rochers se fendirent. S. Mathieu est le seul à parler des sépulcres ouverts et des ressuscités qui entrent dans la Ville Sainte.

La mort était bien réelle. Afin de pouvoir enlever les cadavres avant la fête, les soldats romains durent achever les deux larrons, en leur brisant les jambes. Pour Jésus, ayant constaté sa mort, ils se contentèrent de lui porter un coup de lance à tout hasard ; il en sortit du sang et de l'eau. Le centurion interrogé par Pilate certifie que Jésus avait rendu l'âme. N'était-ce pas la constatation officielle du décès ?

Chez les Romains, le corps du supplicié demeurait sur le gibet pour tomber en pourriture, à moins qu'il ne fût dévoré par les bêtes sauvages ou les oiseaux de proie. La loi juive, elle, voulait que le cadavre disparût avant le coucher du soleil. Une raison spéciale pressait cette fois l'observation de la loi ; on était au jour de

Le trépas (1)

La sépulture (3)

(1) Mt. XXVII, 45-56 ; Mc. XV, 33-41 ; Lc. XXIII, 49 ; Jn. XIX, 28-30.

(2) « Marc semble avoir conçu un schéma allant de trois heures en trois heures, le matin (XV, 1), la troisième heure, la sixième heure (XV, 33). On est donc autorisé à prendre ces chiffres comme approximatifs et à penser que Jean se rapproche plus de la réalité. » Lagrange, Ev. de S. Marc, p. 401.

(3) Mt. XXVII, 57-66 ; Mc. XV, 42-47 ; Lc. XXIII, 50-56 ; Jn. XIX, 38-47.

la Parascève ou de la veille du sabbat. A cet effet, Joseph d'Arimathie alla trouver Pilate et lui demander le cadavre. Pilate fait droit à sa requête et Joseph achète un linceul ; puis aidé sans doute par quelques amis, il détache de la croix le corps du Maître. Sur ces entrefaites arriva Nicodème, membre du sanhédrin et disciple secret ; il apportait un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès en vue de l'embaumement. Le texte évangélique ajoute que le cadavre fut enveloppé de linges et déposé dans un sépulcre tout neuf, taillé dans le roc, dans un jardin très proche du Calvaire. Une pierre fût roulée à l'entrée. S. Mathieu signale en plus que les Juifs firent sceller et garder le tombeau.

Ce récit de la sépulture a spécialement provoqué la critique de M. Loisy qui voudrait que le cadavre de Jésus ait été enfoui dans quelque fosse commune, sise probablement au lieu dit Hakeldama ou « lieu du sang ». Hypothèse absolument gratuite ! Les quatre évangélistes, et avec eux les Actes des Apôtres (1) déposent en faveur de la sépulture de Jésus dans un tombeau particulier. Or, il est inadmissible que les premiers chrétiens, nombreux à Jérusalem, n'aient pas été renseignés sur un fait aussi important. Leur témoignage est d'ailleurs confirmé : 1° par S. Paul (2) qui vers 57 ou 58 écrivait que le Christ « a été enseveli » ; 2° par S. Pierre (3) ; s'il parle du tombeau de David et oppose la résurrection de Jésus à la non-résurrection de son prophète, c'est qu'il a conscience que Jésus a été enseveli lui aussi dans un sépulcre honorable et non dans une fosse commune.

Effet produit Tout paraissait donc bien fini et Jésus avait vécu. Ses ennemis exultaient ; sans le moindre tumulte, ils avaient arrêté, jugé et condamné Jésus comme un blasphémateur, justement condamné à mort par les plus hautes autorités ; tout près de la Ville Sainte, il avait subi la plus infamante et la plus cruelle des morts, sous les yeux d'une multitude immense. Découragés, ses dis-

(1) XIII, 29.

(2) I Cor. XV, 3-5.

(3) Actes II, 29-32.

ciples étaient en déroute ; car jamais dans leur stupeur ils ne vinrent à se rappeler que les prédictions de sa Passion en se réalisant donnaient un fondement à l'annonce de sa Résurrection.

XIII

LA RÉSURRECTION

Il existe au sujet de la Résurrection de Jésus un témoignage antérieur aux Evangiles ; c'est celui de S. Paul dans sa première épître aux Corinthiens. (1) Faisant allusion à sa prédication initiale et essentielle et s'adressant à ceux-là mêmes qui l'avaient reçue quelques années auparavant, l'Apôtre s'exprimait en ces termes : « Je vous rappelle, frères, l'Evangile que je vous ai annoncé, celui que vous avez reçu, dans lequel vous avez persévéré et par lequel aussi vous êtes sauvés, si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé ; à moins que vous n'ayez cru en vain. Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'ai appris moi-même, que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures ; et qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Après cela, il est apparu en une seule fois à plus de cinq cents frères, dont la plupart sont encore vivants, et quelques-uns se sont endormis. Ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les Apôtres. Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi comme à l'avorton. Car je suis le moindre des Apôtres, moi qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu... Ainsi donc, soit moi, soit eux, voilà ce que nous prêchons et voilà ce que vous avez cru... » Témoignage capital, qui nous ramène par la prédication de Paul à Corinthe aux années 50-52, par la croyance traditionnelle qu'il a trouvée vivante

*Le
témoignage
de S. Paul*

(1) XV, 1-12.

en s'agrégeant à l'Eglise aux années 34-36, par l'identité de la prédication apostolique sur ce point à tout l'intervalle compris entre ces dates. Cela nous met à vingt ans, à dix ans, à quatre ans et moins encore de la passion du Seigneur.

A côté de ce témoignage si ferme et si dense, il faut placer les récits que nous ont conservés les évangiles. Tous dans leur forme actuelle ont été rédigés après l'épître aux Corinthiens et indépendamment d'elle ; ils nous disent plus et moins que celle-ci. Soit à cause de leur importance, soit à cause des difficultés qu'ils soulèvent, ces récits réclament une particulière attention.

I. — LES TEXTES

Divergences Il est facile de constater que les récits évangéliques de la Résurrection suivent la même ligne générale ; mais l'harmonie dans les détails ne va pas sans peine. On peut dire qu'il existe autant de concordances spéciales que de commentateurs et plusieurs, même parmi les catholiques, déclarent toute concordance artificielle.

« En effet, S. Luc et S. Jean racontant la vision des saintes femmes, mentionnent deux anges, tandis que S. Mathieu et S. Marc ne parlent que d'un ; S. Luc représente ces anges debout auprès des Saintes femmes, S. Jean les montre dans le tombeau l'un à la droite de la tête de Jésus, l'autre à l'endroit de ses pieds ; d'après S. Mathieu l'ange était assis sur la pierre renversée. En outre, S. Paul, le plus ancien des historiens de Jésus, énumère les apparitions dans l'ordre chronologique et ne donne ni le même ordre, ni le même nombre que les autres auteurs sacrés. »

« Les divergences paraissent encore plus notables au sujet du théâtre des apparitions. S. Paul et l'Evangile de Pierre (apocryphe) ne les localisent pas ; S. Mathieu et S. Marc (la finale mise à part) les placent en Galilée : d'après leur récit, N. S. se montre aux saintes femmes pour envoyer les Apôtres en Galilée. S. Luc, au contraire, place toutes les apparitions à Jérusalem ou dans ses environs et paraît ignorer les apparitions galiléennes, car N. S. ordonna, dit-il, aux disciples de ne pas quitter

Jérusalem avant d'avoir reçu le S. Esprit, avant la Pentecôte. Bien plus, l'Ascension ayant eu lieu quarante jours après la Résurrection, et les Apôtres ayant quitté Jérusalem huit jours au plus tôt après la Résurrection, le temps qui reste suffit pour placer les événements racontés par les évangélistes, mais tout cela paraît se concilier difficilement avec cette notice de S. Jean que les Apôtres retournèrent à leurs occupations. » (1)

Aussi beaucoup de critiques rationalistes estiment-ils qu'il y eut à l'origine deux traditions sur les apparitions, l'une galiléenne, l'autre hiérosolymitaine, indépendantes l'une de l'autre, difficiles à mettre d'accord, qu'en S. Jean elles se rejoignent, et que S. Paul est antérieur à toute tradition. Cette supposition ne paraît pas nécessaire. Sans chercher à répondre aux difficultés de détail, nous nous contenterons de rappeler les observations suivantes : les divergences tiennent au caractère fragmentaire des récits ; elles ne sont guère plus grandes que dans le reste de l'Evangile et se rencontrent chaque fois qu'il existe plusieurs récits circonstanciés d'un même événement. Le but spécial de chaque évangéliste peut surtout nous aider à comprendre.

On sait que S. Marc a voulu établir que Jésus s'était manifesté comme le Fils de Dieu par ses paroles, par ses œuvres et par sa destinée personnelle. Le Fils de l'homme devait souffrir, mourir et ressusciter ; l'évangéliste a raconté ces souffrances et cette mort ; il clot son récit par la résurrection ; sa tâche était remplie. S. Luc, S. Jean et S. Paul se sont étendus sur les apparitions et les ont énumérées avec complaisance dans un but apologétique. Jésus est ressuscité, puisqu'il est apparu, déclare S. Paul ; il est ressuscité vraiment, établira S. Luc ; c'est bien le même Jésus puisqu'il a été touché, qu'il a mangé et que ses stigmates ont été contrôlés. Or, ce dessein n'apparaît pas dans S. Marc et dans S. Matthieu ; ils ont donc pu connaître toutes les apparitions et les passer sous silence complètement parce qu'elles ne rentraient pas dans leur tâche de narrateur. La calomnie

(1) Brassac, Man. bibl, p. 536.

juive sur l'enlèvement du corps de Jésus par ses disciples occupe une place spéciale dans la narration de S. Mathieu. Elle est encadrée dans le message des femmes et l'apparition aux disciples sur la montagne de Galilée. L'auteur l'a rapportée vraisemblablement parce qu'elle était en harmonie avec son but : démontrer pourquoi les Juifs, malgré la découverte du tombeau vide, ne croyaient pas en Jésus. L'apparition en Galilée est en dehors de son programme d'historien de Jésus ; évidemment, elle n'est pas racontée pour elle-même ; elle a été introduite, parce qu'en cette circonstance Jésus donne à ses Apôtres l'ordre de prêcher l'évangile aux nations : le salut refusé par les Juifs et destiné aux païens, n'est-ce pas là une des préoccupations constantes de S. Mathieu ? On n'est donc pas autorisé à demander aux évangélistes des récits détaillés de tous les événements et un dénombrement complet des apparitions qui n'entraient pas dans leur programme. — On a fait valoir aussi avec vraisemblance, pour quelques autres difficultés, que les prétendues contradictions se rapportent à des circonstances différentes qui expliqueraient le nombre des témoins, l'heure d'arrivée au sépulcre, le nombre et la position des anges.

II. — LES FAITS CERTAINS

A quiconque ne serait pas satisfait de ces principes de solution, il y aura enfin et par-dessus tout à faire observer que, si toutes les difficultés ne sont pas levées, du moins la divergence des récits laissent intacts et dans un sens très réel assurent les trois points suivants nettement certains : 1^o Le tombeau a été trouvé vide le dimanche matin ; 2^o Jésus ressuscité apparut plusieurs fois aux témoins de sa vie mortelle et à d'autres personnes ; 3^o les Apôtres ont cru fermement à la résurrection. Ces trois points défient toute négation raisonnable.

1^o Le tombeau vide

On a cherché pourtant à les contester. Pour échapper à la preuve que la découverte du tombeau vide appor-

tait au fait de la Résurrection de Jésus, quelques naturalistes attardés ont imaginé deux hypothèses : celle d'une léthargie et celle d'un enlèvement.

D'après la première, Jésus n'était pas réellement mort et sa soi-disant résurrection n'a été qu'un simple retour à la vie naturelle. Déposé au sépulcre, il se ranima peu à peu, grâce à la fraîcheur du caveau qui calma l'hémorragie, grâce surtout aux aromes capiteux dont on l'avait embaumé ; revenu de sa léthargie il aurait rejoint les siens.

*Hypothèse
d'une
léthargie*

Outre qu'elle est contredite par tous les textes, cette explication, de l'aveu même de tous les rationalistes d'aujourd'hui, n'est qu'« un tissu d'invéraisemblances matérielles et morales. » — « Matériellement, on peut sans crainte ranger parmi les choses impossibles qu'un homme déjà brisé de fatigue, épuisé par les mauvais traitements, cloué sur une croix pendant plusieurs heures, détaché, enseveli et abandonné dans un tombeau fermé, soit physiquement en état d'en sortir seul quelque trente-six heures après et de faire immédiatement les voyages, petits et grands, que supposent les récits. La crucifixion et ses effets physiologiques s'y opposent absolument. » — « Moralement, quand on a étudié d'un peu près le caractère de Jésus, quand on a pu apprécier sa droiture, sa candeur, son courage, le don complet qu'il a fait de lui-même à sa grande mission, quand on envisage l'impossibilité morale de la situation à laquelle il se serait condamné en se confinant dans le silence et l'inactivité, pendant que les siens bravaient la persécution et la mort, est-il un instant permis de se représenter Jésus laissant ses disciples croire qu'il est ressuscité, quand lui-même sait qu'il n'en est rien et les abandonnant aux rudes épreuves qui les attendent pour se retirer dans une obscurité oisive, égoïste, si prudente qu'elle ressemble à une désertion ? Il y a là une série d'impossibilités psychologiques. »

*Tissu
d'invéraisem-
blances*

D'autres ont eu recours à l'hypothèse d'un enlèvement. Le corps de Jésus aurait été enlevé : soit ! malgré les apparences et en l'absence de tout vestige. Mais par qui ? Par les disciples, croient les uns, par les amis de

*Hypothèse de
l'enlèvement.*

*Ni par les
amis*

Jésus qui, avant de publier la résurrection, auraient pris soin de ne pas laisser derrière eux le témoignage écrasant de son cadavre. C'est la fable que, selon S. Matthieu, les prêtres et les anciens imposèrent d'abord aux gardes et firent circuler parmi les Juifs. Mais elle est insoutenable. En fait, il est impossible que le corps ait été enlevé par les disciples : le tombeau, en effet, était scellé et gardé. De plus, une loi défendait sévèrement de toucher un cadavre et surtout de porter en un autre lieu un cadavre déjà enseveli : c'était une profanation et un cas d'impureté légale. Aucun Juif n'aurait commis cette action, les disciples moins que d'autres. — Quand on connaît d'autre part l'état d'esprit des disciples au lendemain de la Passion, leur profond découragement, leur incrédulité première, il n'est pas un moment vraisemblable qu'ils se fussent concertés pour dérober son corps afin de faire croire ensuite qu'il était ressuscité. Enfin, un mensonge inventé par eux-mêmes n'aurait pas pu opérer le changement qui les fit courir pour leur foi aux dangers de la mort : une foi si vive et si décisive ne s'expliquerait pas s'ils avaient eux-mêmes enlevé le corps du sépulcre.

*Ni par les
ennemis*

Reste la supposition déjà ancienne et renouvelée de nos jours, que le corps aura été enlevé par les Juifs eux-mêmes, pour empêcher que son tombeau ne devînt un lieu de réunion ou de pèlerinage pour les partisans de Jésus. Cette hypothèse n'est certainement pas en dehors des faits matériellement possibles, mais cette possibilité est toute fictive. Rien ne peut venir à son appui : pas un fait, pas un texte, pas une allusion, si fugitive soit-elle. Gratuite dans toute la force du terme, elle est de plus invraisemblable ; car il eût été singulièrement maladroit aux Juifs, au grand-prêtre, de fournir aux apôtres un prétexte de croire à la Résurrection. « Conçoit-on, d'autre part, qu'en face de cette prédication solennelle de la Résurrection de l'homme qu'elles ont voulu détruire en le crucifiant, ces autorités haineuses et sarcastiques, si elles ont contribué à l'enlèvement du cadavre, soient restées silencieuses et inactives ? La pièce à conviction était entre leurs mains ; elles pouvaient ébranler d'un seul geste, d'une parole, la foi nouvelle

dont les progrès rapides les inquiétaient et, après avoir tué le prophète, ruiner son œuvre pour toujours. Si les sanhédrites se sont tus, s'ils n'ont pas opposé ce démenti éclatant, c'est parce qu'ils n'étaient pas en état de le fournir. »

Encore une fois, qui donc a enlevé le cadavre ? Ce n'est pas un ami, ce n'est pas un ennemi. Depuis bientôt dix-neuf siècles, on a épuisé toutes les hypothèses pour expliquer ce tombeau vide ; à aucune on n'a pu donner aucune vraisemblance. Il ne reste qu'une réponse possible : le Christ est sorti de lui-même de son sépulcre ; il est ressuscité corporellement. On a dit pourtant que la découverte du tombeau vide ne prouve pas, à elle seule, la Résurrection, et c'est vrai. Néanmoins, si ce fait n'est pas une preuve positive, il reste une preuve négative que les apparitions viennent heureusement compléter.

2° Les apparitions

Un critique, peu suspect de partialité, a écrit : « Que nous le comprenions de telle ou telle manière, ou que nous ne le comprenions pas du tout, ou que jamais nous ne puissions le comprendre, le fait que Jésus le crucifié est apparu en gloire à ses disciples est l'un des plus certains de l'histoire du monde. » Jésus, en effet, se montre si souvent à ses disciples et dans des circonstances si frappantes pour la plupart, qu'il est impossible d'élever un doute sur la réalité de ses manifestations. — Qu'on lise plutôt : « Madeleine voit et entend le Ressuscité ; les saintes femmes embrassent ses pieds ; les pèlerins d'Emmaüs parlent, marchent, mangent avec lui ; au Cénacle, il montre ses pieds et ses mains percés, son flanc ouvert ; il parle, il mange avec les disciples, de même qu'au bord du lac ; il prie Thomas de mettre ses doigts dans les plaies et sa main dans son côté et de ne pas rester incrédule ; tous sont invités à regarder, toucher, palper, car un esprit n'a pas la chair et les os que vous voyez là. »

*Leur réalité
objective*

Hallucination que tout cela ! nous dit-on. Cette objection, rajeunie de Celse, garde encore de nos jours ses partisans. Voici quelques-unes de leurs formules qui

*Théorie des
hallucina-
tions*

traduisent l'essentiel de leur théorie. Trompée par son amour ardent et par les espérances messianiques qui, assoupies un moment, se réveillèrent en face du tombeau vide, « la petite société chrétienne opéra le véritable miracle : elle ressuscita Jésus en son cœur par l'amour intense qu'elle lui porta. » « La forte imagination de Marie-Madeleine joua dans cette circonstance un rôle capital. La passion d'une hallucinée donna au monde un Dieu ressuscité. » « Les scènes diverses de la résurrection doivent être ramenées à des extases ayant pour ceux qui y participaient toute la valeur d'une réalité objective. Un spectateur non préparé, hostile ou même simplement indifférent, n'eût rien vu. » « Pierre et les apôtres hallucinés seraient les créateurs des apparitions de Jésus. » (1)

Réfutation

Tout au moins faudrait-il, pour donner quelque vraisemblance à cette hypothèse, que l'état d'âme des Apôtres eût été favorable à ce travail d'esprit. Or, il n'en est rien. Elles n'espéraient pas la Résurrection, les Galiléennes qui ont acheté des aromates et qui viennent au tombeau pour embaumer le cadavre. Madeleine, à qui l'on attribue la principale part dans le miracle, crut, en voyant le tombeau vide, que le corps avait été dérobé. Les Apôtres accueillirent comme des rêveries les premières annonces des apparitions. Les disciples d'Emmaüs paraissaient si affligés que Jésus s'enquit des motifs de leur tristesse. S. Thomas refusa de croire avant d'avoir vu les plaies de son Sauveur. Dans ces conditions, même en admettant que « l'attente crée son objet », il n'est pas possible que les disciples se soient imaginé voir Jésus et aient créé sa présence.

Aussi les disciples et les saintes femmes ne reconnurent-ils point le Christ de prime abord, ils le prirent pour un autre ou ne virent en lui qu'un étranger. Pour Marie-Madeleine, c'était le jardinier de l'endroit ; pour les disciples d'Emmaüs un inconnu, pour les Onze un « esprit », pour les Apôtres qui pêchaient dans le lac « un fantôme ». Si, à l'extrême rigueur, l'hallucina-

(1) Renan, Réville, Sabatier, *passim*.

tion pouvait se concevoir chez tel ou tel d'entre les disciples, longtemps après la Passion, loin de ces lieux qui en furent le théâtre, il semble déraisonnable de la supposer chez un si grand nombre, chez ceux-là mêmes qui ont vu le Christ sur son gibet, quelques heures seulement après le fait qui les a si fort déconcertés, tout à côté des lieux qui leur rappellent si vivement l'implacable réalité. Comment croire qu'à Jérusalem même, deux jours après la Passion, non seulement Marie-Madeleine, mais encore Pierre, Jacques, les pèlerins d'Emmaüs, les Onze Apôtres réunis dans le Cénacle, bientôt après les cinq cents frères assemblés aient tous été les jouets de leurs sens ou de leur imagination ?

Au lieu d'hallucination, plus volontiers on parle aujourd'hui de « visions pneumatiques ». Par ce mot étrange, inventé par l'école protestante et semi-rationnaliste, on veut désigner des apparitions du corps spiritualisé de Jésus, lesquelles se produisirent, non pas extérieurement dans notre atmosphère, mais intérieurement dans l'esprit, dans l'intelligence des voyants qui en furent favorisés. Ce système d'explication n'est au fond qu'un essai pour échapper à l'affirmation d'une résurrection corporelle du Sauveur et pour attribuer cependant, d'autre part, quelque objectivité à ses apparitions dont on ne veut pas faire de simples sensations hallucinatoires.

Sur quoi se fonde-t-on pour faire admettre cette hypothèse ? Sur le récit de l'apparition de Jésus à S. Paul d'après les Actes et sur certaines déclarations du même apôtre dans ses épîtres (1). « S. Paul était convaincu que le jour où le Sauveur lui était apparu sur le chemin de Damas, il avait entendu le Seigneur et que celui-ci lui avait parlé. Mais comment Paul se représentait-il Jésus ressuscité ? Il avait entendu une voix et en même temps il avait eu une vision intérieure, et il s'était passé un drame dans son âme. Dans sa conviction, Jésus lui était réellement apparu. Mais ce n'était pas le corps matériel

*Théorie des
visions
pneumati-
ques*

(1) Actes IX, 1-22 ; XXVI, 9-20. — Gal. I, 14-15 ; I Cor. XV, 1-8.

de Jésus de Nazareth qui s'était montré à lui ; Dieu avait révélé Jésus-Christ « en lui ». Il le dit de la manière la plus explicite, et sans qu'il soit possible de donner un autre sens au terme dont il se sert. » Or, l'apparition à S. Paul était incontestablement de même nature que toutes les autres, puisqu'il met sur le même rang l'apparition dont il fut favorisé et les apparitions aux Douze. Dieu aurait donc révélé son Fils à l'esprit des disciples, des saintes femmes et des autres, comme il le révéla dans Paul, et à cette révélation intérieure correspondirent des phénomènes extérieurs.

Réfutation : Cette hypothèse n'a que l'inconvénient d'être en contradiction flagrante avec les récits des évangiles et de S. Paul lui-même.

Faux appuis Tous les disciples et amis du Christ qui le contemplèrent après la Résurrection ne doutèrent jamais qu'il fût réellement vivant devant eux, « en chair et en os ». En vain objecte-t-on que ces détails se trouvent uniquement dans les évangiles de S. Luc et de S. Jean, qui ont matérialisé les apparitions du Christ. Il y en a tout autant dans S. Mathieu, d'après lequel les saintes femmes, en se prosternant, prirent pour les baiser les pieds du Maître. — En second lieu, on n'explique pas comment les Apôtres ont substitué à des révélations spirituelles des apparitions extérieures et corporelles. Ils n'avaient vu, des yeux de leur intelligence, qu'un Christ immatériel, céleste, « vivifié en esprit », et ils osèrent raconter plus tard qu'ils l'avaient touché, palpé, qu'ils avaient « bu et mangé avec lui ! » Ce revirement d'idées chez eux demeure inexplicable, car il est invraisemblable. Aussi bien ils auraient menti en affirmant avoir été témoins de phénomènes extérieurs qui n'existerent jamais.

Quant à S. Paul, les Actes nous apprennent qu'il vit plusieurs fois le Seigneur, par exemple à Jérusalem dans le temple (1), dans la citadelle (2), à Corinthe (3), etc. Mais il s'agissait là de visions « spirituelles », et

(1) XXII, 17-21.

(2) XXIII, 11.

(3) XVIII, 9

l'Apôtre nous en prévient. Toute différente fut la scène du chemin de Damas. Paul ne fut point élevé, ravi en extase, emporté jusqu'au troisième ciel ; c'est Jésus qui descendit vers lui et qui le convertit soudainement par le miracle d'une intervention personnelle et corporelle. Ainsi l'Apôtre, qui eut beaucoup de visions, affirme-t-il n'avoir vu le Ressuscité « qu'une seule fois, en dernier lieu et après tous les autres » (1). Il faut l'entendre ainsi sous peine d'exprimer un sens matériellement faux, car le Seigneur est apparu en vision à d'autres après la conversion de Saul, à Ananie par exemple. C'est ce qui ressort encore du terme « corporellement » (2), certainement dicté à S. Paul par le souvenir de l'impression qu'il avait reçue de cet événement unique. Enfin, l'Apôtre considère la Résurrection de Jésus comme le fondement de la résurrection des corps ; or, si elle avait été purement spirituelle, il aurait conclu à la survivance ou à l'immortalité de l'âme, mais non à la résurrection des corps. Tous les états scripturaires de la théorie des visions non sensibles s'écroulent donc ; elle n'a pas d'appui dans les textes pauliniens ; elle contredit manifestement les autres.

3° La foi des Apôtres

Aux arguments du tombeau vide et des apparitions vient s'ajouter celui de la foi des Apôtres. Leur découragement, après la mort du Maître, était extrême ; et voici que quelques jours plus tard, tout était changé. Eux, que le crucifiement avait désemparés, timides et pusillanimes jusqu'à la lâcheté, paraissent maintenant au milieu de la foule et prêchent avec audace sous les yeux des pharisiens haineux et irrités. Et leur parole sera écoutée, leur témoignage sera pris en considération : ils réussiront à grouper autour d'eux une multitude de Juifs à qui ils feront partager leur foi et leur amour pour le Christ crucifié. Ils s'en iront, en dehors même de la Palestine, à travers l'empire romain, jusqu'à

*Constat
d'une trans-
formation*

(1) I Cor. XV, 8.

(2) Coss. II, 9.

Rome, étendre et propager le mouvement chrétien. De toute évidence, cette métamorphose suppose une cause. On ne bondit pas de l'accablement à l'enthousiasme, du renversement de ses espérances à la certitude de leur accomplissement, sans qu'il se soit produit quelque événement capable d'opérer la transformation. Cet événement fut pour les Apôtres la vue de leur Maître ressuscité.

Sa cause Les Apôtres ont vu leur Maître ressuscité : voilà le fait capital dans l'histoire des origines chrétiennes. Sans la croyance à la Résurrection, le drame sanglant du Calvaire n'eût pas seulement marqué le terme de la vie du Christ ; c'eût été le dernier mot de son entreprise et de son œuvre. Seule la foi au Christ ressuscité a pu sauver ce qui semblait perdu sans retour. Elle est indispensable à l'explication de la naissance de l'Eglise.

Ce fait nécessaire est d'ailleurs attesté par les documents les plus dignes de foi. Nous avons notamment pour nous renseigner sur les croyances des premiers jours les Epîtres de S. Paul, écrites dans les vingt ou trente ans qui suivaient la mort de Jésus, donc du vivant de ses disciples et témoins immédiats. Or, d'après S. Paul, toute la vie de l'Eglise, à cette époque primitive, repose sur la croyance que le Christ Jésus est ressuscité, qu'il est éternellement vivant à la droite de Dieu, d'où il viendra juger les vivants et les morts.

L'Ascension Jésus ressuscité n'avait pas repris son corps, trans-
(1) formé et glorifié, pour recommencer et continuer sa vie terrestre. Il devait monter corps et âme vers son Père. Quarante jours après sa résurrection, il apparut une dernière fois à ses Apôtres ; il leur ordonna de ne pas quitter Jérusalem avant qu'ils n'aient reçu l'Esprit-Saint, promis par le Père, il les bénit, s'éleva visiblement au ciel et fut dérobé à leurs regards par une nuée (1).

(1) Mc XVI, 19 ; Lc XXIV, 50-53 ; Act. I, 4-12 ;

On s'est étonné de ne trouver le prodige de l'Ascension rapporté que par S. Luc et S. Marc ; encore celui-ci ne fait-il que l'indiquer sommairement. S. Luc en parle brièvement en son évangile, mais plus en détail au livre des Actes. Les deux évangélistes apôtres sont muets et pourtant ils en avaient été les témoins. A vrai dire, ils le supposent dans leurs écrits. Ainsi dans S. Mathieu (2), Jésus est représenté comme tout-puissant au ciel et sur terre, établi dans la gloire éternelle. S. Jean fait dire au Maître après sa Résurrection : « Je monte vers mon Père » (3) et auparavant (4) : « Que sera-ce lorsque vous verrez le Fils de l'homme montant où il était tout d'abord ? » Dans l'Apocalypse, il suppose constamment que Jésus est assis sur le trône de la cité céleste. — La tradition apostolique, d'autre part, n'a pas de fait plus universellement reconnu et accepté. Ainsi, S. Pierre demeure convaincu que Jésus est monté aux cieux et il l'affirme dans ses discours et dans ses épîtres (5). S. Paul n'est converti que par une manifestation de Jésus glorifié, c'est-à-dire monté aux cieux et redescendu pour changer en agneau le loup terrible qui dévastait l'Eglise. Aussi, en plusieurs endroits de ses épîtres (6) fait-il allusion à l'Ascension du Seigneur ; dans la première à Timothée notamment, il dit que Jésus a été reçu dans la gloire de Dieu. — Comment dès lors expliquer ce silence des deux évangélistes témoins ? C'est que l'Ascension leur est apparue comme le corollaire simple et naturel de la Résurrection. Elle était pour eux la dernière des apparitions du Maître. Or, comme ils avaient négligé d'en rapporter bien d'autres, ils ont cru pouvoir pas-

(1) L'Ecriture ne marque pas expressément que l'Ascension eut lieu sur le mont des Oliviers, mais elle l'insinue dans le livre des Actes (I, 12). Toutes les traditions confirment le témoignage de S. Luc et, dès le début du VI^e s., sainte Hélène élevait au sommet du mont le sanctuaire où l'on vénère depuis lors le mystère de Jésus montant aux cieux.

(2) XXVI, 64 ; XXVIII, 18.

(3) XX, 17.

(4) VI, 62.

(5) Actes II, 32-33, 1^{re} ép., III, 22.

(6) Rom. VIII, 34, Eph. I, 20, II, 6, IV, 8, Col. III, 1.

ser sous silence celle-ci. Chaque fidèle savait que Jésus avait, un jour, dit aux siens son dernier adieu, pour prendre possession de l'éternel bonheur ; nul ne supposait que le ressuscité eût pu encore mourir. Or, s'il ne pouvait plus mourir, c'est qu'il était entré dans la gloire. » (1)

2^e SECTION

DOCTRINE DE JÉSUS

XIV

LE ROYAUME

Observations préliminaires

Qui dit doctrine suppose habituellement un système d'idées bien organisées et rigoureusement liées : tel n'est pas, à proprement parler, le cas ici. Les enseignements de Jésus sont distribués un peu au hasard des circonstances, à travers les narrations simples des Synoptiques, aussi bien qu'à travers les récits et discours plus élaborés de l'évangile de S. Jean. De plus, tous ces exposés se présentent avec un caractère fragmentaire et il s'en faut bien que leur enseignement reconstitué soit la reproduction intégrale des leçons du Maître. Enfin, toutes les questions y sont comme emmêlées, pénétrant les unes dans les autres, de sorte qu'on ne les dégage et systématise que par un travail d'abstraction. Ces réserves faites, il ne sera pas défendu de chercher dans les Evangiles comme un ensemble de vérités formant comme un corps de doctrine. Mais quel sera le point de dé-

(1) Le Camus, *Vie de Notre-Seigneur J.-C.*

part ? Celui que nous avons pris s'explique et se justifie par les considérations qui suivent :

Tout le monde admet que l'idée du Royaume occupait une large place dans la prédication de Jésus. « Après que Jean eut été mis en prison, Jésus vint en Galilée, prêchant l'évangile du royaume de Dieu » ; c'est en ces termes que S. Marc introduit le ministère du Sauveur. S. Mathieu écrit de même : « Jésus parcourait toute la Galilée, enseignant dans les Synagogues, prêchant l'évangile du royaume. » Pour S. Luc, le message de Jésus se ramène au royaume : « Il faut, dit-il aux foules qui veulent le retenir, que j'annonce aussi aux autres villes le royaume de Dieu, car je suis envoyé pour cela. » Les disciples, à leur tour, sont envoyés par le Maître « prêcher le royaume de Dieu ». S. Marc et S. Luc emploient l'expression « royaume de Dieu » ; S. Mathieu préfère la formule « royaume des cieux » ; d'autres fois il nomme le « royaume du Christ », ou simplement le « royaume ». Le mot n'est pas absent du quatrième évangile ; il n'y figure pourtant que trois fois pour donner place à la « vie éternelle ». Mais, s'il est manifeste que le Royaume est d'une grande signification dans l'enseignement de Jésus, il est également évident que le sens en varie largement dans beaucoup de passages. Est-il possible de tirer au clair des données qui ont l'air de se heurter ? Comment faut-il entendre le Royaume d'après l'enseignement de Jésus ?

I. — CE QU'IL N'EST PAS

Disons d'abord ce que n'est pas et ne peut pas être le royaume évangélique. Il n'a pas la prétention d'être un pouvoir terrestre. Jésus déçut en cela des espérances et des ambitions à peu près universelles autour de lui.

*Un royaume
terrestre*

Il suffisait de prononcer le mot de royaume de Dieu pour émouvoir les foules juives, réveiller en elles un monde de sentiments héréditaires, la fièvre de tous les rêves. On se croyait toujours le peuple élu, privilégié. On attendait encore la réalisation matérielle des promesses faites aux patriarches, et l'on espérait qu'un rejeton

*Attente
des Juifs*

de David apparaîtrait soudain pour restaurer son trône, assurer au peuple maintenant éprouvé une éclatante revanche.

des disciples Les disciples eux-mêmes n'échappent pas à cette hantise de la résurrection matérielle du royaume d'Israël. Chaque jour, ils concrétisent grossièrement devant Jésus l'idéal de son royaume surnaturel. Ils se disputent la prééminence dans ce futur Etat, ils se partagent les faveurs et les places, ils intriguent autour de lui ; ils l'interrogent. Par exemple, Jésus ressuscité ayant prescrit « de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre ce que le Père avait promis », les disciples demandent : « Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Les disciples d'Emmaüs, pareillement, ont espéré de Jésus de Nazareth, « prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple », que ce serait lui qui délivrerait Israël.

Enseignement de Jésus Quoi qu'il en soit, si autour de Jésus et jusque parmi ses disciples, l'âme juive rêve encore du rétablissement glorieux et définitif de l'autonomie d'Israël et du trône de David, il est sûr que pareille pensée reste étrangère à l'enseignement de Jésus. Plus les Apôtres s'obstinent dans leur espoir chimérique de domination, plus il travaille à leur désillusion. Le plus clair des récompenses qu'il leur promet, à eux qui ont tout quitté pour le suivre, ce sont des persécutions. Il ne leur cache, en aucune circonstance, qu'ils sont établis pour servir et non pour commander ; puisqu'ils veulent être les plus proches de lui, ils seront les plus sacrifiés. — Entre l'opinion régnante et l'idée du Sauveur, le contraste éclate à chaque page. Si besoin était d'une réprobation plus directe, on la trouverait dans sa réponse sur le tribut à payer. Les pharisiens demandent s'il est permis de payer le tribut aux Romains ; Jésus se faisant apporter un denier romain et montrant l'effigie de l'empereur et l'exergue leur pose à tous cette question : « De qui est cette image et cette inscription ? Ils lui dirent : de César. Et Jésus de reprendre : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » — Il ne laisse pas échapper une occasion d'élever au-dessus des vues

temporelles et du pouvoir terrestre l'esprit grossier de ce peuple. Vient le temps de se montrer sous les attributs de ce Messie dont il réalise en lui la promesse ; Jésus le fait de telle sorte que toute méprise est impossible. Il parcourt la route de Betphagé à Jérusalem sur une ânesse accompagnée de son ânon. Le peuple, il est vrai, s'exalte ; et jonchant le chemin de vêtements et de rameaux d'oliviers, il crie : « Hosannah au fils de David ! Gloire au plus haut des cieux ! Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur » ; mais la manifestation a un caractère si nettement pacifique que ses témoins se souviennent aussitôt de la parole du prophète : « Dites à la fille de Sion que son roi approche plein de douceur. » — C'est du reste le temps qu'il a choisi pour sa mort ; et l'on peut croire que le revirement de la foule, réclamant à Pilate le supplice de celui que, hier, elle portait en triomphe, tient beaucoup à cette déception. « Vous voulez donc crucifier votre roi ! » demande ironiquement le juge. Hélas ! vêtu d'un lambeau de pourpre, un roseau à la main, couronné d'épines, Jésus n'est alors que la dérision de la royauté. Il accepte et respecte pleinement la juridiction du gouverneur romain, parce que « son royaume n'est pas de ce monde ». Est-ce assez catégorique ?

II. — CE QU'IL EST

C'est donc que le règne de Dieu ne cherche pas à se substituer au règne de Rome. Il s'agit de bien autre chose. La pensée de Jésus est tout entière dominée par la grande opposition entre le royaume de Dieu et le royaume de ce monde. L'ennemi à combattre n'est point César, mais Satan, le perfide qui sème l'ivraie dans le champ du Père de famille, enlève la bonne semence et ébranlera même les ministres du Christ. Avec ses aides, les esprits impurs, il a établi son règne sur le monde dont il est le prince. C'est contre lui que Jésus doit élever sa domination, et cette préoccupation se retrouve à toutes les étapes de sa vie, au début, au milieu et dans les derniers jours.

*Un ordre
moral*

*Sens de la
tentation de
Jésus*

Les récits de la tentation nous donnent l'esquisse du programme messianique tel qu'il s'imposait à la conscience de Jésus dans les premiers jours qui suivirent son baptême, et nous disent quel a été le but essentiel de son œuvre, ses moyens d'action et l'usage qu'il doit faire de la puissance divine dont il dispose. Le Sauveur, après avoir été sollicité de s'imposer au peuple juif, en l'étonnant par des prodiges, est mis enfin en présence de tous les empires du monde, qu'il doit conquérir un jour. Il peut en devenir maître si, tombant devant Satan, il l'adore. L'adversaire avec lequel il doit lutter est donc Satan, cette puissance invisible et spirituelle qui gouverne le monde.

A cet empire universel du démon il opposera l'empire universel de Dieu ; à ce règne ancien, de nature spirituelle, puisqu'il est irréligieux et immoral, il substituera le règne spirituel aussi, mais religieux et moral de Dieu.

*des
exorcismes*

C'est aussi de ce point de vue que nous devons juger et comprendre toute une partie assez obscure en elle-même de l'activité de Jésus, son ministère des exorcismes. Le règne de Dieu progresse dans la mesure où Satan recule ; à chaque pas en arrière de l'ennemi correspond la marche en avant du royaume de Dieu. N'est-ce pas encore en connexion avec ce principe qu'il faut interpréter la vision du Sauveur, quand il suivait du regard ses soixante-douze disciples envoyés en mission contre les esprits mauvais ? Ils reviennent avec la joie et lui disent : « Seigneur, les démons eux-mêmes sont soumis en ton nom ». Jésus leur dit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. »

*des
paraboles*

Les paraboles surtout sont instructives à quiconque veut savoir la nature du royaume. Toutes ou presque toutes, quoique différenciées par le relief donné à certains points secondaires et par des aspects nouveaux, ont pour objet le mystère du règne de Dieu. « Leur donnée générale est que ce règne ne se fonde pas par une intervention subite de Dieu, par une manifestation irrésistible de toute sa puissance ; il s'établit dans les cœurs ; il s'y sème comme une semence ; il y croît silen-

cieusement, lentement, de lui-même ; puis il s'épanouit comme une tige qui se dresse enfin visible et riche de graines, mûre pour la moisson. » « Il en est du royaume de Dieu comme quand un homme jette de la semence en terre ; qu'il dorme, qu'il veille, la nuit, le jour, la semence germe et s'allonge sans qu'il sache comment (1). » De toute évidence, aux termes de ces instructions, le royaume en question est d'ordre religieux et moral.

Ce premier point défie toute discussion. Mais il ne dit pas assez, s'il est vrai qu'on rencontre encore dans les limites de son cadre deux théories extrêmes diamétralement opposées : l'une qui réduit le royaume prêché par Jésus à une réalité purement morale et spirituelle, la communion établie dès à présent par la rémission des péchés et réalisée par l'action salutaire du Christ en toute âme de bonne volonté (2) ; l'autre, qui projette à la fin des temps l'établissement du royaume annoncé qui consistera dans le renouvellement du monde et l'instauration d'une ère de justice et de bonheur parfait (3). Comme beaucoup d'erreurs, ces deux conceptions radicales renferment un élément de vérité ; mais elles le faussent par leur outrance même.

Deux théories extrêmes

Il n'est pas douteux, d'abord, que l'Evangile prêché par Jésus ait été « une grande espérance ». Aux regards des humbles, de ceux qui souffrent, de ceux qui sont écrasés par l'injustice, il a fait briller l'espoir d'un bonheur sans fin, d'un monde meilleur où règneraient la justice, l'ordre et la paix. Il a prêché la supériorité de la vie éternelle sur la vie terrestre et c'est en vue du royaume qu'il demandait à ses disciples de sacrifier au besoin tous les biens d'ici-bas. Si le royaume avait dû être réalisé immédiatement en chaque individu par la communion avec Dieu, on ne comprendrait pas que l'es-

Deux moments à distinguer : ère future

(1) Rose, Etude sur les évangiles, p. 113.

(2) La théorie du royaume purement intérieur ou spirituel a eu pour principaux champions Aug. Sabatier (Esquisse d'une philosophie de la religion) et A. Harnack (L'essence du christianisme).

(3) En France, le représentant le plus autorisé de cette opinion est M. Loisy.

pérance d'un renouvellement du monde ait tenu une telle place dans le christianisme primitif et que les chrétiens de l'âge apostolique aient vécu dans l'attente de la catastrophe finale et de la rénovation des choses. Son avènement ne sera pas le résultat de l'activité naturelle des hommes, ce sera un fait extérieur, œuvre de Dieu lui-même qui se produira subitement à l'heure providentiellement fixée et qui marquera la victoire définitive du bien sur le mal, de Dieu sur Satan. Il se réalisera pour tous les hommes vivants et morts. Les bons seront admis dans le royaume, à la table du festin. Quant aux méchants, chassés de la salle du banquet, ils seront précipités dans les ténèbres extérieures.

ère présente Incontestablement, le Royaume, d'après l'Evangile, présente un aspect eschatologique. Il n'aura toute sa plénitude, toute sa perfection, il ne réalisera toute sa raison d'être qu'à la fin du monde par la manifestation définitive et glorieuse de la justice divine. Mais ceci posé, il ne s'ensuit pas que le royaume de Dieu soit encore à fonder. Bon nombre de sentences et de paraboles le montrent comme une réalité déjà existante. « Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux est forcé, et ce sont les violents qui l'emportent. Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean. » « Jusqu'à Jean ce furent la loi et les prophètes ; depuis lors, le royaume de Dieu est annoncé, et chacun fait effort pour y entrer. » Par ces formules parallèles (1), Jésus marque clairement que le royaume de Dieu commence avec Jean ; à cette date les temps messianiques s'ouvrent, se substituant à l'ère de la loi et des prophètes qui désignent l'économie ancienne. Ailleurs, « interrogé par les Pharisiens quand viendrait le royaume de Dieu, Jésus leur répondit : Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. On ne dira point : Il est ici, ou il est là. Car voici, le royaume de Dieu est parmi vous. » (2)

(1) Mt. XI, 12-15 et Lc XVI, 16.

(2) Lc XVII, 20-21. « Nous ne croyons pas que la formule **regnum Dei intra vos est** soit correctement traduite par : Le royaume de Dieu est au-dedans de vous-mêmes. Jésus, en effet,

Au surplus, Jésus attribue à ce Royaume des conditions qui ne peuvent se réaliser que dans la vie présente. Il doit croître et grandir ; semblable au grain de sénevé qui devient un arbuste de grande taille ; il faut même qu'il franchisse les frontières de la Palestine, qu'il soit communiqué aux Gentils et s'étende à l'univers tout entier : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et seront à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ». En commentant la parabole de la semence, le Sauveur marque que le champ où sème le « Fils de l'homme est « le monde ». Mais ce monde admet le mélange des bons et des méchants (paraboles du bon grain et de la zizanie, des vierges sages et des vierges folles), la distinction des riches et des pauvres, l'existence du mérite et du démérite. Autant de leçons pour indiquer que le royaume de Dieu, avant d'atteindre sa consommation glorieuse dans le monde à venir comporte une première période, moins parfaite, dans les conditions présentes.

Ce royaume de Dieu, où l'on entre déjà présentement, *Aspect social* ne peut être que la société de ceux qui se préparent au royaume futur, c-à-d. l'Eglise chrétienne, placée au milieu d'un monde où les bons sont mêlés aux méchants, susceptible aussi d'accroissement et d'extension.

répond à une question des pharisiens ; il parle à des hommes qui restent par leur faute en dehors du « royaume de Dieu » ; par suite on ne voit pas trop comment le Sauveur pourra leur dire : Le royaume de D. est au-dedans de vous. Au contraire, le sens tout naturel paraît être le suivant. Dominés par une conception toute mondaine du « royaume », les pharisiens attendent quelque bouleversement politique, voire même quelque prodige céleste pour inaugurer l'âge messianique. C'est à ce point de vue qu'ils interrogent le Christ : « Quand donc va venir « le royaume de Dieu ? » Et Jésus corrige leur double erreur. Le royaume de Dieu n'est pas un royaume de gloire mondaine, mais un royaume d'abnégation et d'humilité. Le royaume de D. n'est pas une chose qu'il faut attendre comme à venir ; c'est une chose qu'il faut reconnaître comme présente. Le règne messianique est inauguré par le fait même de la prédication publique de J. C. et par le fait même du groupement des disciples de J. C. ». Y. de la Brière, Dict. apol. fasc IV, art. Eglise, p. 1229.

*Aspect
individuel*

Ici-bas encore, le royaume de Dieu peut être considéré sous un autre aspect. Jésus le représente, non plus comme une réalité extérieure et concrète, mais comme une réalité mystique qui s'introduit dans l'intérieur des âmes, y germe à la façon d'une semence, s'y développe et y fructifie. « Quiconque ne reçoit pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, dit-il, n'y aura pas entrée ». Pour entrer un jour dans le royaume, il faut donc commencer par le recevoir maintenant en soi-même. Le grain de blé, jeté par le semeur, se perd ou porte fruit, jusqu'à cent pour un, suivant qu'il tombe sur un terrain stérile ou fécond : ainsi, le royaume de Dieu, semé dans les âmes, y pousse et y grandit, dans la mesure où il y rencontre de bonnes dispositions. C'est le règne de Dieu s'établissant au fond des cœurs par la prédication de la bonne nouvelle et surtout par la mise en pratique de la perfection évangélique : royaume intérieur, spirituel et invisible, qui prépare et, d'une certaine manière, conditionne le royaume manifeste de la fin des temps.

Unité réelle

Il y a de tout cela dans le « royaume » révélé par Jésus. Si elles ne lèvent pas toutes les difficultés, les considérations qui viennent d'être faites ont du moins indiqué les divers points de vue auxquels il convient de se rapporter pour entrer dans l'intelligence des textes. Elles laissent voir, en même temps, l'unité qui règne dans la pensée de Jésus. Le royaume de Dieu, c'est d'abord cet état intérieur et nouveau de chaque âme, adoptant la bonne nouvelle que Jésus annonce. C'est ensuite la collectivité de ces enfants de Dieu, royaume terrestre et saint contre lequel est toujours armé le royaume des méchants, ayant les démons pour chefs. C'est enfin l'état triomphal et supra-terrestre de chaque âme bienheureuse et de la collectivité elle-même après la résurrection.

XV

LE PÈRE CÉLESTE

Est-il besoin de faire observer qu'on trouvera sur les lèvres de Jésus parlant de Dieu peu de raisonnements métaphysiques, peu de développements spéculatifs ? Sa religion est d'une forme essentiellement pratique où il n'y a qu'une chose qui compte : notre vie qu'il faut rendre meilleure. Aussi ne s'arrêtera-t-il jamais à prouver l'existence de Dieu : il se contente de l'affirmer quelquefois, de la supposer toujours. D'un autre côté, sa parole ne s'adressait pas à des esprits qui eussent tout à apprendre sur Dieu, comme les païens de l'hellénisme attardés à déchiffrer la loi des forces mystérieuses de la nature. La conscience juive devait à la révélation biblique cette incomparable avance d'avoir conçu depuis des siècles Dieu comme distinct de la nature, unique, personnel, maître et juge de l'homme. Jésus pouvait donc rappeler aux Sadducéens que Dieu s'était défini en disant : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob », sûr d'être bien compris. Son enseignement propre sera de le mettre en relief comme Père des hommes.

*Affirmation
concrète*

I. — SA NATURE

Pour Jésus comme pour le peuple d'Israël, il n'y a qu'un seul Dieu. Au scribe qui lui demandait lequel était le plus grand commandement, il reproduit la formule du Deutéronome commençant par ces mots : « Le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur », et l'auteur du quatrième évangile met dans la bouche du Maître cette déclaration : « la vie éternelle consiste à te connaître toi seul vrai Dieu et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ». On trouve d'autres passages dans lesquels l'épithète « unique » ou « seul » est directement appliquée à Dieu, réclamant pour lui une souveraineté sans

Unique

partage et un droit exclusif à l'hommage. Quelques-unes de ces expressions pourraient, à la vérité, s'interpréter au sens large : prises ensemble, toutefois, et dans le contexte, elles impliquent de la part de Jésus et des auditeurs la croyance en un Dieu unique. Et ce point d'ailleurs n'a jamais été sérieusement contesté (1).

Esprit

Ce Dieu est esprit. « Il ne saurait être ni vu de nos yeux, ni entendu de nos oreilles ». « Vous n'avez jamais ni entendu sa voix, ni vu sa figure ». Lorsque Jésus disait : « Il ne faut point jurer par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre parce que c'est l'esca-
Jeu de ses pieds », nul de ses auditeurs n'était tenté de réaliser ces symboles et de les traduire en anthropomorphismes. Le vrai Dieu habite dans les cieux : Notre Père qui êtes dans les cieux, dit le Maître. Cette parole exprime l'idée que Dieu réside et manifeste spécialement sa présence et sa gloire dans un monde supérieur, que les Ecritures nomment le ciel ou les cieux ; mais elle

(1) L'on peut se demander et l'on s'est demandé si la Trinité n'était pas au moins en germe dans l'Evangile. Un fait indiscutable et de vérification facile c'est qu'on trouve dans les évangiles — même synoptiques — les trois termes trinitaires ; mais l'expression de la consubstantialité ou unité de nature n'y est pas aussi claire. Le texte de Mt XVIII, 19 est décisif, s'il est, comme nous le croyons, authentique : « enseignez toutes les nations les baptisant au nom du Père et du Fils et du S. Esprit. » Dans cette formule, les personnes sont représentées comme distinctes, puisqu'elles sont énumérées successivement, séparées et unies à la fois par la conjonction « et » deux fois répétée, désignées par des noms, dont deux au moins s'opposent formellement ; mais elles sont unies par le lien de génération qu'expriment les termes de Père et de Fils, par la communauté de nature qu'insinue dans une formule où trois personnes sont nommées le singulier « au nom ». Cette communauté de nature est également supposée par l'action des trois personnes à titre de principe unique pour l'exécution d'une œuvre toute divine. Plus ample et plus profond, l'enseignement du quatrième évangile marque une avance sur celui des Synoptiques : pour lui, le S. Esprit est Dieu et se distingue soit du Père d'où il procède et qui l'envoie, soit du Fils qui l'envoie et en fait un médiateur auprès des Apôtres et des hommes ; mais tous trois sont unis dans une ineffable unité. Les Pères de l'Eglise et les théologiens n'ont eu qu'à synthétiser et qu'à expliquer pour avoir le traité de la Trinité.

n'exclut pas l'idée d'un Dieu présent partout ; notre Dieu est « aux cieux » et donc partout, puisque partout il y a des cieux. Il ne réside exclusivement ni au Garizim, ni même à Jérusalem. L'univers est sa demeure et il habite avec les hommes, assiste les âmes en prière dans le secret d'une chambre, révèle aux petits les mystères du royaume des cieux. C'est lui qui opère dans et par Jésus et c'est encore lui qui parlera dans ses disciples.

Surtout, pour Jésus, Dieu est amour. C'est le témoignage de S. Jean et ses divers écrits n'en sont que le commentaire (2). Tout ce que l'homme peut savoir de Dieu, de sa vie, de son être, de ses desseins, tout est résumé par lui dans les dernières confidences de Jésus à ses disciples, sous la forme, non d'une doctrine établie avec des arguments, des définitions et des divisions, mais d'un enseignement simple et vif exprimant de façon à être compris de tous ce que Jésus sentait, voyait, aimait. La même vérité ressortira avec éclat de l'étude qu'on va faire des rapports de Dieu avec les hommes.

Amour

II. — SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES

Créateur de l'homme, Dieu sera admis à lui demander des comptes un jour. « Il en sera comme d'un homme qui, partant pour un voyage, appela ses serviteurs et leur remit ses biens. Et à l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, à l'autre un, à chacun selon sa capacité et partit aussitôt » (2). Heureux celui qui, en l'absence du maître, fait fructifier le don qu'il a reçu et double son dépôt ! Mais malheur à celui qui, honteux presque de l'unique talent qu'on lui a remis, s'en va faire un trou dans la terre et l'y enfouir ! Quand le maître reviendra à l'improviste et quand sonnera l'heure du règlement des comptes, en vain le mauvais intendant alléguera pour sa réponse : « Seigneur, je savais que tu es

*Maître
libéral.*

*Paraboles
des talents*

(2) « L'Evangile de S. Jean, c'est le Sacré-Cœur de Jésus »
Newman, Sermons.

Mt. XXV, 14-27.

(2)

un homme dur, que tu moissonnes où tu n'as pas semé, et amasses où tu n'as pas répandu ; j'ai eu peur et je suis allé cacher ton talent dans la terre ; voici, prends ce qui est à toi. » Son maître lui répondit : « Serviteur méchant et paresseux, il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers, et, à mon retour, j'aurais retiré ce qui est à moi avec un intérêt. » L'enseignement caché dans cette parabole se retrouve fréquemment dans l'Evangile : Dieu est un maître qui compte et qui compte strictement. La piété juive la plus traditionnelle le voulait ainsi.

*du serviteur
impitoyable*

Mais l'Evangile a du nouveau, lorsqu'il attribue à Dieu une royale liberté dans la remise des dettes et dans le droit à payer plus que le salaire. Ici se place l'histoire du roi qui voulut se faire rendre les comptes de ses serviteurs. (1) « Quand il eut commencé à compter, on lui en amena un qui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, et que la dette fût acquittée. Le serviteur, tombant à terre, se prosterna devant lui et dit : Seigneur, aie patience envers moi et je te paierai tout. Emu de compassion, le Maître de ce serviteur le laissa aller et lui remit la dette. Mais ce serviteur étant sorti, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers et, le saisissant et l'étranglant, il disait : « Paie ce que tu me dois. » Son compagnon, tombant à terre, le suppliait disant : « Aie patience envers moi et je te paierai. » Mais l'autre ne le voulut pas et il le jeta en prison, jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette. On connaît le reste. Le maître rappela ce serviteur et lui dit : « Méchant serviteur, je t'avais remis en entier ta dette, parce que tu m'en avais supplié ; ne devais-tu pas aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi ? » Et son maître irrité le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette.

*des ouvriers
de la vigne*

Ailleurs c'est l'histoire des ouvriers que le Père de famille va louer sur la place à différentes heures du jour et

(1) Mt. XVIII, 21-35.

qu'il envoie à sa vigne (1). Etant convenu d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne. Et, sortant vers la troisième heure, il en vit d'autres qui étaient inoccupés. Et il leur dit : Allez aussi à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera juste. Et ils y allèrent. Et sortant de nouveau vers la sixième heure et vers la neuvième, il fit de même. Etant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient sur la place et il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ici toute la journée sans rien faire ? Ils lui répondirent : C'est que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez aussi à ma vigne. Quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelle les ouvriers et paie-leur le salaire en allant des derniers aux premiers. Ceux de la onzième heure vinrent et reçurent chacun un denier. Les premiers venant ensuite croyaient recevoir davantage ; mais ils reçurent aussi chacun un denier. Et en le recevant ils murmurèrent contre le Père de famille et dirent : Ces derniers n'ont fait qu'une heure et tu les traites à l'égal de nous qui avons supporté la fatigue du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : « Mon ami, je ne te fais pas tort ; n'es-tu pas convenu avec moi d'un denier ? Prends ce qui te revient et va-t-en. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. » La leçon de cette parabole est que, entre le maître et ses ouvriers, il existe un contrat : le maître doit le salaire convenu, et, le soir venu, ce salaire est payé à tous les ouvriers ; mais le maître ne veut pas savoir si les ouvriers ont tous commencé leur tâche à la même heure, et en cela il est magnifiquement libéral ; il réclame le droit de faire de son bien ce qu'il veut. La morale est dans le mot de la fin : « Vois-tu de mauvais œil que je sois bon ? »

L'on aperçoit clairement, à ce dernier trait surtout, qu'il y a, pour ainsi parler, quelque chose de changé dans le ciel. Dieu dans l'Evangile se révèle non plus seulement comme un roi ou un maître, si magnifique soit-il, mais comme un père.

Père

(1) Mt. XX, 1-15.

Jésus le proclame à toutes les étapes de son ministère. Il n'avait encore que douze ans, lorsqu'il faisait savoir à ses parents de la terre qu'il avait à s'occuper des choses de son Père ; et au moment d'expirer sur la Croix, vingt ans plus tard, c'est encore aux mains du Père qu'il remet son esprit. Partout où entre en jeu la relation personnelle entre lui et Dieu, Jésus n'emploie d'autre expression que celle de Père (sauf dans une exclamation d'ailleurs empruntée aux Psaumes : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?)

Dans ses prières il appelle Dieu son Père et même ce terme en trois versets de S. Mathieu est répété jusqu'à cinq fois. S. Jean n'est pas moins explicite (1).

Quel est pour Jésus le sens de cette expression ? Il faut le demander à sa parole et à ses actes. Il enseigne qu'il appartient à un père, même méchant, de donner de bons présents à ses enfants et à un Dieu absolument et immuablement bon de faire plus encore à ceux qui le prient. Il se dit prêt à donner le royaume du ciel au pauvre d'esprit et la vision de lui-même au pauvre de cœur ; en d'autres termes, il donnera le meilleur de ce qu'il a. Il exhorte ses auditeurs à rechercher cet esprit en vue de pouvoir devenir les fils du Père céleste et d'avoir part à sa perfection. D'un autre côté, la conduite de Jésus atteste ce qu'il entendait sous la paternité de Dieu qu'il devait manifester : fils d'un même Père et partant frère des hommes, il se montre tel, et ce fut par une véritable nécessité de sa sainte et aimante volonté qu'il fut l'ami des pécheurs. On ne saurait donc prétendre qu'au sentiment de Jésus la paternité fut en Dieu un caractère accidentel ou même simplement une métaphore.

Universel

Cette paternité embrasse tous les hommes. Samaritains et Juifs, publicains et pharisiens sont également enfants de Dieu. Le précepte : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui

(1) Le mot « Père » s'y rencontre 90 fois environ contre 5 en Mc, 17 en Lc et 45 en Mt, et à quelques exceptions près, toujours sur les lèvres de Jésus.

vous persécutent et qui vous calomnient » se base sur cette notion première de l'universelle paternité divine. Aimez-les « afin d'être les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil et qui fait pleuvoir sur les méchants aussi bien que sur les justes. » Les plus grandes tendresses sont en quelque sorte pour les plus coupables ou les plus faibles. Revêtant sa pensée des formes de la parabole, Jésus identifie Dieu à ce père de l'enfant prodigue (1), qui partage au fils ingrat le bien de famille auquel il n'a pas encore droit : il le laisse aller et dissiper on ne sait où les richesses de la vie. Instruit par la misère, le prodigue revient ; de loin son père le voit ; et courant à sa rencontre il se jette à son cou et le couvre de baisers. A peine prend-il le temps d'écouter l'acte de contrition du malheureux, qu'au risque de s'attirer le reproche de l'autre fils demeuré fidèle, il ordonne de tuer le veau gras et de préparer un festin en l'honneur de l'infortuné qui l'appelle encore du nom de Père : « Réjouissons-nous, s'écrie-t-il, car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie : il était perdu et le voici retrouvé. » C'est le même enseignement qu'on entend dans les paraboles de la brebis égarée (2) et de la drachme perdue (3). Et aux trois paraboles rapprochées par S. Luc convient la morale de la drachme perdue : « De même, je vous le dis, il y aura de la joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence », et aussi bien la morale de la brebis égarée : « Je vous le dis, il y aura de même plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Que les justes cependant ne soient ni inquiets, ni jaloux : « Mon enfant, tu es toujours avec moi et tout ce que j'ai est à toi », fait observer le père de famille au frère aîné, qui, à tort, se scandalise. Si le juste est fidèle, Dieu lui assure que sa Providence constitue autant pour l'homme un droit que pour le Père des cieux un devoir auquel il n'a jamais failli.

(1) Lc XV, 11-32.

(2) Lc XV, 1-7.

(3) Lc XV, 8-9.

Providence Comment ce Père s'occupe-t-il de ses enfants ? Il faudrait citer ici des pages entières de l'Évangile, encore qu'elles se trouvent dans toutes les mémoires (1). « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez ; ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ! Et quant au vêtement, pourquoi vous inquiétez-vous ? Considérez les lis des champs comme ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent, et cependant, je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Si l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, Dieu la revêt ainsi, combien plus vous-mêmes, gens de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc point et ne dites pas : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? Ou de quoi serons-nous vêtus ? Car c'est de tout cela que les païens se préoccupent. Votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le règne de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »

Le Pater Le Père céleste n'est pas seulement attentif à tous les besoins de ses enfants, mais son cœur ne résiste pas à la prière humble et confiante : « Demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert. Car qui demande reçoit, qui cherche trouve et à qui frappe on ouvre. Ou qui d'entre vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre ? Ou, s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc, vous qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ! (2) — Seulement, « en priant, ne multipliez pas les mêmes paroles comme les païens ; ils s'imaginent, en effet, que c'est par la

(1) Mt. VI, 25-33.

(2) Mt. VII, 7-12.

multitude des paroles qu'ils seront exaucés. Ne leur ressembliez pas ; car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le Lui demandiez. Ainsi donc vous prierez, vous : « Notre Père, qui es dans les cieux, que ton nom soit sanctifié ; que ton règne arrive ; que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; et pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal. (Ainsi soit-il.) »

Cette formule de l'Oraison dominicale est empruntée à S. Mathieu (1) ; S. Luc (2) la reproduit aussi, mais sous une forme plus abrégée ; il omet, en effet, — du moins d'après les plus anciens manuscrits, les versions latines et syriaques et les Pères occidentaux — la troisième et la septième demandes. Mais, de part et d'autre, la prière du Seigneur comprend, outre l'invocation, deux parties : les intérêts de Dieu sont énoncés dans la première et les intérêts du disciple fidèle dans la seconde.

« Notre Père qui es dans les cieux. » On oubliera que Dieu est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; on oubliera le Sinaï où Israël l'a rencontré, le temple qui fut sa demeure, et la montagne de Sion aussi bien que celle de Garizim, pour ne penser qu'aux cieux profonds d'où il nous voit en esprit et en vérité, comme il veut que nous l'y voyions. — « Que ton nom soit sanctifié. » Le « nom » de Dieu exprime son essence infinie, en tant qu'il nous l'a révélée : demander que ce nom soit sanctifié, c'est implorer que le Seigneur soit honoré en tous lieux et en toutes actions. — « Que ton règne arrive » ; entendez le vœu de réalisation du règne de Dieu ici-bas, le désir de son développement intensivement et extensivement, dans le plus grand nombre de membres et dans les meilleures dispositions de chacun. — « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Au ciel, les anges et les saints accomplissent parfaitement la vo-

*Analyse
et commen-
taires*

(1) VI, 9-15.

(2) XI, 1-4.

lonté de Dieu : qu'il serait à souhaiter que les hommes sur terre obéissent avec la même fidélité !

« Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Des graves intérêts de Dieu, la prière passe sans transition aux besoins des hommes, et elle mentionne en tête les besoins temporels, dont le pain est ici l'emblème. Les manuscrits de S. Mathieu portent le pain « super-substantiel » ; ceux de S. Luc disent : le pain « de chaque jour ». Au seul point de vue textuel il est difficile de choisir ; la Vulgate a consacré la dernière leçon pour la pratique commune. — « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Dieu veut bien remettre nos dettes, — c'est-à-dire nos péchés — mais à la condition de remettre nous-mêmes : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » « Et ne nous induis pas en tentation » : formule qui rend un hébraïsme et que la piété chrétienne a parfaitement interprétée. Dieu est censé induire en tentation, lorsqu'il laisse quelqu'un entrer en tentation. — « Mais délivre-nous du mal. » Les Pères grecs ont traduit un peu différemment : délivre-nous du « méchant », et le « méchant » désignerait alors Satan. Les deux sens sont également autorisés au point de vue de la grammaire et des textes parallèles ; ils sont d'ailleurs également faciles à saisir.

Telle est la prière nouvelle ; on ne saurait la méditer sans être frappé de la richesse inépuisable de ses aperçus. « Dans ce peu de paroles, combien d'oracles disséminés chez les prophètes, les apôtres, et dans les évangiles ! Que d'instructions du Seigneur ! Que de paraboles, d'exemples, de préceptes ! Combien d'obligations exprimées à la fois ! Hommage rendu à Dieu par le titre de Père ; témoignage de foi glorifiant son nom ; marque de soumission en soupirant après l'accomplissement de sa volonté ; acte d'espérance en hâtant de nos vœux l'avènement de son règne ; demande de la vie dont le pain est l'aliment ; aveu de nos péchés en im-

plorant le pardon ; précautions contre les dangers de l'âme en sollicitant la protection divine. » (1)

Comme tout cela nous mène loin de la philosophie païenne pour laquelle Dieu n'était qu'un être trop souvent vague ou fait à la mesure de nos passions; loin même de la théodicée juive qui présentait Dieu comme un maître sans cœur et sans entrailles devant lequel l'humanité se prosternait atterrée ! L'essence vraie de Dieu révélée au monde par Jésus-Christ inaugure entre l'âme et son Créateur des relations toutes d'amour et de confiance. L'esprit de servitude qui était celui de la loi juive, l'esprit de crainte s'évanouit, et nous sommes initiés à l'esprit d'adoption en qui nous crions nous aussi vers le ciel : Abba, Père.

*Un esprit
nouveau*

XVI

L'HOMME NOUVEAU

Dans l'enseignement de Jésus, la doctrine sur Dieu et la doctrine sur l'homme sont étroitement liées : elles se compénètrent si bien qu'on dirait parfois deux aspects d'une même vérité fondamentale. L'idée d'un Dieu père entraînant nécessairement pour les hommes celle d'une relation filiale engageait déjà la question. Elle établissait dès le principe que l'homme est à part des autres créatures : « Combien un homme ne vaut-il pas plus qu'une brebis ! » ; que sa grandeur vient du dedans et non du dehors : « Que servirait à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme ? ou que donnerait un homme en échange de son âme ? » ; que la règle de sa vie doit tendre à la perfection :

*Du point de
vue moral
et religieux*

(1) Freppel, Tertullien, t. I, p. 366.

« Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » Autrement dit, Jésus envisage l'homme non du point de vue psychologique, mais du point de vue moral et religieux ; il le voit et l'analyse en quelque sorte dans son rapport avec Dieu, préoccupé de fixer avant tout en quelle mesure il correspond à son idéal et le réfléchit dans sa vie, non seulement pendant les quelques années de sa vie terrestre, mais jusque dans l'éternité d'où il vient et où il va. Pas plus que pour la question de Dieu, l'on ne doit attendre ici un corps de doctrine bien liée, suivant les procédés d'une rigueur didactique. Nous considérerons l'homme nouveau successivement dans sa destinée et dans la loi de son action.

I. — SA DESTINÉE

Etat primordial de péché En dépit de certaines déclarations qui distinguent des justes et des injustes, des bons et des méchants, Jésus n'en considère pas moins comme livré au péché l'ensemble des hommes, sans en excepter ceux qui l'honorent le plus par leur conduite. En présence d'un Israélite, fort honnête apparemment, qui se rend le témoignage d'avoir accompli la Loi dès sa jeunesse, il déclare que « Dieu seul est bon » ; il réclame de ses disciples qu'ils sollicitent le pardon de leurs offenses ; à plus forte raison les ennemis du royaume sont-ils pécheurs. « Le cœur des hommes est une source impure d'où sortent les mauvaises pensées : vols, impudicités, homicides, adultères, cupidités, méchanceté, fraude, dissolution, œil mauvais, calomnie, orgueil, folie. » Telle est sa malice native que même l'activité bénie du Christ sur la terre devient une occasion de péché : « Heureux, dit-il, celui qui ne sera pas scandalisé en moi ! » Voilà l'homme à son point de départ dans le monde.

Conversion nécessaire Un changement complet s'impose à celui qui veut être « fils du royaume ». « Je vous le dis en vérité, déclare le Sauveur à ses disciples, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Dans cette œuvre de transformation, Dieu et l'homme auront leur part de collaboration nécessaire. La première condition, c'est que Dieu pardonne : et l'Évangile tout entier proclame ce pardon. S'il ne dit pas expressément ce qu'écrivait S. Paul : « Dieu était dans le Fils se réconciliant le monde », il l'insinue en plusieurs endroits : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » « Dieu pardonne parce qu'il est ému de compassion. » « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. » Communiquée par Jésus-Christ, la grâce divine, indépendante de tout mérite de l'homme, ne se mesure pas aux différences de castes. C'est à tous que s'adresse l'appel miséricordieux du Sauveur, et ses bienfaits vont à tous indistinctement, sauf à se mettre dans les dispositions requises.

Quelles sont ces dispositions ? Jésus a comparé l'âme à un champ qu'on enseme ; et tout le monde connaît cette parabole (1) dans laquelle il distingue trois sortes de terrains stériles et signale les écueils à éviter. D'après la clef qu'il en a lui-même donnée, la parabole du semeur doit s'interpréter ainsi : « Lorsqu'un homme écoute la parole du royaume et ne la comprend pas, le malin vient et enlève ce qui a été semé dans son cœur ; c'est ce qui a été semé le long du chemin. Ce qui a été semé dans les endroits pierreux, c'est celui qui entend la parole et la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racine en lui-même, il ne tient qu'un temps ; et vienne une tribulation ou une persécution à cause de la parole, aussitôt il est scandalisé. Ce qui a été semé dans les épines, c'est celui qui entend la parole ; mais les soucis du siècle et les séductions des richesses étouffent cette parole, et elle devient stérile. Ce qui a été semé dans la bonne terre, c'est celui qui entend la parole et la comprend ; il porte des fruits : et un (grain) en donne cent, un autre soixante, un autre trente (2).

En face de la puissance divine se dresse une puissance mauvaise qui travaille à semer l'ivraie dans le champ

*Condition
de la lutte*

(1) Mt. XIII, 4-9.

(2) Mt. XIII, 19-23.

du Père de famille ; et ce n'est qu'au prix de luttes terribles qu'on arrive à s'en rendre maître. « Le royaume des cieux souffre violence et il n'y a que les violents qui l'emportent. » Ainsi la lutte constitue l'état terrestre des véritables enfants de Dieu. Jésus fait de l'effort le principe même de la vertu.

*La vie de
l'âme*

Son but, c'est la vie. « Fais cela et tu vivras. » Le sacrifice est « la voie étroite » qui mène à la vie. Par le détachement des biens de la terre, à cause de Jésus, les fidèles obtiendront la vie ; ils l'ont même déjà, parce qu'elle commence réellement dans le présent. En disant : « Suis-moi, et laisse les morts ensevelir les morts », le Maître laisse entendre que les disciples sont dès maintenant en possession d'une nouvelle et plus haute vie. Ils sont les vivants, eux, en opposition avec les enfants de ce monde qui sont morts spirituellement. Dans le quatrième évangile, l'idée de la « vie » est beaucoup plus en vue que dans les Synoptiques. On sait en quels termes S. Jean expose le but de son ouvrage : « Ceci a été écrit pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, en croyant, vous ayez la vie en son nom. »

Sa nature

Mais qu'est-ce donc que cette vie dont il s'agit ? On en chercherait vainement une définition formelle ; la vie ne se définit pas ; elle se montre plus qu'elle ne se démontre. Selon S. Jean, la vie que le Christ apporte au monde n'est autre que l'union à Dieu par la grâce. « De même que le Père a la vie en lui, de même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » ; et cette vie qui est lui-même, il a le pouvoir de la communiquer aux hommes qui croient en lui et qui l'aiment. Ils demeurent en lui et lui en eux. Il est à la créature issue de lui ce qu'est le tronc à la branche qu'il vivifie. Si, loin du Fils unique du Père, il n'y a pour l'homme que déchéance, la vie en Jésus est au contraire affranchissement, pureté, force, paix inaltérable, joie débordante, en un mot la somme de tous les biens auxquels notre cœur aspire. Elle tend, de plus, à s'extérioriser, source qui jaillit comme en un jardin de Dieu dans l'âme du fidèle, fleuve qui se répand au loin pour fertiliser le

monde de ses larges et salutaires eaux. Enfin, telle est sa force d'expansion qu'elle déborde le cadre étroit des réalités terrestres et qu'après avoir pénétré et renouvelé les âmes, elle transforme les corps eux-mêmes en les ressuscitant dans la gloire au dernier jour.

Cette vie ne se termine pas, en effet, à la mort : nos quatre évangiles sont d'accord pour en témoigner. Dans les Synoptiques, d'abord, l'enseignement de Jésus sous-entend toujours une vie consciente au-delà du tombeau : impossible d'expliquer sans cela le ton de ses discours, les inductions de ses paraboles, les sanctions de ses encouragements et de ses blâmes, la valeur comparée qu'il établit entre les choses du ciel et celles de la terre. En l'admettant, il ne faisait du reste qu'adopter une croyance admise par ses contemporains.

Son immortalité

Peut-on même fixer une durée à cette vie nouvelle ? Sera-t-elle permanente ou temporaire seulement ? Les Synoptiques n'ont à ce sujet que peu d'indications expresses ; du moins faut-il reconnaître qu'elles sont très précieuses. Telles sont : la déclaration de S. Mathieu fondant la perpétuité de l'Eglise : « les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle », et la profession de la pérennité de sa parole : « le ciel et la terre passeront ; mes paroles, elles, ne passeront pas. » La perpétuité de l'Eglise entraîne celle de ses membres, et la pérennité de la parole celle de ses auditeurs. Heureuse ou malheureuse, c'est la vie éternelle au ciel comme en enfer. L'idée d'une fin absolue au delà de laquelle il n'y a rien est aussi étrangère au quatrième évangile qu'aux trois autres. Les témoignages surabondent : « Celui qui croit en moi, dit Jésus, ne mourra pas... Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif... Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Dans sa prière sacerdotale, il demande que tous ses disciples soient un, comme il est un avec son Père, et qu'ils soient avec lui là où il est, pour l'éternité. Ceux qui ont fait le mal ressusciteront comme ceux qui ont fait le bien ; mais leur sort, dans la vie future, sera totalement différent. Les bons, dans la gloire du royaume des cieux, recevront une ré-

compense abondante ; et cette récompense sera de voir, d'aimer et de bénir Dieu ; la vie des autres sera le remords, le « ver » — le mot se trouve jusqu'à trois fois dans le texte sacré, — « le feu » — le mot est sorti jusqu'à onze fois de la bouche du Seigneur.

II. — SA LOI

Le Code nouveau

1° Par opposition à la loi ancienne

Le Sermon sur la montagne (1) est au Nouveau Testament ce que la législation du Sinaï était à la théocratie de l'Ancien. La loi nouvelle y est promulguée dans ses rapports avec l'ancienne et en elle-même. Jésus n'est pas venu abolir la loi juive, mais l'accomplir, la parfaire. (2) On le voit appliquer ce principe général à certains

(1) Faut-il voir dans ce sermon une reproduction littérale et entière du discours du Seigneur ? Les plus graves interprètes ne l'ont pas cru, et tout appuie leur sentiment : la forme concise des idées, l'abondance des maximes, les brusques transitions, les images et les paraboles à peine indiquées. Ce n'est pas ainsi qu'en usait le divin Maître. Puisque, de toute évidence, Mt. n'a pas cherché à mettre dans ses récits un ordre rigoureux, on peut bien supposer qu'il n'a pas entendu en établir davantage dans ses discours. De même qu'il groupe ensemble, uniquement parce qu'elles ont un sens analogue, des paraboles (ch. XIII) qui ont dû être séparées par divers incidents, ainsi il a pu réunir en une grande thèse morale des fragments divers se rattachant au développement de la vie spirituelle. Tel qu'il est rapporté par Mt., le sermon sur la Montagne présente un plan simple et bien ordonné. Outre une introduction et une conclusion historiques, il contient trois parties distinctes : un exorde V, 3-16, le corps du discours VI, 17-VII, 23 et un épilogue VII, 24-27. Il y a tout lieu de croire que Luc VI, 17-49 n'en est qu'un rappel, en abrégé ; de part et d'autre, c'est le même auditoire, le même exorde, des maximes et des images toutes semblables, la même conclusion enfin, suivie du même miracle. Seulement Lc est plus bref : il expose à son ch. XI ce qui fait l'objet du ch. VI de Mt. et omet ce qui concerne la Loi et n'intéresse que les Juifs.

(2) La question des rapports de la loi mosaïque avec l'évangile de J. C. a soulevé de nombreuses difficultés. Cela tient à l'apparence contradictoire de certaines déclarations. Les uns sont en faveur du maintien de la Loi : « Ne croyez pas, a dit Jésus, que je sois venu abroger la loi ou les prophètes :

préceptes particuliers, tels que le *meurtre* et la *colère* : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point : celui qui tuera sera punissable par le jugement ; celui qui dira à son frère : imbécile ! sera punissable par le sanhédrin ; et celui qui lui dira : fou ! sera passible de la géhenne de feu » ; — l'*adultère* et la *concupiscence* : « il a été dit : Tu ne commettras point d'adultère ; mais moi je vous dis que quiconque regar-

je suis venu, non pour abroger, mais pour accomplir. Car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera, que tout ne se fasse. » Ainsi la Loi doit être éternelle, comme le ciel et la terre, et maintenue jusque dans ses moindres prescriptions : « Celui qui violera l'un de ces commandements les moindres sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux » En revanche, plus nombreuses encore sont les déclarations attestant que Jésus, loin de considérer le mosaïsme comme éternel l'a abolit ou le transforme. Il prédit la ruine du Temple et ajoute : « Il y a ici quelque chose de plus grand que le temple. » Son attitude est aussi indépendante en face du sabbat et des purifications légales. D'après S. Jean « l'heure approche et elle est déjà venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ». Les Synoptiques n'ont pas de déclaration aussi formelle. Mais en des allégories assez clairement transparentes, ils notent des indications qui suffisent. « Personne, lit-on dans Mt. IX, 16-17 ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit... et on ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres » Et le contexte nous oblige à comprendre comme s'il y avait : la loi est le vieil habit qu'il faut renouveler et non rapiécer ; l'Evangile est le vin nouveau qu'il ne faut pas mettre dans des cœurs séniles, mais dans des cœurs neufs. — Voilà l'opposition dans toute sa rigueur : que penser ? D'abord, « rappelons-nous que les logia du Sauveur sont conditionnés par la circonstance où ils ont été prononcés et qui souvent ne nous est point indiquée, par la question à laquelle ils sont une réponse et qui souvent ne nous est pas connue : il leur arrive ainsi de sembler être des affirmations générales, alors qu'ils ont un sens particulier » (Batiffol, Enseign. de Jésus p. 57) Jésus ici ne considère la Loi qu'au point de vue moral, en tant qu'elle est l'instrument de la justification. Les préceptes qui se rapportent aux observances et aux rites n'entrent pas dans sa perspective. Ceux-ci qui sont de tradition humaine sont périmés ; celle-là qui émane de Dieu subsiste, mais comme incomplète, imparfaite. Jésus vient pour « l'accomplir », pour en dégager le contenu idéal de la forme positive et matérielle dans laquelle elle était en quelque sorte figée. Aussi dit-il en s'adressant à ses disciples : « si votre justice ne l'emporte pas sur celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ».

de une femme pour la convoiter a déjà commis un adultère dans son cœur » ; le désir mauvais est provoqué par les occasions ; Jésus prescrit de les fuir en termes d'une inexorable sévérité : « Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse et que ton corps entier ne soit pas jeté dans la géhenne. Et si ta main droite te scandalise, coupe-là et jette-là loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse et que ton corps entier n'aille pas dans la géhenne » ; — le *divorce* : « Il a été dit : que celui qui renverra sa femme, excepté pour cause d'adultère, la rend adultère ; et celui qui épouse une femme renvoyée commet un adultère (1) » ; — le *serment* : « Il a été dit : tu ne parjureras point, mais tu l'acquitteras envers le Seigneur de tous tes serments. Mais moi je vous dis de ne point jurer du tout... que votre parole soit : oui, oui, non, non ; ce qu'on dit de plus vient du malin » ; — le *talion* : « Il a été dit : œil pour œil, dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre ; — l'*amour des ennemis* : « Il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis (faites du bien à ceux qui vous haïssent) et priez pour ceux qui vous persécutent (et qui vous calomnient) afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

2° *En lui-même*

La même antithèse se poursuit, lorsque Jésus venant à considérer la justice nouvelle en elle-même, déclare que sa pratique ne doit pas être, comme chez les pharisiens, un acte d'ostentation. Dieu aime la *sincérité* : « Veillez donc à ne pas faire (vos œuvres) de justice devant les hommes pour en être regardés ; autrement, vous n'avez point de récompense auprès de votre Père

(1) Les théologiens catholiques ont interprété le renvoi de la femme permis par Mt. comme une séparation de corps ; ils font intervenir dans leur explication un autre texte de Mt. XIX et surtout Pl 1^{re} Cor. VII, 10 et 11.

qui est dans les cieux ». Il étend ce principe : à *l'aumône* : « Quand tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et les rues, afin d'être glorifiés par les hommes... Mais quand tu fais l'aumône, que la main gauche ignore ce que fait la main droite, afin que ton aumône soit secrète, et ton Père qui voit dans le secret te le rendra ; à la *prière* : « et quand vous priez, vous ne serez pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux coins des rues pour être vus des hommes... Mais quand tu pries, entre dans ta chambre et ayant fermé ta porte, prie ton Père en secret... ; au *jeûne* : « Quand vous jeûnez, ne prenez pas l'air triste comme les hypocrites ; ils défigurent en effet leur visage, afin qu'il paraisse aux hommes qu'ils jeûnent... Mais quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, afin de ne pas montrer aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui est (présent) dans le secret... »

C'est de la droiture, de la conscience et de l'élévation des vues que dépend la rectitude morale et la perfection de la conduite, comme c'est du regard ou du bon état des yeux que dépend la bonne direction de tous les mouvements, ainsi que l'usage régulier de tous les membres. « La lampe du corps, c'est l'œil. Si ton œil est sain, tout ton corps sera lumineux ; mais si ton œil est mauvais, tout ton corps sera ténébreux ».

En ce qui a trait aux biens de ce monde, « ne vous amassez pas de trésors sur la terre où mites et rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel... Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » « Nul ne peut servir deux maîtres..., vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » Les membres du royaume nouveau n'ont pas à se mettre trop en peine des nécessités de la vie quotidienne ; mais que, confiants en la Providence, ils cherchent premièrement le royaume de Dieu et sa justice, le reste sera donné par surcroît.

Vis-à-vis de votre prochain, « ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Car du même jugement dont vous jugez, on vous jugera ; et de la même mesure dont

vous mesurerez on vous mesurera. Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ?... Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton œil et alors tu verras pour ôter la paille de l'œil de ton frère... Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi vous-mêmes. »

La prière est un devoir, et toute prière confiante et persévérante sera exaucée. Que l'on prenne garde, toutefois, de se méprendre : les œuvres sont le complément indispensable de la foi : « Ce n'est pas quiconque me dit : Seigneur ! Seigneur ! qui entrera dans le royaume des cieux... Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? N'avons-nous pas chassé des démons en ton nom ? et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en ton nom ? Et alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui faites l'iniquité ». Pratiquer est aussi nécessaire que croire, et pour entrer au ciel, chacun devra établir qu'il a généreusement fait l'un et l'autre.

C'est pourquoi — ajoute Jésus concluant son magnifique discours — quiconque entend ces paroles que je dis et les met en pratique sera semblable à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. Et la pluie tomba et les torrents vinrent et les vents soufflèrent et se jetèrent contre cette maison et elle ne s'est point effondrée ; car elle était fondée sur le roc. Et quiconque entend ces paroles que je dis et ne les met pas en pratique sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Et la pluie tomba et les torrents vinrent et les vents soufflèrent et se précipitèrent sur cette maison ; et elle s'est effondrée et son effondrement a été grand.

L'essentiel du Sermon sur la montagne est là ; s'il ne donne pas le code complet de la morale du Christ, c'en est du moins un chapitre capital.

*Le précepte
de l'amour*

Ce qui distingue par dessus tout la morale nouvelle, c'est la place qu'elle donne à l'amour. S. Luc (1) raconte

(1) 'X, 25-29, Mt. XXII, 34-40, Mc XII, 28-34.

qu'un docteur de la loi posa un jour cette question à Jésus : « Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? Et Jésus de répondre : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même. » « Là sont la Loi et les prophètes. » Tous les préceptes aboutissent à ce commandement souverain.

Aimer Dieu d'abord. Jésus a peu commenté ce précepte qu'il appelle « le premier et le plus grand » des commandements. Mais la piété chrétienne depuis vingt siècles en s'y appliquant en a tiré des merveilles de lumière. Pourquoi aimer Dieu ? Parce qu'il est notre Père. Il se révèle comme un cœur pareil au nôtre, mais parfait, magnifiquement généreux, et c'est d'un tel cœur qu'il nous aime individuellement. Là est pour le chrétien l'obligation qui s'impose à lui de l'aimer et de faire sa volonté. Interrogé sur la façon dont il entendait être aimé, Jésus a maintes fois répondu : « Celui-là m'aime qui tient et observe mes commandements. » L'obéissance à sa volonté, voilà le criterium vrai de l'amour : où elle manque l'amour est suspect ; où elle existe, il y a toute garantie qu'on l'aime.

de Dieu

Aimer le prochain ensuite. Jésus dit de ce précepte qu'il est le second, « mais semblable au premier », dont il découle d'ailleurs en ligne droite : celui qui aime véritablement Dieu ne peut pas ne pas aimer son prochain. Comment haïr celui que Dieu aime ? Si Dieu est bon pour les méchants, comment ne le serions-nous pas ? « Soyez donc miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux. » L'amour du prochain en Dieu qui l'aime, dès lors qu'il s'inspire de cet exemple, ne connaît plus les limites de la sagesse humaine. Dans le message évangélique, l'ennemi n'existe que pour être aimé : l'étranger ou le maudit, le publicain, le Samaritain portent désormais le nom pacifique de prochain.

du prochain

La bonté va jusqu'à s'oublier. « Donne à quiconque te demande et si l'on prend ton bien ne réclame pas. » « Celui qui te prend ton manteau, ne l'empêche pas non plus de prendre la tunique. » « Si quelqu'un te met à

*jusqu'à
l'abnégation
de soi*

la corvée pour un mille, fais-en deux avec lui. » « A celui qui te frappe sur une joue, présente aussi l'autre. » Le précepte intentionnellement dit plus pour faire entendre moins. Et c'est encore une vue parmi les plus profondes que l'amour du prochain pour être sincère doit s'allier à l'humilité. La recherche de soi et de la satisfaction de sa vanité dans les préséances ou dans les titres est une misère dont Jésus s'applique à détacher ses disciples. « Pour vous, ne vous laissez point appeler Rabbi, car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères. Et ne donnez à personne sur la terre le nom de père, car vous n'avez qu'un seul père, celui qui est dans les cieux. » Ce n'est pas assez, car cette égalité serait encore une occasion d'orgueil. L'homme ne sera guéri de l'éternelle tentation de se préférer au prochain et de s'élever au-dessus de lui que par l'application passionnée qu'il mettra désormais à se faire le serviteur de tous. « Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. »

Les conseils Au-dessus des préceptes il y a les conseils. Au jeune homme qui a observé tous les commandements avec fidélité depuis sa jeunesse et qui demande ce qui lui manque encore, Jésus dit : « Si tu veux être parfait, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, puis viens et suis-moi. » Quelques auteurs en ont inféré que la perfection consiste à se dépouiller de ses biens, à les distribuer aux pauvres, à suivre Jésus pour être pauvre comme lui. C'est là une interprétation qui rétrécit et mutilé l'Evangile. Si tel était le cas, les riches seraient condamnés en tant que riches, les pauvres sauvés en tant que pauvres ; autrement dit, le Père céleste ne serait plus le Dieu « qui regarde au cœur ». Assurément, Notre-Seigneur fait peu de cas des biens terrestres ; il en signale volontiers l'inutilité et les dangers. Mais pourquoi est-il « si difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu ? Uniquement parce qu'ils ont une tendance « à se confier » dans la richesse. La lettre tue, l'esprit vivifie ; et l'esprit est aussi bien le sentiment du réel et de la vie qui corrige ce que les sentences évangéliques ont souvent de paradoxal dans leur expression verbale. C'est

dans le même esprit qu'il convient de recevoir ce qui est écrit de la mortification et de la virginité. Jésus aime la vie, toute la vie, à l'exception de celle qui se fait l'esclave du corps. Notre corps devient alors notre ennemi au même titre que les richesses et que la terre, plus même parce qu'il nous touche de plus près. Des maximes comme celle-ci : « Si ton œil te scandalise, arrache-le, si ta main droite te scandalise, coupe-la », n'ont pas évidemment la rigueur qu'un littéralisme épais serait tenté de leur prêter. On doit les entendre en fonction de la pensée organique de l'Evangile qui se manifeste ailleurs et qui est une pensée d'amour ordonné. L'ascétisme, dont la pauvreté et la continence sont deux aspects, a encore pour expression l'abstinence, le jeûne réglé. Le christianisme adoptera un jour spontanément ces pratiques, mais il est remarquable que l'Evangile n'en contient nulle part le précepte. Jésus s'assoit à la table des riches et mange ce qu'on lui présente. C'est donc se tromper que de prétendre que les moines seuls imitent le Christ et que la vie chrétienne a son expression vraie dans l'exercice de la profession religieuse. Autre chose est le précepte, autre chose le conseil.

Les philosophes de nos jours exaltent à l'envi la dignité de l'homme ; l'Evangile l'avait déjà proclamé avant eux, et avec quelle supériorité ! Parce qu'il est le fils du Père céleste, le plus petit enfant a droit au respect. Comme l'enfant, la femme est grandie, sur le même rang que l'homme ; car son âme a la même vocation ; la pécheresse même a sa dignité, étant capable de se convertir. D'autre part, le progrès ici n'a pas d'autres limites que l'infini : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Et voilà par où la pensée de Jésus sur l'homme nouveau va rejoindre celle qu'il a du Père céleste et du Royaume. « En réalité, — dit un critique protestant, — ces trois termes : Dieu, l'âme, le royaume coïncident, car le royaume de Dieu n'est autre chose, en dernière analyse, que le trésor de l'âme possède en Dieu. » Le même auteur voudrait réduire à ces trois chapitres tout l'essentiel de la doctrine évangélique ;

*Eminente
dignité de
l'homme
nouveau*

mais l'Evangile s'y oppose en nous montrant la raison de tout cet enseignement dans la personne même du Christ, continué jusqu'à la fin des temps par l'Eglise.

XVII

JÉSUS : SA PERSONNE

*Grande
variété de
titres*

Qu'est-ce que Jésus aux termes de l'Evangile ? Pour répondre, l'historien doit se contenter d'étudier la conscience du Sauveur dans l'opinion de ceux qui l'entourent ou dans ce qu'il a déclaré de lui-même et des relations de sa personne avec le royaume qu'il vient fonder. Aux yeux de la multitude, il passe pour un prophète et l'un des plus grands, Jérémie, Elie ou Jean-Baptiste et cette impression naît principalement à l'occasion de ses miracles (1). Jésus ne répudie pas ce titre, mais la tradition chrétienne ne l'adoptera pas. Il se laisse dire aussi qu'il est le Christ. Lui-même appelle Dieu son Père et se nomme son Fils. Enfin, surtout au début de sa carrière, il s'intitule le Fils de l'homme. Que peut

(1) Le qualificatif est cher à Lc plus particulièrement. A Naïm, Jésus ressuscite le fils d'une veuve et l'évangéliste écrit : « Tous furent saisis de crainte et ils glorifièrent Dieu disant : « Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple » Chez un pharisien, une pécheresse vint arroser de parfums les pieds du Sauveur ; le pharisien s'en scandalise : « Si cet homme était prophète, il saurait qui et de quelle espèce est la femme qui le touche. » Les disciples d'Emmaüs parlent de Jésus de Nazareth comme « d'un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. » Toutefois, Lc n'est pas le seul à noter cette impression des foules et des scribes. Mt. racontant l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, ajoute ce trait qui lui est spécial : « Et lors qu'il entra dans Jérusalem, toute la ville fut ébranlée et l'on disait : Qui est celui-ci ? La foule répondait : C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. »

bien signifier cette variété de titres et que révèlent-ils de la personnalité de Jésus ? Nous retiendrons à cet effet plus spécialement les titres de Messie et de Fils de Dieu.

I. — MESSIE

Interrogé par les disciples de Jean-Baptiste s'il est *Attribution*
 « Celui qui doit venir ou s'il faut en attendre un autre », Jésus répond en rappelant les merveilles rapportées par Isaïe à l'œuvre messianique : « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez : les aveugles voient et les boiteux marchent ; les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, et les morts ressuscitent, et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. » C'était dire équivalement que les temps nouveaux étaient ouverts et que le royaume se fondait. Au reste, ce qu'il signifie aux envoyés de Jean, il l'avait déclaré dès le début de sa prédication, dans la synagogue de Nazareth ; après avoir lu un fragment de la prophétie d'Isaïe relative au serviteur de Iahvé, « aujourd'hui, avait-il ajouté, cette Ecriture s'accomplit à vos oreilles ». Dans le quatrième évangile, enfin, il déclare à la Samaritaine : « C'est moi qui suis le Messie » et aux Juifs il le prouve en alléguant les œuvres qu'il accomplit au nom du Père : « les œuvres que je fais me sont témoin que le Père m'a envoyé. »

Sa vie publique, du point de vue de la manifestation de sa messianité, peut se diviser en deux parties. Dans la première, qui va du baptême à la confession de Césarée, il se montre très discret. Les démons le « connaissaient » ; ils savaient qu'il était « le Christ », et, par la bouche des possédés, ils le saluaient le « Saint de Dieu » venu « pour les perdre », le « Fils de Dieu », « le Fils du Dieu Très-Haut » venu « pour les tourmenter ». Or, Jésus leur impose silence, de la même manière qu'il fait taire ceux qui, témoins de ses miracles, voulaient publier sa dignité, sa puissance. Mais l'on ne tient pas assez compte que les raisons de cette réserve sont à chercher plutôt dans la situation même qui était celle de

Etapas de sa manifestation :
Avant Césarée, motifs de sa réserve

Jésus et que l'Evangile révèle : préjugés populaires, malveillance des pharisiens, et dessein providentiel. Une publicité intempestive donnée immédiatement à ses miracles et à sa messianité n'aurait pas manqué de provoquer des enthousiasmes indésirés. Aussi Jésus, au lieu de proclamer du premier coup et au grand jour sa qualité de Christ, préfère-t-il la découvrir indirectement par sa conduite et par ses œuvres, l'insinuer en ses discours par des interrogations discrètes et de plus en plus suggestives, amener progressivement les âmes bien disposées à soupçonner d'abord, puis à vérifier par une sorte d'expérience personnelle, enfin à proclamer spontanément cette dignité messianique, qu'alors il se décidera à confesser lui-même ouvertement.

*Après
Césarée*

Les choses en étaient à ce point de préparation, quand s'ouvrit la dernière année du ministère : l'heure était venue de se montrer sans voiles. Qui dit-on que je suis ? demanda le Maître à ses disciples. On sait la suite. — Tu es, répondit Pierre, le Christ de Dieu, « le Christ fils du Dieu vivant. » Et Jésus approuve par son attitude et confirme par ses paroles la foi dont il a provoqué l'expression : « Heureux es-tu, Simon, fils de Jonas, parce que la chair et le sang ne te l'a pas révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. » Jésus est donc Messie selon l'esprit du Père, et non selon la chair et le sang.

Quelques mois plus tard, à l'entrée de sa dernière semaine, la foule le recevait en triomphe à Jérusalem et l'acclamait Roi et Messie. Lui qui naguère se dérobait si soigneusement aux tentations de ce genre, lui qui a si constamment évité de faire une déclaration publique de sa qualité de Messie, se prête maintenant à l'ovation populaire. Des pharisiens l'invitent à faire arrêter les acclamations de ses disciples : « Si ceux-là se taisent, répond-il, les pierres elles-mêmes crieront. » Des enfants le saluent par le cri : Hosannah au fils de David. « Entends-tu ce qu'ils crient ? » lui demandent les pharisiens scandalisés. Et le Sauveur de répondre : « N'avez-vous jamais lu ces paroles : Tu as tiré des louanges de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle ? »

Enfin, l'interrogatoire devant le Sanhédrin et devant Pilate vient mettre le sceau officiel à cette manifestation messianique. « Je t'adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. » Sommé en ces termes, l'auguste prévenu qui s'était tu jusque-là répond : Tu l'as dit. Et pour renforcer son aveu, il ajoute par allusion à la céleste vision de Daniel : « Et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel. »

*Devant le
sanhédrin
et Pilate*

Devant Pilate, Jésus n'avoue pas moins fermement sa dignité. La qualité de roi des Juifs est plus compréhensible à un Romain que l'idée juive de Messie : c'est comme prétendu roi des Juifs que les sanhédrites le traduisent à son tribunal. Sur ce titre, en effet, porte l'interrogatoire du gouverneur. « Es-tu le roi des Juifs ? Tu l'as dit : Je le suis. » Et c'est aussi pour ce motif exprès que le Sauveur est condamné. Sur la planchette de bois qui, au sommet de la croix, porte inscrite la sentence officielle, on lira : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. »

Ainsi Jésus s'est cru et s'est dit le Messie : ce point ne laisse plus aucun doute et est reconnu aujourd'hui par l'ensemble même des critiques (1). Les divergences n'affectent que le sens de l'appellation.

(1) Pour oser soutenir la thèse que Jésus ne s'est pas regardé comme le Messie promis et qu'il n'a pas voulu être considéré comme tel, ... il faudrait disloquer entièrement nos récits évangéliques, et, sans parler du reste, rayer purement et simplement une histoire comme celle de son entrée à Jérusalem. » (Harnack). « S'il est un point ferme dans la tradition évangélique, c'est que Jésus a été condamné à mort comme « roi des Juifs », c'est-à-dire Messie. Il serait arbitraire de soutenir qu'il n'avait pas donné lieu à l'accusation et n'avait pas avoué sa qualité devant Caïphe ni devant Pilate. Jésus se sera donc comporté de telle sorte à Jérusalem qu'on aura pu, la délation de Judas aidant, l'accuser de prétentions messianiques. Mais si son attitude dans la ville sainte accrédite ces prétentions, il avait dû se rendre tout exprès à Jérusalem pour y faire ce qu'il y fit ; il se croyait Messie et la confession de Pierre, la reconnaissance de Jésus comme Messie par ses disciples est dans la vraisemblance historique. » (Loisy.)

Sens de l'appellation M. Loisy l'interprète dans le sens de sa théorie. D'après lui, le titre de Messie désignerait essentiellement le souverain du royaume messianique, le roi de la Jérusalem nouvelle, le président de la société des élus. Or, le royaume messianique, la Jérusalem nouvelle, la société des élus, ne doivent être réalisés qu'à la fin des temps. Donc, c'est aussi à la fin des temps que le titre de Messie conviendra véritablement à Jésus ; alors seulement il commencera d'en remplir la fonction caractéristique et essentielle. Jusque-là, il est celui qui doit être le Messie ; il n'est pas encore, à proprement parler, le Messie.

Réfutation Si nous examinons d'abord les manifestations messianiques dont Jésus est l'objet au cours de sa vie mortelle, nous voyons que toujours et partout il est désigné comme étant actuellement et présentement le Messie en personne et en fonction, sans que jamais on émette l'idée qu'il doive être Messie seulement à la fin des temps. Sur les bords du Jourdain, sur le mont de la Transfiguration, Dieu le Père proclame Jésus son Fils, c-à-d. pour le moins son Messie élu ; il n'est point dit que Jésus sera, mais il est déclaré qu'il est le Fils bien-aimé. Rien non plus, dans les aveux des démons, n'indique qu'ils veuillent l'interpeller simplement comme le Messie futur ; ils disent, au contraire, savoir qu'il l'est présentement. S. Pierre ne dit pas : Vous serez le Christ, mais bien : Vous êtes le Christ. Le quatrième évangile s'exprime ici comme les Synoptiques : André y dit à son frère Simon : « Nous avons trouvé le Messie » ; — Philippe à Nathanaël : « Nous avons trouvé ce'ui duquel ont écrit Moïse et les Prophètes ; — Nathanaël : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël ; — et Marthe : « Je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

Dans ses propres déclarations, le Sauveur lui-même se désigne comme étant Messie dès sa vie mortelle et dans son ministère apostolique. Ainsi, à la Samaritaine qui lui parle de l'avènement futur du Messie promis, il répond qu'il est lui-même ce Messie attendu ; aux envoyés de Jean-Baptiste il insinue qu'il est déjà le Messie, puisqu'il en accomplit les œuvres et les fonctions ; il ap-

prouve et confirme la déclaration de Pierre, proclamant qu'il est le Christ. Es-tu le Christ, le Roi des Juifs ; lui demandent le sanhédrin et Pilate ? Je le suis, répond-il.

Aucun doute n'est possible : Jésus se présente dans les évangiles comme étant déjà dans sa vie mortelle le Messie en personne et en fonction (1).

L'emploi du titre « Fils de l'homme » conduit à la même conclusion. Jésus s'est donné — 79 fois dans les quatre évangiles — ce titre. Je dis : Jésus lui-même ; car les évangélistes ont évité dans les parties proprement narratives l'emploi de cette désignation. Lorsqu'on a voulu fixer en quelles situations il en fait usage, on a dû distinguer trois groupes de textes : ceux qui se rapportent à la vie humaine et à l'apostolat du Sauveur : « le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête », « le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés », « le Fils de l'homme est le maître du sabbat », « le Fils de l'homme est venu chercher ce qui était perdu » ; — ceux qui énoncent ses souffrances et sa passion ; « le Fils de l'homme doit souffrir beaucoup », « le Fils de l'homme sera livré aux mains des hommes », « le Fils de l'homme va à la mort comme il est écrit de lui » ; — ceux qui associent ce titre à la parousie et au jugement final : « Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel », « lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les anges ».

*Le Fils de
l'homme*

Ce groupement à lui seul renferme déjà une indication précieuse pour la détermination du sens de ce vocable. Primitivement, le mot « Fils de l'homme » tra-
duit une expression poétique usitée dans l'Écriture pour désigner un homme quelconque, un membre de l'humanité, un descendant d'Adam. Mais le Psalmiste s'en étant servi pour signifier l'homme de la droite du Très-Haut et Daniel pour signaler Celui à qui l'empire du monde était promis pour toute la durée des siècles, il est devenu comme un nom propre, un titre caractéristique du Messie.

Signification

(1) Cf. Lepin, Jésus Messie et Fils de Dieu, pp. 125-152.

L'un et l'autre sens entrent pour quelque chose dans l'acception évangélique du terme. Il est difficile de mettre en doute que dans la bouche de Jésus le Fils de l'homme signifie le Messie ; les devoirs et pouvoirs spéciaux qu'il s'arroge de ce chef sont en étroite harmonie avec cette interprétation. Toutefois, cette expression n'étant pas de l'usage courant, son sens ne devait pas être manifeste à tous. D'autre part et surtout le premier sens traditionnel apparaît en ce que le Sauveur, en prenant ce titre, le fait non seulement pour marquer son rang dans le royaume céleste, mais aussi pour montrer à ses disciples dans quel esprit il entend remplir cette charge souveraine. « En préférant se nommer l'homme ou le Fils de l'homme, Jésus n'abdiquait pas le rôle qui lui était confié ; il lui donnait plutôt un caractère humain très réel. Ce n'était pas expressément la désignation divine, c'était une marque de sympathie envers tous les hommes, envers cette humanité qui recevait en lui le don de Dieu et qui devait être glorifié en lui dans les perspectives de la vision de Daniel. » (1)

II. — FILS DE DIEU

Mais si Jésus s'en tient de préférence au nom qui vient d'être analysé, ceux qui l'entourent le saluent plutôt du titre — qu'il accepte — de Fils de Dieu. Reste à savoir sous quel angle nouveau — s'il y en a un — ce titre nous présente la personne du Christ.

Attribution à Jésus

Il est appliqué à Jésus pour la première fois par l'ange de l'Annonciation : l'ambassadeur céleste fait savoir à Marie que son Fils sera appelé Fils du Très-Haut, et, plus loin, que l'être saint qui naîtra d'elle sera appelé Fils de Dieu, parce qu'il est conçu du Saint-Esprit. Au baptême, puis à la Transfiguration, la voix du ciel consacre Jésus Fils de Dieu et le présente comme tel. Les esprits mauvais, au désert d'abord et ensuite dans le cours de ses exorcismes le soupçonnent et même le savent Fils de Dieu. Dans la nuit troublée de la tempête,

(1) Lagrange, *Evangile selon S. Mc*, p. CXXXV et suiv.

après qu'il eut rejoint la barque en marchant sur les eaux et calmé les flots, ses disciples tombent à genoux pour lui dire : Vraiment tu es le Fils de Dieu. La confession de Simon-Pierre est dans S. Mathieu un aveu de filiation divine : Tu es le Christ, le Fils de Dieu vivant. La foule et les chefs de la nation l'insultent au pied de la croix en ces termes : Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix, et le centurion lui rend hommage comme tel. Jésus lui-même fait d'abord entendre clairement dans la parabole des méchants vigneronns qu'il n'est pas un serviteur plus grand que les autres, mais le Fils unique et bien-aimé. A sa comparution devant le sanhédrin, le grand-prêtre lui demande : Es-tu le Christ, le Fils de Dieu ? Il répond : Tu l'as dit, je le suis. Que faut-il de plus ?

Le titre, on le voit, a été dit avec abondance à son sujet, par les autres et par lui-même. Le mot dans l'Ecriture offre plusieurs sens. Il est appliqué tantôt aux anges, tantôt aux hommes ou à une certaine classe d'hommes ou à quelque homme en particulier pour indiquer que Dieu les aime comme ses enfants et qu'il leur destine ses biens en héritage. En ce sens, les chrétiens sont des fils de Dieu par adoption. Mais à cette signification dérivée et métaphorique peut s'ajouter une signification propre, littérale, désignant une filiation stricte, naturelle. Dans quel sens faut-il entendre le titre de « Fils de Dieu » attribué à Notre-Seigneur dans l'Evangile ? Ou, pour poser la question dans la forme plus précise où elle se pose aujourd'hui, le titre de « Fils de Dieu » est-il synonyme de Messie ou renferme-t-il quelque élément nouveau ?

« L'on trouverait sans peine dans les Evangiles, dit-on, plus d'un passage d'où il résulte que le titre de Fils de Dieu était pour les Juifs, pour les disciples et pour le Sauveur lui-même l'équivalent de Messie. Il suffit de rappeler les variantes de la confession de Pierre et l'interrogatoire du grand-prêtre. » Au fait, il est très vrai que dans les textes évangéliques, les titres « Christ » et « Fils de Dieu » se répondent souvent l'un à l'autre et paraissent en quelque manière synonymes ; très vrai aussi que l'usage de l'Ancien Testament invite à voir

*Dans quel
sens ?*

d'abord dans le Fils de Dieu l'Elu particulièrement privilégié de Dieu, son Oint bien-aimé, le Messie. Mais tout n'est pas là, croyons-nous. Il y a autre chose, même dans les passages allégués. Il faut que la profession de foi de Pierre ait eu un caractère bien remarquable, une signification profonde pour que le Sauveur y appuie une aussi magnifique promesse que celle de la fondation de son Eglise, et surtout pour qu'il la rattache à une révélation particulière de son Père céleste. Le même sens de transcendence déborde l'interrogatoire de Jésus devant le sanhédrin : cela est remarquable surtout dans le récit de S. Luc. Le changement d'expression : Tu es donc le Fils de Dieu ne s'explique bien que si la réponse de Jésus venait de préciser sa qualité de Christ dans le sens d'une relation spéciale avec Dieu. — Cette signification se trouve d'ailleurs confirmée et précisée par tout l'ensemble des passages évangéliques où Jésus parle de ses rapports de Fils avec son Père céleste, que nous approfondirons lorsque sera le moment d'étudier la portée du témoignage rendu. Pour le moment, cette observation nous suffira : si les évangélistes n'avaient vu dans ce titre qu'un sens métaphorique, un synonyme de Messie, ils auraient une fois ou l'autre indiqué l'équivalence, et c'est ce qu'ils n'ont jamais fait. — Au reste, on n'est pas fondé à supposer que la christologie des évangiles synoptiques est inférieure à celle de S. Paul, puisque au moment où S. Marc et S. Luc écrivaient, les formules pleines de l'Apôtre étaient déjà fixées et connues. Selon la foi chrétienne, Jésus est Fils de Dieu, parce qu'il est né de Dieu. Pouvons-nous le démontrer ? Certes, nous ne trouvons pas dans les évangiles synoptiques des formules aussi abondantes, aussi explicites que dans les épîtres de S. Paul et de S. Jean. Il s'y rencontre cependant, jetée au hasard, dans la prédication des derniers jours une brève remarque du Sauveur au sujet de la descendance davidique du Messie. Jésus y laisse entendre qu'il y a en lui une dualité, deux éléments en quelque sorte : il est sous un aspect Fils de David et sous un autre Seigneur de David ; il est de David et il est de Dieu. Il est à noter en outre que nulle part Jésus n'assigne un commencement temporel à sa filiation di-

vine ; il n'en connaît pas. Cette filiation ne lui est pas venue de sa conception surnaturelle ni du baptême ; la filiation divine telle qu'elle se déduit des évangiles synoptiques présuppose une nature divine et donc une naissance divine. Jésus est Fils de Dieu parce qu'il est né de Dieu.

Cette doctrine, qui n'est pas indiquée dans les Synoptiques, s'épanouit largement en S. Jean. Jésus y prend fréquemment le titre de Fils de l'homme ; il répète surtout avec insistance et sous les formes les plus variées qu'il est Fils de Dieu. Si plusieurs textes peuvent s'entendre autrement que de la filiation proprement dite, dans la plupart des cas leur signification rigoureuse et stricte n'est pas douteuse. Jésus est Maître et Seigneur ; il a reçu puissance sur tous les hommes pour leur donner la vie éternelle, comme aussi il a reçu le pouvoir de juger. Son origine n'est pas terrestre ; il est d'en haut, il est descendu du ciel ; il vient de Dieu ; Dieu est son Père, il est son Fils unique. Il s'agit sans aucun doute possible d'une filiation transcendante, puisque Jésus existait avant Abraham et qu'il était glorieux auprès du Père et aimé de lui avant la création du monde. De plus, Jésus voit Dieu : il connaît le Père, comme le Père le connaît. Tout leur est commun, même les actions ; car le Père qui demeure en Jésus fait les œuvres de Jésus ; ils ont la même puissance. Le Père et le Fils sont ensemble : le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père. Enfin, et cette formule est l'expression la plus saisissante de la filiation de Jésus, le Père et le Fils ne sont qu'un. « Celui qui voit le Fils voit le Père ; celui qui croit en Jésus croit à Celui qui l'a envoyé. »

Jésus est Messie et Fils de Dieu dans un sens différent ; cela n'est pas douteux. Mais est-il possible, en outre, de déterminer le rapport qui existe entre ces deux titres ? Suivant certains critiques, les témoignages rendus à la filiation divine s'inspiraient de la croyance alors dominante que le Christ devait être Fils de Dieu ; Jésus ainsi était le Fils de Dieu parce qu'il était le Messie. D'après l'exposé que nous venons de faire, il serait plus juste de retourner le rapport et d'en renverser les ter-

*Rapport des
deux titres*

mes pour dire : Jésus est Messie, parce qu'il est Fils de Dieu. Ce dernier attribut est fondamental et inconditionné.

XVIII

JÉSUS : SA MISSION

*Réalité et
modalités
de la mission
de Jésus*

Envoyé de Dieu dans le monde, messenger attitré du Père céleste, Jésus avait la conscience d'une mission à remplir. « Ne saviez-vous pas — dit-il à ses parents que sa disparition avait jetés dans l'angoisse — qu'il faut que je m'occupe des choses de mon Père ? » « Il faut aussi — déclare-t-il ailleurs aux foules de Capharnaüm — que j'annonce aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu ; car c'est pour cela que j'ai été envoyé » « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, par les grands-prêtres et par les scribes, qu'il soit mis à mort et qu'il ressuscite le troisième jour. » S. Jean a plus encore la conscience de cette idée ; il éprouve en parlant de Siloé le besoin d'ajouter entre parenthèses « ce qui veut dire envoyé ». Ainsi la messianité n'est pas pour Jésus, ainsi qu'on l'a dit, un rôle que la foi populaire lui imposait et auquel il était indispensable qu'il s'accommodât : l'idée d'une pareille compromission est en désaccord avec tout l'Evangile : elle est une tâche à remplir, une mission à exercer. Comment va-t-il remplir cette tâche ? Quelle sera la modalité de cette mission ?

I. — SAUVEUR

Jésus est venu ici-bas fonder le royaume de Dieu et faire aux hommes réaliser leur destinée : mais ce dessein ne peut se réaliser, tant que subsistera l'obstacle du péché. C'est pourquoi à travers ses prédications et ses miracles il aura toujours en vue la conversion de l'homme à Dieu et le pardon de Dieu à l'homme.

La mission de Jean-Baptiste fut essentiellement un apostolat de purification. On se souvient de son ardent appel à la pénitence qui remuait les foules. Installé près du Jourdain, il invectivait toutes les classes de pécheurs et leur imposait un rite étrange singulièrement expressif. Quand Jésus apparaît, une détente semble se produire et l'émotion religieuse que Jean avait amenée à sa plus haute pression se relâche ou du moins se repose ; toutefois, l'intention du péché qui a envahi l'âme humaine et qui a rompu ses attaches avec Dieu n'en est pas moins dominante chez le Sauveur. Il ne décrit pas l'origine du mal moral, il n'indique pas s'il provient d'un ascendant coupable ou s'il faut le ramener à des causes psychologiques ; mais il en affirme l'existence, il le voit universel et il en signale les effets ; les hommes se sont détournés de Dieu et Dieu s'est détourné de l'homme ; les effusions spontanées du Père céleste sont arrêtées et la colère de Dieu est menaçante. Sauver les hommes et pacifier cette colère sera la partie fondamentale de sa mission.

La prédication des premiers jours de son apostolat a pour thème principal la repentance : « Après que Jean eut été mis en prison, Jésus alla dans la Galilée prêchant la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Il disait : Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche. Repentez-vous et croyez à la bonne nouvelle. » Il invite tout Israël à convertir son cœur, c-à-d. à le retourner vers Dieu. Ses auditeurs de choix, ceux qu'il recherche et auprès desquels il se complait, pour ainsi dire, ce sont les pécheurs publics qui ont été excommuniés par les hautes autorités de la Loi et du Temple : il est venu pour sauver ce qui était perdu, médiateur (1) nécessaire dans l'œuvre de réconciliation de l'homme avec Dieu.

(1) Le titre de Médiateur n'a été décerné à Notre-Seigneur dans le N. T. que par Pl. I, Tim. II, 5 et par l'Épître aux Hébreux VIII 6, IX, 15, XII, 24. Mais l'idée n'en est pas absente de l'Évangile. Il suffit de l'ouvrir pour tomber sur des paroles comme celles-ci : « Personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi ». « Celui qui n'amasse pas avec moi disperse », etc...

*Universalité
du salut*

Il a déjà été constaté que le message évangélique s'adressait à tous les hommes sans distinction. Il n'est pas moins vrai que Jésus a affirmé, d'autre part, qu'il n'avait été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël et que des déclarations analogues se rencontrent çà et là à travers les récits évangéliques. Certains critiques en ont fait état pour crier à la contradiction. Leur conclusion est pour le moins trop hâtive. La contradiction disparaît, en effet, pour peu que l'on distingue : l'évangile du royaume est universaliste, mais la mission personnelle de Jésus est limitée. Au cœur de la prédication galiléenne, quand il semblerait que l'Evangile va prendre un irrésistible essor, quand Jésus dit à ses disciples : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ; priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson », et que l'on sait que le champ est le monde, Jésus, cependant, n'envoie les Douze prêcher qu'aux tribus d'Israël, et la première des instructions qu'il leur donne est : « N'entrez pas sur les routes des Gentils et n'entrez pas dans les villes des Samaritains : allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » Chez S. Luc, ce ne sont plus seulement les Douze, mais soixante-douze autres qui sont envoyés par Jésus « deux à deux dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller. » Le Sauveur limite la tâche de ses missionnaires galiléens à la mesure de la mission qu'il sait être la sienne.

*Sans
exception*

Mais cette mission du Sauveur, qui se contient dans les étroites frontières de la Galilée et de la Judée et qui s'achemine vers la croix comme à sa fin, n'est en quelque sorte qu'un prélude : les paroles que Jésus adresse aux brebis perdues d'Israël sont aussi pour tout homme né de la femme, et le geste du semeur est plus large que l'ingrate terre qu'il foule. On n'a qu'à lire les instructions données par Jésus à ses disciples pour découvrir qu'elles visent non pas seulement une courte mission galiléenne, mais un au-delà sans limite, encore autrement large que l'horizon de Tibériade ou de Jérusalem.

Sans parler de contradictions, d'autres critiques croient à une évolution de la pensée de Jésus, à un élargissement de son plan messianique. Il n'aurait eu en vue au début de sa prédication que ses concitoyens ; puis à la suite de son insuccès parmi eux, grâce aussi aux manifestations de foi et de bonne volonté qu'il rencontre chez les Gentils, il aurait modifié son point de vue et admis tous les hommes à bénéficier de la participation au royaume.

*Aucune trace
d'évolution
dans la
doctrine*

Avant tout examen, il peut sembler conjectural, sinon téméraire, de rechercher des phases d'évolution dans des livres qui les ignorent, de vouloir indiquer les variations d'un esprit qui s'est imposé du premier coup par la fermeté de ses vues et la netteté d'un programme indivis. A l'épreuve, on retrouve déjà dans la période de la tentation au désert tout le plan messianique du Sauveur : la perspective de conquête embrasse tous les empires de ce monde. Le sermon sur la montagne, qui est comme le résumé de la pensée des premiers jours, est universaliste ; dans l'auditoire, il y a non seulement des Juifs de Judée, de Galilée et de Jérusalem, mais aussi des habitants de Tyr, de Sidon et de la Décapole ; et bien que Jésus ne s'adresse directement qu'au petit groupe de disciples qui sont au premier rang, ses paroles atteignent tous ceux qui sont venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Il dit à ses disciples qu'ils sont « le sel de la terre » ; il n'y a pas de restriction géographique et ethnique ; les disciples sont « la lumière du monde » ; le monde entier, sans restriction encore, est placé dans le champ d'irradiation de cette lumière qui resplendit, afin que les hommes la voient et viennent à Dieu. L'appel au monde à contempler cette lumière et à glorifier le Dieu d'Israël, voilà la perspective ouverte par Jésus dans les premières pages de l'Evangile. Ce point — on le voit mieux à présent — n'a pas varié d'un bout à l'autre de son ministère.

II. — RÉDEMPTEUR

A lire l'Evangile, sans parti pris, une autre évidence s'impose : c'est que, pour Jésus-Christ, son œuvre de-

vait être une œuvre de Rédemption et que ses souffrances et sa mort ont fait partie intégrante de sa mission.

*Caractère
nécessaire de
sa passion et
de sa mort*

Jésus a affirmé nettement et à plusieurs reprises, la nécessité et la valeur de ses souffrances et de sa mort dans l'œuvre de notre salut. Il « faut », répétait-il à ses apôtres, il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, et qu'il soit mis à mort. Devant la miséricorde divine, l'homme peut avoir le choix des moyens : devant la justice, il « faut » accepter ce qui s'impose ; et ce mot inexorable retentit sans cesse dans l'âme du Rédempteur. Après la confession de Césarée, les allusions à la nécessité de sa mort deviennent de plus en plus fréquentes. « Alors il commence à leur apprendre qu'il « fallait » que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, par les chefs des prêtres et par les scribes, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât trois jours après. » Les pharisiens l'avertissent des intentions homicides d'Hérode ; il leur répondit : Allez et dites à ce renard : Voici, je chasse les démons et je fais des guérisons aujourd'hui et demain ; et le troisième jour j'aurai fini. Mais il « faut » que je marche aujourd'hui, demain et le jour suivant ; car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. Après son entrée à Jérusalem, il parle, sous le voile de la parabole, du grain de froment qui, pour porter beaucoup de fruit, doit être déposé dans la terre et y mourir. La réponse à Simon-Pierre laissait déjà entendre qu'il, y avait là un mystère divin. S. Luc le rapporte expressément : « Ce que les prophètes ont écrit sur le Fils de l'homme va se réaliser », et de même S. Marc : « Il est écrit du Fils de l'homme qu'il doit beaucoup souffrir. » Nous en concluons : l'idée de la mort n'est pas dans la conscience de Jésus un pressentiment tout humain ; elle n'est pas seulement liée à une détermination contingente de sa vocation messianique ; elle en est une phase essentielle.

*Valeur
expiatoire
de ses
souffrances*

Faut-il aller plus loin et mettre en relation cette mort avec le salut de l'humanité ? Jésus s'est-il prononcé sur la valeur expiatoire de ses souffrances ? A vrai dire, l'Evangile fournit peu de renseignements sur ce point : l'on a relevé cependant, à cet égard, deux passages im-

portants qui sont la réponse aux fils de Zébédée et la Cène pascale.

Le Sauveur, provoqué par la requête ambitieuse de Jacques et de Jean, leur expose encore une fois la nécessité du détachement et de la souffrance et termine par ces mots : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour livrer sa vie à rançon pour beaucoup. » D'où l'on a tiré la remarque suivante : « la mort apparaît à Jésus comme une tâche afférente à sa mission de fondateur du Royaume de Dieu. C'est comme tel qu'il meurt ; c'est donc pour consommer le royaume, pour permettre à beaucoup d'en devenir les membres, et pour lever l'obstacle qui suspend les faveurs du Père céleste... L'homme de lui-même est impuissant à reconquérir sa vie éternelle. S'il l'a perdue, il n'est pas en état de fournir l'échange proportionné et la rançon requise. Jésus livrera sa vie comme échange et comme rançon. » (1)

*Témoignage
de la réponse
aux fils de
Zébédée*

A la Cène, selon les données communes aux quatre narrateurs, Jésus présente la coupe à ses disciples comme le sang qui fonde la nouvelle alliance. Ce sang est versé pour beaucoup, rapporte S. Marc ; en rémission des péchés, ajoute S. Mathieu. C'est en vain qu'on essaie de contester l'authenticité de ces récits et d'opposer le témoignage de S. Marc à celui de S. Mathieu. Loin d'être une interprétation tardive, l'addition de S. Mathieu apparaît tout-à-fait dans la logique de la pensée du Christ. C'est le péché qui met obstacle entre Dieu et son peuple. La nouvelle alliance aura pour effet précisément d'enlever cet obstacle, de pardonner les péchés. En donnant sa vie pour fonder cette nouvelle alliance, Jésus la donnait en même temps « pour la rémission des péchés », qui en est la condition indispensable. Il n'explique pas, il est vrai, quelle relation il entendit mettre entre sa mort et cette rémission ; il nous suffit ici de savoir qu'il en a mis une.

de la Cène

(1) Rose, Etudes sur les Evangiles, p. 257-258.

Liberté de son sacrifice De toute évidence, si l'on part de l'idée que la mort de Jésus était une expiation nécessaire, on est forcé d'arriver à cette conclusion que Jésus, dans la plénitude de sa conscience messianique, a dû, dès le début de son ministère, voir nettement le but auquel il tendait, la raison d'être de sa venue sur la terre.

Des critiques cependant ont récemment soutenu que Jésus avait été surpris par les événements de la dernière semaine. Une pareille hypothèse contredit ce que nous savons de l'intelligence et du cœur de Jésus ; elle répugne davantage encore à ce que nous savons de sa

Sans aucun doute possible — nous sommes dans l'obligation de le répéter — Jésus a su qu'il devait souffrir et mourir. Presque au début de son ministère, alors que l'avenir s'annonçait radieux, cette sombre vision a passé devant son regard avec un relief saisissant. Un jour, raconte S. Marc, les disciples de Jean-Baptiste vinrent à lui et lui dirent : « Pourquoi les disciples de Jean et ceux des pharisiens jeûnent-ils, tandis que tes disciples ne jeûnent point ? » Jésus leur répondit : Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner, tandis que l'époux est avec eux ? » Puis il ajouta, d'un ton où l'on discerne sans peine l'indéfinissable mélancolie d'une triste prophétie : « Les jours viendront où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront en ce jour-là. » Cette pensée semble l'absorber ; elle lui devient même angoissante. Il exprime tous ses projets d'avenir en deux comparaisons audacieuses : « C'est un feu que je suis venu jeter sur la terre, et combien je voudrais qu'il fût déjà allumé ! J'ai été baptisé d'un baptême, et quelle n'est pas mon angoisse jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » « Je donne ma vie de moi-même, confesse-t-il à ses disciples ; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre. » C'est assez dire qu'il avait la pleine conscience de la liberté de son sacrifice, marqué et consenti d'avance.

III. — JUGE

Spécialement à la fin des temps Cette carrière messianique sera couronnée enfin par le retour à la fin des temps, lorsque le Sauveur viendra avec les anges consommer le royaume.

D'aucuns ont voulu restreindre à cette fonction unique la destinée de Jésus Messie et Fils de Dieu. Jésus pour eux n'est le Messie que parce qu'il doit un jour s'asseoir à la droite de Dieu et amener le royaume des cieux. Les explications précédentes ont abondamment démontré le contraire et l'on n'a pas oublié que si le royaume n'aura sa consommation qu'à la fin des temps, il est fondé dès l'avènement de Jésus. Cependant, que le titre de Messie doive convenir à Jésus d'une manière toute spéciale à la fin des temps, nous l'accordons sans peine. Alors, en effet, sera réalisé le royaume messianique dans sa perfection, alors sera inaugurée définitivement la domination universelle et éternelle du Christ. Armé de la puissance de Dieu, il redescendra du ciel. « Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec les anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Opérant le grand triage définitif, il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. Autrement dit, il sera le Juge du monde au jour des assises finales.

« Certains critiques, cependant, ne veulent lui reconnaître qu'un rôle de témoin privilégié, qui attesterait devant son Père l'attitude des hommes à son endroit, les avouerait pour siens ou les renierait ; les passages où il apparaît comme juge ne seraient que des gloses imputables à S. Mathieu. Cette hypothèse est insoutenable ; elle contraindrait à effacer non seulement chez S. Mathieu, mais chez les trois Synoptiques, toutes ces paraboles convergentes qui comparent le second avènement du Fils à la venue d'un voleur, au retour inopiné d'un maître de maison, à un coup de filet jeté sur le monde : c'est le même Maître qui maintenant avertit ses disciples et qui, au jour suprême, viendra comme un juge les surprendre. » (1)

*Plus que
témoin*

Pour exercer cette fonction du jugement dans la citation universelle, Jésus déclare à maintes reprises qu'il a reçu la délégation du Père. Notamment, après le

*Par délégation
du Père*

(1) P. Lebreton, Les Origines du dogme de la Trinité, p. 239.

miracle de la piscine probatique, il s'exprime en ces termes : « Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous dis que le moment vient et le voici, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'auront entendue vivront. Car de même que le Père a la vie en lui-même, de même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, et il lui a donné pouvoir de juger, parce qu'il est Fils d'homme. Ne vous en étonnez pas, parce que le moment vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix et sortiront, ceux qui auront fait le bien pour la résurrection de la vie, ceux qui auront fait le mal pour la résurrection du jugement. De moi-même, je ne puis rien faire ; selon que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. »

*Le
confirmatur
du quatrième
évangile*

Qui donc a dit que nous ne sommes redevables qu'à S. Paul de l'idée d'une mission de Jésus dans ce monde et notamment de l'idée de Rédemption ? Ces deux notions sont nettement affirmées dans les évangiles que nous venons de citer et qui sont presque exclusivement les trois premiers. S. Jean, à son tour, signale lui aussi le rôle spécial et le bienfait précis de la mort rédemptrice. Le premier mot de l'œuvre appartient à l'amour du Père qui envoie son Fils unique : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » ; le dernier appartient à l'amour du Fils, qui vient « donner sa vie pour ses brebis ». Ailleurs, il se donne à nous comme le pain descendu du ciel qui donne la vie éternelle, et ce pain, c'est « sa chair (livrée) pour la vie du monde » ; enfin, dans la prière qu'il adresse à Dieu pour les siens, Jésus prononce ces paroles : « Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés en vérité. » Peu importe que la mort du Sauveur soit ou non présentée là comme une expiation du péché ; contentons-nous de l'idée générale : Jésus s'offrant en victime pour la sanctification des hommes. En résumé,

l'évangile de S. Jean met en relief deux caractères de la mort du Sauveur : elle est ordonnée par Dieu et librement acceptée par Jésus ; elle contribue au salut des âmes. Autrement dit, la doctrine de S. Jean sur la question se meut dans le même cercle d'idées que celle des Synoptiques.

XIX

L'EGLISE

Annoncer une doctrine évangélique de l'Eglise, c'est aller directement contre toute une école d'après laquelle Jésus n'a pas eu et n'a pas pu avoir en vue la société religieuse qui se réclame de lui et qui prétend le continuer. Celle-ci ne serait née que plus tard, spontanément, sous la pression des circonstances et les nécessités de la vie. Est-ce bien la vérité ? Jésus, apparemment, n'aurait pas établi une religion pour la laisser disparaître après lui. Il n'est fondateur d'ailleurs qui ne rêve de perpétuer son œuvre, et plus son âme est haute et profonde sa pensée, plus il veut étendre son rayonnement. Quoi qu'il en soit, au lieu de décider *a priori* ce que le Christ pouvait ou devait faire, il est plus rationnel et plus convaincant de rechercher ce qu'il a fait réellement.

*L'à priori
protestant*

I. — NOTION

L'Eglise, avant d'être instituée, a été promise. Quoi de plus clair à cet effet que les paroles suivantes de Jésus rapportées par S. Mathieu : « Et moi je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans

*Les textes
fondamen-
taux :*

*1° de la pro-
messe avant
la Passion*

les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » (1)

Ce texte, évidemment, est trop gênant pour que son authenticité soit admise sans contestation. Il ne se trouve, dit la critique, que dans S. Mathieu et fait défaut dans les autres ; il a donc chance d'être interpolé. A quoi l'on peut répondre : « Si tous les textes qui ne se trouvent que dans un seul évangile sont par là même suspects, il faut supprimer arbitrairement la moitié des matériaux évangéliques. Pour S. Mathieu, en particulier, chacun sait qu'il contient bien plus de sentences de Jésus que les autres. La plus grande partie du sermon sur la Montagne, qui renferme plusieurs textes que nul ne songe à attribuer à d'autres qu'à Jésus, appartient en propre au premier évangéliste. Cette raison ne serait donc valable que si dans le texte unique considéré en lui-même ou comparé à d'autres textes se révélaient des marques d'inauthenticité. Or, il n'en est rien ; tout au contraire. On ne peut qu'être frappé du caractère tout sémitique du vocabulaire. Les « portes de l'enfer », « lier, délier », « la chair et le sang », « révéler », « le Père qui est dans les cieux », « les clefs du royaume » n'ont de sens que si on les rattache au langage palestinien. Le jeu de mot fondamental qui cloche en grec et en latin à cause de la différence des genres est parfait en araméen où Képha, rocher, est masculin et s'adapte tout naturellement pour un surnom d'homme. » (2). On peut ajouter, du reste, que le texte en question n'est pas isolé et se rattache de près à d'autres déclarations. (3)

2° de la réalisation
après la
Résurrection

L'œuvre ébauchée devait être précisée et complétée après la Résurrection au cours des apparitions. On a le témoignage de cette institution définitive dans la déclaration solennelle faite à Pierre par le Maître, et dans la

(1) M. XVI, 18-19.

(2) Labourt, Cours d'Instruction religieuse, 3^e édit., p. 182-183.

(3) Lc, XXII, 32.

mission donnée aux Apôtres sous la dépendance de Pierre.

« Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Il lui répondit : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » Il lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui dit encore une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Il lui répondit : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » . Il lui dit : « Conduis mes brebis. » Pour la troisième fois, il lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Pierre fut attristé de ce qu'il lui disait pour la troisième fois : m'aimes-tu ? et il lui répondit : « Seigneur, toi qui sais tout, tu sais bien que je t'aime. » Jésus lui dit : « Pais mes brebis. » (1) Est-il besoin de faire remarquer que les brebis représentent les fidèles et que Pierre, constitué leur berger, devient du coup chef de l'Eglise.

Aux Apôtres, conjointement, le Maître fixe une mission. La voici, d'après S. Mathieu : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, faites disciples toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles » (2), et d'après S. Marc : « Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. » (3)

Ces paroles ont été prononcées après la Résurrection ; et l'on sait que, pour certains rationalistes, tout ce que Jésus-Christ est censé avoir dit ou fait depuis sa Résurrection ne peut être évidemment que fictif et légendaire. Après ce qui a été déjà établi contentons-nous de dire que si la Résurrection du Sauveur comporte une signification mystérieuse qui ne peut être atteinte que par la foi, cette même Résurrection comporte également une réalité palpable et sensible, qui est atteinte par

(1) Jn, XXI, 15-18.

(2) Mt. XVIII, 20.

(3) Mc XVI, 15-16

l'expérience et contrôlée par la critique historique. Par conséquent, ce n'est pas parce que des paroles sont attribuées au Christ après sa Résurrection qu'il convient de révoquer en doute leur historicité, surtout lorsqu'il s'agit de paroles contenues dans des recueils dignes de foi et quand il s'agit, en outre, du sens caractéristique et très accentué de ces mêmes paroles. (1)

*Réalité dis-
tincte :*

*1° de la Sy-
nagogue*

Mais, demande-t-on encore, qu'est-ce qui nous oblige à voir dans cette Eglise de Jésus autre chose que le Royaume de Dieu ou la Loi d'Israël ?

Il est hors de doute, d'abord, que la nouvelle Eglise sera distincte de la Synagogue. On n'attache point une pièce neuve à un vieil habit, pas plus qu'on ne met le vin nouveau dans de vieilles outres. Sadducéens et pharisiens sont des aveugles qui savent reconnaître les signes de la pluie et du beau temps, mais non ceux du royaume. Au lieu de faire hommage au Fils de la vigne qui leur a été confiée par le Seigneur, ils vont le tuer. La vigne leur sera enlevée et remise à d'autres, et celui qu'ils vont rejeter deviendra la pierre angulaire d'un nouvel édifice religieux. Qu'est-ce donc que ce langage, sinon celui d'un Maître qui entend non seulement fonder une religion débordant le judaïsme, mais qui veut encore s'en faire le centre avec Dieu son Père ?

*2° du
Royaume*

Au sens large, on peut à la rigueur admettre que l'Eglise est la représentation visible du Royaume ici-bas, elle désigne, si l'on veut, une des phases et des faces

(1) « Conclure de ce que l'Eglise n'était pas entrée en exercice du vivant de Jésus qu'il ne l'a pas établie, c'est une puérité. Jésus pouvait-il agir autrement, tant qu'il était sur la terre ? N'était-il pas le chef nécessaire et unique de la petite troupe d'apôtres et des disciples qu'il avait groupés autour de lui ? Pouvait-il se dépouiller de son autorité personnelle avant d'avoir accompli sa mission ? Après la Résurrection, Jésus lance la barque de l'Eglise à la mer : mais, pendant son ministère, il avait construit la barque ; il l'avait créée et avait délégué les pilotes chargés de la conduire. Le mot d'Eglise n'est prononcé nulle part dans ses évangiles, après la Résurrection ; mais il l'est avant et c'est ce qui condamne l'abbé Loisy. » (Lettres à l'abbé Loisy, par l'abbé Frémont.)

du Royaume. Il est permis de donner ce sens à la parabole du grain de senevé « semblable au royaume des cieux », lequel, petit d'abord, deviendra un grand arbre qui couvre toute la terre, à la parabole du levain, à celle de la semence. D'autre part, maintes paraboles appliquées au royaume intérieur de l'âme, ont aussi leur application dans cet autre royaume visible qui est l'Eglise. Mais ce qu'ils possèdent en commun ne doit pas faire oublier les points de distinction. En S. Luc, Jésus dit à ses disciples : « Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume » : preuve que pour lui le troupeau et le royaume ne sont pas une seule et même réalité.

La nouvelle Eglise est appelée à durer éternellement. On en a pour gage d'abord l'assurance formelle de Jésus : « Et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Puisque tous les efforts des puissances de l'enfer ou des puissances « des ténèbres », plusieurs fois mentionnées dans le Nouveau Testament, doivent être à jamais frappés d'insuccès, non moins certainement l'Eglise subsistera toujours. C'est aussi ce qu'exprime la promesse positive faite par Jésus à ses Apôtres de les assister jusqu'à la consommation des siècles dans l'exercice de l'autorité doctrinale qu'il confère, à eux et à leurs successeurs. La perpétuité de l'assistance promise par Jésus suppose nécessairement la perpétuité de ce qu'il doit assister.

De plus, cette société nouvelle doit se répandre par tout l'univers. Elle embrasse dans son horizon toutes les nations, toutes les créatures... « Allez, enseignez toutes les nations ; annoncez l'Evangile à toutes les créatures... Vous serez mes témoins en Judée, en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » Le roi, dans la parabole du festin messianique, fait convoquer les invités qui se refusent ou tuent les envoyés du souverain. Après avoir châtié ces indifférents et ces homicides, le roi dit aux envoyés : « Allez dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Et ces serviteurs, s'en allant sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, méchants et bons, et la salle des noces

*Caractéristiques
de l'Eglise
de Jésus :
Perpétuité*

Catholicité

fut pleine de convives. » Jamais pourtant le Sauveur n'a dit que tous les hommes sans exception entreraient dans la communauté de ses fidèles. Au contraire il a souvent fait comprendre qu'une partie du genre humain serait réfractaire à la prédication de l'Evangile et que la société chrétienne subirait des hostilités, des persécutions. L'universalité de l'Eglise, annoncée comme absolue, en droit, ne sera donc en fait que relative.

*Assistance
dicine*

La finale de S. Mathieu garantit à l'Eglise du Christ une assistance efficace : « Allez donc, ... et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle. » La formule « Jè suis avec vous » est une locution juive et biblique, dont le sens est très connu et fortement accusé. Par cette formule, Dieu engage (pour ainsi parler) son honneur ; Dieu affirme solennellement qu'il veut d'une manière absolue prouver un tel résultat, et qu'il le prouvera de fait envers et contre tout. Il convient, en outre, de rapprocher de cette finale le discours après la Cène. Quelques parties de ce discours, il est vrai, regardent exclusivement le rôle personnel et transitoire des Apôtres du Christ et non le rôle permanent et perpétuel du magistère ecclésiastique. Ce sont les textes concernant les vérités nouvelles que l'Esprit-Saint devait encore manifester aux Apôtres eux-mêmes, après le départ de leur Maître pour le ciel. Mais la presque totalité regarde la mission enseignante du Collège apostolique prise dans toute son ampleur et par conséquent peut et doit être appliquée aux successeurs des Apôtres non moins qu'aux premiers compagnons de Jésus-Christ. Ce sont les nombreux textes concernant la prédication parmi les hommes de la doctrine divinement révélée. Jésus promet aux Apôtres l'assistance efficace et perpétuelle de l'Esprit-Saint pour les conserver dans la vérité : « Je prierai le Père ; et il vous donnera un autre Consolateur pour demeurer avec vous perpétuellement, l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, car il ne le voit pas et ne le connaît pas. Vous, au contraire, vous le connaîtrez, puisqu'il demeure au milieu de vous et sera en vous-mêmes... Le Consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous ensei-

gnera toutes choses ; il vous rappellera tout ce que je vous ai dit. »

II. — ORGANISATION

On sait déjà comment Jésus dans son ministère s'était adjoint un certain nombre de fidèles. Au premier plan sont les Douze appelés individuellement, attachés au Maître par une familiarité plus étroite, par une instruction plus assidue et plus intensive ; au second plan, soixante-dix ou soixante-douze autres disciples, ministres du second degré, qu'il envoya deux à deux devant lui en toute ville et en tout lieu où lui-même devait aller. Ainsi la société chrétienne à sa naissance apparaît comme un groupe circonscrit, parfaitement reconnaissable, très centralisé aussi et même hiérarchisé dans la plus entière fraternité. Jésus en est le centre et le chef. On nous dit que ce groupe n'avait pas été fondé comme une « union au service de Dieu » ; ce qui est jouer sur les mots ; car les Douze sont si bien une union que le Maître disparaissant, ils deviennent immédiatement le centre autour duquel sans hésitation, sans contestation, tous les disciples se rallient.

En société

« Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées », avait dit le Maître. Préoccupé de l'avenir, il prenait soin de prévenir ses Apôtres qu'un jour l'un d'eux serait élevé au-dessus des autres, établi par lui « le plus grand », « le premier ». En même temps par ses paroles et ses actions, il désignait suffisamment l'apôtre destiné à la primauté. Une circonstance toute particulière, d'abord, signale la vocation de Pierre. Jésus le regarde et lui dit : « Tu es Simon fils de Jean ; tu t'appelleras Céphas, ce qui veut dire Pierre ». Dès ce moment, Pierre est distingué et toujours depuis il agit comme le premier des disciples. C'est lui qui parle le plus souvent à Jésus et le plus librement, tantôt en son nom, tantôt au nom des Apôtres. Après sa magnifique profession de foi, à Césarée, Jésus lui révèle la signification profonde du nom qu'il lui a imposé : de même qu'un édifice repose sur le roc comme sur son fonde-

*Primauté de
Pierre*

ment, ainsi la société des disciples de Jésus reposera sur Pierre comme sur son chef. Fondement de l'Eglise, Pierre sera aussi le suprême intendant du royaume de Dieu : le pouvoir de lier et de délier accordé aux autres apôtres, lui est conféré d'une façon spéciale et souveraine.

Enfin, Jésus apparaît à Pierre le premier après sa Résurrection. Et c'est à cette période de sa vie, au moment où il allait donner au ministère apostolique sa dernière forme que le Maître après avoir exigé de Pierre une triple protestation d'amour lui dit : « Pais mes agneaux, pais mes breb's ». N'est-ce pas comme s'il disait : Je t'établis le Pasteur universel ? Cette conclusion sort naturellement des textes ; et dans tous les cas, elle y est le plus conforme pour un esprit de bonne foi, qui ne veut pas donner aux paroles du Christ des interprétations forcées (1).

Attributions des Apôtres

Les textes antérieurs à la Passion nous font déjà connaître le rôle distinctif du Collège des Douze. Organes, représentants et témoins de leur Maître, les Apôtres de-

(1) M. Loisy lui-même n'en disconvient pas : « Il n'est vraiment pas nécessaire, dit-il, de prouver que les paroles de Jésus s'adressent à Simon, fils de Jona, qui doit être et qui a été la pierre fondamentale de l'Eglise et qu'elles ne concernent pas exclusivement la foi de Simon ou bien tous ceux qui pouvaient avoir la même foi que lui ; bien moins encore la pierre peut-elle être ici le Christ même. De telles interprétations ont pu être proposées par les anciens commentateurs en vue de l'application morale et relevées par l'exégèse protestante dans un intérêt polémique ; mais si l'on veut en faire le sens historique de l'Evangile, ce ne sont plus que des distinctions subtiles et qui font violence au texte. Les paroles de Jésus visent le rôle de Pierre dans la fondation de l'Eglise, ... elles ne sont pas conditionnelles, comme la suite le montre ; bien que la foi en soit le point de départ, elles se rapportent moins à l'ordre de la foi qu'à l'ordre de l'activité apostolique et du gouvernement ecclésiastique ; elles concernent donc le rôle personnel de Simon-Pierre, non la seule vérité proclamée par lui. Sans doute le fondement divin et invisible de l'Eglise est Jésus lui-même ; mais... quand il a eu quitté ce monde, c'est Pierre qui a été le fondement visible de l'Eglise naissante, le principal témoin de la Résurrection, l'agent principal de l'Evangile du Christ, le chef des groupes chrétiens qui ont formé les premières églises... »

vront procurer ici-bas le « royaume de Dieu », enseigner la doctrine de vérité, porter le message du Christ d'abord à Israël, puis à tous les peuples du monde. Le texte de S. Mathieu nous fait comprendre que le privilège des Douze est une autorité gouvernante, et non pas seulement une mission enseignante : « Je vous le dis en vérité, tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. » Quoi qu'en disent les protestants, cette concession est faite au seul collège apostolique et pas à l'ensemble des fidèles. C'est ce qui ressort plus nettement encore des paroles de Jésus ressuscité qui constitueront définitivement le privilège et le ministère apostolique et qui conféreront le pouvoir exclusivement au Collège des Douze, alors devenu celui des Onze.

Une société visible, pour être discernable, a besoin d'une marque extérieure ou d'un signe sensible qui la distingue : la circoncision eut ce rôle dans la société juive. Pour être au surplus effective et permanente, une société doit imposer à ses membres un mode déterminé d'action en rapport avec le but poursuivi : le judaïsme requérait l'observation de la Loi désormais périmée. Aussi le Christ, fondateur de l'Eglise se devait-il de pourvoir à son remplacement, et c'est ce qu'il fit par le moyen des Sacrements : le baptême devint le signe de l'incorporation et l'Eucharistie fut l'acte corporatif par excellence en même temps qu'un visible lien d'union.

*Les
Sacrements*

Mais peut-on dire que les sacrements ont été véritablement institués par Jésus et dans quelle mesure en recueillons-nous les traces dans l'Evangile ?

*Institution
du Baptême*

Que le Sauveur ait institué d'une manière très formelle le Baptême et l'Eucharistie, c'est ce que les textes les plus sûrs ne permettent pas de nier. La critique libérale voudrait que le baptême chrétien fût une création de la communauté chrétienne primitive, ou un simple prolongement du bain de purification juif et du baptême de Jean-Baptiste, en dehors de toute intervention de la volonté de Jésus. C'est une erreur. Dans l'esprit des Apôtres et des premiers fidèles, le baptême chrétien était bien réellement distinct du baptême juif de Jean-

Baptiste. Les noms, d'abord, étaient différents : le baptême chrétien est appelé le baptême « au nom de Jésus », dès le jour de la Pentecôte ; le baptême du Précurseur est désigné sous l'appellation de « baptême de Jean ». Les effets, aussi, sont soigneusement différenciés : le baptême chrétien remet les péchés et donne l'Esprit-Saint ; le baptême de Jean était le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, mais il ne donnait pas l'Esprit-Saint, Jean-Baptiste lui-même a déclaré l'infériorité de son baptême vis-à-vis de celui de Jésus : « Moi, je vous ai baptisés d'eau ; lui, il vous baptisera du Saint-Esprit. Au reste, les Apôtres étaient si bien persuadés de l'insuffisance du baptême de Jean qu'ils administraient le baptême chrétien à ceux qui avaient reçu celui du Baptiste. Ces faits nous autorisent à affirmer, sans témérité aucune, l'existence d'une tradition très primitive rattachant à Jésus le baptême chrétien. Cette tradition est d'ailleurs formellement attestée par la finale de S. Mathieu : « Allez donc, faites disciples toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » et par l'évangile de S. Jean dans l'entretien de Jésus avec Nicodème.

de l'Eucharistie

La tradition apostolique rapportant l'attribution de l'Eucharistie au Sauveur, lorsqu'il célèbre la dernière Cène à la veille de sa mort, est également on ne peut plus ferme et plus universelle (1). S. Paul dans sa première lettre aux Corinthiens écrite de vingt à trente ans après la mort de Jésus fait le récit de cette institution, tel qu'il vient du Maître. « J'ai appris du Seigneur ce que je vous ai aussi transmis, savoir : que le Seigneur Jésus dans la nuit où il fut livré, prit du pain et après avoir

(1) « Les textes évangéliques, même si on les supposait isolés, seraient déjà de nature à produire la conviction ; mais si on considère leur cohésion étroite, non seulement avec le témoignage de S. Paul, mais avec la pratique de l'Eglise primitive, ils acquièrent une force irrésistible ; supprimer le fait de l'institution de l'Eucharistie par Jésus-Christ, ce n'est pas seulement faire violence aux textes, mais c'est introduire gratuitement dans les faits des contradictions insolubles ». P. Lebreton, Dictionn. de la Foi catholique, art. Euch. t. V, p. 1554.

rendu grâces le rompit et dit : « Ceci est mon corps livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé, il prit le calice et dit : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci, toutes les fois que vous boirez, en mémoire de moi. Car, toutes les fois que vous mangez le pain et que vous buvez le calice, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1). En même temps que S. Paul rappelait aux Corinthiens le récit de l'institution de l'Eucharistie, les autres apôtres publiaient le même événement aux fidèles qu'ils évangélisaient : les évangiles de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc en font foi. A vrai dire, S. Luc est le seul — avec S. Paul — à mentionner l'ordre donné par Jésus de répéter ce repas : Faites ceci en mémoire de moi.

L'on s'est étonné que S. Jean n'ait fait aucune mention de cette institution pourtant si mémorable. Son omission, cependant, n'a pas lieu de nous inquiéter ni de nous étonner : cet évangéliste de beaucoup postérieur aux autres pour la date de composition de son œuvre écrivit à une époque où la cène eucharistique était universellement pratiquée dans l'Eglise. On peut croire qu'il autorisait par son silence même le récit des trois Synoptiques déjà très répandus dans les communautés chrétiennes et supposé connu. Au reste, le fait de l'institution est certainement supposé par le discours eucharistique du chapitre VI ; les menaces et les promesses du Christ visent par delà ses auditeurs de Capharnaüm tous ses futurs disciples et elles supposent que pour eux tous l'Eucharistie qui sera instituée par Jésus sera la source indispensable de la vie. Les auditeurs comprirent si bien qu'ils en furent scandalisés.

Le Sauveur s'est donc expliqué clairement au sujet du Baptême et de l'Eucharistie. En ce qui concerne les autres sacrements, les évangiles ne nous permettent de discerner dans certains actes ou certaines paroles de Jésus que les principes, d'où sont sortis les cinq autres sacrements. D'une façon plus spéciale, la Pénitence est

*des autres
Sacrements*

(1) XI, 23-26.

attestée par l'ensemble de l'histoire évangélique qui nous montre le Sauveur usant d'une manière souveraine du pouvoir de remettre les péchés et le communiquant sans restriction aux apôtres, les continuateurs de son œuvre. Jésus a posé encore le principe essentiel de la Confirmation, lorsqu'il a promis de donner l'Esprit-Saint. Cette promesse, en effet, ne concernait pas seulement les Apôtres, mais aussi tous ceux qui croiraient en Jésus et recevraient son baptême ; et elle avait pour objet non pas une donation ordinaire de l'Esprit-Saint comme celle qui s'opère toutes les fois que l'âme est sanctifiée, mais une donation spéciale, celle qui eut lieu le jour de la Pentecôte. L'Extrême-Onction se rattache aux onctions que les disciples par ordre du Maître appliquaient aux malades pour les guérir, et avec lesquelles elle offre des ressemblances non seulement dans le rite, mais jusque dans les effets. Le sacerdoce chrétien a son point de départ dans la délégation que Jésus fait à ses Apôtres de tous ses pouvoirs, avec la mission de les transmettre à leurs successeurs : pouvoir de gouverner l'Eglise, de remettre les péchés et de célébrer l'Eucharistie. Enfin, répondant à une question insidieuse des Pharisiens, Jésus a proclamé l'unité et l'indissolubilité du mariage ; il demande que le mariage soit pour les chrétiens une institution plus sainte, plus sacrée qu'il ne l'était pour les Juifs, promulguant le caractère nouveau qui devait être le principe du sacrement.

*Identité
essentielle de
l'Eglise d'au-
jourd'hui et
de celle de
l'Evangile*

Une société religieuse nouvelle, distincte de la Synagogue et appelée à grouper tous les enfants de Dieu, une hiérarchie comprenant des disciples, le Collège des Douze et leurs successeurs sous le principat permanent de Pierre et de ses successeurs, une constitution véritable d'un magistère enseignant et d'une juridiction gouvernante, une organisation déjà réglée dans ses principes essentiels, voilà ce qui ressort de l'étude faite. A la lettre on peut donc dire que l'Eglise que nous avons sous les yeux n'est que le développement d'une organisation dont les linéaments sont tracés dans l'Evangile : elle n'a créé aucune pièce essentielle de sa constitution.

XX

L'AVENIR

La pensée de Jésus sur l'avenir se rencontre principalement dans ce qu'on a nommé « l'apocalypse synoptique » ou « discours sur la fin » (1). Il est possible, il est probable même qu'ici, comme en plusieurs autres endroits, les évangélistes ont reproduit des fragments juxtaposés beaucoup plus qu'un discours unique d'une seule venue et bien homogène, fidèlement conservé. Tel quel, à travers ses obscurités, il embrasse dans son ensemble trois séries de vues : l'avenir du judaïsme, l'avenir de l'Evangile et la fin du monde. Les difficultés commencent dès qu'il est question de départager ce qui revient en particulier à chaque point de vue. Dans ce que les évangélistes ont transmis fort en abrégé manquent en grande partie les précisions, les distinctions, la suite chronologique exacte. Abandonnant aux exégètes de profession le soin de faire ce travail de démarcation, nous ne voulons fixer ici que les grandes lignes de la doctrine de Jésus au triple point de vue indiqué plus haut, en tenant compte avant tout du discours ex professo signalé et au surplus des données corrélatives éparses dans l'Evangile.

*Obscurité et
complexité
du sujet*

I. — L'AVENIR DU JUDAÏSME

« Malheur à vous, docteurs de la loi, s'écrie Jésus en S. Luc (2), malheur à vous ! parce que vous bâtissez les tombeaux des prophètes que vos pères ont tués. Vous rendez donc témoignage aux œuvres de vos pères et vous les approuvez : car, eux, ils ont tué les prophètes ; et vous, vous bâtissez leurs tombeaux. C'est pourquoi la sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des prophètes et

*Châtiment
du peuple
juif*

(1) Mt. XXIV, 1-35 ; Mc, XII, 1-31 ; Lc XXI, 5-33.

(2) Lc XI, 46-51.

des apôtres ; ils en tueront et en persécuteront, afin qu'il soit demandé compte à cette génération du sang de tous les prophètes qui a été répandu depuis la création du monde, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, tué entre l'autel et le temple : oui, je vous le dis, il en sera demandé compte à cette génération. » La génération juive à qui Dieu a fait cette grâce incomparable de lui donner Jésus pour la convertir est évidemment plus coupable qu'aucune autre : mais celles qui la suivront n'échapperont pas davantage à la loi du châtiment. On demande à Jésus s'il pense que les Galiléens « dont Pilate a mêlé le sang à celui de leurs sacrifices » ou si les gens de Jérusalem qu'a écrasés la tour de Siloé dans sa chute étaient plus coupables que les autres Galiléens ou que les autres habitants de la Ville Sainte. « Non, répond Jésus, et je vous le dis : si vous ne vous repentez, vous périrez tous de même ».

*Ruine de
Jérusalem*

Un autre jour, les disciples, s'approchant du Maître, lui montrent en face d'eux les magnifiques constructions du Temple, et Jésus leur répond : « En vérité, je vous le dis, un temps viendra où tout cela sera détruit et il n'en restera pas pierre sur pierre ». Cette formule qui annonce la destruction de Jérusalem se rencontre identique dans les trois évangélistes ; et tous trois s'accordent, en outre, à rattacher leur déclaration à la même circonstance. C'est donc qu'elle a toute chance d'être authentique. L'ancienne cité sainte doit disparaître et les modalités mêmes de sa ruine sont prévues. « Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; ils te détruiront entièrement, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée »... « Alors que ceux qui seront en Judée fuient dans les montagnes, que ceux qui seront au milieu de Jérusalem en sortent, et que ceux qui sont dans les champs n'entrent pas dans la ville. Car ce seront là des jours de vengeance pour accomplir tout ce qui est écrit. Malheur aux femmes qui seront enceintes et qui allaiteront en ces jours-là. Car il y aura une grande détresse dans le pays et de la colère contre ce peuple. Et ils tomberont

sous le tranchant de l'épée et ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que soient accomplis les temps des nations. » Incontestablement, ces tableaux demandent à être interprétés dans une certaine mesure en fonction du style traditionnel des prédications prophétiques. Mais il demeure hors de doute, de l'avis concordant des critiques même protestants et rationalistes que Jésus a voulu prédire la ruine de Jérusalem et du judaïsme.

II. — L'AVENIR DU CHRISTIANISME

Sous forme d'un discours aux douze Apôtres (1), S. Mathieu a groupé des instructions de Jésus à ses disciples, où l'on reconnaît sans effort les conditions et les épreuves futures de la prédication apostolique... « Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu de loups... Mettez-vous en garde contre les hommes, car ils vous livreront aux tribunaux, et dans leurs synagogues ils vous battront de verges. Et vous serez, à cause de moi, traduits devant les gouverneurs et devant les rois, pour servir de témoignage à eux et aux nations. Mais lorsqu'ils vous livreront, ne vous inquiétez pas de ce que vous direz ; car il vous sera donné à l'heure même ce que vous aurez à dire ; et, en effet, ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'esprit de votre Père, qui parle en vous. Le frère livrera son frère à la mort et le père son enfant, et les enfants se soulèveront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez haïs de tous, à cause de mon nom ; mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. Je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas achevé les villes d'Israël jusqu'à ce que vienne le Fils de l'homme. » La conversion des Juifs est une œuvre où les disciples de Jésus ne réussiront pas plus que le Maître n'a réussi. « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, ni le serviteur au-dessus de son

*Conditions
de
l'apostolat*

(1) X.

Seigneur. Il suffit au disciple d'être traité comme son Maître et au serviteur comme son Seigneur. S'ils ont appelé le Maître de la maison Béelzéboûl, combien plutôt encore ceux de la maison ! » Que les disciples cependant ne craignent point : Jésus n'abandonnera pas les siens.

Développement lent et progressif de l'Évangile

On l'aura sans doute remarqué : ces instructions ainsi recueillies et présentées en bloc par S. Mathieu, dépassent de beaucoup les conditions de la brève mission des Douze en Galilée : nous ne voyons pas, en effet, qu'à leur retour les Douze rapportent à Jésus qu'ils aient rien rencontré des épreuves annoncées là. Et aussi bien quelques-unes de ces instructions sont insérées par les Synoptiques eux-mêmes dans un autre discours de Jésus, le discours sur la fin. En réalité, ces tribulations sont pour une mission tout autre, celle qui se déroulera dans la vie de l'Eglise après le départ de son chef. A tout instant, Jésus revient sur cette idée que la nouvelle religion doit faire lentement son chemin dans les cœurs, la prédication évangélique s'étendre peu à peu et progressivement dans le monde. Tel le grain de blé qui jeté en terre s'y enracine d'une manière invisible et croît silencieusement ; la minuscule graine de senevé devient un arbuste de grande taille, sur lequel viennent se reposer les oiseaux du ciel ; la parcelle de levain finit par envahir toute la pâte ; le champ ensemencé se couvre à la longue d'épis qui grandissent au jour le jour, mélangés d'ivraie jusqu'à la moisson. D'autre part, on l'a déjà vu, la prédication de l'Evangile doit franchir les frontières de la Palestine ; la vie chrétienne doit être communiquée aux Gentils et par le monde entier doit s'étendre la société nouvelle : « Allez, prêchez l'Evangile à toutes les nations. »

Comment en face de tous ces témoignages a-t-on pu prétendre que jamais Jésus n'aurait poussé à la conquête religieuse du monde et qu'il faudrait attribuer à l'initiative des disciples poussés par les circonstances le fait qu'ils ont passé de la propagande parmi les Juifs à la propagande parmi les païens, tout naturellement ?

III. — LA FIN DU MONDE

L'Evangile sera annoncé à toutes les nations : puis viendra la fin. Quand et comment ? C'est l'objet du discours eschatologique qui se lit dans les trois Synoptiques (1) concurremment, bien qu'avec des variantes significatives et dont l'interprétation a donné lieu à des interprétations et à des théories opposées. Sans vouloir entrer dans le débat, il peut être utile de rapporter quelques considérations propres à faciliter l'explication.

*Difficultés
d'exégèse*

Les difficultés d'exégèse ici tiennent à plusieurs causes. D'abord, les plans divers : ruine de Jérusalem et fin du monde ne se distinguent pas assez nettement dans les récits. Il n'est pas toujours aisé de déterminer dans le détail ce qui appartient à chacune des tribulations prédites, à l'avènement premier du Fils de l'homme s'opérant par la ruine de la cité et de la génération coupable, ou à l'avènement ultime, glorieux, définitif et personnel. L'impression du lecteur pressé est d'abord que ces deux visions sont en continuité même temporelle l'une avec l'autre, et que « la génération présente » contempera les deux avènements. Cette impression est beaucoup plus forte chez celui qui lit le discours tel qu'il est rapporté dans le premier évangile où les transitions sont plus accusées et la confusion des traits plus grande. La difficulté est donc surtout d'ordre littéraire. Elle est motivée soit par l'usage de transitions, où nos évangélistes se donnent habituellement, nous le savons du reste, assez de large ; soit par le groupement d'éléments analogues entre eux, se rapportant aux choses « ultimes ». Or, nous avons lieu de tenir cet ordre, ce groupement — chez S. Mathieu surtout — pour partiellement artificiel, au sens premier du mot, c'est-à-dire pour dû au libre choix de l'auteur. Nous avons lieu de l'admettre, parce que plusieurs des paroles ainsi groupées sont distribuées autrement ou ailleurs, dans les deux autres évangiles ; et parce que la manière litté-

*Condition
littéraire des
textes*

(1) Mt, XXIV-XXV, 46 ; Mc XIII, 1-37 ; Lc XXI 5-36.

raire de l'évangéliste, connue traditionnellement, consiste à ordonner, en des ensembles cohérents, des déclarations et paroles du Seigneur traitant de sujets similaires, mais prononcées en divers temps. Ces observations incontestables nous invitent à ne pas presser outre mesure, dans le cas, les indications temporelles.

*Influence du
genre apoca-
lyptique*

D'autre part, la nature du sujet traité et le caractère du style apocalyptique employé par Jésus expliquent l'apparente confusion des prédictions concernant les deux avènements. Ces avènements sont d'ailleurs en continuité logique et réelle, le premier étant l'image, l'annonce et déjà le commencement du second. Les différences si nettes dans les circonstances (le premier avènement est annoncé par des signes, prévisible, et laisse place à une fuite, — le second est foudroyant, impossible à prévoir comme à éluder) permettent un départ très suffisant de la matière eschatologique. Des départs de ce genre ont été faits par les différents commentateurs. (1)

*Epoque à
lointaine
échéance*

En tenant compte de ces considérations, nous pouvons affirmer que rien dans le discours eschatologique — ni ailleurs — n'autorise à dire que Jésus ait enseigné l'imminence ou même la proximité de la fin du monde.

Il y a bien la déclaration commune aux trois Synoptiques : « Cette génération ne passera pas avant que tout ceci ne s'accomplisse. » Mais, dans S. Marc et S. Luc, de façon évidente, l'expression « tout ceci » désigne la ruine du Temple et ce qui l'accompagnera, vu la demande qui motive le discours de Jésus. Seul S. Mathieu fait figurer dans l'interrogation initiale avec les signes de la ruine du Temple un autre objet : le signe de l'avènement de Jésus et de la consommation du siècle. Mais il est permis d'interpréter ici comme ailleurs un témoignage imprécis par les autres. Or, les éléments que nous fournit le premier évangile rendent à eux seuls haute-

(1) Voir P. de Grandmaison, Dict. apol. Jésus-Christ, XI, auquel nous empruntons les considérations qui précèdent et celles qui suivent dans la question de l'époque de la fin du monde.

ment vraisemblable l'interprétation que nous impose, ou peu s'en faut, l'étude des deux autres. En effet, si la formule finale, sentencieuse et sommaire, ne distingue pas entre avènement et avènement, les deux crises sont pourtant clairement discernables dans le discours tel que le rapporte S. Mathieu. Et les modalités attribuées à la crise finale : absence de signes précurseurs certains, imprévisibilité, caractère si foudroyant, sont si différentes de celles qui sont attribuées à la ruine de Jérusalem, qu'elles rendent une déclaration globale fort peu probable. A quoi servirait-il d'indiquer des signes précurseurs (et toute la parabole du figuier a cette signification et n'a que cette signification) pour un événement soudain, imprévisible, inéluctable ? Un coup de foudre ne prévient pas et ne se prévient pas.

De plus, l'ignorance « du jour et de l'heure » solennellement affirmée en conclusion de ce passage, ne garde plus qu'un sens étriqué, diminué, tout à fait disproportionné à la gravité et à l'étrangeté de cette déclaration, si on la réduit à l'ignorance du jour précis, de l'heure exacte de la catastrophe. Des critiques très radicaux l'ont senti, et ce verset leur est suspect pour cette raison. Les paraboles qui suivent, dans notre premier évangile, ne sont guère moins probantes : peut-être le sont-elles davantage. Si Jésus avait affirmé que l'avènement définitif aurait lieu sûrement dans les limites de la génération présente qui l'écoutait, comment put-il dire et répéter tout d'une haleine que non seulement « le jour et l'heure », mais le temps même, que l'époque de la venue du Maître reste incertaine, impossible à prévoir, et sera tardive ?

Décisif enfin est le fait des réformes et des institutions durables établies par Jésus — au témoignage de Mathieu lui-même — avant et après cette prédiction. Construit-on un palais sur un sol qui tremble ? Légifère-t-on à la veille d'une révolution certaine, imminente et sans lendemain ? Vouloir réduire toute la morale évangélique et toute l'activité du Maître à des règles intérimaires, à un provisoire qui peut se promettre au plus quelques années d'existence, c'est une gageure intolérable.

Signes pré- Sur la question des signes, le même départ s'impose.
curseurs Les instructions prophétiques (1), rapportées çà et là, ont trait plus probablement et pour la plupart soit à la ruine de Jérusalem, soit aux épreuves de la prédication évangélique. Ainsi le veut le caractère inopiné, foudroyant de la crise finale.

La parousie De tous les prétendus signes qui doivent accompagner la catastrophe, Jésus n'en retient qu'un, celui qu'on trouve déjà en S. Paul (2) : « Et alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire. » Il répète une

(1) « Beaucoup de faux Messies viendront et séduiront beaucoup de personnes. Il y aura des guerres et des bruits de guerre, des soulèvements de peuples et de royaumes, de grands tremblements de terre, des pestes, des famines, d'effrayantes apparitions et des signes extraordinaires dans le ciel. Les Apôtres seront persécutés et mis à mort à cause du nom chrétien; beaucoup de fidèles se scandaliseront et abandonneront la foi; la charité envers Dieu se refroidira dans les cœurs; mais l'Evangile du royaume sera prêché dans tout le monde connu. » Mt. XXIV, 23-28; Mc XIII, 21-23; passim, etc.

(2) « Voici ce que nous déclarons d'après la parole du Seigneur. Nous, les vivants, laissés pour la parousie, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car, au signal donné, à la voix de l'archange, au son de la trompette divine, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui sont morts pour le Christ ressusciteront d'abord. Puis, nous qui vivons, qui sommes restés, nous serons emportés avec eux sur les nuées à la rencontre du Seigneur dans les airs et ainsi nous serons pour toujours avec le Seigneur... Quant aux temps et aux moments, il n'est pas besoin, frères, de vous en écrire. Car vous savez très bien vous-mêmes que le jour du Seigneur vient ainsi qu'un voleur pendant la nuit. Quand les hommes diront: « Paix et sûreté », c'est alors qu'une ruine soudaine fondra sur eux comme la douleur sur la femme qui doit enfanter, et ils n'y échapperont point... Ne dormons point comme le reste des hommes, mais veillons. » (Ep. Thess. IV, 14-V, 6.) Dans ce court développement de Pl, l'on aura rencontré quelques-uns des traits évangéliques. Le plus caractéristique est que nul ne sait quand la fin viendra, mais qu'elle viendra inopinément « comme un voleur dans la nuit ». La leçon morale est la même : Veillez. Quant aux modalités de la fin, Pl est très sobre de détails descriptifs; il retient un signal de trompette donné par un archange, puis le Seigneur descendant du ciel, les hommes emportés sur les nuées à sa rencontre dans les airs.

parole semblable devant le Sanhédrin présidé par Caïphe : « Vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel. »

Puis le jugement commencera : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations seront assemblées devant lui. Et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli ; nu et vous m'avez vêtu ; malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venus vers moi. Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim et t'avons-nous donné à manger ? Ou avoir soif, et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger et t'avons-nous recueilli ? Ou nu et t'avons-nous vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade ou en prison et sommes-nous allés vers toi ? » Et le roi leur répondra : « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites. Alors il dira aussi à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison et vous ne m'avez pas visité. Alors ils répondront eux aussi : Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim, ou ayant soif, ou étranger, ou nu ou malade ou en prison et ne t'avons-nous pas assisté ? Et il leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne les

Le jugement

avez pas faites. Et ceux-ci iront au supplice éternel, mais les justes à la vie éternelle. » (1)

Lacunes et compléments

Ici finit notre exposé de la doctrine de Jésus. Il aurait pu être plus minutieux, plus longuement commenté, mais il serait toujours demeuré incomplet, pour cette raison tout d'abord que les évangiles ne sont eux-mêmes qu'un abrégé et qu'ils n'ont recueilli qu'une faible part des enseignements du Maître. La parole fixée par l'Evangile, quand on l'organise comme nous avons essayé de le faire, apparaît surabondante en certains sujets — par exemple le Royaume — tandis que pour certains autres — tels que l'Eglise, la Trinité — elle appelle des éclaircissements et des développements. Il faut en ces rencontres se souvenir que plusieurs points de cette doctrine ont été traités dans les Epîtres des Apôtres et de S. Paul ; surtout il convient de ne pas oublier « le cinquième évangile » qui est de tradition orale. Alors même que cette tradition explicite et développe, encore est-il qu'elle n'opère que sur des données préexistantes et qui tirent leur autorité du fait qu'elles peuvent se réclamer de leur origine chrétienne. L'histoire de dix-neuf siècles n'a rien ajouté à ce cycle de la doctrine évangélique : mais en s'y appliquant, l'effort des théologiens et la méditation pieuse ont fait jaillir des trésors de lumière et de vérité qui ne cesseront jusqu'à la fin du monde d'éclairer les voies de l'homme dans ses rapports avec Dieu.

(1) Mt. XXV, 31-46.

3^e SECTION

MIRACLES DE JÉSUS

XXI

VUE D'ENSEMBLE

C'est dans le témoignage évangélique un partage arbitraire que d'admettre la doctrine et de repousser d'autre part les miracles. La plus superficielle lecture donne l'impression que les miracles attribués à Jésus appartiennent à la substance même de l'histoire évangélique. Une étude plus approfondie confirme décidément cette impression. La narration des faits de ce genre occupe en effet dans l'Evangile une place considérable. Plus encore que la place matérielle qu'ils occupent, c'est le rôle attribué aux miracles qui ne permet pas de les évincer. Ils sont supposés par les particularités les plus frappantes, les circonstances les moins contestables des récits : les éliminer serait non seulement laisser pour de longs chapitres un canevas nu et dépouillé, mais déchirer la trame même du livre. Ainsi, pour donner un exemple, c'est à l'occasion d'un miracle que le divin Maître se déclara supérieur à la loi du sabbat, à la suite d'un miracle, encore, qu'il prononça la parole si grave qui accusait les pharisiens et les scribes de blasphémer contre le Saint-Esprit, parce qu'ils osaient attribuer à Satan des œuvres manifestement divines. De même, en vingt autres circonstances semblables, paroles et miracles ap-

Intime connexion de la doctrine et des miracles

paraissent en connexion essentielle, le miracle appuyant la doctrine et la doctrine authentiquant le miracle. (1)

I. — TABLEAU

Relier

En un sens, tout dans la vie de Jésus a été miracle, depuis le commencement jusqu'à la fin, ou plutôt elle n'est qu'un tissu de miracles : naissance virginale, apparitions d'anges, étoile des Mages, voix de Dieu au baptême, à la Transfiguration, descente de l'Esprit sous la forme d'une colombe, déchirement du voile du Temple, tremblement de terre à l'heure de la mort, résurrection et apparition de nombreux morts, etc... : autant de prodiges qui ne sont pas sans rapport avec Jésus, puisqu'ils ont eu lieu à cause de lui pour accréditer sa mission. Toutefois, il ne sera mention ici que des miracles opérés directement et personnellement par Jésus.

Dénombrement

Tous les évangélistes s'accordent à dire que Jésus fit de nombreux miracles. « Et Jésus parcourait toute la Galilée enseignant dans les Synagogues, prêchant l'Evangile du royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple. Et sa renommée se répandit dans toute la Syrie ; et on lui amena tous ceux qui souffraient, atteints de maladies et de douleurs de toutes sortes, démoniaques, lunatiques, paralytiques et il les guérit. » (S. Mathieu.) En quelque lieu qu'il arrivât, dans les villages, dans les villes, dans les campagnes, on mettait les malades sur les places publiques, et on le priait de leur laisser seulement toucher le bord de son vêtement. Et tous ceux qui le touchaient étaient guéris. » (S. Marc.) « Sa renommée se répandait de plus en plus, et les foules venaient pour l'entendre et pour

(1) On a prétendu parfois dans le camp rationaliste que ce qu'on nomme le noyau primitif des évangiles n'aurait contenu aucun miracle. Mais celui de ces écrits que des néo-critiques nombreux se complaisent à regarder comme le premier et comme la base des trois autres, l'évangile selon S. Marc, est précisément celui qui frappe le plus par l'accumulation de l'élément miraculeux.

être guéries de leurs maladies... Et toute la foule cherchait à le toucher parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous. Jésus guérit plusieurs personnes de maladies, d'infirmités et d'esprits malins et il rendit la vue à plusieurs aveugles. » (S. Luc.) Et S. Jean termine le récit de la Résurrection de son Maître par ces mots significatifs : « Jésus a fait en présence des disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. »

Assez peu, en somme, de ces miracles ont été explicitement consignés : combien au juste ? Les commentaires ne sont pas d'accord, parce que certains faits qui sont par les uns regardés comme de vrais miracles ne dépassent pas aux yeux des autres les limites de l'ordre naturel : telles sont, par exemple, la disparition soudaine des mains des ennemis, l'expulsion des vendeurs du Temple ; ou bien quelques auteurs feront entrer en ligne de compte des faits comme la Transfiguration que la plupart des exégètes placent dans une autre catégorie de prodiges. Voilà comment il se trouve que le nombre des miracles spéciaux varie, selon les divers auteurs, de 33 à 40. L'évangéliste qui en raconte le plus dépasse à peine le chiffre de vingt. La moitié sont communs aux quatre documents ; sept sont propres à S. Jean, six à S. Luc, deux à S. Mathieu, un à S. Marc. Quels motifs ont guidé ces préférences ? On ne sait. Parfois, on a une série de guérisons variées, groupées par manière d'échantillons ; le plus souvent les miracles racontés sont ceux qui ont quelque importance extrinsèque, soit parce qu'ils sont associés à une doctrine particulière, soit parce qu'ils ont occasionné une explication, ou influé sur les actes ultérieurs de Jésus ou de ses adversaires.

On sait à quelles difficultés se heurte l'historien qui veut établir la suite rigoureuse de la vie de Jésus ; les mêmes difficultés et les mêmes incertitudes traversent le problème de la succession de ses miracles (1). Un fait

Répartition

Suite chronologique

(1) Cette réserve faite, on peut admettre approximativement le tableau chronologique suivant pour les miracles racontés

du moins est certain, c'est que Jésus fit des miracles à toutes les périodes de sa vie publique, sans exception. Ils furent cependant plus nombreux dans la première partie de son ministère galiléen. Le premier en date s'accomplit à Cana ; le dernier eut lieu après sa Résurrection, dans les eaux du lac de Génésareth. Dans chaque période aussi il y a des miracles de tout genre.

Classifications

On a cherché naturellement à classer ces divers miracles. Tantôt on les a partagés en deux grandes catégories, selon qu'ils émanent plus directement de l'amour compatissant ou de la puissance infinie. Les miracles de l'amour sont ceux qui ont pour fin immédiate le soulagement des souffrances physiques et morales de l'humanité : résurrections des morts, expulsions des démons, guérisons corporelles. Les miracles de puissance sont ceux qui témoignent d'un droit absolu de contrôle sur toutes les forces de la nature et embrassent des changements par création, transformation, destruction, etc. Il est plus simple et plus logique, pensons-nous, de classer les miracles évangéliques d'après leur objet extérieur immédiat. On cite souvent comme un modèle du genre la classification de Westcott : miracles sur la na-

en détail : pour la période préliminaire du baptême à l'appel des premiers disciples : le changement de l'eau en vin, guérison du fils de l'officier royal ; pour la 1^{re} période du ministère galiléen jusqu'à la mort de Jean-Baptiste : pêche miraculeuse, délivrance du démoniaque de Capharnaüm, guérisons de la belle-mère de Simon-Pierre, d'un lépreux, du paralytique de Capharnaüm, du paralytique de Béthesda, de l'homme à la main sèche, du serviteur du Centurion, résurrection du fils de la veuve de Naïm, guérison du démoniaque sourd-muet, apaisement de la tempête, des démoniaques de Gêrasa, résurrection de la fille de Jaïre, guérison de l'hémorroïssiste, des deux aveugles de Capharnaüm, délivrance d'un possédé muet ; pour la 2^e période du ministère galiléen jusqu'à son terme : première multiplication des pains, marche sur les eaux, guérisons de la fille de la Chananéenne, d'un sourd-muet, seconde multiplication des pains, guérison de l'aveugle de Bethsaïda, du lunatique, le statère dans la bouche du poisson ; pour le ministère en Judée et en Pérée : guérisons de l'aveugle-né, de la femme courbée, de l'hydropique, des dix lépreux, résurrection de Lazare, guérison des deux aveugles de Jéricho ; pour les derniers jours : le figuier maudit, l'oreille de Malchus ; après la Résurrection, seconde pêche miraculeuse..

ture, miracles sur l'homme, miracles sur le démon. Malheureusement, elle prête à équivoque, en ce sens qu'il sera vrai de dire, à un certain point de vue, que tout miracle est un miracle sur la nature. Pour cette raison, plusieurs lui préférèrent la classification suivante : les prodiges dans le monde physique, délivrances de possédés, guérisons de malades, résurrections. C'est celle que nous adopterons.

II. — ANALYSE

A part de très rares exceptions (comme la malédiction du figuier), les miracles évangéliques procèdent de l'amour compatissant du divin Maître qui voulait, autant qu'il dépendait de lui, alléger les souffrances physiques et morales de la pauvre humanité déchue. Sa bonté infinie a laissé des traces dans les récits sacrés, qui la signalent comme le motif déterminant de plusieurs de ses miracles. « Et sortant (de la barque) il vit une foule nombreuse et il fut ému de compassion pour elle, et il guérit leurs malades ». « Je suis ému de compassion pour cette foule ; car voilà trois jours qu'ils sont près de moi et ils n'ont rien à manger, et je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que les forces ne leur manquent en chemin. » Imploré par les aveugles de Jéricho, le Sauveur eut pitié d'eux et « toucha leurs yeux ; et aussitôt ils recouvrèrent la vue ».

*Cause
prochaine*

Quoi qu'il en soit, Jésus n'a jamais accompli un seul de ses prodiges dans son intérêt particulier. Il souffre de la faim après un jeûne de quarante jours ; il lui serait facile, ainsi que le démon le lui suggère, de changer en pains les pierres du désert ; mais il se gardera bien de recourir à ce moyen. Il a soif au bord du puits de Jacob : il ne fera pas jaillir une source miraculeuse tout exprès pour se désaltérer. Il pourrait en se précipitant du sommet du Temple de Jérusalem éblouir les spectateurs et se procurer une gloire brillante ; mais il rejette avec horreur cette proposition de l'esprit mauvais. Il aurait gagné à sa cause ses ennemis en consentant sur leur demande à réaliser quelque merveille ; il refuse énergiquement de les satisfaire. Il permet à ses

bourreaux de mettre les mains sur lui, de le conspuer, de le frapper cruellement, lui qui n'avait qu'à formuler un simple désir à son Père pour voir accourir à sa défense douze légions célestes.

Occasion

Le plus souvent Jésus attendait pour accomplir ses miracles qu'on fit un appel direct à sa bonté. C'est ainsi que Marie à Cana, l'officier royal, Jaïre, le centurion, la Chananéenne, le père du lunatique, les Apôtres, les foules, plusieurs malades ou infirmes commencent par le solliciter. Maintes fois néanmoins il lui arriva de prendre lui-même cette initiative ; cela se vit notamment pour les deux pêches miraculeuses, les deux multiplications des pains, la résurrection du fils de la veuve de Naïm et celle de Lazare et, en général, les délivrances des possédés.

Il a fréquemment désigné lui-même la foi comme une condition extrêmement favorable à l'exercice de ses pouvoirs miraculeux. « Croyez-vous que je puisse vous faire cela ? » demande-t-il à deux aveugles qui le suppliaient de leur rendre la vue ; et sur leur réponse affirmative il ajoute : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » A Jaïre il dit : « Crois seulement et ta fille sera sauvée » ; au père du jeune lunatique : « Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit ». Dans les cas très rares où il employa des moyens extraordinaires pour guérir, il se proposait au moins en partie de faire naître ainsi la foi dans l'âme des malades. Son bonheur était double en présence d'une foi très vive ; il aimait alors à louer la foi des suppliants, à leur dire que la guérison était la récompense de leur foi inébranlable : « Ma fille, ta foi t'a sauvée » « Va, ta foi t'a sauvée ». L'absence et l'imperfection de la foi l'attristaient au contraire jusqu'à lui arracher des protestations douloureuses. « O génération incrédule et perverse, jusques à quand serai-je avec vous ? » « Où est votre foi ? » « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » En achevant le récit de la froideur des Nazaréens à l'égard de Jésus, S. Mathieu écrit : « Il ne fit pas là beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité » et le second évangile : « Il ne put faire là aucun miracle, si ce n'est qu'il guérit un petit nombre de malades en leur imposant les mains. » Quelques-uns

ont cru pouvoir en inférer que la foi était une condition *sine qua non* de la vertu miraculeuse du Sauveur, laquelle aurait en grande partie dépendu d'elle et se serait trouvée impuissante sans elle : opinion inadmissible, parce que Jésus n'entend dépendre d'aucune influence extrinsèque pour l'exercice de son pouvoir miraculeux.

Dans l'accomplissement des prodiges même les plus éclatants, il laisse voir une noble sérénité, une simplicité parfaite. S'il gémit, s'il frémit et se trouble à la résurrection de Lazare, c'est pour une cause entièrement indépendante du miracle lui-même. Il réalisait les actions les plus extraordinaires avec autant d'aisance que nous faisons nous-mêmes nos actes ordinaires. Ressusciter un mort, c'était, d'après son charmant et modeste langage, le faire sortir du sommeil ; nulle part ne se remarque en lui le plus léger effort, la moindre hésitation ; tant il est sûr de lui-même ! La simplicité est le sceau naturel des miracles évangéliques ; quelques-uns, mais rares, comportent un certain appareil, comme la guérison de l'aveugle de Jérusalem, celle d'un jeune possédé et la résurrection de Lazare.

*Simplicité
de l'action*

Les moyens employés sont pareillement d'une extrême simplicité. Habituellement, il lui suffit d'un mot ou d'un geste pour guérir les maladies les plus invétérées, les infirmités incurables et même pour rendre la vie aux morts. Jésus menace le démon en disant : « Tais-toi et sors de cet homme. » « Je le veux, sois guéri » « Lève-toi, prends ton grabat et marche » « Il dit à la mer : tais-toi, calme-toi » « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi ». « Lazare, viens dehors » ou bien « il guérit quelques malades en leur imposant les mains » « Il lui toucha la main et la fièvre la quitta » Parfois, il n'avait même pas à prendre la peine de manifester au dehors sa volonté, qui produisait directement l'effet sollicité par lui : c'est ce qui arriva, en particulier, pour la marche sur les eaux et la seconde pêche miraculeuse. D'autres fois, il guérissait à distance, par exemple le fils de l'officier royal, le serviteur du centurion et la fille de la Chananéenne. Même il eut recours à un moyen qui semblait plutôt en opposition avec le but à atteindre,

et des moyens

le jour où il mit un peu de boue sur les yeux de l'aveugle-né.

*Effet
immédiat et
complet*

S. Marc offre un cas dans lequel la vue ne fut rendue que peu à peu, comme par degrés, à un aveugle. Partout ailleurs, l'effet voulu est immédiat et complet. Rien ne résiste au thaumaturge. Les malades sont si bien guéris qu'ils peuvent se lever aussitôt et vaquer à leurs occupations, emporter eux-mêmes le lit sur lequel on les avait amenés. Dès que le prodige est opéré, la nature reprend son cours habituel : la fille de Jaïre à peine ressuscitée, Jésus prescrit de lui servir à manger ; la jeune ressuscitée n'est pas un être extraordinaire, surnaturel, mais de nouveau soumise aux conditions normales de l'existence.

*Impression
sur les
témoins*

Rien d'étonnant si les multitudes ont poursuivi de leur admiration un pareil thaumaturge. Elle éclata dès les premiers jours et ne se laissa jamais dans la suite. Ceux qui le virent délivrer pour la première fois un possédé furent tous saisis d'effroi et se demandaient les uns aux autres : « Qu'est ceci ? Un enseignement nouveau avec autorité. Il commande même aux esprits impurs et ceux-ci lui obéissent ! Et sa renommée se répandit aussitôt de tous côtés, dans toute la Galilée d'alentour ». Quelques jours après, un lépreux guéri se mit à proclamer avec insistance et à divulguer l'événement, de sorte que Jésus ne pouvait plus entrer ouvertement dans une ville, mais se tenait à distance au dehors dans des lieux déserts et l'on venait à lui de toutes parts. C'est bien aussi une étonnante admiration pour les prodiges du Sauveur qui est exprimée dans les lignes suivantes : « On apprit qu'il était dans une maison. Et beaucoup s'assemblèrent de telle sorte que l'espace devant la porte ne pouvait plus les contenir et il leur annonçait la parole. » C'est alors qu'on apporta et qu'on fit pénétrer de la manière que l'on sait un pauvre paralytique. Après sa guérison, la foule fut saisie de crainte et elle glorifia Dieu qui a donné aux hommes un tel pouvoir. S. Marc ajoute qu'elle s'écria : Nous n'avons rien vu de semblable. Lorsqu'il eut ressuscité le fils de la veuve de Naïm, tous furent saisis de crainte et ils glo-

rifièrent Dieu disant : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. Et ce bruit se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour. »

Le moment n'est pas venu de tirer les conclusions : *Utilité de ces observations générales*
bornons-nous donc pour l'instant à souligner dans le document évangélique la place très large qu'occupent les miracles et les caractères généraux dont ils sont marqués. Cette constatation, à elle seule, vaut puissamment contre les prétentions qui voudraient supprimer les miracles ou qui travaillent à les dénaturer. Trop souvent dans les discussions on est porté à négliger l'appel direct aux faits dont le simple exposé suffirait, en beaucoup de cas, à ruiner une argumentation mal assise. Cette vérité, manifeste dans cette première vue d'ensemble, ressortira avec plus d'évidence encore dans l'étude qui reste à faire des cas d'espèce.

XXII

PRODIGES COSMIQUES

Rien n'interdit de commencer l'exposition détaillée des miracles évangéliques par l'examen des prodiges accomplis dans l'ordre des êtres inanimés. Les évangélistes ont signalé neuf miracles de cette catégorie qui sont, en suivant l'ordre chronologique le plus probable : le changement de l'eau en vin à Cana, la première pêche miraculeuse, l'apaisement subit de la tempête, la première multiplication des pains, la marche de Jésus sur les eaux du lac, la seconde multiplication des pains, le statère dans la bouche du poisson, la malédiction du figuier, la seconde pêche miraculeuse. A cette liste viennent s'ajouter, pour certains auteurs, la Transfiguration et le pouvoir qu'a eu Jésus de se rendre invisible à ceux

Enumération et catégories

qui voulaient le lapider et de pénétrer plus tard au Cénacle, les portes fermées ; ce sont là des phénomènes d'un ordre spécial. Ici nous ne nous occuperons que des premiers que nous grouperons suivant leurs analogies.

I. — PREMIER GROUPE

A) *Changement de l'eau en vin* (1).

Récit du fait

Ce miracle n'est raconté que par S. Jean, qui le donne expressément comme le premier des miracles de Jésus. « Il y eut, dit-il, une noce à Cana de Galilée et la mère de Jésus y était. Jésus fut invité à la noce ainsi que ses disciples. Et le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. Jésus lui dit : Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira » Or, il y avait là six cruches de pierre pour les ablutions usitées des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures : Jésus leur dit : « Remplissez les cruches d'eau » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Et il leur dit : « Puisez maintenant, et portez-en au chef de service. » Et ils en portèrent. Dès que le chef de service eut goûté l'eau changée en vin, — car il ne savait pas d'où il venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient — il appela l'époux et lui dit : « Tout le monde se sert d'abord le meilleur vin, puis, quand les gens sont ivres, on sert le moins bon ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent. » Tel fut à Cana de Galilée le premier des miracles que fit Jésus, et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui. »

Critique des interprétations rationalistes

La réalité de ce miracle a été combattue diversement par les rationalistes. « Jésus s'était accordé avec un marchand pour faire apporter secrètement pendant le repas du vin qu'il fit servir aux convives coupé d'eau » (Paulus) ; « il voulut égayer une noce de village » (Renan) ; il procura du vin aux convives par l'intermédiaire

(1) Jn II, 1-11.

d'amis qui avaient des relations à Cana (Weiss) ; ce miracle est un mythe qui doit son origine à quelques traits rapportés dans l'Ancien Testament, comme la transformation de l'eau du Nil en sang par Moïse (Strauss) ; ce récit est une pure allégorie (Baur, Holtzmann, Loisy) pour désigner soit la relation du baptême de Jean avec celui de Jésus, soit la substitution de la loi nouvelle à la loi ancienne, de l'Eglise à la synagogue. Personne ne conteste que ce miracle, ainsi que plusieurs autres, ne puisse contenir un sens figuré ; mais le symbolisme, on l'a vu, n'exclut point la réalité du fait. De plus, les explications rationalistes font violence aux textes.

S. Jean a voulu certainement raconter un miracle. Il termine son récit par un mot qui en témoigne expressément : « tel fut le premier des miracles que fit Jésus. » Plus loin, faisant allusion à ce même prodige, il emploie le même mot : « Il alla donc de nouveau à Cana de Galilée, où il avait changé l'eau en vin. » Enfin la précision remarquable des détails est un autre indice de réalité : il y avait là six urnes remplies d'eau jusqu'au bord. Et voici que cette eau est changée en vin. Le maître d'hôtel, à qui Jésus a donné l'ordre d'en porter, ne peut que constater la vérité avec d'autant plus de force qu'il ignorait ce qui s'était passé. La simplicité joyeuse et inconsciente de son langage est donc une preuve de plus et de même la réflexion très fine de l'historien sacré : « Mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient. » Le narrateur n'en dit pas davantage, il a exposé les faits de la manière la plus vive et en même temps la plus vraie. Cela lui suffit et nous suffit également.

B) *Multiplication des pains* (1).

Il y eut en réalité deux multiplications des pains. Car : 1° on trouve deux faits de ce genre rapportés séparément à la suite l'un de l'autre dans l'évangile de S. Mathieu et dans celui de S. Marc et rappelés également quelque temps après, dans un reproche du Maître

*Attestation
d'une double
multiplication*

(1) 1° Mt. XIV, 13-21 ; Mc VI, 30-44 ; Lc IX, 10-17 ; Jn VI, 2° Mt. XV, 32-59 ; Mc VIII, 1-10.

aux disciples : « Et ne vous souvenez-vous pas, quand j'ai rompu les cinq pains pour les cinq mille hommes, combien de corbeilles pleines de morceaux avez-vous emportées ? Ils lui dirent : douze. Quand j'ai rompu les sept pains pour les quatre mille hommes, combien de corbeilles pleines de morceaux avez-vous emportées ? Ils lui dirent : sept. Et il leur dit : Vous n'avez pas encore compris. 2° Au reste, il existe entre les deux multiplications plusieurs points de différence. La localité n'est pas tout à fait la même. Selon S. Marc, Jésus à la seconde multiplication n'est plus au nord-est du lac mais à l'est sur le territoire de la Décapole. Un temps plus ou moins considérable sépare les deux événements. Ici, il y a sept pains au lieu de cinq et quatre mille hommes au lieu de cinq mille. Le premier prodige est suivi d'une marche de Jésus sur les eaux du lac, tandis qu'il embarque après le second pour gagner la rive occidentale.

*Critique
des interpré-
tationsratio-
nalistes*

De part et d'autre, la tradition évangélique nous met en présence d'une réalité surprenante : des milliers d'hommes nourris avec quelques pains et quelques poissons. Evidemment, les explications rationalistes ne font pas défaut. Jésus et ses disciples avaient des provisions ; ils en firent part à leurs voisins qui les imitèrent, de sorte que tout le monde fut rassasié (Paulus). Au sentiment de Renan, plus expéditif encore, Jésus se retira au désert ; beaucoup de monde l'y suivit ; au prix d'une sainte frugalité, la troupe sainte y vécut ; on crut naturellement voir en cela un miracle.

Ces grotesques parodies de l'Évangile sont aujourd'hui démodées. A la suite de Strauss, les rationalistes contemporains sont plus favorables à l'hypothèse d'un mythe engendré par des faits analogues de l'Ancien Testament, comme la multiplication de l'huile et de la farine par Elie, des pains par Elisée, ou encore par l'enseignement de Jésus. Cette histoire aurait pu naître d'une sentence figurée comme celle-ci : bienheureux ceux qui ont faim, car ils seront rassasiés (Schmiedel), et symboliserait surtout l'alimentation des âmes par la parole divine (Loisy). Ces principes d'explication ne nous sont pas inconnus et l'on a déjà répondu. L'interprétation sym-

bolique n'est pas prouvée ; même, elle est en contradiction avec le caractère très net du récit qui, au lieu des larges traits, des lignes vagues et flottantes de l'histoire symbolique, présente les circonstances précises de temps, de lieu, de nombre, et quantité de traits vécus qui caractérisent l'histoire réelle et vraie. Les évangélistes ont ici multiplié les détails, dont chacun tend à mettre en relief la grandeur du prodige. Tous mangèrent ; tous furent rassasiés, ils étaient des milliers de convives, sans compter les femmes et les enfants ; à la fin du repas, les Apôtres, sur l'ordre du Maître, recueillirent les restes qui remplirent plusieurs corbeilles. Comment s'étonner après cela de l'impression produite sur les spectateurs ? La scène a été publique. Les Apôtres assurés que personne n'a apporté du dehors d'autres pains et d'autres poissons, ne doutent pas qu'ils sont en présence d'un miracle. La foule est convaincue d'avoir été nourrie par un miracle. Jésus a conscience de l'avoir fait ; sa conduite, le soir, le montre en quelque sorte inquiet des suites possibles de l'événement.

II. — DEUXIEME GROUPE

A) *La pêche miraculeuse* (1).

La présence de deux narrations de pêches miraculeuses soulève le même problème que pour la multiplication du pain et demande une solution analogue.

Les deux pêches ont des points communs : toutes deux ont lieu sur le lac de Tibériade ; dans les deux situations, Pierre est à la tête des pêcheurs et les enfants de Zébédée sont avec lui ; dans un cas comme dans l'autre, on travaille en vain durant toute la nuit, et soudain, le jour venu, on prend, à la voix du Maître, une multitude de poissons. Chaque pêche, en revanche, a aussi ses particularités. L'une a lieu au début de la prédication de l'Evangile, l'autre sous les yeux du Seigneur ressuscité ; la première se fait en haute mer, la

*Réalité
d'une double
pêche*

(1) 1^o Lc, V, 1-11 ; 2^o Jn, XXI, 1-13.

seconde près du rivage ; ici Jésus n'est pas reconnu tout d'abord ; là, il est dans la barque de Pierre ; ici, Pierre et Jean sont ensemble, là, ils semblent appartenir à des embarcations différentes ; ici, le filet ne se rompt pas ; là il se brise ; la première fois, une seconde barque vient aider à lever le filet sur le lieu même de la pêche, à la seconde on le traîne à la côte. Ainsi les deux incidents miraculeux ne diffèrent pas seulement par quelques « embellissements poétiques » mais par la variété des circonstances.

*Analyse
du fait
essentiel*

- Jésus, s'adressant dans le premier cas à Pierre, puis dans le second à ses compagnons qui n'avaient fait jusque-là que des pêches infructueuses, leur commande de jeter à nouveau leurs filets. Il était peu probable qu'une nouvelle expérience serait plus fructueuse en plein jour. Et pourtant à peine eurent-ils jeté le filet qu'ils prirent une quantité abondante de poissons. Miracle évident, dont le narrateur de la première pêche plus particulièrement fait ressortir l'étendue par quelques détails subsidiaires. « Leur filet se rompait » ; le secours apporté à temps empêcha seul le filet de se déchirer complètement. Pierre et ceux qui étaient avec lui dans sa barque firent signe aux pêcheurs qui étaient dans le bateau voisin d'accourir à leur aide ; seuls ils n'auraient jamais pu se tirer d'embarras. « Et ils vinrent, et ils remplirent les deux barques, de sorte qu'elles enfonçaient. Quelque habitués qu'ils fussent à d'excellentes pêches, Simon-Pierre et ses compagnons n'hésitèrent point à regarder cette pêche extraordinaire comme un grand miracle opéré par Jésus ; elle n'était due, ils le comprirent, ni au hasard, ni à leurs propres efforts, mais uniquement à son concours surnaturel. S. Luc décrit brièvement leur émotion. Pierre se jette aux genoux de son Maître, pris d'une religieuse frayeur et disant : « Seigneur, retire-toi de moi, parce que je suis un homme pêcheur. » Car, — ajoute l'évangéliste — l'épouvante l'avait saisi, lui et tous ceux qui étaient avec lui.

Sens figuré Il peut paraître superflu d'ajouter que ces deux pêches miraculeuses offrent aussi un sens figuré. Jésus a

lui-même indiqué le sens de la première en disant à Pierre que désormais ce sont des hommes qu'il prendra dans ses filets. La multitude des poissons figure donc aussi la multitude des âmes que les Apôtres, sous la conduite de leur chef, doivent tirer des abîmes de l'incrédulité pour les faire entrer dans l'Eglise. Quant à la seconde, elle figure spécialement celle des élus que S. Pierre et ses compagnons de travail introduiront au ciel. Mais ce qu'on ne saurait soutenir, c'est que la pêche miraculeuse serait une pure légende issue de cette parole de Jésus aux Apôtres : « Je vous ferai pêcheur d'hommes. » Le caractère nettement historique du récit s'oppose à cette interprétation.

B. — *Le statère dans la bouche du poisson* (1)

S. Mathieu seul a conservé le prodige qui entrait d'ailleurs parfaitement bien dans son plan, étant donné qu'il contient une preuve très forte du caractère messianique de Jésus.

Le fait

C'était peu de temps après la scène grandiose de la Transfiguration. Comme Jésus entrait à Capharnaüm avec ses Apôtres, les collecteurs de l'impôt, s'adressant à Pierre, lui dirent : « Votre Maître ne paie-t-il pas les deux drachmes ? » Pour comprendre cette question, il faut savoir que tout Israélite âgé de vingt et un ans et au-dessus, en quelque lieu qu'il habitât, était tenu de verser annuellement pour les frais du culte au Temple de Jérusalem une redevance d'un demi-sicle, l'équivalent d'un didrachme ou de deux drachmes (environ un franc cinquante centimes). Pierre fit une réponse affirmative et rejoignit ensuite dans la maison qui lui servait de résidence à Capharnaüm. Sans attendre que l'Apôtre le mît au courant de ce qui s'était passé, Jésus lui demanda : « Que t'en semble, Simon ? Les rois de la terre, de qui perçoivent-ils des tributs ou des impôts ? de leurs fils ou des étrangers ? Il lui dit : des étrangers. Et Jésus répliqua : Les fils en sont donc

(1) Mt. XVII, 23-26.

exempts ? » L'argumentation du Maître est très claire dans sa concision : le Messie, en tant que Fils de Dieu, était évidemment affranchi de l'impôt du Temple. Toutefois, comme on aurait pu se scandaliser s'il s'était refusé à payer la contribution, Jésus ajouta : « Va à la mer, jette l'hameçon et tire le premier poisson qui viendra ; ouvre-lui la bouche et tu trouveras un statère. Prends-le et donne-le leur pour moi et pour toi. »

Critique

Il est à remarquer qu'après avoir mentionné l'ordre de Jésus, le narrateur n'en signale pas l'exécution. Il faut croire pourtant, malgré ce silence, que Pierre obéit et qu'il trouva la pièce de monnaie dans la bouche du poisson : car, à moins de dénaturer complètement le récit de l'évangéliste, on ne saurait nier qu'il a voulu exposer un miracle proprement dit. L'interprétation d'après laquelle Jésus prescrivait à Pierre de vendre du poisson pour gagner un statère a été abandonnée par les rationalistes eux-mêmes comme faisant beaucoup trop de violence au texte. Il est positivement question d'une pièce d'argent à trouver et non d'un poisson à vendre. Il est aussi contraire au contexte de dire que ce miracle « exhale le parfum de la pure légende et n'a d'importance qu'à titre d'éclaircissement de la position adoptée par Jésus vis-à-vis du règne politique de son temps. » Il s'agit d'ailleurs ici d'un tribut religieux et non d'un impôt civil.

II. — TROISIÈME GROUPE

A. — *La tempête apaisée* (1).

Le récit

Ce miracle grandiose a été rapporté par les trois Synoptiques. La description est particulièrement émouvante dans le second évangile. Dès sa première ligne, S. Marc fixe avec beaucoup de précision la date du prodige : c'était au soir de la journée mémorable où Jésus avait inauguré son enseignement sous la forme de pa-

(1) Mt. VIII, 23-27 ; Mc IV, 35-41 ; Lc VIII, 22-25.

raboles et protesté vigoureusement contre le blasphème des pharisiens : « cet homme ne chasse les démons que par Béezéboul. » L'occasion est signalée rapidement par les trois narrateurs. Jésus, qui se trouvait alors sur la rive occidentale du lac, non loin de Capharnaüm, voulut le traverser pour se rendre à Gêrasa, sur le rivage oriental. Il avait du haut d'une barque enseigné la multitude, et, la foule congédiée, les disciples mirent à la voile.

Or, voici qu'un ouragan se déclancha soudain, tel qu'il s'en voit sur les mers ou lacs intérieurs entourés de montagnes. Dans le premier évangile il est désigné par une expression d'agitation violente, semblable à celle qui produit un tremblement de terre. S. Marc et S. Luc l'appellent « un tourbillon de vent. » En peu d'instants, les flots furent tellement secoués que des vagues s'élançaient dans la barque, menaçant de la remplir à bref délai. La situation devenait critique : S. Luc le dit expressément. Cependant, — et le contraste est saisissant, — Jésus « était à la poupe, dormant sur un coussin ». Les disciples, qui se croyaient perdus, le réveillèrent brusquement. « Maître, s'écrièrent-ils avec angoisse, sauvez-nous, nous périssons. » Ces hommes connaissaient le lac et ses tempêtes, puisque plusieurs parmi eux y avaient exercé dans leur jeunesse le métier de pêcheurs ; l'ouragan qui leur inspirait un tel effroi devait donc être réellement terrible. Le réveil de Jésus fut aussi tranquille que son repos : son premier soin fut de calmer non les flots, mais les cœurs : « Pourquoi craignez-vous, dit-il, gens de peu de foi ? » Se levant ensuite, il s'adressa tour à tour au vent et à la mer courroucée : « Silence, tais-toi. » L'effet de cet ordre fut immédiat, « le vent cessa et il se fit un grand calme. » Les trois narrateurs relèvent ce trait : c'est tout à coup, au commandement de Jésus, que la tempête prit fin dans l'atmosphère et dans les flots. Cette circonstance rehausse l'éclat du miracle, car d'ordinaire, à la suite d'une tempête, les eaux demeurent agitées pendant plusieurs heures et ne reprennent que peu à peu leur équilibre. Les témoins du prodige ne se défendirent pas de l'admiration profonde qu'ils ressentaient d'un fait aus-

si visiblement surnaturel. Saisis d'abord par le sentiment de crainte respectueuse que l'on éprouve en face d'un miracle, ils ne tardèrent pas à se communiquer mutuellement leurs impressions : « Quel est celui-ci, pour que la mer et les vents lui obéissent ? »

B. — *Marche sur les eaux.* (1)

Le fait

Ce phénomène est raconté par S. Mathieu, S. Marc et S. Jean ; ces deux derniers abrègent et omettent entièrement l'épisode relatif à S. Pierre. C'est le premier évangile qui fournit ici les détails les plus complets ; toutefois, les deux autres ont en revanche des traits qui leur appartiennent en propre.

Cet événement remarquable — qui comprend trois prodiges opérés coup sur coup — se passa dans la nuit qui suivit immédiatement la première multiplication des pains. Convaincue que Jésus était le Messie impatientement attendu, la foule voulait le proclamer roi des Juifs et le conduire en triomphe à Jérusalem. Les Apôtres ne se seraient que trop aisément ralliés à ce projet ; car ils partageaient encore au sujet du libérateur promis la plupart des préjugés tout humains et les fausses espérances de leurs compatriotes. Aussi Jésus qui voulait soustraire ses disciples à l'influence de cette multitude exaltée, les contraignit-il de s'embarquer au plus vite et d'aller l'attendre sur la rive occidentale. Lorsqu'ils furent partis, il congédia doucement la foule ; puis il se retira sur la colline voisine pour prier. Cependant la barque qui portait les Douze s'était avancée en plein lac, mais dans les conditions les plus défavorables ; car la nuit était venue et un vent violent s'était levé et avait déchaîné la tempête. S. Mathieu, usant d'une métaphore énergique, montre l'embarcation et l'équipage « mis à la torture » ; S. Marc dit de son côté que les disciples « se torturaient » à ramer, et qu'ils n'avançaient qu'avec peine ; S. Jean ajoute que la mer, au souffle d'un grand vent, se soulevait.

(1) Mt. XIV, 22-34 ; Mc VI, 45-52 ; Jn VI, 14-21.

De longues heures s'étaient écoulées depuis le départ : on était « à la quatrième veille », c'est-à-dire entre trois et six heures du matin. Et pourtant, fait remarquer S. Jean, la barque n'avait guère franchi que vingt-cinq ou trente stades, soit cinq ou six kilomètres. Soudain, un phénomène extraordinaire frappa l'attention des Apôtres, leur causant un violent effroi. Une forme humaine s'avancait majestueusement sur les flots et se rapprochait avec rapidité de la barque. Tous les regards furent bientôt sur elle et dans l'impossibilité de s'en détacher. N'était-ce point un fantôme ? Ils furent si impressionnés qu'ils poussèrent un cri d'angoisse. Ce trait montre combien peu ils s'attendaient à la rencontre du Maître. Jésus — car c'était lui — se fit aussitôt reconnaître et les rassura d'un mot : « Ayez confiance, c'est moi, ne craignez pas. »

A peine Jésus s'était-il fait reconnaître que Pierre, toujours ardent et enthousiaste, lui adressait cette demande : « Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi sur les eaux. » « Viens, répondit brièvement Jésus, et Pierre de marcher lui aussi sur les eaux. Mais lorsqu'il se vit bientôt au milieu des vagues violemment agitées, son courage faiblit et il sentit qu'il enfonçait peu à peu. Un cri jaillit de ses lèvres : « Seigneur, sauve-moi ! » Jésus étendit la main, le saisit et le ramena dans la barque, non sans lui donner la leçon méritée : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Lorsque Jésus et son disciple furent remontés dans l'embarcation, le vent cessa tout à coup, de sorte que la tempête prit fin immédiatement comme précédemment. Car c'est bien, selon toute vraisemblance, un nouveau prodige que veut marquer S. Mathieu lorsqu'il dit en concluant sa narration : « Quand ils furent montés dans la barque, le vent cessa. »

Il n'est point défendu de voir en ces faits la figure des merveilles que le Christ ne cesse d'opérer pour son Eglise, sans cesse ballotée et surmontant tous les orages, grâce à la protection divine. Mais on ne saurait aller plus loin. Ces récits ne sont ni une pure allégorie, ni un mythe né de l'Ancien Testament, ni une légende issue

*Série
de prodiges*

*Interpré-
tation*

des paroles de Jésus ni enfin un procédé de rhétorique. L'Evangile interprété dans son sens naturel indique clairement que Jésus apaisa deux fois la tempête et qu'il marcha ainsi que Pierre sur les eaux. Si l'on n'admet pas ces faits, on n'expliquera pas sans recourir à des subtilités invraisemblables des détails prévus comme ceux-ci : Jésus était couché à l'arrière de la barque la tête sur un coussin, — les Apôtres avaient fait de vingt-cinq à trente stades, — c'était à la quatrième veille.

IV) *Le figuier desséché* (1).

La date du phénomène est nettement déterminée par les deux narrateurs, S. Mathieu et S. Marc ; il s'accomplit le lendemain de l'entrée triomphale à Jérusalem, par conséquent le lundi de la semaine sainte dans la matinée ; Jésus se rendait de Béthanie à Jérusalem, mais il était encore tout près de Béthanie ; les douze Apôtres l'accompagnaient. Chemin faisant, le Sauveur eut faim. Il aperçut à quelque distance un figuier qui était tout couvert de feuilles, vint à lui et le trouva stérile. Traitant cet arbre comme un être doué de raison, libre et responsable, il proféra contre lui une sentence terrible. « Qu'à tout jamais personne ne mange plus de toi aucun fruit. » La malédiction se réalisa instantanément, comme le note S. Mathieu : « Et aussitôt le figuier fut desséché ». Cependant, les résultats ne se laissèrent pas voir tout de suite. S. Marc, à qui la perspective historique est chère, distingue très nettement deux actes dans ce petit drame : le figuier fut maudit dès le lundi matin ; mais ce n'est qu'à l'aube du mardi, en revenant de Béthanie à Jérusalem, que les Apôtres constatèrent la réalisation de la sentence promise par leur Maître. Maintenant, les feuilles si fraîches la veille retombaient tristement le long des branches : le figuier était desséché jusqu'aux racines. Les disciples ne manquèrent pas d'attirer l'attention de Jésus sur le prodige dont la réalité s'étalait sous leurs yeux. Pierre, en particulier, se souvenant de ce qui avait eu lieu la veille dit : « Maître, le figuier que tu as maudit a séché. »

(1) Mt. XXI, 18-22 ; Mc XI 12-14 ; 20-26.

Quiconque ne rejette pas à priori et systématiquement tous les prodiges évangéliques doit admettre la réalité des prodiges dont il a été question. Jésus a eu le pouvoir de modifier à son gré les substances et les lois de la nature matérielle. L'eau se transforme en vin et les pains se multiplient sous la seule influence de sa volonté ; les eaux courroucées s'apaisent soudain ; les flots mobiles le portent ainsi que son disciple ; il sait où il faut jeter le filet, pour qu'il soit aussitôt rempli de poissons ; sur son ordre, le figuier se dessèche. On aura remarqué aussi que l'attestation ici ne laisse rien à désirer ; des miracles de cette catégorie se lisent dans le quatrième évangile aussi bien que dans les trois premiers. La netteté du récit est admirable de simplicité ; et les rationalistes pour en rendre compte sont obligés de faire violence au texte ou de se contredire : ce qui est encore une façon de rendre hommage à la vérité.

Pouvoir illimité de Jésus dans l'ordre physique

XXIII

DÉLIVRANCES DE POSSÉDÉS

La délivrance des possédés occupe une place très considérable dans le ministère du Sauveur, à en juger soit par les cas spéciaux que racontent les évangélistes, soit surtout par les formules générales dans lesquelles ils résument de temps à autre son apostolat. S. Pierre voulant donner au centurion Corneille un sommaire de son activité l'exprime en disant : « Il (Jésus) a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient sous l'empire du démon. » Sept cas particuliers sont décrits dans les évangiles, savoir : le démoniaque de Capharnaüm, un possédé aveugle et muet, les démoniaques de Gérasa, le possédé muet, la Chananéenne, le jeune luna-tique, la femme courbée. La première, la troisième, et

Leur place considérable dans le ministère de Jésus

la sixième de ces délivrances sont les plus caractéristiques ; la cinquième et la septième ne manquent pas non plus d'intérêt, bien que la possession diabolique y soit moins frappante ; la seconde et la quatrième sont exposées en quelques mots. Toutes appartiennent aux Synoptiques. Quelques-unes rapportent des cas de possession pure et simple ; d'autres sont associées à des maladies qui tantôt affectent une forme générale, comme la paralysie, tantôt se présentent sous une forme particulière, comme la surdité, la cécité.

I. — LES FAITS

A) *Cas de possession pure et simple.*

— *Le démoniaque de Capharnaüm (1).*

S. Marc et S. Luc racontent cette délivrance presque dans les mêmes termes. Chacun des récits a néanmoins ses particularités intéressantes ; celui de S. Marc est le plus complet et le plus dramatique. La scène se passe à Capharnaüm aux premiers temps de la vie publique, dans la Synagogue. Il y avait là un homme « ayant un esprit impur » (Mc), « qui avait un démon impur » (Lc). La présence et la parole de Jésus provoquèrent soudain en lui une crise violente. « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth » ? s'écria-t-il. Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es, le Saint de Dieu. » Prenant un ton sévère et s'adressant au démon qui venait de parler par la bouche du possédé, Jésus donna ces deux ordres brefs et péremptoires : « Tais-toi et sors de cet homme ». Et, ajoute l'évangéliste, « l'esprit impur l'agitant avec violence et poussant un grand cri sortit de lui ». Les assistants crurent un instant que le malheureux avait cessé de vivre ; mais ils constatèrent bientôt avec joie qu'il était sain et sauf. Une émotion indicible s'empare des témoins : tout d'abord, une impression d'effroi : « tous furent saisis de crainte et de stupeur » ; puis une religieuse admiration qu'ils se communiquèrent les uns

(1) Mc I, 22-28 ; Lc IV, 31-37.

aux autres : quelle est cette parole ? Il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs, et ils sortent ? »

— *La fille de la Chananéenne* (1).

Ce miracle a ceci de particulier qu'il fut pour ainsi dire arraché au thaumaturge par les instances d'une foi très vive mise à l'épreuve. Autant qu'il est possible de reconstituer la chronologie évangélique de cette période, il eut lieu quelque temps après la troisième pâque et sur les confins de Tyr et de Sidon. « Une Chananéenne venue de ces confins (Mt), « une femme grecque syro-phénicienne de race » (Mc), ayant appris l'arrivée de Jésus, accourut pour le voir, entra dans la maison où il se trouvait et se prosterna à ses pieds. Elle avait une faveur à demander : sa fille, toute jeune encore, était au pouvoir du démon. Jésus répondit à sa prière par le silence, puis par deux refus successifs, jusqu'au moment où vaincu et comme forcé de récompenser une foi si tenace : « O femme, s'écria-t-il, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu le veux ! » ou, d'après la rédaction du second évangile : « A cause de cette parole va ; le démon est sorti de ta fille ». Les narrateurs constatent le fait, chacun à sa manière, le premier plus brièvement en ces termes : « Et sa fille fut guérie à l'heure même », le second avec plus de détails : « Et s'en étant allée dans sa maison, elle trouva la jeune fille couchée sur le lit et le démon sorti. »

B) *Cas de possession associée à diverses maladies.*

— *Le possédé aveugle et muet* (2).

Ce cas présente un intérêt spécial, parce que c'est à lui que se rattachent l'injure blasphématoire des pharisiens et l'apologie vibrante de Jésus. Le temps, le lieu et l'occasion sont très vaguement indiqués ; S. Mathieu le place à la suite de la guérison de l'homme à la main

(1) Mt. XV, 21-28 ; Mc VII, 24-30.

(2) Mt. XII, 22-23 ; Lc XI, 14.

sèche ; S. Luc le met en tête du long récit qu'il consacre au dernier voyage à Jérusalem. Aucune localité n'est mentionnée de part et d'autre. « Alors, — dit S. Mathieu sans autre transition — on lui amena un démoniaque aveugle et muet » ; tandis que S. Luc s'exprime en ces termes : « Un jour, Jésus chassait un démon et ce démon était muet. » Le miracle est exposé très brièvement aussi dans les deux narrations. S. Mathieu se contente de dire : « Et il le guérit, de sorte que le muet parlait et voyait. » S. Luc n'est pas plus explicite : « Lorsqu'il eut chassé les démons, le muet parla. » Il résulte de ce langage que les deux infirmités provenaient de la possession comme de leur cause principale, puisqu'elles disparurent avec celle-ci. Ce miracle eut de nombreux témoins qui ne manquèrent pas d'en tirer la conclusion : « N'est-ce point là le Fils de David ? » Les pharisiens, témoins eux aussi, au lieu de tirer à leur tour une conclusion favorable au thaumaturge, osèrent porter contre lui une accusation qui était en même temps un blasphème : « Il est possédé de Beelzéhoul, s'écrièrent-ils, et c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » Leur aveu vaut d'être retenu, du moins à titre de reconnaissance du fait.

— *Les possédés de Gêrasa (1).*

*Intérêt
de ce cas*

C'est ici le cas le plus terrible et par suite le plus fameux de possession démoniaque que racontent les évangiles. Le récit de S. Mathieu est très sommaire ; celui de S. Luc a des détails plus nombreux et plus précis ; le plus dramatique est celui de S. Marc. Tous trois sont d'accord pour situer ce prodige dans la première période du ministère public, immédiatement après la tempête apaisée et avant la guérison de l'hémorroïsse et la résurrection de la fille de la Jaire. Le désaccord ne commence qu'avec la question du lieu. Il s'est glissé dans les textes une telle complication de variantes qu'il n'est plus possible de rétablir avec certitude la leçon primitive : les manuscrits portent tantôt « Gêraséniens »,

(1) Mt. VIII, 28-34 ; Mc V, 1-20 ; Lc VIII, 26-39.

tantôt « Gadaréniens », si bien que nous avons au point de vue de la critique textuelle le choix entre Gêrasa, Gaddara et Gergêsa. Le nombre de possédés fait l'objet d'une difficulté plus sérieuse, identique à celle qui se présente à l'occasion des aveugles de Jéricho. La solution est la même dans les deux cas. Il y eut probablement deux démoniaques, ainsi que l'atteste S. Mathieu ; les autres évangélistes n'ont signalé que le plus connu ou le plus terrible.

Les narrateurs ont décrit — le second et le troisième surtout — l'état affreux de ces malheureux, ou du moins de celui qu'ils mettent en scène. S. Mathieu les dit « possédés du démon », S. Marc emploie la périphrase « possédé d'un esprit impur » ; S. Luc se sert de l'expression « possédé du démon » et ajoute que la possession durait depuis longtemps déjà. Pour achever de caractériser la situation, S. Mathieu se contente de deux traits, dont l'un concerne le domicile, et l'autre la férocité. Ils habitaient les tombeaux du voisinage, grottes naturelles ou artificielles ; et ils étaient si furieux que personne n'osait passer par ce chemin. Les deux autres écrivains ont les mêmes détails : leur démoniaque ne portait pas de vêtement et durant ses périodes de crise, il parcourait jour et nuit les montagnes et les déserts, entraîné par l'esprit mauvais, poussant des cris terribles et se meurtrissant avec des pierres ; plusieurs fois, on avait essayé de l'enchaîner et de lui mettre les fers aux pieds ; il avait tout brisé, chaînes et entraves. Ces forcenés indomptables, Jésus va les réduire en un instant par un prodige éclatant.

*Etat des
possédés*

S. Mathieu nous montre les deux possédés criant à Jésus : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Fils de Dieu ? Es-tu venu ici pour nous tourmenter avant le temps ? » De même que le possédé de Capharnaüm, ceux de Gêrasa s'identifient avec les démons qui parlent par leur bouche, et ils tiennent à Jésus un langage presque identique. Les récits de S. Marc et de S. Luc offrent naturellement les modifications correspondantes et certains détails nouveaux. A peine leur démoniaque eut-il aperçu Jésus à distance qu'il accourut de lui-même, attiré par

Le miracle

une force irrésistible et se prosterna à ses pieds, le suppliant de le laisser en paix. Jésus, sans l'écouter, lui disait : « Esprit impur, sors de cet homme. » La suite du dialogue est omise par S. Mathieu. « Quel est ton nom ? demanda Jésus au possédé : Légion est mon nom, car nous sommes plusieurs. » Les deux évangélistes mentionnent aussi une requête pressante que les démons adressèrent alors à Jésus : ils le prièrent instamment de ne pas leur ordonner d'aller « hors du pays » (Mc), « dans l'abîme » (Lc).

Après ces détails, les trois récits redeviennent parallèles. Il y avait à quelque distance de là, disent-ils, un grand troupeau de porcs qui paissaient sur la montagne. Les démons donnant soudain une autre direction à leurs désirs, demandèrent la permission d'entrer dans ces pourceaux. Jésus accorda l'autorisation demandée par un mot bref et impérieux que S. Mathieu est seul à citer : « Allez-vous en. » Quittant donc les corps des possédés, les démons s'élancèrent sur les pourceaux et ces animaux de se précipiter avec impétuosité dans le lac où ils se noyèrent. « Ils étaient environ deux mille » selon S. Marc. Les porchers, saisis d'épouvante, prirent la fuite et allèrent porter dans la ville et dans la campagne la nouvelle de ce qui s'était passé sous leurs yeux. Les habitants intrigués sortirent de leurs maisons, afin de se rendre compte par eux-mêmes de ces faits extraordinaires et virent celui qui avait été tourmenté par le démon assis, vêtu et dans son bon sens. Sur leur prière, Jésus s'éloigna de leur pays, après avoir refusé la demande du possédé guéri qui voulait s'attacher à sa suite.

— *Le possédé muet* (1).

S. Mathieu est seul à raconter cet épisode et encore le fait-il très brièvement. Il place sa rapide esquisse immédiatement après la guérison de deux aveugles à Capharnaüm. « Après qu'ils furent partis (les aveugles), voici, on lui amena un homme muet possédé du démon. Et le

(1) Mt. IX, 32-34.

démon ayant été chassé, le muet parla. Et la foule admira et dit : Jamais pareille chose ne s'est vue en Israël. Mais les pharisiens dirent : C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons ».

— *Le jeune lunatique* (1).

Le grand prodige eut lieu le lendemain de la Transfiguration ; le théâtre n'est pas déterminé d'une manière précise. Quand le Maître rejoignit les Apôtres au pied de la montagne, il les trouva entourés d'une foule considérable et de scribes qui discutaient vivement avec eux. Et voici que celui qui avait été l'occasion de la querelle s'approcha de Jésus, se mit à genoux devant lui et lui dit d'une voix forte en lui présentant son enfant : « Seigneur, aie pitié de mon fils — mon fils unique — que je t'ai amené. » L'infortuné père fit en quelques mots une description lamentable de l'état de l'adolescent, dont chacun des écrivains s'est fait l'écho. « Il est lunatique et souffre beaucoup ; car souvent il tombe dans le feu et souvent dans l'eau (Mt). » « Il est possédé d'un esprit muet ; et, en quelque lieu qu'il le saisisse, il le jette par terre et l'enfant écume, grince des dents et devient tout raide » (Mc) « Dès qu'un esprit le saisit, aussitôt il pousse des cris ; et l'esprit l'agite avec violence, le fait écumer et a de la peine à se retirer de lui, après l'avoir tout brisé » (Lc).

Les circonstances

Ainsi, l'enfant était possédé du démon. Là était le mal principal. La possession avait produit le mutisme et l'épilepsie ; les symptômes exprimés sont trop nets et trop catégoriques pour permettre un doute. Le père dit encore à Jésus : « J'ai prié les disciples de chasser l'esprit et ils n'ont pas pu » « Amène ici ton fils, commande Jésus. » « Comme il approchait, fait observer S. Ma-

Le miracle

(1) Mt. XVII, 14-20 ; Mc IX, 13-28 ; Lc IX, 37-44. Par le mot « lunatique » les anciens désignaient communément l'épilepsie et d'autres affections morbides analogues que l'on attribuait en tout ou en partie à l'influence de la lune, les crises périodiques du mal coïncidant plus ou moins avec les phases de la lune.

thieu, le démon le jeta par terre et l'agita avec violence. » S. Marc décrit plus longuement cette terrible crise « Et l'enfant ayant vu Jésus, aussitôt l'esprit l'agita avec violence ; et tombé à terre il se roulait en écumant. » Suit un exposé touchant des déclarations du père. Très ému lui-même, Jésus va accomplir la guérison qui lui est demandée avec tant d'humilité. La foule accourait. « Jésus menaça l'esprit impur et lui dit : Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors de cet enfant et n'y entre plus. » Le démon obéit, non sans protester à sa façon en suscitant une dernière crise. « Et poussant des cris et secouant violemment l'enfant, il sortit. Et l'enfant devint comme mort, de sorte que plusieurs disaient qu'il était mort. Mais Jésus l'ayant pris par la main le fit lever. Et il se tint debout. » S. Luc termine le récit de cette cure miraculeuse par une réflexion attendrie : « Et il le rendit à son père. »

— *La femme courbée* (1).

Ce récit est propre à S. Luc qui ne détermine pas d'une manière précise l'époque de l'événement. Il le place vers la fin du dernier voyage à Jérusalem : c'était un jour de sabbat et dans une synagogue. « Et voici il y avait là une femme possédée d'un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans et elle était courbée et ne pouvait aucunement se redresser. Jésus la voyant lui adressa la parole et lui dit : Femme, tu es délivrée de ton infirmité. Et il lui imposa les mains. A l'instant elle se redressa et glorifia Dieu.

H. — RÉPONSE AUX OBJECTIONS

*Ce qu'il faut
penser :*

Il n'est pas douteux que Jésus ait eu en vue dans les miracles qui viennent d'être exposés l'expulsion des démons. Il est si persuadé d'avoir affaire à un esprit personnel et méchant qu'il lui adresse la parole, lui donne des ordres, lui fait des menaces comme à quelqu'un qui appartient au royaume de Satan. Et pourtant la déli-

(1) Lc XIII, 10-17.

vance des possédés évangéliques reste en butte à de violentes attaques.

Les plus radicaux des adversaires contestent la possibilité même de la possession diabolique. Ils se trompent et l'expérience est là pour leur donner tort. En plus des écrits évangéliques, de nombreux auteurs ecclésiastiques de l'antiquité attestent la réalité des possessions diaboliques et l'efficacité du nom de Jésus pour chasser les démons : ils citent à l'appui des faits nombreux et publics. Les missionnaires de nos jours ont constaté fréquemment dans les pays infidèles des faits qui portent indubitablement les marques de la possession diabolique. Même dans les pays chrétiens des cas analogues ne sont pas rares. (1)

1° de la possibilité de la possession diabolique

Mais n'y aurait-il pas ici illusion et les démoniaques de l'Évangile — autant que ceux de l'histoire postérieure ou antérieure — seraient-ils autre chose que des hystéro-épileptiques ? Des ressemblances, assurément, peuvent exister entre la possession et l'hystéro-épilepsie, puisque le démon a le pouvoir de produire des maladies ou de profiter d'une maladie déjà existante ou d'une prédisposition morbide pour s'introduire dans un organisme. De l'aveu du Christ lui-même, l'attaque hystérique supprime la connaissance ; chez les possédés, au contraire, la connaissance demeure très éveillée au milieu des crises les plus violentes. Bien plus, elle revêt une acuité extraordinaire et dépasse sensiblement la portée des facultés intellectuelles de l'homme. Les possédés se précipitent aux pieds de Jésus, l'adorent comme le Fils du Très-Haut, le supplient de les épargner ou tout au moins de leur accorder un délai.

2° des rapports de la possession avec l'hystéro-épilepsie

Pour insister, l'on avance qu'à l'époque du Sauveur et tout spécialement chez les Juifs, les connaissances médicales et psychologiques étaient très superficielles, très vagues, de sorte qu'on attribuait aux démons toutes les maladies quelque peu mystérieuses qu'on ne savait pas expliquer d'une manière naturelle.

(1) On a beaucoup parlé tout récemment des possédés de Loudun.

Distinction faite par Jésus lui-même Les deux cas ont cependant été bien distingués par Jésus lui-même et par les évangélistes. Jésus dans ses instructions aux Apôtres leur disait : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. » Il apporte à l'égard des uns et des autres une conduite et un langage tout différents. S'agit-il de simples malades, le Sauveur leur parle avec douceur, leur demande s'ils veulent être guéris, s'ils croient de tout leur cœur, et, leur imposant les mains, il les renvoie en les engageant à ne plus pécher. Mais est-il question de possédés, il menace et commande : une seule fois il imposa les mains pour la guérison de la femme courbée.

et par les évangélistes Les évangélistes, dont l'un était médecin (1), n'ont pas confondu malades et possédés. Ils les distinguent expressément : « On lui amena les malades... et les démoniaques et les paralytiques » « Tous ceux qui avaient des malades se jetaient sur lui pour le toucher. Et les esprits impurs, quand ils le voyaient, tombaient devant lui ». « Les Douze étaient avec lui, et quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies. » Ils donnent de part et d'autre un signalement différent. Ce n'est pas que les évangélistes aient relaté tous les symptômes qu'un moderne aliéniste aurait notés, mais seulement ceux qui pour quelque raison frappaient leur observation. Dans les deux aspects, physique et moral, que présente le phénomène en question, ils ont décrit surtout le premier, parce qu'ils écrivaient pour rendre témoignage simplement et sans artifice à ce qu'ils avaient eux-mêmes vu ou à ce qu'ils tenaient par la tradition de témoins oculaires. Néanmoins à travers les désordres corporels ils reconnaissent un facteur mental et psychique et attribuent le trouble directement à une influence spirituelle intangible qui possède l'être du

(1) Luc, écrit Harnack, ne mentionne que des guérisons partout où il présente en raccourci l'activité de Jésus, et il a soin de distinguer très nettement entre guérisons naturelles et démoniaques. Cf. IV, 40-49, VI, 18-39, VII, 21 ; XIII, 32 ; Actes des Apôtres V, 16, XIX, II (Lukas der Arzt).

patient, maîtrise les organes de son corps et gouverne la volonté.

Un si grand nombre de possédés à travers les récits évangéliques a quelque chose de surprenant, et l'on n'a pas manqué d'en faire une arme contre leur véracité. Sans prétendre à donner une explication adéquate, on peut fournir une explication assez vraisemblable. La possession a pour cause ordinaire l'inconduite. Or, quand le Sauveur vint en ce monde, la dépravation des mœurs était à son comble et les ténèbres couvraient la face de la terre. « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. » Si le nombre des possédés a diminué sensiblement depuis Jésus et l'établissement de l'Eglise, c'est que la Rédemption a suffisamment montré sa domination sur le démon et que dans les sociétés chrétiennes, le baptême et les autres sacrements protègent contre les invasions sataniques une foule de personnes, et celles-là même dont la vie est en désaccord avec les maximes de la foi.

3° du nombre des possédés dans l'Evangile. — Vraisemblance d'une opposition plus vive du démon à l'apparition de Jésus

Cependant, ajoute-t-on, il est invraisemblable que les démoniaques évangéliques aient vécu presque tous en Galilée, à l'exclusion de la Judée. Assurément, « si la possession était un phénomène d'ordre purement naturel, on pourrait s'attendre à la constater d'une manière régulière à certaines époques et dans certains pays, comme par exemple la lèpre ou les diverses maladies avec lesquelles on a cherché à identifier la possession elle-même. Mais, s'il y a là une action diabolique, il faut bien admettre que cette action s'exercera dans des conditions exceptionnelles déterminées à la fois par la volonté perverse de Satan et par la permission que Dieu lui accorde. Si au temps de Jésus-Christ les phénomènes de possession ont cru en intensité et en nombre d'une si effroyable manière, c'est que le royaume des ténèbres met sur pied toutes ses forces pour tenir tête à son vainqueur qui venait d'entrer dans l'histoire, pour susciter contre lui l'hostilité des hommes qu'il rachetait. On comprend dès lors que les possessions diaboliques se soient produites de préférence en Galilée où régnait un courant sympathique à la personne et

à l'œuvre du Sauveur, tandis qu'en Judée l'orgueil des scribes, des pharisiens et des princes des prêtres entretenait contre le divin Maître une opposition qui pouvait satisfaire pleinement les vues de Satan et qui aboutit à la condamnation finale de Jésus ». (1) On comprend du même coup le silence de S. Jean qui, lui, traite surtout du ministère de Judée.

Un dilemme Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre que par ces réflexions d'un exégète anglais contemporain. (2) Un fait est indiscutable, à savoir que les évangiles représentent clairement et à maintes reprises le Christ comme guérissant les possédés en ordonnant aux démons de quitter les personnes qu'ils tourmentaient : les évangélistes synoptiques le constatent uniformément. Or, si les démons étaient là et si le Christ les expulsait et rendait la liberté à leurs victimes, il n'y a rien à expliquer ; les récits sont en harmonie avec les faits. Si, au contraire, les démons n'y étaient pas, et si la possession diabolique est une superstition, nous devons choisir entre trois hypothèses : 1° Jésus n'a pas employé cette méthode de guérison à l'égard de ceux que l'on croyait possédés, mais les évangélistes la lui ont attribuée d'une façon erronée ; 2° Jésus a employé cette méthode et observé les apparences, tout en sachant qu'il n'y avait là aucun démon à chasser ; 3° Jésus a employé cette méthode parce qu'il partageait sur ce point la croyance erronée de ses contemporains. Or, aucune de ces trois dernières hypothèses n'est acceptable. Il faut donc adopter la première de toutes : les démons étaient vraiment là ; Jésus-Christ les expulsait et rendait la paix et la liberté à leurs victimes par sa puissance miraculeuse.

(1) Dict. de la Bible, Démoniaques, 1375-1376.

(2) Plummer, *A critical and exegetical Commentary on the Gospel according to S. Luke.*

XXIV

GUÉRISONS

Bien que les évangélistes ne racontent en détail qu'un nombre limité de guérisons surnaturelles opérées par Jésus, ce sont elles qui eurent de beaucoup la place prépondérante. Ce genre de ministère, au reste, convenait particulièrement au Sauveur : en qualité de Messie il avait à lutter contre le mal sous toutes ses formes : tout d'abord, évidemment, contre le mal moral, le plus affreux de tous, mais aussi contre le mal physique et en particulier les maladies, cause de souffrances multiples et terribles. D'un autre côté, sa nature infiniment aimante, délicate, compatissante, miséricordieuse, à laquelle les récits évangéliques font des allusions fréquentes, le remplissent de pitié pour les malades et les infirmes. S. Mathieu résume admirablement ces pensées, lorsqu'il dit que Jésus « guérissait tous les malades afin que s'accomplît ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : Il a pris lui-même nos infirmités et s'est chargé de nos maladies ». Les cas les plus variés devaient naturellement se présenter parmi ces foules sans nombre qui recouraient à sa puissance et à sa bonté. Cependant nous ne pouvons mentionner avec certitude que les affections dont les évangélistes parlent en termes exprès, c-à-d. une vingtaine de cas spéciaux de guérison miraculeuse, comprenant des cas de fièvre, de lèpre, de paralysie totale et partielle, d'un genre spécial d'hémorragie, de cécité, de surdité, de mutisme, d'hydroisie et d'une blessure par instrument tranchant.

*Leur
multiplicité*

I. — LES FAITS.

A) *Les fiévreux.*

Cette maladie intermittente, qui a toujours été une des plaies de la Palestine, sévissait davantage encore

sur les rives du lac de Génésareth, à cause du climat à la fois brûlant et humide de sa région. Les évangiles ne racontent en détail que deux cures de fièvre opérées par Jésus et elles remontent tout-à-fait au début de son ministère.

— *Le fils de l'officier royal* (1).

Jésus revenait de Jérusalem, où il était allé célébrer la Pâque en Galilée et se trouvait en ce moment à Cana. L'ayant appris, un officier du tétrarque Hérode Antipas, qui résidait à Capharnaüm et dont le fils dévoré par une fièvre ardente se mourait, accourut en toute hâte, trouva le Maître et le conjura de descendre chez lui et de rendre la santé au moribond. La première réponse de Jésus fut plutôt sévère : « A moins de voir des signes et des prodiges, vous ne croirez donc point. » Sans se laisser décourager, le suppliant renouvela humblement sa demande. « Seigneur, descends avant que mon enfant meure. » Le bon Maître ne savait pas refuser les demandes ainsi présentées : cette fois il répondit brièvement, mais amicalement : « Va, ton fils vit... » L'homme crut et s'en alla. La confiance n'était pas vaine. Tandis qu'il descendait, ses serviteurs allèrent à sa rencontre et lui annoncèrent que son fils vivait. Le père s'informa aussitôt de l'heure où Jésus avait dit à l'officier : « Ton fils vit. » Voyant cela, dit le narrateur pour terminer son récit, « Il crut lui et toute sa famille. »

— *La belle-mère de Simon-Pierre* (2).

Nous avons ici l'histoire d'un touchant « miracle domestique » : il fut accompli, un jour de sabbat. Accompagné de ses quatre premiers disciples, Jésus entra dans la maison que Simon-Pierre et son frère André possédaient à Capharnaüm. La belle-mère de Simon était alitée, souffrante. S. Luc, médecin, décrit la nature du mal avec une vigueur particulière : « elle

(1) Jn. IV, 46-54.

(2) Mt. VIII, 14-15 ; Mc. I, 29-31 ; Lc. IV, 38-39.

était prise d'une forte fièvre ». Ses disciples prièrent le Maître à son sujet et Jésus se rendit à leur désir. S'approchant du lit, il souleva légèrement la malade, lui prit la main et menaça la fièvre. Le mal disparut aussitôt et d'une manière si complète que la malade put se lever immédiatement, et servir à table Jésus et ses compagnons. Les trois narrateurs signalent ce caractère instantané et intégral de la guérison.

B) *Les lépreux.*

Ce mal répugnant et impitoyable semble avoir tenu une place importante dans les guérisons (1) du Sauveur. Jésus lui-même, s'adressant aux envoyés du Précurseur, désigne son pouvoir de guérir les lépreux comme une marque distinctive de son caractère messianique. Néanmoins, les évangiles ne mentionnent en détail que deux guérisons de ce genre, pour un cas isolé aux premiers jours de son ministère et plus tard pour un groupe de dix.

— *Les lépreux des Synoptiques* (2).

Jésus venait d'inaugurer sa vie publique et après ses miracles de Capharnaüm parcourait la Galilée en prêchant le royaume de Dieu. Le troisième évangile est seul à désigner le théâtre du prodige, mais en termes généraux : « Jésus était dans une des villes. » Le malade se présenta lui-même et brusquement. « Et voici un lépreux, » ...il s'agenouille, puis se prosterne, associant à cette humble attitude une touchante prière, que les trois évangélistes citent d'une manière presque identique. « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier. » Pour lui répondre, Jésus employa un double geste et une double parole. « Etendant la main,

(1) On a souvent fait remarquer que, tandis que les autres cures sont appelées « guérisons », celles des lépreux sont dénommées « purifications » : ceci, sans doute, pour exprimer la restitution de la pureté à la peau, mais aussi et surtout pour signifier que le lépreux était redevenu cérémoniellement pur.

(2) Mt. VIII, 2-4 ; Mc. I., 40-45 ; Lc. V, 12-16,

il le toucha. Je le veux, sois guéri. » Le résultat ne se fit pas attendre. Et « aussitôt » la guérison devint un fait accompli, notent simultanément les narrateurs. Ils ont seulement des nuances intéressantes pour marquer sa nature. S. Mathieu, parlant du point de vue légal, dit que « la lèpre fut purifiée » ; S. Luc dit simplement que « la lèpre se retira » ; S. Marc combine les deux locutions : « La lèpre se retira de lui, et il fut purifié. »

— *Les dix lépreux* (1).

S. Luc est seul à raconter cet incident remarquable qui eut lieu au cours du dernier voyage à Jérusalem. Jésus longeait alors la frontière de la Galilée et de la Samarie, tout près d'un village dont le narrateur n'indique pas le nom. Au moment où il allait y pénétrer, dix lépreux se présentèrent : vraisemblablement, ils formaient une de ces colonies de lépreux qui résidaient aux termes de la loi, en dehors des villes et des bourgs ; ou bien ils s'étaient réunis à l'approche du Sauveur pour solliciter ensemble leur guérison. Se conformant à une autre prescription légale, « ils se tinrent à distance et, élevant la voix, ils disaient : Jésus, Maître, aie pitié de nous ». Notre-Seigneur jeta sur eux un regard de miséricorde et se contenta de répondre : « Allez vous montrer aux prêtres. » « Et, ajoute l'évangéliste, pendant qu'ils y allaient, il arriva qu'ils furent guéris. » Dans le cas précédent, Jésus avait touché le malade et l'avait guéri sur place ; ici, le miracle fut opéré sans contact, à distance, et seulement après le départ des suppliants. Les détails qui suivent servent tout ensemble à constater le prodige et à faire ressortir la gratitude de l'un des lépreux. « L'un d'eux, se voyant guéri, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix. Et il tomba sur sa face aux pieds de Jésus et lui rendit grâces : c'était un Samaritain. Jésus prenant la parole dit : « Les dix n'ont-ils pas été guéris ? Les neuf autres,

(1) Lc. XVII, 11-19.

où sont-ils ? Ne s'est-il trouvé pour rendre gloire à Dieu que cet étranger ? » Puis il lui dit : « Lève toi, va, ta foi t'a sauvé. »

C) *Les paralytiques.*

Une formule générale de S. Mathieu (1) nous apprend que les paralytiques composent une des catégories de malades qui durent en plus grand nombre le bienfait de la guérison à Notre-Seigneur. En outre; plusieurs de ceux qui sont appelés d'un terme général « les boiteux » pouvaient être des paralytiques ; et de même les malades, dits « desséchés » avaient vraisemblablement des membres atrophiés par suite de paralysie. Les évangélistes ne racontent en détail et nommément que deux guérisons de paralysie : celle du paralytique de Capharnaüm, et celle du serviteur du centurion. Mais il n'est pas douteux que l'infirmes de la piscine de Béthesda, dont S. Jean expose la cure miraculeuse, n'ait été aussi un paralytique, d'après la description faite de son mal.

— *Le paralytique de Capharnaüm* (2).

Voici le récit de S. Marc, dont on a dit : « La scène est prise sur le vif et on croirait la recueillir de la bouche d'un témoin. » (3) « Et, étant entré de nouveau à Capharnaüm, quelques jours après, on apprit qu'il était dans une maison. Et beaucoup s'assemblèrent de telle sorte que l'espace devant la porte ne pouvait plus les contenir, et il leur annonçait la parole. Et des gens vinrent à lui, portant un paralytique soutenu par quatre hommes. Et comme ils ne pouvaient le lui présenter à cause de la foule, ils découvrirent le toit (4) de la maison où il était, et y ayant pratiqué une ouverture, ils descendirent le grabat sur lequel le paralytique était couché.

(1) IV, 23-24.

(2) Mt. IX, 1-8 ; Mc. II, 1-12 ; Lc. V, 17-26.

(3) Loisy.

(4) Luc qui est grec et qui écrit pour des Grecs les décrit enlevant les tuiles : on a noté, par ailleurs, que toute cette scène est rapportée par les trois Synoptiques.

Et Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : « Mon » enfant, tes péchés sont pardonnés. » Il y avait là quelques scribes assis et pensant dans leurs cœurs : « Comment cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. » Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ? » Et aussitôt Jésus, connaissant par son esprit ce qu'ils pensaient au-dedans d'eux, leur dit : « Pourquoi agitez- » vous de telles pensées dans vos cœurs ? Lequel est le » plus aisé de dire au paralytique : « Tes péchés sont » pardonnés », ou de dire : « Lève-toi, prends ton grabat » et marche. » Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés, il dit au paralytique : « Je te le dis, lève-toi, prends ton grabat et va dans la maison. » Et il se leva et aussitôt prenant son grabat, il sortit en présence de tous, de sorte qu'ils étaient tous dans l'étonnement et glorifiant Dieu, disant : « Jamais nous n'avons rien vu de semblable. »

— *Le serviteur du centurion* (1).

Qu'était ce centurion ? On ne saurait dire s'il était directement au service des Romains ou du tétrarque Hérode. Il avait un serviteur très cher et malheureusement affligé de paralysie. Il eut l'idée de s'adresser à Jésus : mais il n'osait pas espérer que le Sauveur d'Israël consentirait à recevoir un païen. « Il lui envoya quelques anciens des Juifs pour le prier de venir guérir son serviteur. Ceux-ci étant arrivés auprès de Jésus lui adressèrent d'instantes supplications, disant : Il mérite que tu lui accordes cela, car il aime notre nation et c'est lui qui a bâti notre synagogue. Et Jésus allait avec eux ; il n'était guère éloigné de la maison quand le centurion envoya des amis pour lui dire : Seigneur, ne prends pas tant de peine ; car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. C'est aussi pour cela que je ne me suis pas cru digne d'aller moi-même vers toi. Mais dis un mot et mon serviteur sera guéri. Car moi qui suis soumis à des supérieurs, j'ai des soldats sous mes ordres et je dis à l'un : Va et il va ; à l'autre :

(1) Mt. VIII, 5-13 ; Lc. VIII, 1-10.

Viens et il vient ; et à mon serviteur : Fais cela et il le fait. Lorsque Jésus entendit ces paroles, il l'admira et se tournant vers la foule qui le suivait, il dit : Je vous le dis, même en Israël, je n'ai pas trouvé une aussi grande foi. Et de retour à la maison, les gens envoyés par le centurion trouvèrent le serviteur guéri. » (1)

— *Le paralytique de Béthesda* (2).

« Après cela, c'était la fête des Juifs et Jésus monta à Jérusalem. Or, il existe à Jérusalem, près de la probatique, une piscine appelée en hébreu Béthesda, ayant cinq portiques sous lesquels étaient couchés de nombreux malades, aveugles, boiteux, perclus, attendant le mouvement de l'eau. Car un ange descendait de temps en temps dans la piscine et troublait l'eau et celui qui entraît le premier après l'agitation de l'eau était guéri, quel que fût le mal dont il souffrit. Or, il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus l'ayant vu couché et sachant qu'il était malade déjà depuis longtemps lui dit : Veux-tu être guéri ? Le malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine, quand l'eau est agitée ; pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. Jésus lui dit : Lève-toi, prends ton grabat et marche. Et aussitôt cet homme fut guéri et il prit son grabat et se mit à marcher. »

(1) Ces détails sont d'après Lc. Mt. offre ici une divergence. Sans rien dire des délégués, il montre l'officier s'approchant en personne de Jésus dès le premier instant et lui disant : « Seigneur, mon serviteur est couché à la maison paralytique et souffrant affreusement. » Le Sauveur aurait répondu : « J'irai et je le guérirai. » Et c'est à Jésus lui-même que le centurion aurait adressé sa parole célèbre : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. » Sans doute en vue d'abrégier, Mt. aura négligé les intermédiaires pour mettre face à face les deux personnages principaux, et glissé sur les faits secondaires afin d'insister sur la foi du centurion qui devient pour lui le point capital de l'épisode.

(2) In. V, 1-15.

— *L'homme à la main sèche* (1).

La scène se passe dans une synagogue de Galilée, nous ignorons dans quelle ville ou bourgade. Il y avait là un homme dont la main — la main droite précise S. Luc — était desséchée. Quel était au juste son mal ? Vraisemblablement une atrophie des muscles des os, qui avait desséché et raidi le membre amaigri. En butte à la haine de ses ennemis présents, Jésus voulut les confondre. « Je vous le demande, est-il permis le jour du sabbat de faire le bien ou de faire le mal, de sauver la vie ou de l'ôter ? » puis à l'infirme : *Etends la main.* Il l'étendit et sa main fut rendue saine comme l'autre.

D) *Maladies particulières.*

— *L'hydropique* (2).

Ce miracle fut opéré, comme le précédent, à l'occasion d'un conflit avec les pharisiens et dans la maison d'un de leurs chefs. « Et voici un homme hydropique était devant lui. Jésus prit la parole et dit aux docteurs de la loi et aux pharisiens : Est-il permis ou non de faire une guérison le jour du sabbat ? Ils gardèrent le silence. Et prenant cet homme, il le guérit et le renvoya. Puis il leur dit : Lequel de vous, si son fils ou son bœuf tombe dans un puits ne l'en retirera pas aussitôt le jour du sabbat ? Et ils ne purent rien répondre à cela. » (3)

— *L'hémorroïsse* (4).

A peine Jésus, après avoir guéri les possédés de Gêrasa, abordait-il sur la rive occidentale du lac qu'une foule

(1) Mt. XII 9-14 ; Mc III, 1-6 ; Lc VI, 6-11.

(2) Lc XIV, 1-6.

(3) En égard à leurs ressemblances, au moins dans l'application, plusieurs ont voulu voir dans ce miracle un « doublet » de la guérison de l'homme à la main sèche. Il est permis de comparer les deux épisodes ; mais, à cause de leurs différences, on n'a pas le droit de les fondre en un seul, d'autant plus qu'ils sont reproduits l'un et l'autre par S. Luc.

(4) Mt. IX, 8-22 ; Mc V, 21-34 ; Lc VIII, 40-48.

considérable l'entoura. « Et il y avait, selon S. Marc, une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans, qui avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, et ayant dépensé tout ce qu'elle possédait, n'avait été soulagée en rien, mais se trouvait encore plus mal. Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule par derrière et toucha son vêtement. Car elle disait : Si je puis seulement toucher ses vêtements, je serai guérie. Sa confiance n'était pas vaine, car elle recouvra immédiatement la santé. Et aussitôt la source du sang fut séchée et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal. »

E) *Les aveugles.*

Jésus a rendu miraculeusement la vue à de nombreux aveugles : les évangiles n'ont que cinq récits spéciaux : les deux aveugles de Capharnaüm, l'aveugle de Bethsaïda, l'aveugle muet et possédé du démon, l'aveugle-né de Jérusalem, les aveugles de Jéricho.

— *Les deux aveugles de Capharnaüm (1).*

Comme Jésus sortait de la maison de Jaïre, dont il venait de ressusciter la fille, « deux aveugles le suivirent criant et disant : Aie pitié de nous, Fils de David. Lorsqu'il fut arrivé à la maison, les aveugles s'approchèrent de lui, et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire cela ? Ils dirent : Oui Seigneur. Alors, il leur toucha les yeux en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux s'ouvrirent. »

— *L'aveugle de Bethsaïda (2).*

C'est ici le miracle que S. Marc est seul à raconter ; il le place presque aussitôt après la seconde multiplication des pains et immédiatement avant la confession de Pierre, dans la petite ville de Bethsaïda-Julias. « On lui amène un aveugle et on le prie de le toucher, c-à-d. de le

(1) Mt. IX, 27-31.

(2) Mc VIII, 22-26.

guérir. Jésus, d'ordinaire si simple lorsqu'il accomplissait les prodiges les plus éclatants procède ici avec une certaine solennité et pour ainsi dire en plusieurs actes : 1^o et ayant pris la main de l'aveugle, il le conduisit hors du village ; 2^o et lui ayant craché sur les yeux et imposé les mains, 3^o il lui demanda : Vois-tu quelque chose ? Et celui-ci regardant en haut disait : Je vois les hommes : comme des arbres, je les vois qui marchent ; 4^o ensuite de nouveau Jésus posa les mains sur ses yeux, et il commença à distinguer, et il fut rétabli et il voyait tout, très bien. » (1)

— *L'aveugle-né* (2).

Le miracle De toutes les guérisons opérées en faveur des aveugles, celle-ci est racontée avec le plus de détails, et attire le plus l'attention. S. Jean seul en a donné le compte-rendu suivi d'une enquête officielle qui en constate le caractère surnaturel de la façon la plus authentique. Voici l'essentiel de ce miracle : Jésus se trouvait à Jérusalem à l'occasion de la fête des Tabernacles, vers la fin de son ministère. « Et en passant il vit un homme aveugle de naissance... Il cracha à terre, fit de la boue avec la salive, en enduisit les yeux de l'aveugle et lui dit : Va, lave-toi dans la piscine de Siloé. Il s'en alla donc, se lava et revint voyant. »

Enquête Suit une enquête dans les règles, entreprise de bonne foi par le public et poursuivie avec acharnement par les

(1) Que l'on reconnait bien la touche graphique de S. Marc dans ce court récit d'un réalisme intense ! La guérison a été méthodique et progressive. Jésus lui-même, prenant l'aveugle comme par la main, fait l'éducation de ses yeux et les prépare à voir les objets distinctement, dans leur plan. Qu'on veuille bien noter ce verset d'un intérêt psychologique considérable. « Je vois les hommes, etc., il a conscience qu'il voit, il perçoit en effet des formes élancées comme des arbres et le mouvement. Instinctivement, il combine ces deux données et conclut que ce sont des hommes ; et qu'on veuille bien noter encore les nuances en gradation du verbe « voir » dans ces trois phénomènes successifs : il regarda fixement, il distingua, il vit très bien.

(2) Jn IX, 1-38.

Juifs. Les voisins et ceux qui avaient coutume de voir le mendiant sont avides de connaître : l'identité du miraculé : « N'est-ce pas celui qui était assis et qui mendiait ? » Les uns disaient : C'est lui ; d'autres : nullement, mais il lui ressemble ; mais lui-même dit : « C'est moi » ; — le mode de guérison. Ils lui dirent donc : Comment tes yeux se sont-ils ouverts ? Il répondit : l'homme appelé Jésus a fait de la boue, en a enduit mes yeux et m'a dit : Va à Siloé et lave-toi. Y étant allé et m'étant lavé, j'ai recouvré la vue ; — la personnalité du thaumaturge ; ils lui dirent : Où est-il ? Il répondit : je ne sais.

Les pharisiens reprennent l'interrogatoire, mais dans un autre sens. Trois questions sont posées aux parents mandés par eux. « Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? Ses parents répondirent : Nous savons qu'il est notre fils et qu'il est né aveugle : comment il voit maintenant, nous l'ignorons ; qui lui a ouvert les yeux, nous l'ignorons aussi : interrogez-le, il a de l'âge, il dira lui-même ce qui le concerne. Ils appelèrent donc à nouveau pour contre-enquête l'homme qui avait été aveugle et lui dirent : Rends gloire à Dieu, nous savons que cet homme est pécheur. Il répondit : S'il est pécheur, je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. Ils lui dirent alors : que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous n'avez pas entendu. Que voulez-vous entendre de nouveau ? Voulez-vous vous aussi devenir ses disciples ? Sentant l'ironie et à bout d'arguments, les Juifs en viennent aux injures, à la violence et à l'injustice.

Contre-enquête

— *Les aveugles de Jéricho* (i).

A quel moment précis — de l'arrivée ou du départ — eut lieu ce miracle ? Les exégètes discutent. Un second problème concerne le nombre des aveugles ; S. Mathieu en mentionne deux ; les autres synoptiques ne parlent

(i) Mt XX, 29-34 ; Mc X, 46-52 ; Lc XVIII, 35-43.

que d'un seul, dont S. Marc livre le nom « Bartimée » On donne habituellement raison au premier récit, et l'on admet que les autres se contentent de signaler le plus connu. Après tout, les évangélistes ne font pas de « statistique officielle » et aucun d'eux ne prétend donner la liste absolument exacte des guérisons du Sauveur. Ces réserves faites, la suite de l'épisode offre beaucoup de ressemblances dans les trois rédactions, à tel point qu'elles vont souvent jusqu'à l'identité littérale. Les deux aveugles étaient assis au bord du chemin, et ayant appris le passage de Jésus se mirent à crier : Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous. En vain les priait-on de se taire ; ils criaient plus haut encore. Jésus s'arrêta soudain et ordonna que les deux infirmes fussent conduits auprès de lui. « Que voulez-vous que je vous fasse ? » leur demanda-t-il. Ils lui répondirent avec toute l'ardeur de leur âme : Maître, « que nous voyions », ou « que nos yeux soient ouverts ». Touchant donc leurs yeux, il leur dit : allez, voyez. Et aussitôt ils virent et se mirent à la suite de leur bienfaiteur, en glorifiant Dieu.

F) *Les sourds-muets.*

Quatre guérisons spéciales de sourds ou de sourds-muets sont exposées par les Synoptiques : celles d'un sourd-muet de la Décapole, d'un possédé aveugle et muet, d'un autre démoniaque, du jeune lunatique. Comme il a déjà été question des trois derniers, le premier cas seul sera à rapporter ici.

— *Le sourd-muet de la Décapole (1).*

On sait que Jésus reçut en ce pays beaucoup de malades et d'infirmes, notamment des muets et qu'il les guérit. S. Marc choisit, pour l'exposer en détail, un cas particulièrement remarquable. Celui qui en fut l'objet était complètement sourd et bègue, sinon muet, et supplie Jésus de lui imposer les mains. « Le prenant à part loin de la foule il lui mit les doigts dans les oreilles et lui tou-

(1) Mc VII, 31-37.

cha la langue avec sa propre salive ; et, levant les yeux au ciel, il soupira et dit : Ephphata, c-à-d. ouvre-toi, et ses oreilles s'ouvrirent et le lien de sa langue fut délié et il parla très bien et il leur recommanda de n'en parler à personne ; mais plus il leur recommandait, plus ils le publiaient, et ils étaient extraordinairement frappés disant : Il fait bien toutes choses et il a fait entendre les sourds et parler les muets.

— *Malchus* (1).

Dans la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, au moment de l'arrestation de Jésus par les satellites du sanhédrin, lorsque ceux-ci portèrent brutalement les mains sur le Maître, l'un d'eux, Pierre, au témoignage de S. Jean, frappa (de l'épée) le serviteur du grand-prêtre (Malchus) et lui emporta l'oreille droite. A ne considérer que les autres récits, on pourrait croire que l'oreille de Malchus fut entièrement coupée, détachée ; mais les détails plus complets de S. Luc établissent qu'elle demeura adhérente. Jésus blâma d'abord la conduite de Pierre dont il fit ressortir le péril et l'inutilité. Puis, après avoir ainsi parlé, il se hâta de réparer par bonté le mal dont il avait été l'involontaire occasion. « Ayant touché l'oreille de cet homme, il le guérit. »

II. — LEUR CARACTÈRE SURNATUREL

Les rationalistes et les protestants libéraux ne font pas difficulté pour admettre l'ensemble de ces faits (2) ; ils prétendent seulement les expliquer par les voies naturelles. Nombreuses et d'inégale valeur sont les hypothèses imaginées à cet effet.

(1) Lc. XXII, 49-51.

(2) « Le souvenir de l'activité guérissante de Jésus est tellement fort dans l'exposition évangélique disent-ils, qu'il domine entièrement l'image de sa vie ou que tout au moins il possède la même valeur que l'enseignement. Volontiers, dans une certaine école d'au delà du Rhin, ils le nomment « Docteur merveilleux, médecin merveilleux » « Wunderdoktor, wunderarzt ».

*Fragilité de
l'hypothèse
des forces
occultes*

On ne discute pas celle qui met en avant l'adresse du thaumaturge : appliquée à Jésus, elle est simplement ridicule. La conjecture d'après laquelle des « forces occultes » auraient été utilisées par lui n'est guère plus digne de considération, encore qu'elle soit le refuge de la contre-apologétique populaire. Elle peut se résumer à peu près ainsi : miracle d'hier, expérience commune de demain ! Nous connaissons aujourd'hui mille forces captées ou en voie de l'être : électricité, hypnose, propriétés de la matière radiante qu'on ignorait jadis, et dont une application eût passé pour merveilleuse. Soit ! nous pouvons l'admettre, il restera néanmoins toute une série de miracles qui échappe à cette tentative d'explication : ceux dans lesquels ont été contrepesées, arrêtées, renversées des forces ou des inerties qu'une induction fondée sur des milliards de faits, sous tous les cieux, dans tous les temps, a démontrées irréversibles. Qu'il y ait eu alors en Judée une « force occulte » permettant de multiplier une substance matérielle, ou de calmer instantanément, à la voix de Jésus, une tempête ou de ressusciter un mort, personne ne le croira. De plus, et à limiter la difficulté aux faits moins évidemment réfractaires, aux guérisons par exemple, on notera que les « forces occultes » demeurant telles doivent produire leur effet naturel en des cas très rares, extraordinaires, donc tout à fait clairsemés dans la vie d'un homme, si heureux ou si habile qu'on le suppose. Dira-t-on qu'elles s'étaient par une sorte d'instinct ou de sympathie réunies dans ce coin de Judée, prêtes à agir en tant de lieux différents, dans des matières si diverses, sans préparation d'aucune sorte, au moment même où Jésus de Nazareth passait ? Il commande et une « force » agit sur la lèpre ; il veut guérir le serviteur de ce centurion, et une « force » est mise en branle ; il appelle Pierre et une « force » affermit les flots sous les pas de l'Apôtre ! Qui se contentera de cette explication ?

*Essai d'ex-
plication par
« la sugges-
tion »*

Les savants du jour ont découvert autre chose : à ces effets extraordinaires ils assignent une cause mystérieuse encore mais connue déjà par quelques-uns de ses effets, une force déconcertante par l'amplitude et l'étrangeté de ses applications : la foi qui guérit, la suggestion.

A cet appel, sous l'action de l'image suggérée, de l'idée force qui occupe instantanément le champ mental des faibles, en utilise, en centuple les énergies éparses et les dresse dans un élan unique, il se produit une réaction violente et parfois salutaire. Ce qui paraissait impossible, cette commotion l'opère : une poussée soudaine surgie des profondeurs de l'organisme, une vague d'énergie montée on ne sait d'où, déferle et balaie des maux réputés incurables. Dans les cliniques, des praticiens obtiennent des résultats étonnants : tel malade qui se croyait incapable de bouger — sur l'ordre d'un maître auquel il fait confiance — marche.

Certes, on n'a pas le droit de nier les effets merveilleux obtenus par ce procédé, sauf cependant à reconnaître avec les spécialistes les plus autorisés et de plus en plus que l'influence de la suggestion, même dans le domaine restreint des guérisons, a des bornes; elle n'atteint pas les maladies organiques, du moins directement; son action, même dans les maladies nerveuses, ne s'exerce que sur des sujets préparés et jamais à distance dans l'espace; enfin, dans les cas nerveux comme dans les cas organiques, l'effet n'est pas immédiat, nécessite un traitement plus ou moins prolongé. Pour toutes ces raisons, il est impossible de trouver dans la suggestion ou dans la foi qui guérit une explication suffisante.

En effet, dans les récits qui spécifient la maladie, il est question de maladies organiques connues qui n'ont pas de lien avec la névrose ou qui, si elles ont pu être nerveuses, à l'origine, finissent par entraîner de vraies lésions dans les tissus. Deux cas seulement — les paralytiques — sont, modalité à part, en dépendance possible des affections nerveuses; mais combien d'autres qui n'en relèvent en aucune manière, tels que les lépreux, les aveugles, les sourds-muets, l'hydropique, etc..! Plusieurs des maladies guéries étaient naturellement incurables : par exemple, le cas de l'aveugle-né dont on ne peut que dire après le miracle : « Il est inouï que quelqu'un ait jamais ouvert les yeux d'un aveugle-né. » Quelques autres sont, à la rigueur, guérissables; mais l'évangéliste a soin de nous apprendre qu'elles ont résisté à tous les efforts de la science : telle l'hémorrhôïse.

*Son
insuffisance*

Toutes les guérisons sont accomplies en dehors des règles de l'art. Jésus dit un mot : « Je veux », impose les mains, lève les yeux au ciel, fait avec sa salive un peu de boue, ou bien encore, comme dans la guérison de l'hémorroïsse, il suffit de toucher le bord de son vêtement, pour qu'une vertu sorte de lui et rende la santé. Nulle part, il n'est mention de manœuvres ou de passes magnétiques. Au reste, pour le dire en passant, ce serait faire beaucoup d'honneur à ce Galiléen sans culture que de le juger capable d'accomplir ce que nos plus savants cliniciens modernes ne sont pas encore parvenus à réaliser; et ce fait, à son tour, demanderait explication. Que les partisans de « la foi qui guérit » veuillent bien noter au surplus, que la foi, dans le cas où le Maître la demande, est demandée parfois avant, parfois après le miracle, parfois au malade, parfois à ses parents, amis ou proches.

Le caractère des guérisons obtenues, enfin, fournit à lui seul une démonstration péremptoire : toutes, à l'exception d'une seule — l'aveugle de Bethesda — furent instantanées et complètes. Or, ni la nature, ni l'art ne procèdent de la sorte; le temps est le collaborateur indispensable du médecin; encore celui-ci n'obtient-il assez souvent que des résultats très incomplets, tandis que toutes les guérisons de l'Evangile ont été durables : elles ont excité, soutenu pendant de longs mois et conjointement à la prédication l'enthousiasme des foules.

*Condamna-
tion des in-
terprétations
naturalistes*

Bref, en dépit de tout le bruit qu'on a voulu faire autour de quelques hypothèses gratuites et insuffisantes, les guérisons évangéliques n'ont pas encore été expliquées naturellement; elles ne sont pas près de l'être. On peut même avancer sans aucune présomption qu'elles ne le seront jamais, si on prend les faits, tels que les récits les présentent. Si ces faits ont été réels et en eux-mêmes et en leurs circonstances, ils ne peuvent s'expliquer ni par la nature, ni par l'art : c'est la conclusion du bon sens. Les s vants incroyants la reconnaîtraient également sans peine, s'ils n'étaient victimes d'un préjugé trop commun, que la superstition de la science explique sans le justifier.

XXV

RESURRECTIONS

Jésus, on vient de le voir, commanda à la nature, au démon, à la maladie. Il ne lui restait plus qu'à se mesurer avec la plus haute, la plus redoutable puissance de ce monde : la mort. Elle aussi sera contrainte de se courber devant son autorité et de rendre sur son ordre ceux qu'elle croyait avoir à jamais saisis. Combien de morts ont été ressuscités par Jésus ? On ne saurait le déterminer au juste. Les évangélistes ne mentionnent explicitement que trois résurrections opérées par lui, indépendamment de la sienne propre, qui sont, suivant leur ordre chronologique, celle du fils de la veuve de Naïm, celle de Jaïre, celle de Lazare et chacune de ces résurrections présente un caractère particulier. Dans le premier cas, c'est une jeune enfant qui venait d'expirer ; dans le second un jeune homme un peu plus âgé que l'on portait en terre ; dans le troisième un homme mûr et mis au tombeau depuis quatre jours.

S. Mathieu signale encore les résurrections qui eurent lieu d'une manière collective à Jérusalem, après la mort du Sauveur, mais qui n'appartiennent point à Jésus dans le même sens que les précédents. Il est très possible, enfin, que Jésus ait rendu la vie à d'autres morts que ceux dont les évangélistes parlent en termes exprès. Divers commentateurs regardent la chose comme certaine, d'après la parole de Jésus aux envoyés du Baptiste : les morts ressuscitent. Toutefois, la plupart des exégètes croient que cette parole est suffisamment réalisée par les trois résurrections racontées dans les évangiles, et qu'il n'est point nécessaire d'aller au-delà. Assurément, ce genre de prodiges ne présentait pas au divin Maître plus de difficultés que les autres puisqu'il lui suffisait d'un mot pour rappeler les morts à la vie ; mais on comprend à cause de leur nature même et de leur importance spéciale, que les résurrections aient été

*Empire
de Jésus
sur la mort*

un phénomène beaucoup plus rare dans l'exercice des pouvoirs miraculeux de Jésus.

I. — LES FAITS.

Le fils de la veuve de Naïm (1).

« Et il arriva le jour suivant qu'il alla dans une ville appelée Naïm, et ses disciples et une grande foule faisaient route avec lui. Comme il approchait de la porte de cette ville, voici, on portait en terre un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve ; et il y avait avec elle beaucoup de gens de la ville. Et le Seigneur, l'ayant vue, fut ému de compassion pour elle et il lui dit : Ne pleure pas. Et s'étant approché, il toucha le cercueil. Les porteurs s'arrêtèrent : il dit : Jeune homme, je te le dis : lève-toi. Et le mort s'assit et se mit à parler. Jésus le rendit à sa mère. Tous furent saisis de crainte, et ils glorifièrent Dieu, disant : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. Et ce bruit se répandit dans toute la Judée, et dans tous les pays d'alentour. »

La fille de Jaïre (2).

Un chef de synagogue, Jaïre, vient trouver Jésus; selon S. Mathieu, il l'avertit que sa fille vient de mourir, le prie de venir imposer les mains pour qu'elle vive, lui demande une résurrection ; selon S. Marc et S. Luc, la malade n'est encore qu'à l'extrémité et le père ne sollicite en conséquence qu'une simple guérison. Mais voici que la nouvelle de sa mort éclate soudain. « Comme il parlait encore — continue S. Marc — survinrent de chez le chef de la synagogue des gens qui dirent : Ta fille est morte; pourquoi importuner davantage le Maître ? Mais Jésus ayant entendu la chose dit au chef de la synagogue : Ne crains pas, crois seulement. Et il ne permit à personne de l'accompagner, si ce n'est à Pierre, à Jacques et à Jean, frère de Jac-

(1) Le VII, 11-17.

(2) Mt IX, 18-19; 23-26; Mc V, 21-24; 35-43; Le VIII, 20-42; 49-56.

ques. Et ils arrivent à la maison du chef de la synagogue, et il voit du tumulte, des gens qui pleuraient et qui poussaient de grands cris. Et il entra, et leur dit : Pourquoi faites-vous du bruit, et pourquoi pleurez-vous ? L'enfant n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Mais lui, ayant fait sortir tout le monde, prend avec lui le père et la mère de l'enfant, et ceux qui l'avaient accompagné, et il entre là où était l'enfant. Et prenant la main de la jeune fille, il lui dit : Talitha, koumi, ce qui signifie : jeune fille, je te le dis, lève-toi et aussitôt la jeune fille se leva, et elle marchait; car elle avait douze ans. Et aussitôt, ils furent hors d'eux, dans une grande stupeur, et Jésus leur adressa de fortes recommandations pour que personne ne sût la chose, et il dit de lui donner à manger. »

Lazare (1)

« Or, il y avait un homme malade, Lazare de Béthanie, *Les circonstances* du village de Marie et de Marthe, sa sœur Marie était celle qui oignit le Seigneur de parfum et essuya ses pieds de ses cheveux, et c'était son frère, Lazare, qui était malade. Les sœurs envoyèrent donc à Jésus un message pour lui dire : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » Jésus ayant entendu cela, dit : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais à la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Car Jésus aimait Marthe ainsi que sa sœur et Lazare.

« Ayant appris qu'il était malade, il resta deux jours à l'endroit où il était; après quoi il dit aux disciples : Retournons en Judée. Les disciples lui dirent : Maître, les Juifs veulent te lapider et tu y retournes ! » Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne se heurte pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde; mais si quelqu'un marche pendant la nuit, il se heurte, parce que la lumière n'est pas en lui. Ayant dit cela, il ajoute : « Lazare, notre ami, dort; mais je m'en vais pour le réveiller. » Les disciples lui dirent donc : « Seigneur, s'il dort, il sera sauvé. » Mais Jésus avait parlé de sa

(1) Jn XI, 1-46,

mort et ils croyaient qu'il s'agissait du repos du sommeil. C'est pourquoi Jésus leur dit ouvertement : « Lazare est mort et je me réjouis à cause de vous, de ce que je n'étais point là, afin que vous croyiez; mais rendons-nous auprès de lui. Alors Thomas, surnommé le Didyme, dit à ses condisciples : « Allons, nous aussi, afin de mourir avec lui. »

« Jésus donc, y étant allé, le trouva qui était dans le sépulcre déjà depuis quatre jours. Or, Béthanie était près de Jérusalem, à quinze stades environ, et beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler au sujet de leur frère. Apprenant que Jésus venait, Marthe alla au devant de lui, tandis que Marie restait à la maison. Et Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Cependant, à présent je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. » Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. » Marthe lui dit : « Je sais qu'il ressuscitera lors de la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui répondit : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Elle lui dit : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir au monde. » Et ayant dit cela, elle s'en alla et appela Marie, sa sœur, en secret, disant : « Le Maître est là et t'appelle. » Dès qu'elle eut entendu, celle-ci se leva aussitôt et se dirigea vers lui. Or, Jésus n'était pas encore entré dans le village, mais il était à l'endroit où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs donc qui étaient avec elle à la maison et qui la consolait, voyant Marie se lever subitement et sortir, la suivirent croyant qu'elle allait au sépulcre pour pleurer. Etant donc arrivée à l'endroit où était Jésus, Marie en le voyant se jeta à ses pieds, en disant : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Le miracle « Et Jésus, la voyant pleurer et voyant les Juifs qui l'avaient suivie, pleurer aussi, frémit dans son âme et s'émeut, et il dit : « Où l'avez-vous mis ? » On lui répondit : « Seigneur, viens et vois. » Jésus pleura. Et les Juifs de dire : Voyez comme il l'aimait. Cependant, quelques-

uns d'entre eux disaient : lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle ne pouvait-il pas faire que celui-ci ne mourût pas ? Cependant, Jésus frémissant de nouveau en lui-même, arriva au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était posée dessus. Jésus dit : « Otez la pierre ». Marthe, la sœur du défunt, lui dit : « Seigneur, il sent déjà, car il est là depuis quatre jours. » Jésus lui répondit : Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? On ôta donc la pierre. Alors, Jésus, levant les yeux : « Père, dit-il, je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé. Je savais bien que tu m'exautes toujours, mais j'ai dit (cela) à cause du peuple qui m'entoure, afin qu'il croie que tu m'as envoyé. » Et ayant dit cela, il cria à haute voix : « Lazare, sors. » Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage recouvert d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. » Or, parmi les Juifs qui étaient venus auprès de Marie, beaucoup ayant vu ce qu'il faisait, crurent en lui. Mais quelques-uns d'entre eux se rendirent auprès des pharisiens et leur dirent ce qu'avait fait Jésus. »

II. — LES EXPLICATIONS NATURALISTES

En général, la critique rationaliste tient à l'égard des résurrections de morts la même conduite qu'à l'égard de ceux des autres catégories. Tantôt elle nie purement et simplement la réalité de la mort de ceux que les évangélistes donnent comme ressuscités ; tantôt elle invente des subterfuges pour réduire les faits à des mythes ou à des fictions allégoriques. Il ne sera pas sans intérêt, pensons-nous, de relever ici quelques échantillons des considérations alléguées.

Puisque l'Ancien Testament racontait des résurrections opérées par de simples prophètes, la légende chrétienne se devait, dit-on, de rapporter au Christ des triomphes semblables. Les deux cas racontés dans les Synoptiques proviendraient d'une transformation graduelle de données fort simples. Jésus chargea les envoyés de Jean-Baptiste de dire à leur maître : les aveugles voient,... les morts ressuscitent, les pauvres reçoivent la bonne nouvelle. Or, S. Luc, d'une part, ne com-

*Principes
invoqués :
mythes ou
légendes*

prit point qu'il s'agissait de résurrection spirituelle et morale, comme l'indique la sentence connexe : la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres ; d'autre part, il fut influencé par les souvenirs de l'Ancien Testament où l'on voit Elie et Elisée rendre la vie aux morts. Il imagina donc une résurrection véritable; celle du fils de la veuve de Naïm. Quant à la résurrection de la fille de Jaïre, elle doit son origine à une méprise des évangélistes : le Maître ayant dit : « Elle n'est pas morte, mais elle dort, » les disciples que hantaient les souvenirs des anciens transformèrent en résurrection ce qui n'était qu'une guérison. Enfin, la résurrection de Lazare serait une légende née d'une parole de Jésus : « Lazare lui-même reviendrait à la vie qu'on ne le croirait pas » ou de la parabole du pauvre Lazare, ou encore une allégorie formée au moyen de traits empruntés aux deux narrations synoptiques et destinées à illustrer d'une façon concrète l'affirmation : Je suis la résurrection et la vie.

Réponse Le principe de ces interprétations a été déjà examiné et jugé. Aussi suffira-t-il, en ce cas particulier, de montrer qu'elles font violence aux textes. L'attestation est aussi claire que possible et les récits ne sauraient s'accommoder des hypothèses d'une mort apparente ou d'une fiction allégorique.

Garanties de l'attestation : Ce n'est point à un évangéliste unique, mais à tous que nous sommes redevables de quelque récit de résurrection : les Synoptiques en rendent témoignage autant que le quatrième évangile. Le cas de la fille de Jaïre a l'avantage d'appartenir à la fois à S. Mathieu, à S. Marc et à S. Luc. En revanche, on n'a pas manqué de faire état contre les autres cas de leur unité de source. Il a déjà été répondu virtuellement à cette objection : aucun évangéliste ne s'est proposé de donner un tableau complet des miracles de Jésus et dans chaque évangile on peut lire quelques miracles omis dans les autres.

Objectivité des récits Les garanties de véracité des auteurs sont aussi dignes de remarque. Bien qu'ils eussent certainement conscience d'exposer ici des faits d'une importance unique, ils ne se montrent ni plus ni moins simples et « objectifs » devant les morts rappelés à la vie qu'en face de malades

ordinaires rendus à la santé : pas un mot d'enthousiasme, rien qui trahisse leur émotion. Leur honnêteté est la même que partout ailleurs. La rareté même des phénomènes de résurrection dans la vie de leur héros est visiblement une preuve de leur caractère historique : des narrateurs peu consciencieux ou amis du merveilleux à outrance, — tels les apocryphes — n'auraient pas manqué de multiplier les morts ressuscités par la toute-puissance du Maître, dont on eût ainsi augmenté le crédit.

Il y aurait lieu enfin de signaler la liaison étroite qui rattache ces faits à leur milieu. Ainsi, la résurrection de la fille de Jaïre est si intimement reliée à la guérison de l'hémorroïsse que les deux faits se soutiennent mutuellement, et qu'il est impossible de contester l'un sans l'autre. Dans le quatrième évangile, l'épisode de Lazare a une portée exceptionnelle. Il constitue « un chaînon nécessaire dans le récit de la catastrophe finale » ; si ce miracle n'est pas réel, les scènes de la Passion demeureraient inexpliquées. « Jusqu'ici le conflit entre Jésus et les Juifs a suivi une marche ascendante ; le miracle de Béthanie est le dernier terme de cette gradation ; la mort du Sauveur en est la conséquence immédiate », le conseil des Juifs s'assemble aussitôt après pour décider la mort de Jésus. « Or, les critiques accordent que, dans le récit de la Passion, le quatrième évangile a une valeur historique égale à celle des Synoptiques. Il faut donc reconnaître la réalité du fait qui en est la cause première. » (1)

La lecture impartiale de ces récits emporte la conviction qu'il ne s'agit pas ici de simples guérisons, mais de véritables résurrections, ou, en d'autres termes, que la mort n'était pas seulement apparente, mais bien réelle. Jésus lui-même, il est vrai, parlant de la fille de Jaïre a dit mystérieusement — avant même de la voir — : elle n'est pas morte, mais elle dort. Il n'est pas moins vrai que, d'après les trois récits, les assistants — et ils étaient nombreux — se moquèrent de lui ; car, ajoute S. Luc,

*Liaison
étroite au
reste*

*Réalité de la
résurrection
ni mort
apparente*

(1) Calmes, Ev. S. Jn. p. 431.

ils savaient bien qu'elle était morte. Jésus le savait mieux que personne ; aussi, sur ses lèvres, les mots « elle dort » étaient-ils un simple euphémisme pour désigner la mort ; l'expression, au reste, avait cours avec ce sens figuré dans les livres de l'Ancien Testament et chez les rabbins et se retrouvera à l'occasion de la mort de Lazare. Plus réel encore, si l'on peut ainsi dire, était le décès de ce fils de la veuve de Naïm, que l'on portait à cette heure en terre, au milieu des cris et des pleurs d'une multitude endeuillée. Les rationalistes ont beau dire que ce jeune homme n'était pas mort, mais seulement plongé dans un sommeil léthargique, le texte tout entier proteste ; et il resterait encore dans cette hypothèse à montrer comment Jésus aurait connu le véritable état des choses et quelle heureuse inspiration lui aurait fait choisir le bon moment pour réveiller à point ce malade. Que dire enfin de Lazare qui était depuis quatre jours au tombeau et en proie à la corruption ? La supposition d'une mort apparente devient plus encore qu'ailleurs « une idée folle », qu'un homme de métier repousse en ces termes : « une léthargie aussi complète ne se développe que graduellement... Nous devons donc admettre que Lazare était demeuré à la maison, sans prendre de nourriture pendant un nombre considérable de jours. Si nous nous représentons, en outre, comment il est resté pendant plusieurs autres jours enveloppé dans des linceuls et muré dans un tombeau, il est certain que cela aurait achevé de le faire mourir. »

Le même auteur, considérant la question dans sa généralité, dit ailleurs : « Il est invraisemblable que dans la résurrection des morts opérée par le Christ il se soit agi de mort apparente. Une léthargie que l'on arrive à confondre avec la mort et qui soudain, au moyen d'une simple parole, se transforme en complète guérison, n'existe pas dans l'expérience des médecins. » (1)

*Ni fiction
allégorique*

L'hypothèse du symbole et de l'allégorie n'est pas plus admissible : toujours le fondement manque. J'entends bien dire que « la veuve désolée (de Naïm) représente la

(1) Dr Knur, cité d'après Fillion, Les miracles de J. C. t. II, p. 344 et 381.

filles de Sion, Jérusalem, menacée de perdre son fils unique, et le perdant en effet pour le recouvrer miraculeusement par la puissance de Jésus : que la fille de Jaïre symboliserait le judaïsme réduit à la mort, etc... et ainsi de suite, mais sans plus de preuve. Ce qui est certain, c'est que les évangélistes, au moins synoptiques, ne laissent pas voir la moindre idée d'une pareille conception. Pour S. Jean, eu égard à son tempérament particulier et au contexte, il se peut que la résurrection de Lazare, sans préjudice pour sa réalité, symbolise en même temps la résurrection mystique de l'âme qui s'attache à Jésus. Mais que l'on veuille bien remarquer aussi la sobriété avec laquelle le miracle en son élément essentiel est enregistré ; la richesse de l'exposition ne se trouve que dans les antécédents historiques. C'est le contraire qui a eu lieu dans l'enseignement allégorique. D'ailleurs, le récit comporte plusieurs traits qui ne prêtent pas à l'allégorie : noms de lieu ou de personne, attitude des disciples, conduite du Sauveur. Entre le miracle raconté par S. Jean et la parabole du pauvre Lazare, il n'y a de commun que le nom, alors très répandu parmi les Juifs et l'idée de résurrection, c-à-d. trop peu d'éléments pour donner un semblant de raison à l'hypothèse de la transformation de la parabole en miracle. Il est encore moins vraisemblable que le récit de S. Jean soit une combinaison des deux résurrections narrées dans les Synoptiques : il y a si peu de points communs entre les faits !

Encore faudrait-il savoir, insistent les rationalistes, ce qu'est un pareil phénomène ! «S'agit-il d'une restauration des organes suspendus ou arrêtés, ou bien de la restitution des organes mêmes indispensables à la vie et qui auraient déjà subi un changement chimique ? Les textes se taisent naturellement sur ces questions... ; mais la théologie qui parle de la mort comme d'une séparation du corps et de l'âme, demande naturellement si le moment de cette séparation était arrivé avant l'opération du miracle .»

L'on ne conçoit guère comment on a pu poser une question pareille, après avoir lu attentivement les récits sacrés. Oui, assurément, les textes évangéliques don-

*Nature du
phénomène*

nent clairement à entendre, comme un fait évident, qu'il y avait eu séparation du corps et de l'âme dans les morts que Jésus ressuscita, puisque dans le cas contraire il n'y aurait pas eu de résurrection proprement dite. Était-il donc nécessaire qu'ils insistassent sur ce fait ? Lorsqu'on a dit de quelqu'un, après une constatation sérieuse : il est mort, c'est qu'il est mort en réalité, et tout autre détail est inutile, surtout en un compte-rendu très bref. Quant à parler des organes plus ou moins transformés par la mort et leur restitution intégrale, on le trouverait singulièrement étrange dans les évangiles : cela serait en toute hypothèse tout à fait superflu.

Divers écrivains rationalistes adressent encore aux biographes de Jésus ou à leurs interprètes, touchant les résurrections évangéliques, des questions du genre des suivantes : « D'où l'âme du défunt a-t-elle était rappelée ? De quel état nouveau ? Avec quelles expériences ? Cela a-t-il été malgré elle ? Son rappel à la vie terrestre a-t-il été pour elle un bienfait ? » Ce sont là des questions pour le moins parfaitement oiseuses, qui n'intéressent en rien le fond même du problème et qu'on a pu ranger avec une sévérité légitime dans le domaine de la « fade sentimentalité. »

Question de bons sens Voilà à quelles subtilités on est réduit, lorsqu'on ne veut pas reconnaître la réalité historique des résurrections évangéliques. La question, en dehors de tout parti pris et telle que nous avions à la poser, est celle-ci : Oui ou non, y a-t-il dans l'Évangile des récits de véritables résurrections ? La réponse ne fait aucun doute. Mais les rationalistes essaient de l'interpréter en imaginant des hypothèses sans fondement dans les textes et par suite toutes de fantaisie. La résurrection est la seule qui ne soit pas contradictoire. Qu'importe que le comment nous échappe, si le fait demeure réel ? Il y a ainsi dans le cas une question de critique et plus encore de bon sens, dans laquelle la compétence du vulgaire n'est pas moins grande que celle du critique le plus sagace et du philosophe le plus profond ; en matière de droiture et d'honnêteté, les simples en ont autant que qui ce soit.

TROISIÈME PARTIE

Portée du témoignage de l'Évangile

XXVI

LE PROBLÈME DU CHRIST

Quand, après avoir lu l'Évangile attentivement, on referme le livre, on éprouve comme d'instinct le besoin de se recueillir. La première impression, dont on ne pourra se défendre, sera celle de la surprise et de l'admiration. Les plus sceptiques eux-mêmes ne résistent pas au charme : qui jamais a blasphémé plus que Renan et qui pourtant a subi plus que lui la puissance de séduction de l'Évangile ? Les plus indifférents se laissent aller à ses paraboles pleines de promesses de pardon. Le cri de miséricorde : « J'ai pitié des foules » arrache au cœur ému des philanthropes des larmes de sympathie. Les humbles, enfin, aiment ce grand caractère indépendant sans morgue, qui flagellait les pharisiens hypocrites et les vendeurs du Temple, mais qui accueillait les enfants, s'inclinait vers les pauvres et guérissait les malades .

*Affaire non
d'impression,
mais
de raison*

Mais la raison ne permet pas de s'arrêter à cette première impression, et, dans son besoin de remonter aux causes, elle demande à connaître ce qu'est ce Jésus dont l'Évangile rapporte la merveilleuse histoire et qui, dominant toujours la scène du monde, continue de régner sur les esprits et les cœurs. Est-il Dieu ? n'est-il qu'un homme ? N'est-ce qu'un accident heureux de la nature, un effort sublime de la race humaine pour

se donner enfin un représentant digne d'elle ? Ou bien les caractères de cette vie étrange amènent-ils invinciblement l'esprit à voir en lui plus qu'un être humain ? La question ainsi posée dépend moins du sentiment que de la raison ; et c'est à la lumière de cette raison naturelle que nous voulons fixer les traits essentiels du message évangélique afin d'en dégager la significative et profonde portée.

*Légitimité de
l'inférence*

Ce droit n'est pas contestable. De même qu'il est légitime, après avoir considéré la physionomie d'un de nos semblables, entendu ses paroles, étudié ses œuvres, de conclure à sa noblesse, à sa grandeur, à son génie, de même il est permis et rigoureusement logique de chercher dans la considération du caractère, de la doctrine, de la vie et des œuvres du Christ le témoignage de ce qu'Il est. On dira peut-être que les écrits évangéliques ne donnent à ce sujet qu'une documentation incomplète. Il y a, en effet, beaucoup de choses sur le Christ qui ne sont pas consignées dans les évangiles ; ce qui s'y trouve suffit cependant à lui faire reconnaître une nature transcendante, divine.

Avant d'aborder directement ce point fondamental de notre travail, il ne sera pas sans utilité de produire la réponse donnée au problème par ceux qui ne croient pas comme nous. Diverses — du moins en apparence — sont les positions prises à cet égard par les soi-disant libres-penseurs. Nous les classerons, d'après une division assez communément adoptée, en philosophes rationalistes, protestants libéraux et néo-critiques, en choisissant dans chaque groupe quelques noms des plus autorisés.

1. — LA RÉPONSE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

*Jésus,
personnification
de l'idéal
moral :*

Il n'est pas de philosophie métaphysique de l'époque moderne qui n'enveloppe une christologie. Pour nous limiter au dernier siècle passé, nous prendrons notre point de départ à Kant.

(Kant)

Hume, déclare-t-il, le réveilla du « sommeil dogmatique » : il pensait alors sans doute à la philosophie seu-

lement ; car, en religion, il ne fit que continuer l'âge précédent, dont il partagea avec le mépris de l'histoire les vues spéculatives et la « religion rationnelle ». Vu toutefois l'importance prépondérante qu'il accorde au côté moral, il faut s'attendre à voir ses idées religieuses elles-mêmes imprégnées d'éthique. Il part, comme d'un fait indubitable, de la perception consciente en nous d'un esprit mauvais. Le retour au bien prescrit par la loi morale ne peut s'accomplir que par l'introduction d'un mode nouveau de penser, qui rend possible le progrès du mal au bien et apporte une vie nouvelle dans la conscience. Mais, en aucune façon, l'idéal d'une humanité agréable à la divinité ne peut être offert plus efficacement que sous l'image d'un homme qui non seulement promet lui-même le bien en parole et en acte, mais est aussi prêt à endurer, pour le profit du monde, tous les sacrifices. Or, tel est précisément l'idéal que donne la figure historique de Jésus ; il incarne l'idée du bien. Quand nous croyons en lui comme au Fils de Dieu, notre foi vise l'idéal éternel divin et non le personnage historique qui en est la plus haute représentation. Le Christ est la personnification de l'idéal moral : il n'a pas d'autre signification.

Ses disciples n'ont, en somme, rien dit de plus ; ils ont seulement développé — je ne dis pas élucidé — quelques points de vue spéciaux. *Ses disciples (Fichte)*

Selon Fichte, le Christ fut le premier à saisir le divin, le premier à reconnaître clairement et à embrasser librement la divine volonté et dès lors « le premier-né » de Dieu. Il jouit d'un mode spécial d'appréhension. L'immédiate unité de Dieu et de l'homme vient au Christ, non comme à nous par spéculation ou par tradition, mais simplement à travers son existence. Cette connaissance lui était primordiale et absolue, immédiatement identique à sa conscience personnelle. On peut dire en conséquence qu'en lui Dieu s'incarna. Seulement Fichte s'égara à concevoir la personnalité comme une limite de la nature divine. Il y avait à montrer que Dieu en se faisant homme n'avait pas anéanti mais rehaussé la personnalité jusqu'à sa capacité infinie.

(Schelling) Ce fut l'œuvre de Schelling, pour lequel le rapport du sujet et de l'objet, de l'humain et du divin, est l'unité de pure identité. Le Christ, dans son individualité historique, n'est pas le Fils de Dieu ; le Fils éternel de Dieu est l'humanité collective, et ce qui est vrai de l'humanité collectivement est aussi vrai de lui. C'est à tort que l'on considère l'Incarnation comme un fait isolé dans le temps ; elle a existé de toute éternité. Le Christ, cependant, marque en un sens le début de l'Incarnation, puisqu'en lui le premier Dieu devient réellement objectif.

(Hégel) Hégel porte la spéculation à son comble. Dans l'Idée éternelle il n'y a qu'un Fils unique, qui existe primordialement et simplement par la conscience spéculative pensante, mais qui, pour être universellement accessible, doit aussi exister pour la conscience sensible représentative et, à ce titre, apparaître à l'intuition sensible comme un événement historique. Il faut que l'idée se réalise en fait pour que les hommes en prennent conscience et y voient l'unité du divin et de l'humain. C'est ce qui est arrivé dans le christianisme : Jésus est apparu sous la forme d'un homme qui est Dieu, et d'un Dieu qui est homme. La manifestation de Dieu en chair a eu lieu en un temps déterminé et dans un individu particulier. En conséquence de l'Incarnation de Dieu dans le Christ, l'homme a connu l'universelle vérité qui est éternellement caractéristique du Dieu fait homme et de l'homme essentiellement un avec Dieu.

Critique générale

On devine que l'effet le plus clair de ce dévergondage de spéculation a été d'évaporer les faits du christianisme et de substituer à l'Evangile un je ne sais quoi tout différent. Un Dieu personnel seulement dans l'homme implique nettement que Dieu n'est pas personnel ; une relation idéale sans personnalité se perd dans le vide sans support ; et lorsque l'abstraction du métaphysicien est présentée comme l'objet de la foi chrétienne, tous ceux que tourmente le problème des souffrances et des épreuves de la vie se tourneront ailleurs, peu en peine de connaître un Dieu qui fit les yeux et ne voit pas lui-même, qui donna l'entendement et qui n'a lui-même

ni intelligence, ni volonté. Une Incarnation qui exige une manifestation continuelle de Dieu, qui s'étend à tous les hommes, qui n'est jamais parfaite et qui réprouve la préexistence du Christ, sa naissance immaculée, sa résurrection, son autorité divine et sa médiation unique, n'est pas seulement inconciliable avec les données de l'Écriture, mais complètement inadéquante aux exigences de la conscience chrétienne.

II. — LA RÉPONSE DU PROTESTANTISME LIBÉRAL (1)

Deux grands courants se partagent la pensée protestante, à l'heure actuelle : le courant conservateur et le courant libéral. Le premier se rapproche beaucoup de la conception catholique, du moins sur le fait capital de la divinité du Christ, sauf à différer dans la façon d'exposer et de comprendre cette divinité. Le second seul sera noté ici, encore qu'il admette des variations sensibles à travers les différentes opinions.

Celui qu'on a nommé avec un peu d'emphase « le pape des protestants » et le plus grand théoricien de la Réforme depuis Calvin, et qu'on appellerait plus justement le père du modernisme en France, Auguste Sabatier, mort en 1902 doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, a beaucoup écrit sur Jésus-Christ. Le portrait qu'il en a tracé s'est modifié avec les années, à mesure que l'attitude générale de l'auteur s'orientait à gauche, dans le sens radical et rationaliste. Les premiers écrits : « le Témoignage de Jésus-Christ sur sa personne », « Jésus de Nazareth » sont d'un croyant...

(Sabatier)

Dans le manifeste qu'il publia alors il écrit : « Entre toutes les questions agitées parmi nous, la plus grave, la question vraiment décisive est celle qui concerne la personne de Jésus-Christ. Jésus n'est-il qu'un homme ? Alors, quelque grand qu'on le fasse, le christianisme perd son caractère d'absolue vérité et devient une philosophie. Si Jésus est le Fils de Dieu, le christianisme

(1) D'après le P. de Grandmaison, Dict. apol. art. Jésus-Christ.

reste une révélation. Sur ce point capital, après de longues et sérieuses réflexions, je me suis rangé du côté des Apôtres. Je crois et je confesse avec saint Pierre que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu vivant. » On ne pouvait mieux poser la question. Sabatier ne resta pas, malheureusement, fidèle à sa première réponse. Insensiblement, le rationalisme humanitariste envahit son esprit, et dans ses livres définitifs il contredit formellement sa profession de foi initiale. C'est à ces ouvrages : « Esquisse d'une philosophie de la Religion d'après la psychologie et l'histoire » et « les Religions d'autorité et la Religion de l'Esprit » que nous demanderons les éléments du portrait du Christ. C'est par ces livres en effet que Sabatier fut ce qu'il fut, et continue d'agir sur les esprits.

Dans le dernier des ouvrages cités, qui est le testament de l'auteur, et expose sous la forme la plus nette et dans ses conséquences les mieux suivies, sa doctrine — la doctrine protestante libérale — Jésus est représenté comme n'ayant été et voulu être, par sa personne et son exemple, qu'un initiateur, un maître, un excitateur dans l'ordre des choses religieuses. Prophète assurément, mais dans le sens (bien qu'à un degré supérieur et sublime) où les grands conducteurs d'hommes et les grands génies furent des inspirés. Les déclarations et revendications du Sauveur devraient conséquemment s'entendre comme des confidences, des effusions destinées à faire valoir son enseignement, à le rendre plus pénétrant, plus efficace. Voyant Dieu son Père dans le miroir filial de la plus belle âme qui fût jamais, conscient de le connaître et de l'aimer plus et mieux que ceux qui l'entouraient, indigné du rigorisme littéraire que les pharisiens imposaient aux hommes sous couleur de garder la Loi, sentant en lui-même une force et une ardeur capables de changer le monde, le Maître Nazaréen a pu sans blasphème dire ce que les évangélistes lui font dire et prendre les attitudes qu'ils lui prêtent. Encore enfoncé par certaines de ses espérances et de ses ignorances dans le milieu juif de son temps, et les illusions de sa race, Jésus s'en évada par l'esprit intérieur : et le vol de son âme le porta au point le plus

haut qu'un homme, fils d'homme, puisse atteindre. Il considéra la vie, en dépit des duretés qu'elle impose, de la tyrannie des forces matérielles qu'elle subit, de l'obsession du mal moral qui pèse sur elle, comme un don divin, dans lequel tous les hommes qui se mettraient à sa suite et referaient son expérience, pourraient communier. « Jésus n'a été qu'un homme, mais l'homme dans le cœur duquel s'est révélé le plus complètement le cœur paternel de Dieu ».

A côté de cette conception, qui rejoint au fond la conception rationaliste, dont elle ne se différencie que par le postulat inavoué de la perfection définitive et inégale du Sauveur, il faut placer celle du plus célèbre théologien protestant de l'Allemagne contemporaine. M. Harnack va beaucoup plus loin que Sabatier et, au rebours de celui-ci, toujours plus dans le sens traditionnel. Il admet que, conscient dès le début de sa haute dignité personnelle, Jésus s'est donné (tout en gardant une sage et prudente économie) pour la voie, le médiateur unique entre Dieu et les hommes, pour le consolateur et le juge suprême de l'humanité. « Personne avant lui n'a connu le Père comme il le connaît, et il apporte aux hommes cette connaissance ; par là il rend « à plusieurs » un incomparable service. Il les conduit à Dieu non seulement par ce qu'il dit, mais encore par ce qu'il est, par ce qu'il fait, et enfin par ce qu'il souffre... Il sait qu'il ouvre une ère nouvelle où « les petits » seront par leur connaissance de Dieu plus grands que les grands du temps passé... ; il sait qu'il est le semeur qui répand la bonne semence ; à lui le champ, à lui la semence, à lui la moisson. Ce ne sont pas là des théories dogmatiques, encore moins des transformations de l'Évangile lui-même, c'est l'expression d'un fait, d'une réalité que Jésus voit naître déjà. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, la Bonne nouvelle est annoncée aux pauvres — par Lui. A la lumière de ces expériences, il aperçoit au milieu de la lutte, sous l'accablant fardeau de sa vocation, la gloire que le Père lui a donnée... Il est le chemin qui conduit au Père, et, comme l'Élu de Dieu, il est aussi « le Juge. » Toutefois, et nonobstant ces magnifiques et uniques prérogatives,

(Harnack)

la personne même de Jésus n'est pas entrée, d'après le célèbre professeur de Berlin, dans sa prédication faite au nom de Dieu : « le Père seul et non le Fils, fait partie intégrante de l'Evangile, tel que Jésus l'a prêché. » Il faut croire, pour être sauvé, à ce que dit le Fils : il n'est pas indispensable de croire au Fils.

On reconnaît là cette fuyante philosophie ritschlienne, qui croit pouvoir se servir des choses et des hommes sans se prononcer, sans même s'engager à fond sur leur valeur réelle ; qui, à jamais découragée des certitudes rationnelles, héritière à travers le criticisme kantien de la vieille défiance luthérienne envers l'intelligence appliquée aux choses de la foi, essaie d'y suppléer par des affirmations sentimentales et précaires, des jugements subjectifs, intéressés, utilitaires dits « jugements de valeur ». Peu importe ce que fut au vrai Jésus, s'il a pour moi la valeur religieuse décisive ! Dire que Jésus a été Fils de Dieu au sens objectif et réel du mot, déclare Harnack, c'est « ajouter quelque chose à l'Evangile. » « Mais, continue-t-il, qui accepte l'Evangile et s'efforce de connaître Celui qui l'a apporté, témoignera qu'ici le Divin est apparu, aussi pur qu'il peut apparaître sur la terre, et il sentira que Jésus lui-même fut pour les siens la puissance de cet Evangile. » Concilie qui pourra ces antinomies !

Divers

Depuis celui d'Harnack, les portraits du Sauveur tracés par les théologiens protestants libéraux se sont multipliés. Avec des nuances diverses et un talent très inégal, les auteurs de ces portraits restent dans les lignes que leur impose leur philosophie religieuse : tous admettent que le Maître Nazaréen a dépassé la stature commune de l'humanité, qu'il a inauguré la vie religieuse véritablement pure et qu'à ces titres, il a été un « prophète » un héros de l'ordre spirituel. Aucun n'admet, au sens traditionnel du mot, la divinité du Seigneur. Presque tous se réfugient dans l'admiration de la « personnalité » de Jésus, insistent sur sa sublimité, son « sens du réel ».

Critique générale

Il n'entre point dans notre dessein d'instituer la critique détaillée de ces positions ; il est impossible pourtant

de ne pas faire observer l'inconsistance de la solution présentée par les théologiens libéraux au « problème du Christ ». « Ou bien ils rétrogradent jusqu'à la conception d'un « prophète » plus grand, meilleur que les autres, plus « inspiré », mais ne différant pas essentiellement de ses prédécesseurs ; Jésus serait à peu près ce que Mahomet prétendit être : « le sceau des prophètes ». C'est l'opinion de Sabatier sur la fin de sa vie. Mais alors, et si l'on admet comme vraie sur le terrain religieux l'hypothèse évolutionniste, de quel droit donne-t-on l'exemple, les leçons, l'enseignement, la seigneurie de Jésus comme normatives, essentielles, définitives ? Qu'en sait-on ? Jésus peut, disons qu'il doit selon toute vraisemblance, être dépassé. Il n'est que l'anneau, jusqu'ici le plus brillant, d'une chaîne dont le métal s'épure et s'affine continuellement, nécessairement. Si l'on affirme le contraire, si l'on garde au Maître Nazaréen cette transcendance relative, c'est par une survivance chrétienne, au nom d'une appréciation sentimentale, héritée, que la raison, si elle est convaincue de la loi d'évolution, loin de justifier, contredit. En réalité, on n'est plus chrétien qu'au sens où tel philosophe se donne pour platonicien ou spinoziste : l'interprétation des textes est purement et logiquement rationaliste.

Ou bien, avec Harnack et plusieurs protestants libéraux, l'on veut garder davantage. On pose des prémisses d'histoire et de critique qui suffiraient à conclure dans le sens du christianisme traditionnel. Mais des raisons de philosophie religieuse, un préjugé agnostique et la répugnance soulevée par les conclusions entrevues viennent à la traverse, renforcés par ce vieux levain d'individualisme et d'autonomie absolue qui est au fond du protestantisme. On conclut à une transcendance précaire, insaisissable. On fait du Christ une personnalité sui generis, ni Dieu, ni simplement homme. On essaie des compromis qui rapprochent beaucoup leurs auteurs de l'arianisme ancien. On distingue parmi les textes ceux que l'on peut garder, interpréter, de ceux que les besoins de la cause forcent de déclarer postérieurs, secondaires, interpolés, affirmant, sans autre raison, que « Jésus n'a pu dire cela, n'a pu faire ceci, etc... » Efforts

qui seraient touchants, s'ils n'étaient commandés par un fond de rationalisme inavoué, pour « sauver » le christianisme sans proclamer que Jésus est le Fils de Dieu. Position instable, moins tenable logiquement, bien que religieusement plus féconde et plus respectueuse des faits, que la position de l'école critique que l'on va exposer.

III. — LA RÉPONSE DE L'EXÉGÈSE CRITIQUE (1)

L'interprétation naturaliste des origines chrétiennes est devenue moins aisée, plus complexe et plus subtile à mesure que l'historicité fondamentale des évangiles s'est imposée davantage. Le progrès qui s'est affirmé en ce sens depuis Strauss et Baur a rendu singulièrement plus délicate la tâche de leurs successeurs. La réponse de ceux-ci est pourtant très nette : Jésus n'a été qu'un homme, sujet comme tel à toutes les faiblesses, erreurs, illusions de l'humanité, à toutes les limitations de son temps et de sa race. Restent les textes, reste le fait chrétien. Tout rationaliste conséquent, surtout s'il est partisan de la théorie de l'évolution, doit dire que l'interprétation traditionnelle est fondée sur un malentendu, que la solution donnée au problème du Christ par la première génération chrétienne et depuis acceptée par les milliards d'êtres humains, attestée par des milliards de martyrs, de sages et de saints est une solution illusoire, irréaliste...

Pour expliquer le fait générateur qui est le témoignage du Christ sur lui-même, deux voies sont ouvertes. Dans la première, acceptant l'historicité générale des documents évangéliques, l'auteur met toute sa subtilité à restituer, avec un minimum d'illusion et de fraude, la suite des états d'âme qui auraient amené Jésus à croire et à dire qu'il était le Messie, Fils de Dieu. Aucun écrivain rationaliste n'a dépensé à exposer cette thèse plus d'experte virtuosité que Renan. Il a gardé le moins mauvais des explications proposées avant lui, ajouté les

(1) D'après le P. de Grandmaison, loc. cit.

siennes ; et ceux qui ont repris depuis le problème sur des données analogues n'ont guère fait avancer, s'ils ne l'ont pas fait reculer, la solution.

Pour Renan donc, le sentiment que Jésus avait de son union au Père céleste, la réaction sur son esprit de prophéties anciennes opportunément rappelées, la pression des circonstances, l'enthousiasme des siens, la logique du succès, le besoin de répondre à l'opposition sournoise ou violente de ses adversaires aurait amené le Maître à repousser mollement, puis à accepter, finalement à revendiquer un titre qu'au début il eût jugé blasphématoire de s'arroger. Sa légende s'élaborait de son vivant et lentement il se prenait à y croire. Bien des hommes sont ainsi débordés par leurs disciples ; pourquoi ne pas comparer Jésus à d'autres grands initiateurs de l'ordre religieux : Bouddha, Mahomet ? Objecte-t-on que l'infatuation confinerait ici à la démence, on nous fait entendre que le Nazaréen n'était pas toujours dupe de ce qu'il disait ou laissait dire. Si l'on proteste au nom de la loyauté, Renan réplique par une ironique leçon de psychologie orientale ; puis anticipant la théorie nietzschéenne des droits du surhomme, il déclare « qu'il faut reconnaître hautement plusieurs mesures pour la franchise », et qu'il nous sied mal de mesurer les grands hommes à notre aune, en les jugeant « du haut de notre timide honnêteté ». Vers la fin, on avoue l'exaltation : « Sa notion de Fils de Dieu se troublait et s'exagérait... » La loi fatale qui condamne l'idée à déchoir dès qu'elle cherche à convertir les hommes s'appliquait à Jésus. Les hommes en le touchant l'abaissaient à leur niveau. Le ton qu'il avait pris ne pouvait être soutenu plus de quelques mois ; il était temps que la mort vînt dénouer une situation tendue à l'excès.

(Renan)

Beaucoup plus minutieux et réservé que Renan, d'ailleurs analyste à outrance, M. Loisy ne réussit pas dans ses derniers ouvrages à fournir une solution consistante du problème du Christ. On n'a pas depuis Strauss tracé du Sauveur une esquisse plus fuyante. L'exclusive qu'il donne (à la différence de Renan) aux textes du quatrième évangile, les traits postérieurs « théologiques », pau-

(M. Loisy)

liniens, rédactionnels qu'il découvre en nombre infini dans les récits des Synoptiques, les infiltrations païennes qu'il dénonce çà et là, la hantise apocalyptique et le simplisme qu'il prête au Maître en conséquence, amènent l'auteur à un appauvrissement systématique et extrême de la matière évangélique. Jésus se désignait-il sous le nom de Fils de l'homme ? On ne sait : « Si Jésus a employé quelquefois, pour se l'appliquer à lui-même, le titre de « Fils de l'homme », il n'y aura sans doute attaché d'autre signification que celle de Messie. » Mais qu'entendait-il par Messie ? Un roi des Juifs « prince des élus, chef des bienheureux, qui devait présider à leurs joies, assisté de douze disciples qui siègeraient sur des trônes pour gouverner les douze tribus », mais non pas un juge des vivants et des morts. Et ce rôle tout entier d'apparat stérile, ce rôle d'ordonnateur en chef des joies célestes, Jésus pensait-il le tenir ? On nous répond quelquefois oui, généralement non : « Comme roi messianique, Jésus sera le vicaire de Dieu. Tant qu'il prêche l'avènement du royaume, il n'est pas encore entré dans sa fonction providentielle... Lui-même, en vérité, n'était pas plus Christ dans le présent que ceux qui croyaient à sa parole n'étaient actuellement citoyens du royaume céleste. » Rédempteur ? rançon ? victime ? nullement : tout ce qui semble l'insinuer provient de « prédictions fictives », nées elles-mêmes de « spéculations christologiques ». « Le Christ a regardé sa mort comme possible, et dans cette éventualité, comme la condition providentielle du royaume céleste, mais non comme un élément nécessaire de sa fonction messianique ; il l'a envisagée comme un risque à courir ». Au total, Jésus prêcha une morale de ville assiégée, dans l'hypothèse d'un bouleversement qu'il ne cessa de considérer comme imminent. Thaumaturge « presque malgré lui » étranger à toute idée de rédemption, illusionné mais noblement, il vécut jusqu'au bout avec courage « le rêve de l'Evangile ». On voit par ces indications ce que devient le Sauveur sous la plume de Loisy : un personnage falot, chimérique, exsangue et tellement simplifié qu'on s'étonne de ce que, dans l'hypothèse, on le laisse encore dire et faire.

Les autres essais d'explication rationaliste ébauchés dans certains commentaires ou précisés dans des traités indépendants donnent surtout une impression d'inconsistance. Appréciant cette enquête dans son ensemble, Loisy déclare qu'après l'avoir lue « on est bien tenté de penser que la théologie contemporaine — exception faite pour les catholiques romains, chez qui l'orthodoxie traditionnelle a toujours force de loi — est une véritable tour de Babel où la confusion des idées est encore plus grande que la diversité des langues ». En ce qui touche la théologie « libérale » et surtout rationaliste aux prises avec le problème du Christ, ce verdict sévère ne paraîtra que juste.

Divers

Tous ces essais impliquent, en effet, deux défauts radicaux qui vicient l'effort, souvent considérable, des auteurs. Leurs opinions philosophiques forcent ceux-ci : 1° à simplifier indûment les textes évangéliques et les données historiques du christianisme ancien ; 2° à multiplier parallèlement les conjectures les moins plausibles : infiltrations païennes, pastiches littéraires, rédactions compliquées, états d'âme chimériques des acteurs du grand drame. Tel écrivain ne veut d'aucun miracle ; tel autre laisse subsister les guérisons qu'il estime « possibles ». Celui-ci recourt à la mythologie babylonienne, celui-là à l'eschatologie iranienne. L'étude des documents « sous-jacents » aux évangiles permet à la virtuosité des exégètes de multiplier les versets contestés, les artifices rédactionnels, les interpolations ; un critique signale trois « couches » documentaires sous une parole évangélique : soyez sûr que le suivant en réclamera une de plus. Aheurtés au détail, ils perdent de vue le certain et les grandes lignes : les arbres les empêchent de voir la forêt.

Critique

Pour conclure, cette enquête que nous venons de faire nous laisse en fin de compte une observation d'importance : à savoir que parmi les appréciateurs sérieux, ceux qui sont disposés à placer Jésus le moins haut sont néanmoins comme contraints de lui donner le premier rang parmi les hommes. Même ceux-là qui l'ont regardé avec les yeux de la prévention ou de la haine n'ont pas

*Hommages
significatifs*

pu retenir leurs hommages : « Si jamais homme fut Dieu, écrivait Byron, Jésus fut l'un et l'autre ». Goethe, le plus puissant peut-être mais aussi le plus païen des poètes modernes, rend au Christ le plus grand témoignage qu'on puisse rendre à un homme qu'on ne croit pas Dieu ; il le nomme « l'homme divin, le saint, le type et le modèle de tous les hommes ». « Le Christ, dit Strauss, ne saurait être suivi de personne qui le dépasse, ni même qui puisse atteindre après lui et par lui, le même degré absolu de vie religieuse. Jamais en aucun temps il ne sera possible de s'élever au dessus de lui, ni de concevoir quelqu'un qui lui soit même égal. On connaît la conclusion de la Vie de Jésus de Renan : « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée... Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité qu'arracher ton nom à ce monde serait l'ébranler jusque dans ses fondements. Entre toi et Dieu on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume où te suivront par la voie royale que tu as tracée des siècles d'adorateurs. »

XXVII

L'AFFIRMATION DE JÉSUS

*Sens et
division de
la question*

Ce n'est pas tout de savoir ce qu'ont pensé du Christ les philosophes et les critiques rationalistes ; notre enquête a besoin surtout de savoir la pensée de Jésus lui-même. Cet être extraordinaire, qu'a-t-il dit de lui-même ? Nous l'avons entendu déjà : il s'est déclaré le Messie, le Christ qui devait venir ; il s'est déclaré le Fils de Dieu, et, équivalement, Dieu lui-même. Voici le moment de coordonner ces déclarations et de les pres-

ser pour en faire jaillir ce qu'elles contiennent de lumière. Pour suivre un ordre, nous rappellerons successivement les comparaisons par lesquelles Jésus fait pressentir sa nature divine, les substitutions par lesquelles il prend lui-même résolument la place de Dieu, et les affirmations plus directes de sa divinité (1).

I. — SES DÉCLARATIONS

1^o Comparaisons qui font pressentir sa nature divine.

Jésus, dans ses rapports avec Dieu considéré comme Père, se sépare nettement des autres hommes et de ses disciples. Sans doute il leur apprend à connaître, à prier, à aimer Dieu comme leur Père et il veut faire d'eux des fils de Dieu ; mais jamais il ne se confond avec eux comme Fils de Dieu. Bien plus, on peut dire qu'il a eu le souci de créer une antithèse entre la filiation qu'il « a », lui en propre, et celle que ses disciples doivent « acquérir ». Selon qu'il se place à leur point de vue ou au sien, il leur parle de « leur » Père ou de « son » Père ; jamais il ne se mêle à eux pour dire : « notre Père ». Le *Pater noster* ne fait pas exception à la règle ; c'est en effet une prière composée à la demande de ses disciples, pour eux, non pour lui, en vue de leurs besoins, non des siens ; ce qui le prouve, c'est la demande du pardon des péchés. Jésus n'est pas de ceux qui ont besoin de pardon.

*Au dessus
des autres
hommes et de
ses disciples*

Séparé du commun des hommes et même de ses disciples, en tant que fils de Dieu à un titre spécial, Jésus s'affirme supérieur aux plus grandes figures et aux plus glorieux souvenirs du passé d'Israël. Il est plus grand que Jonas, le prophète dont la prédication a converti Ninive ; plus grand que Salomon, dont la sagesse était vénérée jusqu'aux confins de la terre ; plus grand que David par son origine, comme il l'insinue dans la ques-

*Au-dessus
des
Prophètes*

(1) Cf. Pressoir, La divinité de J. C. d'après les Synoptiques, Rev. apol. 15 déc. 1910.

tion sur le Messie ; Seigneur en même temps que fils de David ; plus grand que le Temple saint ; plus grand que tous les prophètes : ceux-ci n'étaient en effet que des serviteurs de Dieu ; conscients de leur rôle de simples porte-paroles de Jahvé, ils commençaient invariablement leurs oracles par l'avertissement : « Ainsi parle Jahvé » et ils auraient cru commettre un blasphème en disant : « Il a été dit aux anciens,... moi je vous dis..., » ; plus grand que Moïse lui-même ; par six fois, dans son Sermon sur la montagne, il s'oppose à lui, en prétendant compléter, de sa propre autorité, la révélation dont Moïse n'a été que le fidèle messenger. Pour comprendre tout ce que de telles prétentions avaient de significatif et de hardi, il faudrait pouvoir revivre les sentiments qui animaient les contemporains du Sauveur à l'égard de la Loi sacro-sainte, du Temple, de Moïse ; et pourtant ces prétentions sont soutenues sans effort, sans recherche provocante, on pourrait dire occasionnellement, avec l'autorité calme que donne une parfaite connaissance et maîtrise de soi par quelqu'un qui non seulement se proclame, mais se montre en effet en toute occasion doux et humble de cœur, qui professe pour la Loi et ses prescriptions un religieux respect, et qui connaît l'éminente dignité des grands rois et des prophètes d'Israël. C'est que tous ceux-ci, quelque grands qu'ils paraissent, n'ont été que des serviteurs ; et force est bien à Jésus de ne pas cacher qu'en dépit des apparences il n'est pas de leur condition.

*Au-dessus
des Anges*

Les anges eux-mêmes lui sont inférieurs ; en effet, par une dernière comparaison avec les êtres les plus élevés de la création, Jésus ne craint pas de placer, dans une gradation ascendante, « le Fils » qu'il est, au-dessus des anges, en face même de Dieu.

2° *Substitutions à Dieu.*

Les comparaisons précédentes sont plutôt négatives en ce sens qu'elles écartent des limites, les substitutions dont il va être question fourniront de nouvelles données plus positives. Jésus en effet, si humble et si religieux devant son Père, si soumis à sa volonté, si avide de pro-

curer sa gloire et d'instaurer son règne ici-bas, ne craint pas, en même temps, de se substituer à lui dans des fonctions qui lui sont réservées.

Jahvé a été l'inspirateur de Moïse et des prophètes et, sous des modes différents, l'unique auteur de l'ancienne révélation et de l'ancienne législation données à Israël. Jésus, dès le début de son ministère public, légifère non pas seulement à côté, mais au-dessus de l'ancienne Loi ; il ne la détruit pas, mais il a la prétention de l'achever, et cela, non en vertu d'une délégation divine, mais de sa propre autorité. La montagne sur laquelle il parle est bien un nouveau Sinaï ; l'appareil extérieur seul est différent, mais c'est de part et d'autre la même autorité dans le commandement, la même pénétration dans les consciences pour les lier, les mêmes exigences dans l'accomplissement des préceptes formulés, la même assurance dans la pronulgation de sanctions heureuses et malheureuses qui ne sauraient manquer.

*En fonction
de
législateur*

Législateur suprême et indépendant, Jésus se donne encore comme maître du pardon des péchés. D'après son enseignement, le péché est une dette contractée envers Dieu ; la conséquence est que Dieu seul peut le remettre. Tous les hommes, étant pécheurs, sont des débiteurs plus ou moins insolvable de la justice divine. Or, Jésus s'arroge ce pouvoir, l'exerce et bien plus le délègue. En remettant les péchés du paralytique, il s'attire l'accusation, bien significative de blasphème, mais il se justifie aussitôt en prenant Dieu à témoin par un miracle qu'il n'a blasphémé ni usurpé. C'est de Jésus que vient le pardon, comme c'est à lui qu'est allée l'offense. Il prend ici la place de Dieu, il agit comme Dieu. Les pharisiens n'osent se l'avouer, tant est déconcertante pour eux la prétention du Maître : mais du moins une question s'impose à eux pressante : qui donc est celui-ci qui remet même les péchés ? car Dieu seul peut remettre les péchés.

*de maître
du pardon*

La fonction de juge suprême dans la scène du grand jugement doit, selon la conception généralement reçue alors, être exercée par Dieu lui-même. Jésus se l'approprie. Le « jour de Jahvé » devient « son jour ». En ce

*de juge
suprême*

jour-là, il enverra les anges qu'il appelle « ses » anges rassembler ses élus. Quel sera le critérium des actions bonnes ? Sera-ce d'avoir accompli la volonté de Dieu ? Il n'en est pas question. Ce sera d'avoir servi Jésus dans la personne de ceux qui ont eu faim, eu soif, des prisonniers, du plus petit de ses frères. C'est d'après l'attitude qu'on aura prise à l'égard de sa personne qu'on sera jugé ; il faut l'aimer plus que père, mère, épouse, enfants, biens, ne point rougir de lui, être prêt à donner sa vie pour lui. N'être pas avec lui, c'est être contre lui, et ne pas amasser avec lui, c'est disperser ; être maudit, ce sera être séparé de lui et l'entendre dire : « Je ne vous connais pas ».

*de centre
nécessaire
de la religion*

Jésus est devenu le centre nécessaire de la vie religieuse de tout homme ici-bas et dans l'autre vie, non pas au détriment de Dieu, mais au même titre que Dieu ; aussi exige-t-il en cette vie la même obéissance, les mêmes sacrifices, les mêmes renoncements, le même amour absolu que Dieu. Ainsi dans toute la doctrine du salut le Christ a tout transformé, en revendiquant pour lui-même un rôle jusque-là réservé à Dieu : le péché, la pénitence, la charité, le pardon, le jugement, ces relations morales les plus profondes qui puissent exister entre l'homme et Dieu apparaissent maintenant comme établies entre l'homme et Jésus-Christ.

3° Affirmations plus directes en faveur de sa divinité.

*La question
de la
descendance
davidique*

Un jour, Jésus posa aux pharisiens assemblés cette question : Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? Ils lui répondirent : « de David ». Comment donc, leur dit-il, David inspiré d'en haut l'appelle-t-il Seigneur, en disant : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds ? Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ? » Bien que se terminant par une interrogation demeurée sans réponse, ce discours n'en est pas moins précieux pour notre thèse. Comme on l'a fait remarquer, Jésus invite ici les scribes à réfléchir non sur la dignité ou l'élévation du Messie, mais sur son origine. Qu'y aurait-il eu d'étonnant

qu'un fils fût plus élevé en dignité que son père ? Cela ne pouvait faire l'objet d'une question embarrassante. Les scribes n'ignoraient pas que le Messie serait plus grand par son rôle et sa fonction que David lui-même ; s'il ne s'était agi que d'une question de ce genre, ils n'eussent pas été embarrassés pour répondre. Mais la pointe d'interrogation du Maître porte ailleurs : c'est une question d'origine qu'il pose, les scribes l'ont bien compris. Le Messie sera fils de David : voilà un fait admis par tous, par Jésus et par ses auditeurs ; l'argumentation du Maître part même précisément de ce fait incontesté. Et cependant David son père l'appelle « son Seigneur », appellation que ne justifie point la seule élévation plus grande du fils ; il faut donc que le Messie, en même temps qu'il est le fils de David selon la chair, soit aussi, de façon mystérieuse et ineffable, fils d'un plus grand que David, à savoir de Dieu.

C'est la même vérité que cache la parabole des mauvais vigneronns. On y voit Dieu sous les traits d'un riche père de famille envoyant à sa vigne, qui représente Israël, des serviteurs chargés d'en recueillir les fruits et qui ne sont autres que les prophètes de l'Ancienne Loi. Les serviteurs sont successivement mal reçus, accablés de coups, quelques-uns même mis à mort par le peuple infidèle. Le Maître de la vigne se décide à envoyer enfin « son propre fils » ; les vigneronns le mettent à mort comme les serviteurs et par ce dernier coup méritent la réprobation divine. Par ce fils du Maître de la vigne, Jésus se désigne très clairement lui-même ; il est donc le Fils de Dieu : et quel Fils ! Il est le fils « unique » « bien-aimé » ; il est « l'héritier de Dieu » et comme tel ayant les mêmes droits sur Israël et sur le monde.

*La parabole
des mauvais
vigneronns*

Parmi les témoignages les plus remarquables que Jésus lui-même ait rendus à sa divinité, il faut encore relever ces paroles conservées par S. Mathieu et par S. Luc : « Toutes choses m'ont été données par mon Père ; personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils a voulu le révéler. » L'exégèse de ce passage, si on

*Connaissances
incommu-
nicable et ré-
ciproque du
Père et du
Fils*

ne la complique pas à plaisir pour en éluder la force probante ou en restreindre la plénitude du sens, est simple. « Tout » a été livré par le Père au Fils ; tout, c-à-d. d'après le contexte, d'abord, les secrets du royaume des cieux et de l'économie rédemptrice que seuls les petits et les simples reçoivent ; et aussi les pouvoirs illimités, en particulier celui de la révélation : le Fils révèle le Père à qui il veut. Mais le passage capital au point de vue qui nous occupe est celui-ci : « Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils. » A prendre ce passage dans son sens naturel, il est clair que le Père et le Fils sont ici deux personnes placées sur le même plan en vertu de leur caractère commun consistant en ce que chacune d'elles est un mystère insondable sauf pour l'autre. Incompréhensibles pour toute créature, elles se connaissent et se comprennent totalement, car la connaissance que le Père a du Fils et celle que le Fils a du Père, étant mises en parallèle, sont de même nature, adéquates l'une à l'autre, aussi exhaustives l'une que l'autre, et se couvrent pour ainsi dire mutuellement. Ce serait arbitrairement et contre le mouvement de parallélisme qu'on restreindrait dans le second membre de phrase, la plénitude de sens que le mot « connaître » a dans le premier. Mais partager tous les pouvoirs de Dieu, connaître comme Dieu, être incompréhensible comme Dieu, être sur le même rang que le Père, qu'est-ce autre chose qu'être Dieu ?

*L'évangile
de S. Jean*

Enfin, dans l'évangile de S. Jean, les déclarations de Jésus impliquant un rapport d'essence entre Lui et Dieu sont innombrables et absolument catégoriques : il n'y a que l'embarras du choix. D'abord l'expression originale dont use le Verbe pour marquer son origine divine est caractéristique. Suivant nos traductions usuelles, il dit : « Je suis issu du Père », mais le texte grec porte : Je suis « sorti » du Père, ce qui accuse des rapports étroits et métaphysiques entre le Père et le Fils. Il n'est jamais dit, dans l'Écriture, que l'homme ou les anges soient sortis de Dieu. Puis, on lit encore : « Croyez en Dieu, croyez aussi en moi » « Il faut que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils

n'honore pas le Père qui l'a envoyé » « Comme mon Père me connaît, je connais aussi mon Père », et ceci qui tranche tout : « Le Père et moi nous sommes un ».

II. — NOS GARANTIES

Une première observation à faire, c'est qu'une pareille affirmation est unique dans l'histoire. Il s'est bien trouvé quelques hommes à qui l'ivresse du pouvoir a pu faire oublier un instant l'humilité de leur condition et il s'est trouvé aussi une poignée de flatteurs pour couvrir une telle prétention de la majesté d'un nom divin. Mais ni les uns ni les autres ne se prenaient au sérieux. Dans l'ordre religieux, Bouddha et Mahomet ont dit : « Je suis le prophète, le témoin de Dieu », aucun n'est allé jusqu'à l'affirmation expresse de sa divinité. Dans le domaine de la révélation, Jean-Baptiste déclare qu'il n'est qu'un précurseur. Paul, celui de tous qui met le plus en avant sa personnalité, se défend de toute prétention de se prêcher lui-même et quand il apprend qu'un parti religieux se réclame de son nom, il s'indigne et s'écrie : Avez-vous donc été baptisés au nom de Paul ? Seul Jésus s'affirme Messie, Fils de Dieu, un avec Dieu, médiateur nécessaire entre les hommes et Dieu, jusqu'à se donner comme l'objet de notre foi, de notre amour et de notre adoration. *Cas unique*

Pour échapper à la conclusion dont ils ne veulent à aucun prix, les rationalistes en sont réduits à soutenir qu'elle résulte d'une imposture ou d'une illusion.

Jésus imposteur ! Il n'est personne aujourd'hui qui songe à accepter pareille hypothèse : la loyauté du Sauveur est tellement au dessus du soupçon ! Nul n'a flétri plus vivement que lui l'hypocrisie des pharisiens ; nul n'a plus fortement recommandé l'accord entre l'extérieur et l'intérieur, la correspondance des paroles et des actes avec les sentiments intimes de l'âme, en d'autres termes la sincérité et la droiture fondées sur ce principe universel et constant que, si les hommes voient les apparences, Dieu scrute le fond des cœurs. Il voulait que tout serment fût banni comme superflu des discours *Ni imposture, invraisemblable psychologiquement*

de ses disciples : de la part d'un chrétien, une simple affirmation doit suffire. Or, un tel amour de la loyauté chez les autres exclut de sa part tout soupçon de dissimulation, à plus forte raison de mensonge sur un point aussi grave que celui de sa mission divine et de sa dignité de Messie.

Toutes ses paroles d'ailleurs, et tous ses actes respirent une franchise, une droiture qui s'imposent d'une manière invincible à quiconque, croyant ou incroyant, étudie ses discours et sa conduite. Un imposteur aurait-il mis à se déclarer le Messie cette délicatesse, cette réserve, cette discrétion admirables dont témoigne l'histoire évangélique ? Surtout aurait-il évité avec un si grand soin de favoriser les préjugés populaires et de faire servir à son profit les passions de la foule ? Aurait-il enfin comme Jésus soutenu si fermement ses prétentions jusque dans la mort ? La Passion, le crucifiement, pour appuyer le témoignage rendu à sa messianité et à sa filiation divine, voilà bien chez le Sauveur la preuve irrécusable de la sincérité de ses convictions.

*Ni illusion,
contradictoire aux
textes*

A coup sûr, Jésus n'a pas voulu tromper ; mais, insiste le rationaliste, ne s'est-il pas trompé lui-même, n'a-t-il pas été la victime d'une illusion ?

Encore faudrait-il expliquer cette illusion. Comment a-t-elle pu se former dans l'esprit du Sauveur ? Comment Jésus est-il arrivé à s'imaginer, malgré la réalité des choses, et à se persuader faussement avec une aussi profonde conviction qu'il était le Messie et Dieu lui-même ? Là est en définitive tout le problème qui se pose devant la critique incrédule.

D'une manière générale, les divers essais de solution reposant sur cette idée que l'illusion de Jésus aurait été le fruit d'un travail d'esprit tout humain, d'une évolution lente et progressive qui se serait faite naturellement dans ses pensées, sous l'influence du milieu, des idées courantes et du tempérament personnel et qui aurait abouti à une conviction intime et extraordinairement puissante. Mais rien n'appuie sur le terrain de la critique exégétique l'idée d'une évolution quelconque, produite dans la conscience messianique de Jésus au cours

de son ministère. Les hypothèses proposées relèvent de la philosophie beaucoup plus que de l'exégèse. Mises en face des documents, elles peuvent être regardées comme d'ingénieux essais de restitutions psychologiques, tendant à reproduire conjecturalement la manière dont le phénomène de conscience se serait passé, s'il avait été selon les lois ordinaires de la conscience humaine : elles ne sont pas autrement établies sur les faits.

On admettra moins encore la conséquence de cette théorie qui conduirait à faire de Jésus un illuminé — *et au caractère de Jésus* voire un fou — parce que cette conséquence est en contradiction formelle avec tout ce que nous savons de plus certain du tempérament intellectuel et moral de Jésus, de sa vie et de ses œuvres. Qui n'a admiré la profondeur et la lucidité de son intelligence et l'élévation d'esprit incomparable dont témoignent ses entretiens et ses discours ? Nul n'a mieux connu que lui l'homme ; nul n'a donné idée plus haute ni plus excellente de Dieu ; sa philosophie religieuse a éclipsé tous les systèmes antiques ; sa morale est devenue la règle idéale du genre humain ; les plus grands génies se sont faits ses disciples ; aujourd'hui encore sa doctrine occupe tous ceux qui pensent, ses discours sollicitent les études et ses sentences forcent l'admiration des plus incroyants. Au témoignage de Renan lui-même, Jésus a créé le plus bel enseignement pratique que l'humanité ait reçu ; chacun de nous lui est redevable de ce qu'il a de meilleur. Or, il paraîtra toujours invraisemblable et impossible que le sens le plus élevé et le plus perspicace ait pu coexister avec la folie la plus absurde.

L'histoire, d'ailleurs, est là pour attester que personne ne s'est mépris sur le sens et la portée de l'affirmation de Jésus : ni les disciples s'écriant par la bouche de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; ni les Juifs qui voulaient le lapider, parce qu'il se faisait Dieu ; ni le grand-conseil de la nation répétant avec Caïphe : « Il a blasphémé, vous l'avez entendu ; qu'avons-nous encore besoin de témoins ? » ; ni le monde chrétien qui depuis dix-neuf siècles trouve en cette affirmation l'une des bases de sa croyance. On devine pour-

Le témoignage de l'histoire

tant sans peine que l'homme qui tient ce langage s'est créé devant les autres hommes la plus difficile des positions, la plus inextricable des difficultés ; il donne lieu contre lui-même à la plus facile et à la plus triomphante des réfutations. Et cependant, après dix-neuf siècles, cette réfutation tentée avec l'aide de tout ce que l'esprit humain enferme de ressources est encore à faire. N'est-ce pas la preuve que le doigt de Dieu est là ?

*Sous le sceau
de Dieu*

Il faut, en définitive et pour conclure, en arriver là. Dieu lui-même est garant de la parole de Jésus. Sa Providence, en effet, nous doit et doit à la vérité de nous empêcher de croire à l'affirmation de Celui qui se dit son Fils, si cette affirmation est fausse. Or, ce démenti n'a jamais été donné ; bien au contraire, ses miracles — nous le verrons ailleurs plus longuement — viennent comme un signe d'approbation divine, commenter et appuyer ces déclarations. C'est la traduction dans les faits de cette parole qu'il fit entendre du ciel ouvert au jour du baptême de Jésus : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. »

XXVIII

LA TRANSCENDANCE DE SON CARACTÈRE

Une affirmation cependant n'est rien par elle-même. Sans preuve elle retombe sur celui qui l'a lancée ; et plus l'affirmation a d'audace, plus il faudra de force à ses points d'appui. Jésus n'en manque pas : son témoignage s'appuie à son caractère, à sa vie, à sa doctrine, à ses œuvres. J'accorde bien volontiers que tous ces « signes » ne sont pas d'égale valeur ; mais chacun a sa vertu propre et l'ensemble en tout cas ne laisse pas d'être impressionnant.

Jésus se fait connaître d'abord par son caractère. Il n'en va pas toujours ainsi même parmi les fondateurs de religions. Ce qui leur valut à l'origine des adhérents ne fut pas nécessairement la beauté ou la bonté de leur caractère, mais aussi bien certain don ou pouvoir qu'ils possédaient. Leurs adeptes leur ont fait confiance, sans tenir compte des imperfections possibles de ceux auxquels ils livraient leur intelligence et leur volonté. Tout autre est le cas de Jésus. Il s'attache les hommes par l'impression de sa personnalité supérieure ; et dans cette impression le caractère entre pour un élément important. Que l'on vienne à découvrir en lui, je ne dis pas une seule faute, mais une seule de ces mille imperfections qui déparent les natures même les meilleures, c'est fini, Jésus-Christ n'est pas Dieu et son Evangile n'a plus de sens. Toute christologie en conséquence doit commencer par une étude du caractère.

*Importance
de l'étude
du caractère
de Jésus*

I. — SES QUALITÉS

Avouons de suite la difficulté de définir le caractère du Christ : n'a-t-on pas dit que son caractère était de ne point en avoir ? Serait-ce que le Christ des évangiles est une abstraction ? Non, certes ; seulement il est unique en son genre. Considérons-le dans son intelligence, son cœur, sa volonté.

1° *Son Intelligence.*

« Manifestement, — a dit un brillant écrivain (1) — l'esprit humain est en lui à sa plus haute puissance. « Je suis la lumière » disait-il : cela ne se peut contester ; il est la lumière pure. Autour de lui comme autour des plus grands génies, il n'y a ni nuages, ni brumes, ni brouillards montant des sens. On a trouvé des taches dans le soleil : il n'y en a point ici. L'esprit est tout lumineux ; il rayonne en tous sens, librement, royalement, sans efforts. Il se déploie en élévation, en profondeur, en fécondité, dans toutes les directions, avec une

Lumineuse

(1) M. G. Bougaud, *Le christianisme et les temps présents*, t. II p. 580 et suiv.

simplicité, une aisance qui sont tout ce qu'on peut imaginer de plus étonnant.

Élevée

« Où a-t-on vu plus d'élévation qu'en Jésus-Christ ? Quel but fut jamais plus haut que le sien, avec des moyens pour y atteindre plus spirituels et plus simples ? Quels éclairs dans sa conversation, à la fois doux et vifs, qui vous illuminent sans vous saisir, tant ils semblent naturels ! Comme il monte tout à coup aux plus sublimes sommets et vous y emporte avec lui ! Ou plutôt il n'y monte pas, il y est toujours. S'il montait comme l'homme, nous éprouverions en contact avec lui cette oppression, cette fatigue heureuse de l'ascension ; et, saisi lui-même de cette apparition sublime, il nous communiquerait son saisissement. Il n'en est rien...

Profonde

La profondeur est d'un ordre plus divin peut-être que l'élévation. C'est le trait des esprits supérieurs : mais qu'il est rare ! Que de troubles, que d'incertitude dans la prévision des plus grands génies ! Quels démentis cruels ils reçoivent tous les jours ! Et que néanmoins c'est une enviable grandeur de pouvoir ainsi, même en hésitant, pénétrer dans les replis cachés des choses et à travers le présent entrevoir et déjà saluer l'avenir. Or, ce magnifique état, c'est l'état habituel de Jésus-Christ. Rien n'échappe à l'extraordinaire pénétration de son regard. Qui n'a remarqué dans l'Évangile cette claire intuition avec laquelle il va saisir, en dépit d'une apparence trompeuse, la secrète pensée des cœurs ?

Pénétrante

Comme il excelle à jeter au fond d'une âme telle parole pleine de mystère, qui incomprise d'abord ou méprisée n'éclatera que plus tard pour couvrir celui qui l'aura reçue de confusion ou de lumière, selon ses dispositions ! Avec quel art souverain, quelle magistrale connaissance du cœur de l'homme, il sait tourner au profit de sa mission le moindre entretien et prendre la place du Maître là où l'on voulait lui imposer celle de disciple ! Comme il voit à fond le cœur de ses Apôtres, et au moment même où ils multiplient les protestations de dévouement, comme il leur annonce doucement, mais clairement leur chute prochaine !

Et cette immédiate, absolue et divine intuition des âmes n'est rien encore. Il connaît les destinées des peuples comme les secrets des cœurs. L'avenir de Jérusalem est aussi clair à ses yeux que l'avenir de Pierre ou celui de Judas. Cette grande révolution qui commence ; ce monde nouveau qui va naître au pied de sa croix ; cette croix qui attirera tout à elle ; ces humbles apôtres qui enseigneront toutes les nations ; les peuples qui se convertissent, un seul troupeau pour tout recueillir et un seul pasteur pour tout diriger ; il voit tout cela avec une certitude immédiate, avec une clarté absolue. Et son immense esprit, que ne bornent ni le temps, ni l'espace s'élance jusqu'aux derniers jours du monde, et dans les ruines de Jérusalem annoncées par lui nous donne la preuve qu'il sait comment finira l'humanité.

Prophétique

A cette élévation, à cette profondeur, ajoutons, pour avoir au complet l'esprit de Jésus-Christ, une troisième et suprême beauté intellectuelle. Chacune de ses paroles est féconde : elle ensemence l'avenir. Il dit : « Bienheureux les pauvres ; bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux les purs ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! Graines merveilleuses, qui dira quelles moissons en sont sorties ? Tous les Apôtres sont venus de là ; toutes les vierges, tous les martyrs, tous les bienfaiteurs de l'humanité, Il dit : Rendez à César ce qui est à César, et il pose les bases de la distinction des deux pouvoirs, d'où est née la civilisation moderne. Il dit : Notre Père qui êtes aux cieux ; et il jette la semence de la fraternité universelle dans la vraie égalité. Chaque parole de ses lèvres est un germe de progrès indéfini... »

Féconde

2° Son Cœur (1).

Essentiellement, l'amour est dans le cœur de Jésus ce qu'il est dans nos cœurs. Mais quelle différence de perfection !

(1) Cf. Monsabré, Exposition du dogme catholique, 39^e confér., Le Cœur de J. C. pp. 106-111.

Immense

« Cœurs étroits et fragiles, incapables de résister au choc des imperfections humaines, trop sensibles aux blessures que nous recevons, nous faisons nos choix et nos exceptions. Ceux que nous daignons appeler nos amis reçoivent, au sanctuaire de nos affections, une hospitalité généreuse ; les indifférents attendent à la porte le moment où il nous plaira d'ouvrir ; les ennemis sont outrageusement et impitoyablement bannis. Il n'en est pas ainsi du grand cœur de Jésus. Bien qu'il ait ses préférences, il demeure toujours ouvert. On peut se retirer de lui, jamais il ne chasse personne. Que dis-je ? La fuite est impossible ; on est toujours aimé, même quand on s'est rendu indigne de son amour. Le peuple ingrat va oublier ses bienfaits et demander sa mort ; il pleure sur ses malheurs comme si l'ennemi qu'il entrevoit faisait le siège de son cœur, en attaquant les murs de l'infortunée Jérusalem. Judas le trahit et le livre par un baiser ; il l'appelle encore son ami. Pierre le renie ; il ne lui reproche son crime que par un regard miséricordieux. Aux bourreaux qui insultent à ses dernières douleurs, il ne répond que par cette touchante prière : Mon Père, pardonnez-leur.

*Tendre inef-
fablement*

» Immense, l'amour de Jésus est de plus ineffablement tendre. Il ne subit pas cette loi de notre faiblesse, qui réserve la tendresse aux affections concentrées et veut que leur intimité diminue quand elles se répandent. Notre cœur est si pauvre qu'il a bien vite épuisé ses ressources ; le cœur de Jésus est riche d'une tendresse infinie. Il emploie pour la peindre les plus naïves et les plus touchantes figures. Il est le pasteur : toutes les âmes sont les brebis de son bercaïl ; il les connaît toutes, il les appelle par leur nom, il choisit leurs paturages, il les protège contre l'ennemi, s'inquiète des absentes, court à leur recherche, les prend sur ses épaules pour leur éviter la fatigue de la route et les ramène tremblantes au milieu du troupeau. Il est père ; le genre humain est sa famille ; il partage son pain avec les enfants fidèles et ménage aux prodigues de généreux pardons et de joyeux retours. Il est mère ; il voudrait toujours presser ses enfants sur son cœur, comme la poule craintive ses chers petits poussins. Il est époux : il promet aux

âmes vigilantes des noces mystérieuses et d'éternelles joies.

» Toutes les faiblesses lui sont aimables. Il ne touche qu'avec de délicates précautions le roseau froissé, afin de ne pas le briser, la mèche qui fume encore afin de ne pas l'éteindre. Les enfants et les pauvres ont une place de choix dans ses affections. Les pauvres que nous voulons bien secourir quand nous avons un cœur compatissant, mais que nous tenons à distance afin de ne pas compromettre notre dignité avec leur basse condition, Jésus les admet dans sa compagnie, leur permet de douces et saintes familiarités, leur explique patiemment les mystères de sa doctrine, s'humilie devant eux, les sert, vit de leur vie et leur assure la possession du royaume des cieux. Chose plus étrange et plus ineffable ! La misère suprême, la misère honteuse a le don d'attirer son cœur et de le provoquer à des tendresses contre lesquelles la fierté des cœurs honnêtes se révolte. Ne pas juger trop sévèrement les pécheurs, renoncer généreusement au droit qu'ils nous donnent de les mépriser, c'est tout ce que nous pouvons faire. Jésus les aime, les recherche, les appelle près de lui, assiège leur âme coupable par ses prévenances, les pénètre de sa bonté, les touche afin de pouvoir leur dire : « Courage, vos péchés vous sont remis. » Les publicains méprisés, la Samaritaine adultère, la Madeleine déshonorée, tous les infirmes et tous les lépreux de l'ordre moral sont l'objet de sa charitable sollicitude et de ses soins empressés. Jamais chose pareille ne s'était vue ; on s'en étonne, on lui en fait presque un crime.

*Compatissant aux
pauvres et
aux pécheurs*

» Signalons une dernière qualité de l'amour de Jésus-Christ : son inépuisable générosité. C'est le caractère propre de l'amour, ce à quoi l'on reconnaît qu'il ne trompe pas. Les élans, les effusions de tendresse qui ne s'expriment que par des paroles et des désirs inefficaces, peuvent surprendre un instant les cœurs naïfs ; mais, finalement, ils reconnaissent qu'on les abuse, si l'amour ne va pas plus loin. Aimer, ce n'est pas se complaire en ceux qu'on aime et jouir sans retour des douceurs de leur affection ; l'amour donne. Plus il se dé-

*Généreux
sans limite*

pouille de ce qui est à lui pour enrichir ceux qu'il a choisis, plus il est grand, plus il est vrai. A ce compte, tout amour humain languit près de l'amour du Sauveur ; en toute sa vie il a voulu le bien de ceux qu'il a aimés, et tout le bien qu'il a voulu, il l'a fait.

3° *Sa Volonté.*

Résolue

Sa volonté n'est pas moins admirable. Jésus conçoit une pensée gigantesque, capable de faire frémir et reculer les hommes les plus forts de tête et de volonté : la pensée de réformer et de sauver le monde. « J'ai, dit-il, un calice amer à boire » « J'ai à être baptisé d'un baptême de sang » et « que le temps me dure de recevoir ce baptême. » Les lois de la nature, les haines religieuses, les passions politiques se rejoindront pour l'écraser : il le sait. Malgré ces perspectives d'avenir, il s'engage résolument, sans fléchir, dans la plus audacieuse des entreprises. Il déploie, chose rare, autant d'énergie dans l'action que de hardiesse dans la pensée. Malgré des oppositions épouvantables qui ont duré toute sa vie, il n'a pas reculé devant ce but suprême à atteindre.

Sereine

Comprend-on ce Jésus qui sait qu'il va mourir, au bout de trois ans, d'une mort ignominieuse et qui, malgré cela, se possède toujours et regarde l'avenir sans trouble ? Les pharisiens s'agitent tumultueusement autour de lui ; lui seul est toujours calme. Ses disciples le prient de faire descendre le feu du ciel sur une ville, il leur répond : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. » La mauvaise foi de ses ennemis le perce au cœur, sa colère et sa tristesse ne se manifestent que dans son regard. Ses Apôtres, dans l'effroi de l'orage, l'ont réveillé ; il se soulève impavide à la poupe inondée. « O gens de peu de foi, dit-il, pourquoi avez-vous douté ? Tandis que grondent déjà sur sa tête les menaces de sa Passion, il se recueille et de cette voix qui calmait les tempêtes il adresse à ses disciples une parole d'adieu : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Que votre cœur ne se trouble point ». Au moment de l'arrestation, Pierre veut le défendre, il le reprend vivement ;

un valet l'outrage ; on sait sa réponse. Il est toujours et jusqu'au bout maître de lui.

N'est-il pas étonnant aussi de voir un homme sorti des rangs s'attaquer à ce qu'il y avait de plus puissant et de plus spécieux dans la nation ? Devant les Pharisiens orgueilleux, Jésus se dresse comme l'envoyé de Dieu. Il leur fait une guerre acharnée, leur reproche d'être dès interprètes infidèles de leur Loi, des sépulcres blanchis pleins au dedans de corruption. Connaissant l'autorité unique dont ils jouissaient en Israël, il devait s'attendre à la contradiction : il n'a pas hésité à aller de l'avant et à frapper à la tête et au cœur les hommes les plus considérables, là où était l'excès du mal. Le monde ne réussit pas mieux à le surprendre par ses flatteries qu'il n'avait réussi à le déconcerter par ses contradictions. Dès ses premiers pas dans la vie publique, il rencontre la gloire. Il passe devant elle, sans daigner lui donner un regard. Les grands hommes, quelque vue du bien qui les anime, quelque dévouement qu'ils gardent au fond du cœur à leurs semblables, ne se peuvent détacher de cette passion de la renommée. Ils y aspirent comme à la récompense de leurs travaux. Jésus ne dit rien et ne fait rien pour attirer à lui la popularité ; il fait tout pour la fuir et lui échapper.

Fière

Un homme de la valeur du Christ se voyant répudié par son pays et par ses compatriotes, constatant qu'il ne rallie à sa doctrine que des gens plus ou moins méprisés, se serait découragé. Ceux que le succès trahit n'échappent guère à l'abattement et au pessimisme. On ne voit jamais de désespoir dans l'âme du Fils de l'homme. A mesure que grandit l'acharnement de ses ennemis plus nombreux grandit aussi sa confiance. On critique sa doctrine ; mais lui : « Je te rends grâces, ô Père, de ce que tu as révélé ces choses aux petits et aux enfants. » On repousse ses appels ; mais lui : « Venez à moi, vous tous. » On attaque ses miracles ; mais lui les yeux tournés vers le Dieu qui l'entend : « Je savais bien que tu m'exauces toujours. » On complotte sa mort ; il y voit le salut. « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point,

Forté

mais qu'il ait la vie éternelle. » A l'heure des derniers adieux, à la fin d'un discours tout semé de sombres prévisions, il fait cette étonnante déclaration : « Prenez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Dans un harmonieux équilibre.

Faut-il ajouter que ces diverses puissances sont harmonieusement fondues ensemble et dans un état d'équilibre qui n'est pas ordinaire ? « Je regarde, — dit le P. Monsabré (1) — et partout je vois les brillantes et hautes qualités des illustres ternies et amoindries par quelque vice ou imperfection. Ici, la vie paraît se réfugier aux sommets de la pensée ; là elle se concentre dans les mystérieux abîmes du cœur ; ailleurs, elle se dépense tout entière aux efforts de la volonté. Nulle part je ne la vois répandre également sur toutes les facultés de l'âme ses riches ondes ; nulle part non plus je ne remarque l'accord et la parfaite mesure des contrastes. Celui-ci en montant se remplit des vaines fumées de l'orgueil ; celui-là en s'abaissant perd la dignité et le prestige de son grand esprit ; celui-ci en aimant s'enivre de joies fatales à sa vertu, celui-là en gardant son cœur le rend trop insensible ; celui-ci en poussant avec une opiniâtre énergie un dessein qu'il a conçu essaie de tous les chemins et maltraite la justice ; celui-là à force de la respecter n'a que de timides vœux. L'équilibre des facultés humaines élevées toutes ensemble à une extraordinaire puissance, ainsi que cette ravissante harmonie de l'âme, résultant de la pondération des contrastes, ne se rencontre que dans Jésus-Christ.

II. — HORS PAIR

Après ce qui vient d'être dit, on pourrait conclure que Jésus apparaît dans la série naturelle des hommes comme, si l'on peut ainsi parler, « hors cadre. » Il l'est du triple point de vue psychologique, historique, ethnique.

(1) Carême 1878, pp. 133-134.

Psychologiquement parlant, chaque individu humain a sa caractéristique. Jésus, lui, a une flamme unique dans le regard, un foyer unique dans le cœur, une lumière unique dans le cerveau, une originalité, enfin, qui échappe à toutes nos analyses et brise tous nos cadres usuels. N'est-il pas vrai que, lorsque nous cherchons à concevoir le beau, nous apercevons une beauté supérieure dont toutes les beautés créées ne sont que des expressions imparfaites ? Plus nous montons, plus l'idéal fuit. Or, quand il s'agit de Jésus, le phénomène se retrouve : c'est le réel peint dans les évangiles qui s'élève et qu'on ne peut atteindre. C'est ce qui faisait couler les larmes du bienheureux Angelico, déconcertait le pinceau de Vinci, désespérait Bossuet et Pascal. Voilà dix-neuf siècles que cette figure pose devant les hommes et que des millions de chrétiens s'efforcent de la reproduire. Parmi ces copies, il en est qui ravissent d'admiration : celles-ci par leur pureté, celles-là par leur force; mais aucune ne peut servir même de loin de terme de comparaison, Jésus n'a ni son pareil, ni son rival : on l'a parfois, à juste titre, dénommé « le Grand Isolé. »

Les historiens volontiers regardent l'homme de génie comme « fonction de son temps » et lui cherchent des antécédents qui expliquent ses pensées, même les plus originales et les plus profondes. Tout homme de génie ainsi a ses précurseurs et son siècle est son complice. Qui a fait Platon et Aristote ? La Grèce et Socrate. Qui a fait Alexandre ? Son père Philippe. Qui a fait César ? Pompée et la République romaine. La Révolution française a enfanté Napoléon. Si grand qu'on soit, on est sorti des entrailles d'un peuple; on en porte l'empreinte. Même les plus grands hommes sont de leur temps, dont ils partagent les intérêts et les passions. Seul dans l'histoire Jésus échappe à cette loi; car en dépit des efforts prodigieux de la critique contemporaine pour faire de lui un vulgaire imitateur et rattacher sa personne et son œuvre à une époque ou à une école, il reste unique et sans précédent.

Il ne doit, enfin, sa grandeur ni au climat, ni au pays. Ses compatriotes en grand nombre ont vécu avec

*Du point de
vue psycho-
logique*

Historique

Ethnique

lui, autour de lui. Pourquoi les dépasse-t-il de cent coudées ? Pourquoi a-t-il tout sublimé en quelque chose de meilleur ? Il appartient par son origine à une grande race illustrée par les plus grands hommes ; il domine sa race et ses traits n'ont rien, au fond, du type national. Nous possédons dans les écrits des rabbins d'amples matériaux pour établir le modèle d'un parfait instituteur juif ; nous avons les maximes et les actes de Hillel, de Gamaliel et d'autres rabbis, imaginaires peut-être en partie, mais tous portant l'empreinte des idées nationales, toutes formées d'après une règle de perfection déterminée. Et cependant rien n'est plus éloigné de Jésus que ne sont leurs pensées, principes, actions et caractères. Le Christ n'apparaît pas plus Grec ou Romain qu'Indien ou Egyptien. Est-il de l'Orient ? On le croit, à voir son idéalisme et sa puissance de contemplation. Mais aussitôt on reconnaît qu'il n'appartient pas moins à l'Occident par la perspicacité et la vigueur de l'intelligence, l'énergie de la volonté. Est-il sémite ? On le croit, quand on voit régner dans sa pensée le Dieu unique, souverain, partout présent et agissant ; mais aussitôt on reconnaît qu'il possède en une incomparable mesure les aptitudes qu'on attribue à notre race arienne, toutes ramassées dans une sympathie universelle. Jésus-Christ n'est donc le produit ni d'un siècle ni d'une nation : il est dans toute la force du terme comme il dit : le Fils de l'homme.

*Un mot
historique*

On raconte que Napoléon, à Sainte-Hélène, demanda à l'un de ses compagnons de captivité ce qu'il pensait de Jésus-Christ. Le soldat s'excuse et l'illustre captif d'ouvrir l'Evangile. Puis, comparant Jésus avec lui-même et tous les plus grands hommes de l'histoire, il releva les différences caractéristiques qui mettent Jésus à part de toute l'humanité et termina par cette réflexion : « Je me connais en hommes et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme. » Authentique ou non, ce mot résume bien l'impression qu'éprouve en face du Jésus de l'Evangile tout lecteur de bonne foi.

XXIX

LA SUBLIMITÉ DE SON ENSEIGNEMENT

Jésus a dit dans l'Evangile : « La bouche parle de *Légitimité de*
l'abondance du cœur » et dans un autre passage : « Je *cette consi-*
te juge par tes paroles, méchant serviteur » : expression *dération*
nette d'une vérité incontestable ; tout homme se ré-
vèle à son langage. N'est-ce pas implicitement nous au-
toriser à lui appliquer les mêmes procédés de jugement ?
Il n'y a au fond qu'une logique unique, qu'elle s'ap-
plique à Dieu ou qu'elle s'applique aux hommes. L'é-
preuve, sous cet aspect, a été faite, non par des amis
prévenus, mais par les envoyés des pharisiens, et voici
leur déposition : « Jamais homme n'a parlé comme cet
homme. » Quel fondement y a-t-il à ce témoignage ?

I. — LA NOUVEAUTÉ

La nouveauté n'est pas — le ton d'autorité mis à *Dans*
part — dans la forme. La pensée habituelle de Jésus *l'expression*
se meut dans la sphère familière aux âmes religieuses
de son temps et de son pays. Veut-il illustrer sa doc-
trine en la rendant plus accessible et plus concrète, c'est
aux comparaisons, aux paroles scripturaires, aux grands
faits et aux grands hommes de l'histoire d'Israël qu'il
recourt. Les sentences bibliques abondent sur ses lèvres :
Moïse et David, Isaïe et Jonas lui servent d'autorités,
de garants, de termes de comparaison. Il n'enseigne pas,
certes, comme les scribes, mais la dialectique qu'il emploie,
quand il daigne discuter, est celle des maîtres d'Israël.

Comme sa dialectique, le style de Jésus est marqué à *Dans le style*
l'empreinte de sa race et de son temps. Pénétrants et
familiers, ses direns ressortissent aux manières bibliques.
On y entend l'écho des Prophètes, on y retrouve le tour

énigmatique et sentencieux des livres sapientiaux. A mainte reprise, les discours plus étendus prennent même l'allure de strophes, et s'il faut en cela faire la part des évangélistes, il reste que le moule prophétique fût sûrement celui où coula le plus souvent le pur métal de la parole du Maître. Quant à ses aphorismes et discours familiers, la sagesse d'Israël y est justifiée par l'emploi de ses procédés classiques : allitération, comparaison, parallélisme. S'agit-il de décrire l'angoisse des derniers jours et la crise précédant l'avènement définitif du Règne de Dieu, le style des apocalypses qui s'était, depuis les grands Prophètes, imposé à ces tableaux se retrouve dans les discours du Maître.

Dans le genre Jusque dans la partie la plus originale par la forme qu'y revêt son enseignement, dans ce genre parabolique qu'il n'inventa pas, mais qu'assurément il aime de préférence et pousse à sa perfection, Jésus reste Israélite et Israélite palestinien. Allégorie ou fable, ou subtil mélange des deux, ses paraboles se déroulent selon les lois de la pensée sémitique. Sous la plume du plus hellène, du plus « humaniste » des évangélistes, les paraboles les plus touchantes ou les plus tragiques, l'Enfant prodigue, les méchants Vignerons, restent encore par leur absence de composition, apparentées à la littérature de Sagesse, dont ils sont la fleur la plus exquise.

Mais dans le ton d'autorité Son originalité n'est pas là. Jésus n'enseignait ni comme les scribes ni comme les Prophètes, à cause de sa propre nature et de la nature de son message. Il n'était pas venu pour forcer l'assentiment par une réponse adéquate à chaque difficulté et pour conquérir le monde par voie d'arguments. Sa doctrine devait s'imposer d'elle-même. De là ce ton d'autorité qu'on lui reconnaît dès le début de sa prédication. On n'a pas oublié ce parallèle du sermon sur la montagne qui ruinait une si grande part de la loi mosaïque : « Vous avez entendu dire aux anciens... Mais moi, je vous dis... » et l'on sait comment finit ce même discours : « Qui-conque entend ces paroles que je dis et les met en pratique sera semblable à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. » Au lieu que nous, pauvres timi-

des philosophes, nous n'oserions jamais dire à qui que ce soit : « Surtout mets bien ma doctrine en pratique », de peur que cette extrême logique ne serve qu'à montrer l'impuissance de nos théories, lui, au contraire, que nous savons d'une si haute et si véridique conscience, loin d'avoir cette timidité, il ne cesse d'affirmer à ceux qui l'écoutent : « Mes paroles sont lumière et vie... Qui me suit ne marche point dans les ténèbres... Fais cela et tu vivras. » Il se sait assuré de n'avoir jamais un démenti. Le temps qui détruit tous les systèmes n'aura pas de prise sur le sien ; il le défie. Il s'appuie même sur l'avenir et il en attend un suprême témoignage : « Le ciel et la terre passeront ; mes paroles dureront éternellement. »

Toute religion peut se réduire en somme à trois chapitres : Dieu, l'homme et le rapport qui les unit. Or, sur chacun de ces points, Jésus a dit son mot qui est nouveau.

Et dans le fond de la doctrine : sur Dieu

Qu'est-ce que Dieu ? Le monde ancien ne le sait pas. La poésie, l'éloquence brillent d'un vif éclat dans la Rome d'Auguste : mais à qui ces fiers Romains offraient-ils leur encens ? Aux muettes idoles qui règnent dans son Panthéon en marbre, en or et en ivoire. La Grèce a vu naître de grands poètes et de grands artistes : mais qu'ont-ils chanté sur leurs lyres, qu'ont-ils fait ou sculpté ? La volupté sous le nom de Vénus, le vol sous le nom de Mercure, la débauche sous le nom de Bacchus. Et l'Egypte, la terre des sages, qui a vu les plus grands philosophes venir demander la vérité à ses sanctuaires, se prosterner devant des animaux ou devant la plante que le soleil a fait pousser sur le sol tout humide des débordements de son grand fleuve. Il y a bien un petit coin de terre où luit une lumière spéciale et l'on y entend les prophètes s'écrier avec un légitime orgueil : « Ce Dieu que les nations ignorent, la Judée le connaît, son nom est grand en Israël. » Et pourtant là même Dieu n'est pas complètement connu : l'on croit à son unité et les prophètes se rient de ces divinités de pierre et de bois qu'adorent les Gentils. C'est quelque chose, c'est beaucoup sans doute ; mais encore de quelle

nature est ce Dieu ? Le Juif le soupçonne, il ne le sait pas.

Jésus paraît : il confirme l'unité et va plus avant. Comme l'aigle prend ses petits sous son aile et les emporte au soleil, il prend l'esprit humain et le porte en face de la nature divine. Il lui montre Dieu donnant de toute éternité le jour à un Verbe, le Père et le Fils s'embrassent dans un même esprit, la Trinité dans l'unité. Et ce Dieu unique en trois personnes, comme il est grand ! Ce ne sont plus ces dieux débauchés du paganisme pires que leurs adorateurs : c'est le Saint des Saints. Ce ne sont plus ces dieux insoucians qui tout entiers à leurs chasses ou à leurs festins s'inquiètent fort peu des pauvres mortels : c'est un Dieu-Providance qui veille sur le monde, qui donne au lis sa parure, à l'oiseau sa pâture et qui constamment penché vers l'homme ne laisse pas sans dessein tomber un cheveu de sa tête. Ce n'est plus même le Dieu terrible d'Israël qui d'un regard fait trembler la terre : c'est un Père, un ami, c'est « le bon Dieu ».

L'homme

Qu'est-ce que l'homme, cet être mystérieux fait de contradictions ? Vu d'un côté, il éblouit : il possède une intelligence sublime : ce monde qui le porte ne se comprend pas ; lui, il en saisit les lois ; son cœur bat à la vue de tout ce qui est grand, noble et beau ; rien de créé ne peut le remplir, il lui faut l'infini. Vu d'un autre côté, quelle misère, quelle ignorance, quels abjects penchans ! Le problème avant Jésus-Christ n'est pas résolu. Ou le païen force la nature humaine et pousse la folie jusqu'à se faire Dieu, ou il la méprise et descend dans la boue.

Jésus seul nous a donné une juste idée de notre nature en donnant la raison de notre misère et de notre grandeur. Il nous apprend que nous sommes des êtres dégradés et que, coupables, nous avons besoin d'une nouvelle naissance. Alors s'expliquent et cette ignorance qui nous enveloppe et ces passions qui agitent notre cœur, et les douleurs qui nous travaillent et les maladies et la mort. D'autre part, si nous sommes fils d'Adam, nous sommes aussi fils de Dieu. Notre âme créée sur le modè-

le de la divinité a tant de beauté que Dieu lui-même en est jaloux, et que naître dans une étable, verser pendant trente ans des sueurs obscures dans un atelier et enfin mourir sur une croix ne lui ont pas semblé de trop grandes preuves d'amour. Etrangère ici-bas elle aspire au ciel ; la terre passera, son corps lui-même se couchera pour un temps dans la tombe : elle, libre, immortelle, ira, si elle est fidèle, jouir dans le sein de Dieu d'un bonheur éternel.

Mais grâce à qui ? Si l'homme est tombé, qui le relèvera ? S'il est destiné au ciel, qui l'aidera à l'atteindre ? Jésus se présente en personne : « Je suis la voie qui conduit à Dieu, le moyen terme, le médiateur nécessaire entre le Créateur et la créature. » Né pécheur, l'homme était incapable de payer sa dette à la justice divine ; toutes les hécatombes, son propre sang n'y suffiraient pas ; il est fini et il faudrait une victime d'un prix infini : Jésus sera cette victime. Créé par Dieu, comblé de ses biens, l'homme lui doit et ses actions de grâces de ses lèvres et les élans d'amour de son cœur ; mais ses lèvres sont impuissantes : son cœur n'est ni assez pur, ni assez vaste pour le louer dignement : Jésus sera le prêtre de la création. L'âme du pécheur est morte ; Jésus vient lui rendre la vie ; il l'a méritée au Calvaire, il va la répandre de là sur le monde par sept canaux mystérieux qui sont les sacrements. Ces développements se rencontrent plus particulièrement dans les Epîtres des Apôtres. Cependant il suffit d'ouvrir l'Evangile pour y lire des paroles comme celle-ci : « Personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi ». Quelle synthèse admirable de la religion ! L'homme doit s'unir à Dieu le Père par Jésus, fils de Dieu. Il rencontrera Dieu en Jésus ; en Jésus se fera l'union indicible de Dieu et de l'homme. Sans doute tous les voiles ne sont pas levés et il subsiste assez d'ombres pour qu'il y ait du mérite à croire. Le livre de la nature est plein de mystères : pourquoi le livre des Evangiles n'en aurait-il pas ? Pourquoi Dieu aurait-il été moins profond dans sa parole que dans ses œuvres ? Mais en dépit de ces mystères et de ces ombres, le chrétien a la solution la plus claire et

Le médiateur

la plus ferme du problème de la destinée. Si les sages antiques pouvaient ressusciter, ils se demanderaient étonnés et ravis : quel est ce prodige ?

II. — D'ORIGINE CÉLESTE

Oui, vraiment il y a là un prodige. Il est impossible d'expliquer cet enseignement du Christ, si l'on ne songe qu'aux humbles origines de Jésus et au milieu inculte dans lequel son esprit s'est développé.

*Ni culture
païenne
de Rome*

Nous n'avons aucune raison, d'abord, de croire que Jésus ait eu le moindre contact avec la culture païenne, comme ce fut le cas de S. Paul. Une longue domination étrangère avait imprimé à l'indifférence que le Juif devait en tout temps de par la Loi à toute culture profane un caractère farouche et haineux. Le Juif, aux temps de Jésus, ne veut pas savoir quels dieux adore son vainqueur : il n'en parle jamais. Puis, où donc ailleurs Jésus aurait-il reçu cette instruction supérieure ?

de l'Inde

Si Jésus était allé dans l'Inde, comme l'ont soutenu certains rationalistes, il aurait vraisemblablement parlé des déserts de la Perse, du fleuve de l'Euphrate ou de l'Indus, des cimes éclatantes et glacées de l'Himalaya, de l'éléphant et du tigre, des forêts profondes et mystérieuses. Lui, qui observe tout et si bien et dont toutes les observations donnent des couleurs à sa parole, nous aurait laissé des traces de ses impressions de voyage dans ses discours. Or, il n'a fait mention ni de larges fleuves, ni des sommets, ni des abîmes, ni de la mer, ni des splendeurs ou des terreurs de la grande nature, comme l'auteur de Job par exemple qui a peint le désert, la mer, les animaux les plus fiers des contrées qu'il habitait. En général, au contraire, les images qu'emploie Jésus sont empruntées aux spectacles tranquilles d'une nature comme celle de la Galilée, avec des côteaux et des vallons couverts de moissons ou de pâturages, les rivages du lac et les animaux de cette région modeste.

de la Grèce

La vie et les paroles de Jésus montrent qu'il n'a pas eu non plus de rapports avec la culture grecque. On se-

rait presque en droit de s'en étonner, car la Galilée était remplie de Grecs et dans beaucoup de ses villes on parlait alors le grec. Il y avait là des philosophes et des maîtres de l'Hellade, et il n'est pas impossible que Jésus, de science acquise, ait connu leur langue. Mais rien n'autorise à penser qu'il ait été influencé par eux et que la pensée de Platon et des stoïciens soit venue jusqu'à lui, fût-ce même sous une forme populaire.

Cette observation suffirait en particulier à écarter tout rapprochement de Jésus avec la spéculation philonienne. Philon qui vivait à Alexandrie, l'Athènes de l'époque, est un juif. Aucun rapport ne put exister entre Jésus et lui ; et l'on pense avec raison que Gamaliel fut le premier juif palestinien qui professa les enseignements des néo-platoniciens d'Égypte. Or, Gamaliel fut le maître de S. Paul, et Jésus ne put pas connaître — de science expérimentale s'entend — ses doctrines. On sait du reste qu'en Egypte dans ce pays de castes, les ouvriers n'étaient pas du nombre des initiés aux mystères sacrés. Le seul point où il pourrait y avoir eu un emprunt de langage à la philosophie grecque est l'emploi du terme « Logos » verbe, pour désigner le Fils de Dieu dans son existence éternelle. Or cet emprunt, s'il a eu lieu, n'est point celui d'une doctrine, mais d'un terme philosophique. On a relevé aussi certains autres termes, tels que celui de « mustérion », mystère, qui ont pu être empruntés au paganisme ; mais ne fallait-il pas que les Apôtres, écrivant en grec, appelassent les nouvelles institutions chrétiennes par les termes qui désignaient des institutions analogues des religions antérieures ? Auraient-ils pu se faire comprendre autrement ?

On ne peut pas davantage expliquer Jésus par la Synagogue : il n'est pas, n'en déplaît à certains, un « produit » de la culture juive. Sans doute, les plus intelligents des Israélites lisaient les Targums et les Midraschim, explications littérales ou mystiques des Livres sacrés, s'initiaient aux discussions subtiles des scribes et des docteurs, devenaient à leur tour casuistes, ascètes, théologiens ; mais on ne pouvait recevoir

*Ni culture
juive*

cet enseignement supérieur que dans les villes les plus importantes, et Nazareth n'était sûrement pas du nombre. Un docteur, Nathanaël, disait lui-même que « rien de bon ne pouvait sortir » de la dédaignée Nazareth, « la Béotie des Juifs ». Aussi voit-on les parents du Sauveur s'étonner de sa science et dire : « D'où lui vient toute cette science, puisqu'il n'a pas étudié ? » Sur le peuple qui le suit, les Pharisiens portent ce jugement : « Cette population qui ne connaît pas la Loi, est maudite. » A Nazareth, on s'étonne de sa sagesse ; on n'en serait pas étonné, si l'on avait su qu'il était allé aux écoles.

*de Schammaï ou
d'Hillel*

En outre, jamais un docteur juif n'eût imaginé un idéal pareil. Le pharisien Hillel, le chef des scribes, « le frère aîné de Jésus », comme l'a appelé Renan, et Schammaï, comptaient à coup sûr parmi les plus remarquables types du peuple hébreu. Autant que cela était possible à des hommes de leur temps et de leur race, ils eurent de l'originalité. Schammaï méprise le formalisme stupide, dont les rabbins avaient surchargé la Loi. Il veut que les fils de Moïse et des Prophètes s'en tiennent à l'écriture inspirée et rejettent le joug des traditions vaines, des légendes apocryphes. Hillel fut un vaste et noble esprit. Les sentences que le Talmud lui attribue révèlent une grande largeur de vues : il parle de la justice, de la charité, de la douceur, des consolations réservées à la vertu malheureuse en un langage ému et éloquent. Son action fut puissante sur les hommes de son temps, et il semble que ses maximes étaient répétées à l'instar de proverbes. Naguère, un savant juif a cru retrouver dans ses aphorismes un pressentiment du Sermon sur la montagne. Mais ce serait méconnaître étrangement la réalité que d'établir entre le Christ et ces maîtres un parallèle mensonger. Les Juifs, contemporains de Jésus, devaient être en mesure de juger l'affinité de sa doctrine avec celle des docteurs fameux qui avaient enseigné à Jérusalem. Le souvenir des leçons de Schammaï et de Hillel était encore vivant. Or, dès les premières prédications de Jésus, après son appel aux Apôtres, sa prédiction de sa mort et de sa Résurrection, ses entretiens avec Nicodème et la femme

de Samarie et ses premiers miracles, les foules s'écrient : « Quelle est cette doctrine nouvelle ? » La curiosité qu'excitait sa prédication montrait bien qu'entre l'idéalisme de Hillel, en particulier, et la foi de Jésus, il y avait un abîme, non une simple différence de degré. Puis nos renseignements sur Hillel — car c'est surtout lui qu'on oppose à Jésus — se bornent à ce que nous apprend de lui le Talmud, rédigé en partie entre le troisième et le quatrième siècle. Qui nous dira si des renseignements évangéliques n'ont pas été mêlés, avec plus d'inconscience que de mauvaise foi, à la doctrine de Hillel, si des traits du caractère de Jésus n'ont pas été prêtés à ce généreux docteur ?

Jésus aurait-il eu des rapports avec les Esséniens, ces moines juifs si singuliers ? Mais alors il a enseigné et pratiqué l'opposé de ce qu'il a appris à leur école. Les Esséniens tenaient par-dessus tout aux lois de la pureté ; et ils n'étaient pas seulement fermés contre les impurs, mais aussi contre les relâchés. Leur isolement douloureux, leurs demeures en des lieux fixes, leurs ablutions quotidiennes ne peuvent être comprises qu'en se plaçant à ce point de vue. Chez Jésus, nous trouvons une manière de vivre absolument opposée : car il recherche les pécheurs et mange avec eux. Cette différence fondamentale nous prouve que son esprit était bien éloigné de celui des Esséniens. Il se sépare d'eux à l'égard du but comme à l'égard des moyens. Si, dans beaucoup de préceptes adressés à ses disciples, il semble être d'accord avec les Esséniens, ce n'est qu'une circonstance accidentelle ; chez lui les motifs sont tout autres. Il est opposé — et l'Evangile le montre à chaque page — à leur formalisme.

Il n'y a qu'une source véritable à la pensée de Jésus, et c'est celle qu'il a désignée lui-même : sa doctrine lui vient directement de son Père. Les Synoptiques déclarent peu de chose à ce sujet, parce que l'Evangile qu'ils écrivent a été prêché dans un milieu où l'autorité doctrinale du Sauveur s'imposait d'elle-même et s'appuyait d'ailleurs à d'incessants miracles. Mais en Judée, à Jérusalem, au Temple, les représentants du Sanhé-

des Esséniens

Mais révélation directe de Dieu

drin ont le droit de demander à Jésus quel a été son Maître, d'où lui vient sa doctrine. S. Jean a enregistré ses réponses ; elles sont décisives et fréquemment répétées : « Ma doctrine ne vient pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé... Celui qui m'a envoyé est véridique et ce que j'ai entendu de lui, voilà ce que je dis au monde... » « Je parle conformément à l'enseignement que j'ai reçu de mon Père... Je vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu... Car je n'ai rien dit de moi-même ; mais Celui qui m'a envoyé, le Père, m'a commandé ce que je devais dire et comment je devais parler... C'est pourquoi ce que je dis, je le dis conformément à l'ordre que m'a donné le Père... Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même... La parole que vous entendez n'est pas de moi, mais de mon Père... Tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait savoir. » Il était difficile de revenir avec plus d'insistance sur une même affirmation. Notre-Seigneur tenait manifestement à ce qu'aucune équivoque ne subsistât pas sur ce point capital.

*La foi de
Lamartine*

Jésus ainsi fait remonter à Dieu même sa mission. Il n'enseigne rien qui ne soit la parole du Père qui est au ciel. Et, au vrai, quel autre qu'un Dieu eût pu donner à son enseignement ce caractère de puissante et surhumaine originalité qui distingue entre toutes les autres sa doctrine ? Quel autre qu'un Dieu a le droit d'imposer sa parole, comme Jésus l'a imposée, d'affirmer l'incompréhensible comme Jésus l'a affirmé. Il y a là certainement un argument apologétique considérable dont la philosophie chrétienne a le droit de se servir pour éclairer un des nombreux chemins qui conduisent à la foi. Lamartine l'a dit en beaux vers :

Oui, de quelque nom que l'avenir te nomme,
Nous te saluons Dieu, car tu n'es pas un homme !
L'homme n'eût pas trouvé, dans notre infirmité,
Ce germe tout divin de l'immortalité,
La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice,

Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur,
Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,
Et dans le repentir la seconde innocence (1)

XXX

LA SAINTETÉ DE SA VIE

Connaître la doctrine de quelqu'un, ce n'est pas le connaître tout entier ; il y faut joindre la manière dont il l'a vécue. On ne connaît bien un homme qu'à ses œuvres, comme l'arbre à ses fruits ; et la conduite n'est pas nécessairement un écho fidèle des principes. C'est dire l'intérêt important qu'il y a à considérer la vie à côté de la doctrine. Jésus a vécu dans le monde et nous avons marqué en temps et lieu les principales étapes de sa carrière. Ici nous avons à recueillir le témoignage qu'elle rend à sa nature. Il n'y a qu'un mot dans la langue française pour qualifier à ce point de vue Notre-Seigneur. Jésus dans sa vie a été saint : non pas un saint, mais le Saint par excellence, le Saint de Dieu. Sa sainteté se manifeste par une innocence absolue et par la pratique parfaite de toutes les vertus.

*Intérêt apolo-
gétique de
la vie de
Jésus*

I. — INNOCENCE ABSOLUE.

Jésus a-t-il commis un seul péché ? Jamais. Ses Apôtres, ses disciples qui ont vécu dans son intimité quotidienne, ses adversaires qui l'épiaient sans cesse pour le prendre en défaut n'ont jamais pu constater en lui la moindre faute. Judas le traître vient lui-même, avant

*Absence et
immunité
de péché*

(1) Harmonies, . . .

de se pendre, confesser l'innocence de celui qu'il a vendu. Pilate déclare qu'il ne trouve en lui rien de repréhensible. Un des brigands crucifiés avec lui lui rend le même hommage et le centurion romain préposé à son supplice s'écrie : « Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu. » Voilà le témoignage que rendent à l'innocence de Jésus le traître qui l'a vendu et ceux qui assistent à sa mort.

Mais nous avons le témoignage plus étonnant et plus convaincant encore de Jésus lui-même. Il a pu se dire pur de tout péché, sans que personne osât contredire son affirmation. « Qui de vous me convaincra de péché ? » Quelle parole inouïe ! Lui qui commence son ministère en criant : « Convertissez-vous, faites pénitence », n'a jamais laissé entendre qu'il pût en avoir pour lui-même le moindre besoin. Bien plus, il se pose en juge des péchés des hommes ; à plusieurs reprises il déclare à des pécheurs ou à des pécheresses : « Allez en paix ; vos péchés vous sont remis » ; il dit de Madeleine : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé » ; il répond aux Pharisiens après la guérison de l'aveugle-né : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais, au contraire, vous dites que vous voyez et votre péché demeure. » Comment Jésus aurait-il pu parler ainsi, s'il avait été coupable, s'il n'avait été au-dessus et en dehors du péché ? Un juge ne doit pas pouvoir être cité à la barre des accusés.

*Sans compa-
raison :
nous-mêmes*

Pour peu que nous demandions nous-mêmes, pour peu que nous descendions au fond de notre cœur, nous sentons combien est vrai le mot de saint Augustin, qui n'est qu'un écho de celui de Socrate, « qu'il n'y a pas de péché commis par un homme que nous ne soyons capables de commettre, si la grâce de Dieu ne nous soutenait ». Et quand nous considérons notre misère en présence de la sainteté infinie de Dieu, nous ne pouvons faire autre chose que nous humilier devant Dieu et lui dire : « Vous seul êtes saint, ô Seigneur ! » (1)

(1) D'après Prune¹. Les Fondements de la Doctrine catholique, p. 343-345.

Cherchez maintenant parmi ceux qu'on appelle les sages ou les saints quelqu'un qui puisse être comparé à Jésus, vous ne le trouverez pas. Tous, s'ils sont sincères, reconnaissent leur misère, la misère humaine. Socrate, le sage de la Grèce, avoue qu'il porte en lui le germe de tous les vices. Epictète, l'austère stoïcien, nous dit : « Il n'est pas possible qu'un homme soit pur de toute faute ; ce qui est seulement possible, c'est de s'efforcer constamment d'en être exempt. » « Aucun des mortels, écrit Pline, n'est sage à toute heure », et Sénèque ajoute : « Aucun n'est sans faute et irrépréhensible ; le meilleur n'est pas celui qui n'a point commis de fautes, c'est celui qui en a commis le moins. » Cratès affirme que « comme dans une grenade il se trouve pour le moins un grain de gâté, ainsi en tout homme y a-t-il au moins un péché ». Et Libanius conclut : « Ne jamais pécher est le privilège unique de Dieu. »

Les sages

On rencontrera les mêmes aveux chez les écrivains sacrés et les prophètes d'Israël. Entendez la Genèse : « Le cœur de l'homme est enclin au mal dès sa jeunesse. » Job : « Qui purifiera celui qui sort d'une source impure ? » David : « Tous se sont dévoyés et sont devenus inutiles ; il n'en est pas un seul qui fasse le bien, pas un seul. » « Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde. J'ai été conçu dans l'iniquité ; ma mère m'a conçu dans le péché. » L'auteur de l'Ecclésiastique et de la Sagesse a répété la même chose en termes éloquents. Si enfin nous considérons les saints chrétiens et parmi eux les plus grands, les plus incontestés, nous trouvons sur leurs lèvres des paroles d'humilité qui nous montrent combien peu ils s'estimaient parfaits. S. Paul, au début de sa carrière apostolique, écrivait aux Corinthiens : « Je suis le dernier des Apôtres » ; et à la fin de sa vie il disait à son disciple Timothée : « Je suis le dernier des pécheurs » : il ne craignait pas de parler de la loi terrible de la chair et de l'esprit, de confesser qu'il ressentait d'humiliantes tentations et de déclarer : « Je ne fais pas le bien que j'aime et je fais le mal que je hais. » Et tous les saints ont parlé ainsi, et un S. Vincent de Paul et un S. Fran-

Les saints

gois de Sales et un curé d'Ars, et aucun n'a jamais osé dire qu'il n'avait pas commis de péché.

II. — VERTU PARFAITE

Mais la sainteté n'est pas seulement l'absence de péché ; c'est aussi la pratique de la vertu. Ici encore nous sortons de l'humain, du traditionnel, du connu.

Pratique de toutes les vertus Tandis que nos saints ont tous une vertu dominante qui met sur leur vie comme un sceau, comme un cachet particulier, dans le Saint des Saints que les évangiles nous révèlent toutes les vertus s'offrent à notre admiration. Notons : *l'humilité* ; la forme la plus parfaite sous laquelle Jésus la manifeste dans sa conduite est l'obéissance : obéissance à Marie et à Joseph dans son enfance ; « il leur était soumis » ; obéissance à Dieu son Père dont il parle sans cesse ; obéissance jusqu'à la mort de la croix ; *la pureté* : il passe immaculé au milieu des pécheurs et des pécheresses ; il a pu s'entretenir avec la Samaritaine et la femme adultère, recevoir au milieu d'un banquet le parfum de grand prix que Marie de Magdala répandit sur ses pieds en les arrosant de larmes, visiter Marthe et Marie et leur témoigner de l'affection, sans que jamais la malignité naturelle osât l'attaquer ; *la douceur, la bonté, la miséricorde* ; il est indulgent pour les faiblesses, patient pour les importunités ; Lui qui avait dit à Pierre qu'il fallait pardonner septante fois sept fois et avait prêché l'amour des ennemis, il ne repousse pas le baiser de Judas ; il se contente de lui dire : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ici ? » Sur la croix, près d'expirer, loin d'appeler sa vengeance il prie pour ses meurtriers : « Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font. »

Union des vertus opposées Une remarque encore plus frappante, c'est que Jésus réunit en son âme des vertus qui sembleraient ne pouvoir se concilier. « Lui si humble, qui se plaît avec les humbles et les pauvres, pauvre lui-même jusqu'à n'avoir pas une pierre pour reposer la tête, lui qui s'agenouille devant ses Apôtres pour leur laver les pieds, il se montre, quand sa mission est en jeu, d'une dignité qui ne

fléchit ni devant les rois, ni devant Pilate, et en face du sanhédrin, il affirme, bravant la mort, sa qualité de Messie et de Juge universel ; lui qui est si doux, qui accueille les plus grands pécheurs, qui poursuit de ses appels ceux mêmes qu'on envoie pour l'épier, qui reçoit le baiser du traître et pardonne à Pierre rénégat, il a contre le vice hypocrite, caché sous le voile de la religion, les indignations les plus terribles, il chasse les vendeurs du Temple à coups de fouet, et prononce les plus épouvantables malédictions contre ces « sépulcres blanchis » que sont les Pharisiens, ces casuistes faux et cupides que sont les docteurs de la Loi ; lui qui est patient jusqu'à fuir devant ses ennemis, jusqu'à répondre sans colère à leurs attaques déloyales, jusqu'à se taire devant leurs accusations juridiquement nulles ou mensongères, il est fort jusqu'à marcher au devant du supplice, quand il sait son heure venue et jusqu'à sacrifier sans hésitation sa vie à la vérité ; lui qui est si pur qu'aucun soupçon n'a jamais atteint sa chasteté, il se laisse oindre les pieds par la pécheresse et renvoie sans condamnation la femme adultère ; lui dont le cœur est si bon qu'il pleure sur la ruine de la ville qui a tué les prophètes et va le clouer sur la croix, qu'il déclare être venu pour sauver ce qui était perdu, qu'il montre plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, il est inflexible quand il s'agit des droits de la vérité méconnue, du devoir sciemment méprisé, des avances de Dieu dédaignées, et il fait retentir d'avance l'implacable arrêt de la Justice. » (1)

La grande nouveauté, l'originalité vraiment unique de la sainteté du Sauveur ne sont pas tant dans l'union et l'harmonie des vertus que dans l'absence de lutte et d'effort qui s'y révèle. *Sans lutte et sans effort*

« Cette âme n'a pas, comme les nôtres, à combattre elle-même, à s'élever péniblement à la hauteur du devoir, à tendre tous les ressorts de sa volonté pour aller au bien, pour résister au mal. Le mal, bien loin d'exer-

(1) Bouchany, Conf. apologétiques, p. 286-287.

cer sur elle un attrait, excite son dégoût, lui cause une souffrance, quand elle en subit le spectacle. C'est la seule plainte que le divin Maître ait exprimée avec une sorte d'impatience douloureuse : « O race incrédule, jusques à quand serai-je avec vous ? jusques à quand vous supporterai-je ? » Et aux Apôtres : « Votre cœur est-il donc encore aveugle ? Vous avez des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre ? » Mais les renoncements ne lui coûtent rien ; les sacrifices ne lui arrachent jamais un mot de regret, pas plus que les satisfactions naturelles un mot de complaisance. Il ne prête pas plus d'attention aux uns qu'aux autres, n'estimant les choses que par rapport à la volonté de Dieu qui en décide, ou à sa mission dont elles sont les moyens. Ce n'est pas qu'il soit insensible ; il témoigne, au contraire, d'une délicatesse de cœur admirable, d'une profondeur de sentiments sans égale... Il a des amis et les admet dans une intimité réservée. Il éprouve des sympathies et les laisse voir. Mais il commande à tout ce monde intérieur et le domine avec une aisance souveraine. Sa volonté semble s'imposer sans luttes ni résistances. Il a même exprimé quelquefois qu'il était homme au point d'éprouver pour la souffrance corporelle pour les douleurs de l'âme, les répugnances que nous éprouvons nous-mêmes ; il a demandé à son Père, au jardin des Oliviers, d'éloigner de lui, s'il était possible, le calice de sa Passion, Mais ce n'est là que le cri de la nature, et il est immédiatement étouffé par l'expression de l'adhésion absolue à la volonté divine. N'est-il pas plus grand de maîtriser avec cet empire les émotions sensibles les plus vives que de ne pas les éprouver ; et la force divine n'apparaît-elle pas mieux à travers cette faiblesse humaine sitôt surmontée, qu'elle ne ferait à travers une indifférence qui serait contraire à notre nature et porterait à douter de l'intégrité de cette nature en Jésus-Christ ? » (1)

(1) Bouchany, *op. cit.* pp. 289-291.

III. — LE MODÈLE

Un autre caractère saillant de la sainteté du Sauveur, c'est la modération et la simplicité de ses formes extérieures. « Même sous ce rapport, il s'est conformé à cette loi d'humilité et de discrétion qui semble avoir réglé tous ses actes et déterminé le mode de toute sa manifestation au monde. Il n'a pas voulu être un de ces héros de la révolte contre l'injustice, ou de la bienfaisance matérielle, qui excitent l'admiration et la reconnaissance populaires. Il n'a pas même voulu attirer sur lui l'attention par ces dehors de renoncement total, de pénitence corporelle, de jeûnes, de macérations qui, en Orient et surtout chez les Juifs semblaient inséparables de la sainteté. A cet égard, Jean-Baptiste, son précurseur, dut frapper bien davantage les esprits ; la forme de sa vertu se rapprocha bien davantage de celle qu'Israël vénérât en ses prophètes. La vie de Jésus, au contraire, ressembla à une vie commune et ordinaire ; de cette moyenne extérieure rien ne la distingua qu'un ministère de prédication de trois années, suivi du supplice sanglant du prédicateur. Au cours de ce ministère, le Maître scandalisa le pharisaïsme juif par son indulgente bonté pour les pécheurs, même pour les pécheurs publics et les publicains, il prit part à des repas, presque à des festins, qui donnèrent lieu à des critiques acerbes de la part de ses ennemis. Il n'obligea point ses disciples, ni ne parut s'astreindre personnellement aux pratiques surérogatoires de piété ou de pénitence que les Pharisiens ajoutaient à la Loi, et même il les critiqua souvent, sinon en elles-mêmes, au moins dans l'esprit de formalisme, d'affectation et d'orgueil qui les inspirait...

*Modération
des formes
extérieures*

« N'est-ce point là l'une des explications de l'influence exercée par cet idéal de justice incarné dans le Christ, influence universelle et d'une efficacité incomparable autant qu'inépuisable ? Cet idéal n'est ni celui d'une race, ni celui d'une époque, il est l'idéal en soi et domine les nations comme les temps. A partir de Jésus, l'humanité a su ce que c'est qu'être saint ; elle a cessé

*Idéal de la
sainteté
vraie*

de confondre la sainteté avec le formalisme légal du Juif, comme avec la sagesse raisonneuse, plus curieuse que profonde et faite à la taille de l'homme qu'elle prenait pour mesure, du Grec, comme avec l'impassibilité affectée et orgueilleuse du stoïcisme gréco-romain. Elle a compris qu'être saint, c'est s'élever au-dessus de soi-même pour vivre de Dieu et pour Dieu, quelles que soient d'ailleurs les conditions extérieures de cette vie, conditions toujours accessoires et accidentelles. Mais elle a compris surtout que le principe de cette élévation n'est pas en nous, pas plus que sa mesure et sa loi ; que Dieu est l'auteur principal de toute sainteté par l'action en nous de la grâce, comme il en est le terme par l'amour et l'union qu'établit l'amour entre nous et Lui. Et, sans doute, c'est l'enseignement de Jésus qui a ainsi découvert à l'homme le mystère de la sainteté ; toutefois, l'enseignement fût demeuré sans fruit si la vie de Jésus ne l'eût traduit en action, en lui donnant l'attrait suprême de l'exemple.

*Source
d'imitation*

» Dès lors, cet exemple du Maître a inspiré et régi tous les saints ; — depuis les Apôtres qui, en l'exposant aux premiers croyants par les récits évangéliques, le reproduisaient dans leur propre vie et pouvaient dire avec S. Paul : « Je vis, non pas moi, mais c'est le Christ qui vit en moi », jusqu'à ceux qui continuent leur apostolat en continuant d'imiter l'éternel modèle ; — depuis les héros du christianisme dont la grandeur a eu le plus d'éclat, mais en se mesurant exclusivement à la manière dont ils se sont conformés au Christ, ou par le sacrifice sanglant du martyr ou par les généreux combats soutenus pour la vérité et la justice, jusqu'aux humbles et aux simples que le monde a méprisés ou n'a pas connus et qui ont emporté avec eux le secret de leurs luttes obscures, de leurs renoncements et de leurs victoires. Tous ont marché le regard fixé sur Jésus, comme sur le type idéal dont ils s'efforçaient de copier les traits ; tous ont eu conscience de l'infranchissable distance qui séparerait sa vertu de leur vertu ; mais cet aveu d'impuissance, loin de leur faire perdre courage, n'a été pour eux qu'un stimulant toujours nouveau à se dépasser eux-mêmes et à monter toujours plus haut. Rien n'est com-

parable dans le monde des âmes à cet hommage rendu au Saint des Saints par tout ce que l'humanité a compté de meilleur et de plus grand ; rien ne prouve mieux le caractère vraiment surhumain d'une sainteté qui, en suscitant à travers les siècles la plus sublime floraison de l'héroïsme, sous toutes les formes, chez les peuples les plus divers, a su incliner devant elle tous ces cœurs magnanimes et non seulement les contraindre à reconnaître sa supériorité, mais à confesser qu'ils lui doivent ce qu'ils sont. »

« La sainteté de Jésus est donc bien un miracle, elle est le miracle le plus grand en son ordre, dans l'ordre moral. Tous ses caractères sont inexplicables par notre nature humaine. Elle ne révèle pas seulement, comme celle de nos saints, la puissance surnaturelle de la grâce ; elle révèle directement (?) la divinité de Celui qui a su réaliser dans la vie la plus simple l'idéal du juste et du bien ; elle est de cette divinité le signe le plus auguste, celui qui convenait par-dessus tous les autres au Fils de Dieu fait homme. Et c'est bien à cette marque qu'il a été reconnu, plus encore qu'à ses miracles d'ordre physique. L'instinct moral est en nous le plus profond de tous. Jamais l'humanité n'aurait adoré un homme en qui elle n'aurait pas été forcée de saluer l'exemple parfait et le modèle qui non seulement ne sera jamais dépassé, mais qui ne sera jamais atteint. Devant le spectacle de la vie et de la mort de Jésus, devant la révélation de son Cœur, notre cœur a conscience que toute erreur est impossible, qu'un Dieu fait homme a pu seul ainsi vivre, ainsi mourir, ainsi aimer. Et l'incrédulité elle-même, à ses heures trop rares de clairvoyance et de loyauté, s'est surprise souvent, se surprendra encore à répéter l'aveu de J.-J. Rousseau : « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » (1)

*Un aveu de
Rousseau*

(1) Cf. Bourchany, loc. cit. pp. 298-303 ; 309-310.

XXXI

LE TÉMOIGNAGE DE SES PROPHÉTIES

*Caractère
privilegié
des signes
directs*

Jointe à l'examen de son caractère, de son enseignement, de sa vie, l'affirmation de Jésus porte avec elle une preuve irrécusable de vérité. L'on pourrait objecter seulement que cette preuve pour être saisie dans sa pleine signification exige une étude approfondie de comparaison, sans compter le danger d'une part de subjectivisme. Pour apaiser la conscience et satisfaire la raison, sans retard et sans efforts, Jésus se devait de parfaire la justification de son droit à l'affirmation divine par des signes éminemment objectifs et accessibles à tous les hommes de bonne volonté. A ce genre privilégié appartiennent les signes qui nous restent encore à recevoir dans les prophéties, les miracles et le fait de l'Eglise. Le Concile du Vatican les recommande à part comme « des signes très certains, très féconds et capables de s'accommoder à l'intelligence de tous » (1). Nous ne vou-

(1) « Ces graves paroles nous avertissent de ne pas faire dépendre la valeur religieuse des signes de précisions scientifiques qui ne seront jamais accessibles qu'à peu d'hommes. Il faut donc se garder d'exiger, pour la constatation de la transcendence des faits des conditions qui rendraient l'interprétation certaine du signe le privilège de quelques philosophes, doublés de savants très avertis. Que philosophes et savants poussent la discussion aussi loin que possible et mettent le caractère surhumain d'un miracle en un jour plus éclatant ; qu'ils l'imposent, s'ils le peuvent, à des esprits difficiles, pointilleux, prévenus, il y a là un grand bien et une nécessité d'apologétique générale. Mais le signe s'adresse à tout homme religieux et n'a pas besoin, pour valoir, de ces recherches abstruses et très délicates. Son point d'appui, sa force de persuasion, il les trouve dans des notions de philosophie humaine, éternelle, étrangère aux subtiles discussions sur les confins de la biologie où de la physique. Il suffit que dans un cas concret le sceau divin apparaisse d'emblée, soit qu'il s'inscrive dans un champ ou aucune force naturelle ne saurait atteindre (réa-

lons envisager pour le moment que les prophéties, que nous répartirons en deux groupes : celles que Jésus a réalisées et celles qu'il a formulées.

I. — VALEUR DES PROPHÉTIES RÉALISÉES EN JÉSUS

Avant que de naître, Jésus a été prophétisé. A chaque page de l'histoire d'Israël, on le voit apparaître soit dans l'ordre des faits qui passent, soit dans des textes épars qui, rapprochés, en composent une image vraie. *Leur développement : 1° En action*

Elle apparut pour la première fois à nos premiers parents chassés du paradis, pour tempérer l'amer souvenir de leur bonheur perdu. La foi traditionnelle au Rédempteur entra dans l'Arche avec la famille de Noé et devint ensuite le patrimoine commun des peuples qui l'emportèrent aux quatre coins du monde ; mais nulle part elle ne se conserva mieux que parmi les enfants d'Abraham. La vie nationale, l'histoire juive était figurative et tous les grands personnages d'Israël représentent prophétiquement Jésus-Christ sous quelques-uns de ses traits. Bossuet n'a fait que résumer cette doctrine quand il a écrit : « Lisez les Ecritures divines ; vous verrez partout le Sauveur Jésus. Il n'y a page où on le trouve. Il est dans le Paradis terrestre ; il est dans le déluge ; il est sur la montagne d'Horeb ; il est au passage de la mer Rouge ; il est dans le désert ; il est dans la Terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le Tabernacle. Il est partout, mais il n'y est qu'en figure... La loi est un Evangile caché ; l'Evangile est la loi expliquée » (1).

A côté de la prophétie d'action il y a la prophétie de parole. Nous ne pouvons reproduire ici que quelques traits. Ils disent du Messie qu'il est Dieu et homme ; *2° En parole Traits particuliers*

lisation d'une prophétie proprement dite, résurrection d'un mort), soit que la soudaineté du fait, sa grandeur, la disproportion éclatante des moyens employés inclinent puissamment l'esprit à admettre l'intervention surhumaine. » (de Grandmaison, Dict. apol. XI, p. 1408-1409).

(1) Sermon sur le caractère des deux alliances, édit. Lebarcq, t. I, p. 285-289.

qu'il sera de la race d'Abraham et du sang de David ; qu'il naîtra d'une Vierge à Bethléem, quand le sceptre sera sorti de Juda ; qu'il sera l'attente des nations ; roi plein de mansuétude ; serviteur de son peuple en le rachetant de la mort ; Dieu véritable, mais Dieu caché ; qu'il apportera dans le monde une Loi nouvelle et l'appuiera sur des miracles ; qu'il sera trahi par un de ses disciples et vendu trente deniers ; qu'il souffrira toutes sortes d'insultes dans sa passion, sera couronné d'épines, attaché au gibet, les pieds et les mains percés ; qu'il goûtera le fiel et le vinaigre ; qu'il sera mis à mort la soixante-dixième semaine, que ses habits seront divisés et sa robe jetée au sort ; qu'il ressuscitera ; qu'il enverra son esprit à ses disciples, et convertira l'univers.

Leur accomplissement On ne saurait nier qu'il y a entre ces textes de l'Ancien Testament et la vie de Jésus, telle qu'elle est racontée dans l'Evangile, une coïncidence vraiment étonnante. C'est ce qui faisait dire à Strauss : « L'Evangile dit ordinairement que tout ceci a été fait pour que les prophéties soient accomplies ; mettez à la place : tout ceci a été raconté pour que les prophéties soient accomplies » ou encore « Jésus s'est posé d'après les prophètes ». Encore, s'il ne s'agissait que de quelques coïncidences heureuses entre des faits annoncés et leur accomplissement, de quelques allusions plus ou moins directes, de quelques prévisions dont l'histoire aurait démontré la justesse, nous ne sortirions pas du domaine du possible, car certains hommes de génie perspicaces ont émis quelquefois sur l'avenir des vues qui se sont réalisées. Mais ici il s'agit de prophéties nombreuses qui embrassent une période de quatre mille ans et qui deviennent de plus en plus claires et précises, à mesure que le temps de leur accomplissement s'approche ; de prophéties tellement circonstanciées qu'elles vont jusqu'à mentionner la date et le lieu de la naissance, la famille, les épreuves, la mort et la glorification de l'Etre divin qui en est l'objet.

Réponse aux objections Pour détruire ou affaiblir la valeur de ce témoignage, qu'on ne dise pas que les livres de l'Ancien Testament ne méritent pas la créance qu'on leur accorde, attendu

qu'ils ne sont pas tous authentiques, ni tous de l'époque qu'on leur assigne ; car la difficulté deviendrait plus grande, puisqu'un fait inexplicable subsisterait toujours, à savoir que des hommes non accrédités par Dieu et livrés à leurs seules lumières auraient pu écrire la Vie de Jésus avant qu'il eût paru sur la terre. — On aurait, il est vrai, pour dernier refuge, la faculté de dire que la Génèse, les Psaumes et les Prophètes qui sont les livres de l'A. T. qui renferment le plus de données sur le Messie ont été écrits après l'ère chrétienne ; mais aucun critique, que nous sachions, n'a jamais osé aller jusque-là. — D'ailleurs, qu'on se le dise, il n'y a pas en jeu qu'une question de texte simplement ; car il resterait à expliquer comment, bien avant Jésus, s'étaient répandus dans le monde juif et au-delà l'idée et l'attente d'un Messie.

Il est venu, Celui qui devait venir. Il en résulte en faveur de la vérité du christianisme et de la divinité de son Fondateur un argument d'une grande puissance. Trop négligée de nos jours à cause de certaines obscurités de détail, cette preuve est en réalité très forte. Pascal, notamment, en faisait grand cas. Il va même jusqu'à préférer cette preuve à celle des miracles dont elle est d'ailleurs inséparable : « La plus grande des preuves de Jésus-Christ, écrit-il, sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu ; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Eglise jusque à la fin. Aussi Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans ; et pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties, avec tous les Juifs qui les portaient, dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de Jésus-Christ, dont l'Evangile devant être cru de tout le monde, il a fallu non seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais que ces prophéties fussent pour tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde. » (1)

*Les faveurs
de Pascal*

(1) Pensées, édit. Brunswick, n° 706, p. 649.

II. — VALEUR DES PROPHÉTIES FAITES PAR JÉSUS

Jésus a été prophétisé ; il a lui-même aussi prophétisé. Nous avons relevé l'annonce de ses souffrances et de sa Résurrection, de la ruine de Jérusalem et du Temple, de la dispersion des Juifs et de la survivance d'Israël, des destinées de son Evangile et de son Eglise, pour ne parler que des prophéties dont l'échéance se trouve d'ores et déjà réalisée.

*De précision
impossible
naturelle-
ment*

On ne refusera pas à un homme la faculté naturelle de prévoir sa fin ; mais ce qu'aucun homme n'a jamais pu faire, c'est de prédire sans crainte d'erreur les modalités mêmes de sa fin, surtout quand ces modalités doivent aller à l'encontre des habitudes reçues. Jésus seul l'a fait. Plus extraordinaire serait encore celui qui oserait parler de résurrection ; Jésus pourtant l'a fait aussi. Il a prédit de même la destruction de Jérusalem et du Temple, à un moment où rien certainement ne pouvait laisser prévoir à si bref délai la guerre judéo-romaine. Jérusalem était en pleine splendeur, la plus prospère et la plus tranquille des villes de l'Orient ; les Romains, intéressés à sa possession, avaient des égards pour son culte et ses mœurs. Qui pouvait penser qu'une poignée de Juifs seraient assez aveugles pour entreprendre si tôt une lutte à mort contre l'empire des Césars ? Qui eût pu croire que l'armée romaine n'aurait d'autre moyen de les réduire que d'en égorger tous les habitants et de détruire de fond en comble ce Temple qui semblait bâti pour l'éternité ? C'est pourtant ce que prédit Jésus et il le fait avec une précision à déconcerter tous les calculs humains.

*De prédiction
certaine*

L'accord a paru si frappant aux critiques d'aujourd'hui, pour qui le surnaturel est impossible, qu'ils n'ont point hésité à voir dans le texte évangélique une page écrite après l'événement. Thèse insoutenable comme toutes les thèses que les préjugés et l'imagination seule ont dictées et qui, ne reposant sur aucun témoignage, font abstraction de tout témoignage contraire. Mais supposons-la fondée. Au moins faut-il admettre que cette page prophétique était rédigée, telle que nous la pos-

sédons, avant l'empereur Julien, et que ce prince se croyait en face d'une parole regardée comme prophétique par toute l'Eglise et qu'il avait à cœur de démentir. Renversé de fond en comble, le Temple par ses débris étalés à tous les yeux attestait à la manière d'un défi la vertu toute-puissante de la parole du Christ ; et la même parole, confirmant d'anciennes prophéties, semblait avoir annoncé que cette ruine serait définitive. Dès lors, quoi de plus facile que de confondre le Galiléen ? Que les Juifs assemblés à grands frais par l'empereur viennent de toutes parts relever l'édifice de Salomon, il n'en fallait pas davantage ! Et ils vinrent animés d'un enthousiasme sans bornes, réunis dans une haine commune ; le prince païen et les Juifs endurcis croyaient tenir leur vengeance. Illusion ! au lieu de relever l'édifice, ils achèvent d'en ruiner les fondements. On peut dire, si l'on ose, que le hasard a ménagé toutes ces rencontres ; mais on ne peut nier, sans aller contre l'histoire, qu'elles ont été prévues et prédites par Jésus, plus de trois siècles à l'avance.

Et maintenant « réunissez toutes ces prophéties ; voyez leur nombre, leur succession immense, leur enchaînement manifeste, leur rapport ponctuel soit entre elles, soit avec les événements. Calculez tout ce qu'il faudrait de hasards, de rencontres et de concours heureux dans les hommes et les choses pour produire tant d'accord, tant de suite, tant de justesse dans le détail comme dans l'ensemble de ces prophéties et de ces événements en des sujets si extraordinaires, à des distances de temps, de lieu si considérables, à travers des obstacles si multipliés, sans le plus petit démenti, sans la plus légère déviation,... et demandez-vous ensuite dans l'intime de votre raison, dans le secret de votre conscience, s'il se pourrait que la fin de tout cela fut d'accréditer une religion d'imposture et d'aboutir à une fausseté » (1).

*Signe d'une
intervention
divine*

Poser la question, c'est la résoudre. Dieu seul pouvant connaître l'avenir et en communiquer la connaissance,

*En faveur de
la mission
de Jésus*

(1) A. Nicolas, Etudes philosophiques.

toute véritable prophétie devient un signe évident de son intervention. Les prophéties du Christ démontrent sa mission divine.

Arguments en faveur de la divinité personnelle Mais ne serait-il point permis d'y chercher au surplus une preuve de la divinité personnelle de leur auteur ? Beaucoup le pensent et font valoir à cet effet les caractères particuliers qui distinguent les prophéties du Christ de toutes les manifestations historiques analogues. Si Jésus lui-même compare sa mission à celle de Moïse et des prophètes de l'ancienne loi, envoyés de Dieu, c'est pour se déclarer supérieur à eux, et sa supériorité tient à sa nature intime, à son union toute spéciale avec Dieu. Il rapporte ce qu'il a vu près du Père, et ce Père demeure toujours en lui. De là découlent plusieurs prérogatives qui l'établissent dans un rang à part et au-dessus des autres prophètes.

Etendue du champ prophétique Son champ prophétique, d'abord, est plus étendu, plus varié. Jésus connaissait, comme aucun autre ne pouvait le faire, les « choses célestes », étant le Fils de Dieu descendu du ciel. Pour lui, le monde invisible n'avait aucun secret ; il nous parle avec l'aisance d'un familier, de la condition de Lazare et de celle du mauvais riche, du nombre des élus et des principes sur lesquels sera basé le jugement final. En ce qui touche aux « choses de la terre », les prophètes de l'ancienne Loi annonçaient habituellement des résultats généraux et quelquefois, mais plus rarement, des événements particuliers. Le regard de Jésus embrasse les uns et les autres aussi facilement, également apte à suivre dans les siècles futurs le développement des principes qu'il enseignait, ou à prédire les événements particuliers, ou encore à lire dans les cœurs qui l'approchaient.

Plénitude et continuité de communication En second lieu, tandis que les prophètes de l'Ancien Testament, ne recevant de communication qu'en tant qu'il plaisait à Jéhovah de révéler sa volonté, ne connaissaient que par intermittence les reflets des événements futurs, Jésus, lui, vivant avec son Père en communication ininterrompue, était en mesure d'annoncer aussi certainement les puissances cachées du futur que les réalités clairement aperçues du présent. Du commence-

ment à la fin de sa carrière, ce pouvoir éclate et remplit les activités multiples de son existence. On peut soutenir, à ce point de vue, que toutes les paroles de Jésus ont un sens prophétique, puisque toutes se ramènent soit au triomphe futur de sa doctrine, soit à l'établissement de son Eglise dans l'univers entier ou encore à la condition de ses disciples dans le monde.

Enfin, les prophéties de Jésus ne débutent pas comme celles des Voyants d'Israël par ces paroles : Voici ce que Dieu a dit. Il puise dans sa science personnelle tout ce qu'il dit, fort de la conviction de son infailibilité. On sait combien sa formule répétée : « Moi, je vous dis », étonnait la foule et jamais la prétention à la vérité ne fut plus vigoureusement marquée que par ces termes : « Le ciel et la terre passeront ; mes paroles, au contraire, dureront éternellement. »

*Autorité
propre*

A l'exemple de Pascal, plusieurs apologistes ont fait de l'argument prophétique — mais étendu aux prophéties du Nouveau Testament autant qu'à celles de l'Ancien — le « signe » par excellence. On peut avoir sur le fond une opinion différente ; mais il n'est pas permis de mépriser les considérations suivantes. Rien ne ressemble mieux aux ombres de la mort et du néant que les ombres de l'avenir, et par suite rien ne ressemble mieux à l'acte transcendantal de la création que l'évocation faite à l'avance et dans une simple parole d'un événement sans relation immédiate, directe et nécessaire même avec les causes actuelles présentes. En outre, si un astre qui s'arrête, une mer qui se fend, un mort qui ressuscite attestent l'action particulière et passagère de la toute-puissance divine, l'évocation de l'avenir prouve l'irrésistible et éternelle action de la volonté de Dieu sur toutes les lois et toutes les forces du monde. Dans la prophétie, Dieu se montre comme le point central d'où tout rayonne, où tout vient aboutir, dans lequel tout se résout. Puissance, science, sagesse, immensité, éternité manifestées dans un seul acte nous révèlent le Dieu de toute perfection, de tout et de toujours. Un miracle ne saisit qu'un certain nombre de spectateurs ; mais tout un peuple peut être convoqué par

*Qualités
propres du
« signe »
prophétique*

les oracles à la fête grandiose de leur accomplissement, et même toute une suite de générations. Ainsi, tous les hommes de tous les temps pourront lire personnellement les récits prophétisant la naissance, la vie, la mort du Christ. Ils demanderont s'il est venu, le chercheront et le reconnaîtront dans les récits de l'Évangile.

XXXII

LE TÉMOIGNAGE DE SES MIRACLES

*Importance
spéciale
des miracles*

Quelle que soit la sainteté de sa vie, la sublimité de sa doctrine et la beauté de sa physionomie, les imitateurs de ses vertus, les auditeurs de sa parole et les admirateurs de son caractère seraient sans péché, si Jésus lui-même n'avait pris soin d'y joindre des œuvres qu'aucun autre n'a jamais faites ; mais, ajoute-t-il, dorénavant ils sont inexcusables de leur incrédulité. De cette déclaration, si formelle, rapportée par S. Jean, on peut rapprocher, dans l'évangile de S. Mathieu, cet autre témoignage que le Sauveur se donne en réponse aux délégués de Jean-Baptiste : « Allez et dites à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez : les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, et les morts ressuscitent, et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. N'est-ce pas déclarer que ses miracles sont le meilleur critérium de la nature de leur auteur ? »

VALEUR DES MIRACLES EN GÉNÉRAL

*Le vrai
terrain de
la question*

Ceux qui refusent à la preuve par le miracle une valeur décisive la lui refusent, ou parce que le miracle leur paraît impossible, ou parce qu'ils jugent impossible le discernement sûr d'un effet miraculeux et des

effets produits par les forces de la nature. Or, la possibilité et la discernabilité en question sont des thèses que l'on n'ébranle pas sans ruiner du même coup toute la théodicée, sans fausser l'idée même de Dieu, sans saper par la base tous les fondements de la connaissance. Aussi bien, ces questions ne se posent-elles pas ici pour nous qui avons ailleurs exposé longuement les miracles historiques de Jésus.

Nos préoccupations sont tout autres. Ayant établi le caractère surnaturel des miracles de Jésus, nous avons maintenant à nous demander si la force extraordinaire qui s'y manifeste peut être en toute sécurité attribuée à Dieu même, et à quel titre.

*Le miracle
de Jésus,
signe divin*

« Il a entente avec le malin », insinuaient les Pharisiens à l'occasion, et c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons ». Jésus ne dédaigne pas de rétorquer cette vile allégation : son œuvre entière est une lutte laborieuse contre les puissances de mal ; celles-ci en l'aidant se détruiraient elles-mêmes. Mais ce n'est pas assez dire. L'action thaumaturgique du Christ se démontre très digne de Dieu, aussi bien par ses traits négatifs que par les positifs. Les éléments d'égoïsme et d'ostentation, cette double tare du merveilleux non divin, sont ici réduits à rien. Jésus refuse de faire des miracles pour changer des pierres en pain, pour se donner en spectacle au monde, pour contenter l'activité morbide de ses contemporains, pour s'éviter fatigues et souffrances durant son ministère, pour se concilier les bonnes grâces des puissants tels qu'Hérode Antipas et Ponce-Pilate. Il est vrai que chaque détail de cet ensemble imposant n'est pas immédiatement et évidemment « édifiant » et c'est un signe de la simplicité et de la sincérité de nos évangélistes. On connaît les scrupules, parfois un peu risibles, énoncés par quelques savants rationalistes en face de la panique des porcs de Gêrasa et des pertes éprouvées de ce chef par les habitants. On n'ignore pas que plusieurs ont cru voir un mouvement de colère dans le geste très significatif pourtant, et de haute portée morale, du figuier desséché. Ce sont là, dans le premier cas surtout, des épisodes dont plusieurs

circonstances nous échappent, mais dont le sens général, exemplaire, ne saurait faire doute et qu'il est sage d'interpréter par la masse des autres prodiges évangéliques. Cette masse est manifestement orientée dans le sens le plus noble, le plus élevé, le plus divin. Les miracles de Jésus sont l'image vivante, le symbole de son œuvre spirituelle. Ils sont le Royaume de Dieu en actes. (1)

*Preuve.
de la divinité*

N'y aurait-il pas lieu de faire une étape de plus ? On peut admettre que par eux-mêmes les miracles du Sauveur ne démontrent pas sa divinité personnelle, puisque avant lui et après lui de simples mortels — Moïse, Aaron, Elie, Elisée et d'autres saints personnages de l'Ancien Testament, les Apôtres, les disciples et même de simples chrétiens sous la nouvelle alliance — en ont accompli de très grands. Le don des miracles ne prouve directement que l'existence d'une mission divine plus ou moins durable en ceux qui l'ont reçue. Mais qui ne voit en plus que les miracles de Jésus possèdent une vertu démonstrative supérieure qui dépasse étonnamment celle des miracles accomplis par les Prophètes, les Apôtres et les autres saints du christianisme, en raison de leur nombre, de leur diversité, de leur grandeur, d'un pouvoir universel et illimité ?

*Par
attribution
personnelle*

Surtout, il importe de remarquer que Jésus accomplit ses miracles en son nom, par un acte de volonté personnelle et souveraine. Il y a opposition complète sous ce rapport entre sa manière de procéder et celle de tous les envoyés de Dieu dont l'Ancien Testament rapporte les miracles. Moïse, dans quelques-unes au moins des merveilles de son ministère, surpasse par certains côtés celles de l'Evangile ; mais il ne fait rien de lui-même ; il est représenté comme un simple instrument dont Iahvé se sert ; et ce n'est pas à lui, mais à Iahvé seul que sont attribués les miracles, dont il est l'auteur apparent ; en tout ce qu'il exécute, le libérateur et le législateur d'Israël ne fait que reproduire les gestes et les paroles que Dieu a fixés d'avance et auxquels il a promis d'attacher l'effet surnaturel. Il en est de même

(1) P. de Grandmaison, op. cit. p. 1469.

des autres grands prophètes. Quand ces mandataires divins prennent l'initiative de solliciter un prodige, ils demandent humblement au Seigneur de l'accomplir, se reconnaissant impuissants par eux-mêmes ; parfois ils prient longtemps ou jeûnent, comme le fit Elie pour obtenir la résurrection du fils de la veuve de Sarepta, et Elisée pour celle du fils de la Sulamite ; enfin, s'ils parlent de ces œuvres miraculeuses, c'est Dieu seul qu'ils désignent comme leur auteur véritable. S. Pierre guérit les boiteux et les aveugles. S. Paul ramène à la vie un jeune homme que la mort a frappé dans son auditoire ; mais ils n'agissent l'un et l'autre qu'au nom de Jésus-Christ. Il en va tout autrement de Notre-Seigneur dans les récits évangéliques. Au lieu d'opérer ses miracles au nom de Dieu, il les opère en son nom ; au lieu d'en appeler à une puissance supérieure à la sienne, étrangère à lui, il n'en appelle qu'à sa volonté ; au lieu de prier, il commande. Les exemples abondent. Il dit au lépreux : « Je le veux, sois guéri. », au paralytique : « Lève-toi, prends ton grabat et marche » ; au centenaire : « Va, ton serviteur est guéri » ; au fils défunt de la veuve de Naïm : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi. » Ce n'est point là le ton ni le langage d'un pouvoir délégué ; la souveraineté sur la nature apparaît dans l'Evangile comme un attribut propre à Jésus-Christ ; elle jaillit spontanément comme de son principe et de sa source. Lorsqu'il ne commande pas en paroles, il commande par des gestes qui traduisent l'acte de libre vouloir qu'il forme en lui-même. Sa réclamation ordinaire de la foi est très remarquable à cet égard et indique bien ce qu'il y a de personnel dans sa puissance.

En S. Jean, Jésus présente ses miracles comme des actes de soumission à la volonté divine à laquelle tout en lui est subordonné ; mais il ne les présente jamais comme des actes qu'il n'accomplisse point par sa propre vertu. Il affirme, au contraire, en ce même évangile que s'il fait « les œuvres de son Père », « les œuvres que son Père lui a appris à faire », ces œuvres sont cependant bien à lui et relèvent d'un pouvoir personnel. Il tient ce pouvoir de son Père sans doute ; mais il le possède en pro-

pre et l'exerce librement. Enfin, si le quatrième évangile le fait prier une fois sur la tombe de Lazare, c'est après lui avoir fait dire : « Je suis la résurrection et la vie » ; c'est en lui faisant ajouter qu'il prie pour l'exemple du peuple qui l'entoure, sachant bien que le Père l'exauce toujours et proclamant hautement que sa volonté et celle du Père sont indissolublement unies en une même volonté. Ici, le miracle n'est plus seulement la preuve de la participation véritable du Sauveur à la divinité, il devient l'une des formes de son affirmation divine. En accomplissant ses miracles dans des conditions pareilles, Jésus démontre, au moins indirectement, qu'il est Dieu.

Confirmation directe : On peut aller plus loin et montrer, en serrant toujours de près les textes évangéliques, que Jésus-Christ a fait plusieurs de ses miracles en confirmation directe de sa divinité.

dans la guérison du paralytique de Capharnaüm Le premier témoignage de ce genre remonte aux débuts de son ministère public. Jésus ayant dit au paralytique de Capharnaüm : « Tes péchés te sont remis », les pharisiens et les scribes venus pour l'épier et l'accuser ajoutèrent en eux-mêmes : « Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ? ». Lisant jusqu'au fond de leurs pensées, Jésus leur répondit : « Lequel est le plus aisé de dire au paralytique : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi, prends ton grabat et marche ? Or, pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, « Je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton grabat et va dans ta maison. » Jésus a donc opéré ce miracle directement pour démontrer qu'il avait le pouvoir de remettre les péchés, pouvoir qui est réservé à Dieu seul, comme l'avaient dit très justement les Pharisiens.

dans la guérison d'un autre paralytique Plusieurs passages du quatrième évangile sont frappants dans le même sens. A l'occasion de la guérison d'un paralytique, le Sauveur tint aux Juifs le langage que voici : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même à moins qu'il ne le voie faire au Père ; mais ce que fait celui-ci, le Fils le fait égale-

ment. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait lui-même ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez étonnés. » Les lignes qui précèdent sont plus expressives encore : « Les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait cela (ses guérisons) un jour de sabbat. Il leur répondit : « Mon Père est à l'œuvre jusqu'à présent, et, moi aussi, je suis à l'œuvre. » C'est pourquoi les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, parce que non seulement il profanait le sabbat, mais encore parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant égal à Dieu. (1) »

Une autre parole de Notre-Seigneur, citée par S. Jean, établit une association intime entre ses miracles et sa divinité. « Or il y avait la Dédicace à Jérusalem, c'était l'hiver. Et Jésus se trouvait au Temple dans le portique de Salomon. Les Juifs l'entourèrent et lui dirent : Jusques à quand nous tiendras-tu en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement. » Jésus leur répondit : « Je vous l'ai dit et vous ne croyez pas ; les œuvres que je fais au nom de mon Père témoignent pour moi... Moi et le Père nous sommes un. » De nouveau les Juifs prirent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit : « Je vous ai montré, de par mon Père, beaucoup de bonnes œuvres ; quelle est celle pour laquelle vous me lapidez ? Les Juifs lui répondirent : « Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, parce que, étant homme, tu te prétends Dieu. » Jésus leur répliqua : « Comment pouvez-vous dire qu'il blasphème en déclarant qu'il est le fils de Dieu, celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde ? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais et que vous ne me croyiez pas, croyez aux œuvres afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis en lui. » (2)

*dans les
déclarations
aux Juifs*

Quelques heures avant sa mort, le Sauveur dit encore à ses Apôtres qui l'entouraient dans le cénacle : « Croyez-moi, je suis dans le Père et le Père est en moi ;

*dans les
déclarations
aux Apôtres*

(1) Jn V, 16-18.

(2) Jn X, 22-38.

sinon, croyez-moi du moins à cause des œuvres elles-mêmes. » Et pour montrer qu'il avait réellement en vue ses propres miracles en parlant de ses œuvres, il ajouta : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais ; il en fera même de plus grandes. » (1) S. Jean était donc parfaitement en droit de dire que les miracles consignés dans son Evangile avaient pour but de démontrer que Jésus était tout ensemble le Christ et le Fils de Dieu. « Ceci a été écrit pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu » (2).

II. — VALEUR DU MIRACLE DE LA RÉSURRECTION

La connexion qui existe entre la Résurrection de Jésus et sa mission est manifeste. Amis et ennemis l'ont entendu ainsi et la controverse, actuellement comme autrefois, se concentre sur la réalité du fait : si le Christ est ressuscité, il est vraiment le Fils de Dieu.

*Intérêt
capital
reconnu par
les disciples*

La valeur de cette inférence ne faisait pas question au temps du christianisme primitif et c'est tout le Nouveau Testament qui en fait foi. « De la certitude de la résurrection, (les disciples) se sont élevés à la foi en Jésus comme Messie, Seigneur et Fils de Dieu. Le triomphe du matin de Pâques avait rétabli l'harmonie de sa vie que la mort avait brisée ; les paroles qui leur avaient été dites autrefois, qui avaient été incomprises et oubliées, leur remontent au cœur ; elles revivent, elles s'éveillent à la lumière de ce fait révélateur : Jésus ressuscité, voilà le fait apologétique qui domine les origines chrétiennes, le motif de crédibilité en quelque sorte unique qui a ébranlé les Apôtres et leurs auditeurs et les a amenés à donner leur assentiment au divin mystérieux, non encore épanoui, qui se cachait dans la personne du Sauveur » (3).

(1) XIV, 11-14.

(2) XX, 21.

(3) Rose, Etudes sur les Evangiles, p. 273.

L'Apôtre S. Pierre, dans ses prédications aux Juifs, *par S. Paul* prouvait que Jésus était le Messie et Notre Seigneur par ce fait que, réalisant les anciennes prophéties, il était ressuscité des morts. S. Paul, dans sa première épître aux Corinthiens s'exprimait en ces termes : « Or, si l'on prêche que le Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité ? Et si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, vaine aussi est notre foi. Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre lui qu'il a ressuscité le Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent pas. Car si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés et par conséquent aussi ceux qui se sont endormis dans le Christ sont perdus. Si nous n'avons pas d'espérance dans le Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. » (1) La déclaration n'est qu'épisodique, attendu que la dispute des Corinthiens portait non sur la résurrection du Christ dont ils n'avaient garde de douter, mais sur la résurrection des morts en général ; mais elle dit nettement que la Résurrection du Christ est la pierre fondamentale du christianisme.

Ce serait temps perdu que de s'arrêter à le prouver. Bornons-nous à montrer que telle a été la pensée de Jésus lui-même. A maintes reprises, dans des prophéties déjà relevées, le Maître achève le tableau des douleurs qui l'attendent par le trait glorieux de sa Résurrection. Accueillies avec l'attention que les disciples portaient habituellement aux entretiens de Jésus, gravées dans leur mémoire par leur allure étrange et paradoxale, ces prédictions s'illuminèrent aux clartés de la réalisation.

Mais en dehors de ces prédictions explicites, il est deux paroles de Jésus qui se rapportent plus exclusi-

*par Jésus
lui-même*

(1) I. Cor. XV, 12-19.

vement, sinon plus clairement, à ce sujet. Les voici, accompagnées des autres passages qui peuvent aider à les interpréter correctement.

*Le signe
de Jonas*

« Alors quelques-uns des scribes et des pharisiens prirent la parole et dirent : Maître, nous voudrions voir un signe de toi. Il leur répondit : Cette génération méchante et adultère demande un signe ; il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. Car, de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du grand poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. » (1) Dans cette question des scribes et des pharisiens se trahit la curiosité bien connue des docteurs juifs. Ils demandent au Sauveur l'Omen venu du ciel, la voix de Dieu fulgurante, éclatante dans le tonnerre, qui attesterait la mission divine du prophète thaumaturge et l'approbation de Iahvé. Les miracles multipliés sur terre en faveur des malades, même une résurrection, des exorcismes efficaces ne leur suffisent pas. Ils exigent un signe parti de la sphère inaccessible à l'homme, où Dieu seul agit, pour croire en lui. C'était exiger une condition qui détruit la foi, puisque le signe au ciel leur aurait donné la certitude et l'évidence. Jésus répond qu'à cette race mauvaise et adultère (infidèle à son Dieu) il ne sera donné qu'un signe, celui du prophète Jonas. La nature et le sens de ce signe sont expliqués dans le verset 40 : « De même que Jonas... » Il s'agit évidemment du séjour du prophète au fond de l'abîme — trois jours et trois nuits — lequel figurait et annonçait le séjour du Fils de l'homme dans le sein de la terre. De même que le monstre marin avait rejeté le prophète, de même la terre ne devait pas garder celui qui était mort au Golgotha. Il sortira ressuscité de son tombeau. Le seul signe que Jésus donnera à cette génération sera sa résurrection. Que cette exégèse traduise bien la pensée de S. Mathieu, on ne peut pas en douter. L'évangéliste a donné à la déclaration du Sauveur un aspect nouveau que S. Luc n'a pas connu. Le signe de Jonas n'est pas

(1) Mt. XII, 38-40 ; Cf. aussi Lc XI, 29-32 et Commentaire, Rose, *Évangile selon S. Mt.* p. 100-102.

la prédication de ce prophète qui fut, on le sait, une prédication de pénitence. Mais peut-on dire que la résurrection de Jésus a été en fait donnée comme signe aux docteurs juifs ? Leur a-t-elle été notifiée ? Oui. Les autorités juives ont préposé une garde au tombeau ; elles ont scellé la pierre. Les soldats sont les témoins épouvantés du tremblement de terre, les témoins de la Résurrection. Ils se rendent chez les grands-prêtres auxquels ils l'annoncent comme un fait accrédité. Les grands-prêtres eux-mêmes savent et croient Jésus ressuscité. Mais de peur que le peuple ne les délaisse, n'ait foi en la prédication du Nazaréen et ne se joigne à ses disciples, ils lui cachent la vérité et ils propagent la calomnie qui endurcira définitivement la nation. Voilà en quel sens la Résurrection de Jésus a été un signe pour ses contemporains.

Jésus vient de chasser les vendeurs du Temple : « Cependant les Juifs prirent la parole et lui dirent : « Quel signe nous montres-tu pour agir ainsi ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours. » Les Juifs répliquèrent : « Pendant quarante-six ans on a travaillé à construire ce temple, et toi tu le relèverais en trois jours ? » « Mais lui parlait du temple de son corps. Aussi, lorsqu'il fut ressuscité des morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite. » (1) Pendant l'interrogatoire, la nuit que Jésus fut livré, on cherche des témoignages contre lui : « Enfin, il vint deux faux témoins qui dirent : Celui-ci a dit : Je puis détruire le temple de Dieu et en trois jours le rebâtir. » (2) Sur le Calvaire les passants l'injuriaient et secouaient la tête en disant : « Toi qui détruis le temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix » (3). On traîne le diacre Etienne devant le Conseil : « Ils produisirent de faux témoins qui dirent : Cet homme ne cesse de proférer des paroles

*Le signe
du Temple
réédifié*

(1) Jn. II, 18-23.

(2) Mt. XXVI, 61.

(3) Mt. XXVII, 39-40

contre le lieu saint et contre la Loi ; car nous l'avons entendu dire que Jésus, le Nazaréen, détruira ce lieu et changera les coutumes que nous a données Moïse. » (1) Il ressort des textes que cette parole de Jésus eut un retentissement considérable et que son caractère mystérieux prêta largement à interprétation maligne, voire calomnieuse. La portée véritable ne nous a été livrée que par le quatrième évangéliste. Encore prend-il soin d'observer que l'intelligence de cette parole ne se fit jour pour les disciples eux-mêmes qu'après la Résurrection. Jusque-là, ce fut lettre close pour les amis, pierre de scandale pour les adversaires. Le signe du Temple est, en effet, comme celui de Jonas, dont il est en somme une réplique, et plus exclusivement encore prophétique. Il ne vise les interlocuteurs actuels de Jésus qu'en tant qu'ils appartiennent à la génération qui sera témoin de la mort du Sauveur et sûrement instruite de la Résurrection. Les Juifs qui contestent le bien-fondé du pouvoir exercé par le Maître sont assignés à ce jour prochain. Alors le mystère s'éclaircira. Le grand duel tragique des deux esprits et pour ainsi dire des deux religions se résume et se symbolise dans les deux Temples. Au magnifique édifice où résidait exclusivement pour tout bon Israélite la gloire de Dieu va se substituer un culte plus large en esprit et en vérité ; aux figures et aux promesses la réalité du Règne de Dieu. Mais actuellement toute cette immense réalité se cache et se réduit en Jésus : son corps est le frêle temple où résident, mieux que jamais, en aucun édifice fait de main d'homme, la gloire et les complaisances du Père. Et à tous ces grands de chair, à tous ces illusionnés qui réclament des signes du ciel, et devant lesquels il vient d'affirmer ses prérogatives, le Maître jette ce mot profond qui est à la fois un défi et une prédiction : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai ! » Il n'importe pas que les esprits de ses auditeurs s'égarent présentement sur l'édifice matériel, en supputent la grandeur, opposent aux forces présumées du prédicateur nazaréen l'énormité de la

(1) Act. VI, 13-14.

tâche qu'il assume ! Ce sont là erreurs d'interprétation qu'il ne plaît pas au Maître de corriger : les esprits droits ne s'y tromperont pas. Ils attendront en paix le signe annoncé dans ces paroles mystérieuses. L'avenir se chargera de mettre chaque chose à sa place, de renverser, à la façon divine, les vues humaines ; de faire germer dans le tombeau où le corps de Jésus, travaillé jusqu'à la mort, sera enfin déposé, la gloire du Fils de l'homme ; de bâtir, sur cette pierre rejetée par les maîtres d'œuvre officiels, un Temple que nulle tempête, nul assaut des hommes, nulle action du temps ne pourra renverser (1).

Les deux signes allégués par le Christ en faveur de sa mission divine s'éclairent ainsi l'un l'autre et tous deux renvoient à la Résurrection. Constatée directement par les Apôtres, attestée par eux au peuple, la réponse du Père confirme les leçons et l'autorité du Fils.

Quiconque admet la vérité historique des évangiles — et l'on est bien obligé de l'admettre — est contraint par là même de croire en Jésus Messie et Fils de Dieu, Dieu lui-même. La foi ne s'y est jamais trompée. Les miracles de l'Evangile ne sont pas des miracles de simple envoyé ; ce sont les miracles du Fils de Dieu fait homme. C'est à ce signe que les Apôtres l'ont reconnu et que le reconnaurent sur le témoignage des Apôtres les premières générations chrétiennes. Et si depuis, à ce premier signe d'autres sont venus s'ajouter qui sont entrés dans la démonstration chrétienne, celui-là conserve sa valeur tout entière et sa primauté. D'entre tous les miracles, celui de la Résurrection, accompli en attestation de sa divinité personnelle, après avoir été annoncé et prophétisé par Notre-Seigneur lui-même a une autorité unique pour énerver toutes les arguties du rationalisme embarrassé, aussi bien que pour satisfaire avec le plus de brièveté, de rigueur et d'éclat aux exigences de l'homme qui cherche la vérité religieuse ; ce témoignage parle à toutes les âmes, aux plus simples comme aux plus

*Force
décisive de
l'argument
du miracle*

(1) Cf. de Grandmaison, loc. cit. p. 1511-1512.

cultivées ; et c'est en face des miracles de l'Evangile que l'humanité a redit le plus souvent la parole de Thomas mis en présence du Christ ressuscité : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

XXXIII

LE TEMOIGNAGE DE L'EGLISE

*Prolonge-
ment de
l'Evangile
dans l'Eglise*

Les « œuvres » qui rendent témoignage à Jésus ne se bornent pas aux miracles accomplis au cours du ministère ni même à sa Résurrection ; elles embrassent toutes ces manifestations qui dans la suite des siècles se réclament de lui comme de leur cause. Or, l'on sait qu'il a fondé une Eglise destinée à lui succéder ici-bas. Vainqueur de la mort et sur le point de quitter la terre, il a convoqué une dernière fois ses Apôtres et parlé en ces termes : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, faites disciples toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle. » Le quatrième évangile de son côté dit : « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » Ayant parlé ainsi, il souffla sur eux leur disant : « Recevez l'Esprit-Saint. » Rien ne manque à la délégation : l'universalité des pouvoirs, des nations, des vérités à croire, des temps, tout passe de Jésus aux Apôtres. Le Roi immortel peut dès ce moment aller prendre possession de sa royauté des cieux ; celle de la terre est assurée. Il n'y a pas de conception plus vraie de l'Eglise que celle-là : l'Eglise, c'est Jésus-Christ continué, perpétué dans le monde. Sans cesse Jésus toujours vivant agit au sein de cette société dont il est la tête et qui, conséquemment, doit

laisser dans son action le sceau visible de sa divinité. Ce n'est donc pas uniquement à l'Evangile, c'est aussi à l'histoire de l'Eglise, de son établissement et de ses fruits qu'il appartient de révéler Dieu en Jésus-Christ.

I. — DANS SON ÉTABLISSEMENT

« Enseignez toutes les nations » : voilà la mission que Jésus ressuscité confie à ses Apôtres et à leurs successeurs. Moins d'un siècle — c'est un fait — suffit à la réaliser dans le monde connu de l'époque.

Dix jours avant la Pentecôte, la réunion des disciples à Jérusalem comprenait environ cent vingt personnes. A la Pentecôte, trois mille convertis s'y joignent. Quelques jours après, le nombre des fidèles atteint huit mille, et leur multiplication nécessite l'institution des diacres. Tout cela se passe en une période d'un ou de deux ans, à Jérusalem et dans les environs. Une deuxième période commence par une persécution qui disperse les « Chrétiens » dans la Judée et la Samarie ; « les églises, disent les Actes des Apôtres, s'affermirent et se multiplièrent dans la Judée, la Galilée et la Samarie, mais sans sortir du monde juif. Ce ne fut que sept ou huit ans après l'Ascension que les Apôtres commencèrent à publier la parole aux Gentils. Au terme de cette troisième période, qui embrasse une vingtaine d'années et se clôt avec le livre des Actes, les églises sont déjà nombreuses dans presque toutes les contrées de l'Asie-Mineure, en Grèce, dans les îles de la Méditerranée, sur les côtes d'Afrique, en Italie et à Rome. Jérusalem cependant était demeuré le centre de la grande mission chrétienne et l'Evangile s'y était de plus en plus répandu ; quand Paul y revint, les Apôtres lui dirent : « Vois combien de milliers de Juifs ont cru. » On sait du reste que le livre des Actes ne donne qu'une partie de l'histoire apostolique. Il ne parle guère que des travaux de Pierre à Jérusalem, de Philippe en Samarie et de S. Paul, pendant que d'autres annonçaient ailleurs au même moment la parole de salut.

Les étapes

Au II^e siècle, le nom de Jésus est connu dans l'univers entier. « Il n'y a pas, dit S. Justin, de peuples grecs ou barbares de tout nom, de toutes mœurs, habitant sur des chariots mobiles ou sous des tentes, pas de nations qui n'offrent des prières et des actions de grâces à Dieu le Père au nom de Jésus-Christ. » Tertullien écrivait fièrement : « Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons déjà vos villes, vos îles, vos châteaux, vos campagnes, vos camps, vos tribus, vos décuries, vos palais, votre Sénat, votre forum... » et ailleurs : « Tous les peuples croient au Christ : les Parthes, les Mèdes, les Mésopotamiens, les Arméniens, les Phrygiens, les habitants de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie-Mineure, de la Pamphylie, de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Espagne, les différents peuples des Gaules et jusqu'aux confins de la Grande-Bretagne. » Même en les supposant exagérées, ces paroles attestent les progrès toujours plus grands et la vie intense de la nouvelle religion ; Rome devient le centre vers lequel on regarde de toutes les provinces de l'Empire.

*Essai
d'explication
naturelle*

Comment expliquer cette rapide diffusion ? Le rationalisme prétend que ce n'est pas merveille et cherche à la ramener aux simples proportions d'une évolution naturelle. Voici, d'après l'un d'eux (1), les principales causes qui préparaient le terrain à l'influence chrétienne.

1^o *Le milieu.* Les Juifs étaient répandus dans tout l'empire romain et ils furent par leur religion les précurseurs et les auxiliaires du christianisme : le judaïsme se présentait au monde, par opposition à l'idolâtrie ambiante, avec les attrait du monothéisme et d'une morale pure. D'autre part, le monde païen lui aussi offrait au christianisme d'avantageuses prédispositions. L'hellénisme avait créé une certaine unité de langue et d'idées ; l'Empire avait réalisé l'unique politique ; le terrain était prêt pour l'Église universelle. L'état des âmes, en matière religieuse, était favorable au christianisme, le paganisme officiel tombant en décrépitude.

(1) Harnack, La mission et la propagation du christianisme dans les trois premiers siècles.

2° *La doctrine chrétienne.* Aux conditions extérieures qui favorisaient la nouvelle religion s'ajoutait l'attrait qu'exerçait sa doctrine sur le monde païen. Le christianisme séduisait les esprits et les cœurs par la variété de ses aspects, par les caractères aimables du Dieu qu'il prêchait. Les meilleures âmes du paganisme trouvaient réalisé dans le christianisme ce qu'elles n'avaient jusqu'à là que vaguement entrevu. Il se présente comme la bonne nouvelle du salut et de la guérison, la religion de l'esprit, du sérieux moral et de la sainteté conservant avec un côté lumineux pour la raison l'idée de mystère chère aux âmes tourmentées de cette époque, attirant tous les peuples parce qu'il a dépouillé le caractère national qui paralysait le judaïsme.

3° *La vie chrétienne.* A l'excellence de la doctrine, les chrétiens ajoutaient la démonstration de l'exemple. Ils avaient une vie religieuse intense et cette intensité de vie intérieure se traduisait au dehors par des phénomènes merveilleux : expulsion des démons, apparitions, extases, don de prophétie, guérison de malades. Le chrétien se faisait encore remarquer par la pureté de ses mœurs, et les saints furent nombreux à cette époque primitive ; les païens en conviennent eux-mêmes. Enfin, la charité chrétienne est non seulement pratiquée individuellement, mais organisée officiellement en caisse commune destinée à l'entretien du clergé, des pauvres, des malades, adoucissements au sort des esclaves, dévouement des chrétiens pour leurs frères.

Accordons, si l'on veut, que le christianisme naissant a trouvé dans ces divers éléments de précieux auxiliaires ; mais il reste à savoir si ces causes favorables suffisent toutes seules à l'explication : car le développement de la religion nouvelle n'a pas rencontré que des facilités, mais aussi des obstacles nombreux et redoutables. *Les obstacles*

Toute conversion est d'abord, en soi, une chose extrêmement difficile à réaliser ; véritable, elle n'est pas seulement une modification dans la manière de penser et de vivre, ou même la simple adhésion à des vérités ou à des pratiques nouvelles qui s'ajouteraient aux anciennes sans les abolir ; mais, au sens profond du mot, *Intérieurs :*

une rénovation profonde de l'esprit et du cœur et une renonciation totale au passé. Si la transition de l'athéisme à la foi est déjà hérissée d'obstacles sans nombre, il est plus difficile encore de changer de religion, surtout quand la religion qu'on embrasse forme avec celle qu'on quitte le contraste le plus absolu et a pour ennemis acharnés la famille, le peuple, le gouvernement auxquels on appartient : ce qui était ici le cas.

Le dogme

La doctrine chrétienne, par sa nouveauté et sa transcendance, était un premier obstacle à sa diffusion dans les esprits. A la pléiade des dieux de l'Olympe, dont la notion anthropomorphique et la figuration matérielle satisfaisaient pleinement, sinon l'intelligence, du moins l'imagination et la sensibilité, il fallait substituer la croyance à un Dieu unique, spirituel, infini, incapable par suite d'être représenté par des idoles de pierre ou de bois. Le culte chrétien, sans se renfermer exclusivement dans l'intérieur des âmes, était néanmoins un culte en esprit et en vérité dont la sobriété contrastait avec la pompe extérieure des cérémonies païennes. Voilà pourquoi les chrétiens qui croyaient à l'invisible et adoraient l'invisible, étaient accusés « d'athéisme ». A ce dogme de l'unité et de la spiritualité de Dieu s'en ajoutaient d'autres plus déconcertants encore pour la mentalité païenne : la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie.

La morale

Rebutant par son dogme, le christianisme ne l'était pas moins par les impérieuses exigences de sa morale, qui demandait des vertus héroïques et inconnues pour la plupart. A ces âmes orgueilleuses, efféminées ou cruelles, l'Evangile imposait une humilité sans réserve, une chasteté rigoureuse, une charité universelle et active. Il n'est pas besoin d'une longue expérience ou d'une psychologie raffinée pour savoir ce que la pratique du christianisme intégral coûte d'efforts. Ces difficultés individuelles, éternelles comme le mal, étaient cependant accrues alors par la connivence que rencontraient les passions dans les habitudes acquises ou héréditaires, les indulgences de l'opinion, la provocation quotidienne et universelle de l'exemple, sans compter les sacrifices qu'exigeait la sévère interdiction de parti-

ciper à toutes les formes de la vie sociale entachées de polythéisme.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le paganisme était en discrédit surtout auprès des lettrés, il n'en demeurerait pas moins la religion officielle, nationale. Or, le christianisme exigeait de ses fidèles une rupture complète avec le paganisme. « Le Dieu des chrétiens était le Dieu unique, le Dieu de tout le monde, le créateur de l'univers ; les autres dieux n'étaient que de faux dieux, des idoles ; en dehors du sien tout culte était une impiété. » L'intransigeance des premiers chrétiens fut absolue vis-à-vis de tout ce qui aurait eu l'air d'une connivence ou d'une tolérance. Ecoutez S. Paul, l'apôtre de la liberté, flétrir toute assistance aux repas sacrés : « Ne vous attachez pas sous le même joug que les infidèles. Qu'est-ce qu'une participation à la justice et à l'iniquité ? Ou qu'est-ce que la lumière peut avoir de commun avec les ténèbres ? Mais quel accord est donc possible entre le Christ et Bélial ? Je ne veux pas que vous communiez aux démons ; vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons ; vous ne pouvez participer à la table du Seigneur et à la table des démons. » (1)

Leur intransigeance

A ces obstacles du dedans s'ajoutaient ceux du dehors, tels que, d'abord, les préjugés, la suspicion, la calomnie. On sait les absurdes légendes que l'on faisait courir. Non seulement le peuple, mais les gens instruits, y prêtaient une foi aveugle et accusaient les chrétiens d'adorer le soleil, de se livrer à la débauche dans leurs réunions nocturnes et d'être la cause de tous les fléaux. Les rhéteurs et les philosophes ne pouvaient supporter la religion nouvelle dans laquelle ils voyaient une concurrence : aussi ne lui épargnaient-ils pas leurs malédictions dans leurs paroles ou leurs écrits.

*Extérieurs :
Préjugés*

Un ennemi plus terrible encore, ce fut le pouvoir politique. Depuis Néron jusqu'à Constantin, le christianisme a été en butte aux persécutions de l'Etat. En ces temps-là, le candidat au christianisme était, par le fait

*Opposition
du gouverne-
ment*

(1) II Cor. VI, 14-15. ; I Cor. X, 20-21.

même, candidat au martyre. Même pendant les périodes de tranquillité relative dues à la bienveillance de quelques empereurs, ce serait une erreur de se représenter la situation des chrétiens comme tout à fait supportable : l'épée de Damoclès restait suspendue sur la tête de chaque chrétien et celui-ci restait toujours en face de la terrible tentation d'apostasier : car l'apostasie le rendait libre. Aussi n'a-t-on pas le droit de méconnaître le courage qu'il y avait à se faire chrétien et à vivre en chrétien ; il faut surtout glorifier la fidélité de ces martyrs qui n'avaient qu'un mot à dire ou un geste à faire pour être délivrés du châtiment et qui préférèrent la mort à cette délivrance.

*Absence
de moyens
humains.
Nécessité
d'une cause
surnaturelle*

Enfin, si l'on songe aux moyens employés par le christianisme pour répandre sa doctrine et conquérir le monde, il faut bien reconnaître qu'il y a là encore quelque chose qui a « renversé », comme dit S. Paul, « la sagesse des sages et condamné la science des savants. » Douze pauvres pécheurs, ignorants, sans argent ni puissance, ni crédit, marchant à la conquête du monde, quelle folie au regard de la raison ! Ne faut-il pas dire avec le même apôtre que « Dieu a choisi pour confondre les sages ce qui est insensé selon le monde, pour confondre les forts ce qui est infirme selon le monde, ce qui est obscur, ce qui est méprisable selon le monde ; qu'il a choisi ce qui n'est pas pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifiât en sa présence. » (1) N'est-ce pas là la véritable explication du triomphe du christianisme ? Il ne suffit pas, en effet, pour échapper au surnaturel, de dire que le grain de senevé est devenu un grand arbre grâce à la fécondité du sol où il a poussé ses racines. Le problème du miracle ne se trouve pas supprimé pour autant, mais seulement reculé. Les rationalistes, en invoquant les causes secondes et immédiates comme explication des phénomènes croient pouvoir se dispenser de recourir à la cause première. Ils oublient que ces causes sont des effets à leur tour et que des effets transcendants supposent également une cause transcendante.

(1) I Cor. I, 27-29.

Pour S. Thomas, la conversion du monde au christianisme est un miracle de tout premier ordre. « Une foule innombrable, non seulement de gens simples, mais aussi d'hommes éminents, s'est convertie à la foi chrétienne et cela non par la violence des armes ou l'appât des voluptés, bien plus, ce qui est extraordinaire, malgré la tyrannie des persécutions. Et pourtant dans cette religion on prêche des mystères qui dépassent la raison humaine, on réfrène les voluptés de la chair, on enseigne le mépris des choses d'ici-bas. Aussi voir les âmes des mortels adhérer à une pareille religion, cela constitue un très grand miracle et une œuvre manifeste de l'inspiration divine. » (1) Il est constaté, dit-il ailleurs, (2) que tout l'univers adorait des idoles et persécutait la foi du Christ, c'est écrit dans les histoires des païens et peu à peu tous ont été convertis au Christ, et les sages, et les patriciens, et les riches, et les hommes d'Etat, et les plus grands ; et c'était sur la prédication d'hommes simples, pauvres, peu nombreux et prêchant le Christ, « un juif crucifié ». Ce fut un miracle ou ce n'en fut pas ; si c'en fut un, nous sommes d'accord ; si ce n'en fut pas, je dis qu'il ne s'est jamais pu faire de plus grand miracle que cette conversion de tout un monde sans miracle ; et c'est tout ce que nous demandons. « Quand je considère — a écrit l'abbé Perreye — la conversion du vieux monde romain et la victoire remportée sur lui par les martyrs, je trouve que cette œuvre est plus étonnante, s'il se peut, que celle de la résurrection de Lazare. » (3)

On pourrait ajouter que ce miracle est l'œuvre personnelle et propre du Christ. En effet, les prédicateurs de la religion nouvelle affirmaient bien haut qu'ils ne sont dans leur ministère apostolique que les délégués de Jésus-Christ : c'est au nom de Jésus, Fils unique du Père qu'ils enseignent les foules, accomplissent des miracles, métamorphosent les esprits et les cœurs, font lever dans les âmes le bon grain des vertus chrétiennes ;

*Portée
du miracle*

(1) *Contra gentes*, lib. I, ch. VI.

(2) *Op. de Symbolo Apostolorum*, cap. I in fine.

(3) *Correspondant*, Janvier 1864, p. 176.

ils se proclament des instruments au sens le plus littéral du mot, et ils entendent bien, sans jamais songer à dépasser ce rôle, attribuer à l'action permanente de Jésus le résultat de cette rénovation spirituelle de leur triomphe sur la puissance du monde.

II. — DANS SES EFFETS.

On peut trouver un témoignage analogue dans les fruits produits. Jusque dans l'histoire de ses origines, le christianisme se montre sous deux aspects différents. Du Cénacle à Constantin, il régénère les âmes ; de Constantin à Charlemagne, il transforme les peuples. La régénération des âmes a été l'œuvre plus spéciale des Apôtres et de leurs successeurs, et la révolution sociale plutôt celles des moines et des papes. L'influence de la foi au Christ a été de tout temps éminemment civilisatrice, portant avec elle les bienfaits de la prospérité matérielle et de la grandeur morale, semblable au riche voyageur qui, dans sa course à travers le monde, enrichirait tour à tour les hôtes qui lui donnent l'hospitalité.

*Pour
l'individu*

L'humanité avant Jésus-Christ subissait la fascination d'une triple concupiscence des richesses, des honneurs et des plaisirs, et faisait de l'égoïsme son centre et sa règle. Jésus a brisé le charme et renversé les poles du bonheur. En son discours sur la Montagne, il a fait entendre au monde ces paroles étranges : « Bienheureux ceux qui foulent aux pieds les biens de la terre ou qui, du moins, n'y attachent pas leur cœur ! Bienheureux les pacifiques, c-à-d. ceux qui cherchent la paix dans l'humilité ! Bienheureux les cœurs purs ! » Et afin que l'on ne croie pas que celui-là soit suffisamment pur à ses yeux qui ne s'arrête que devant les actes extérieurs, il interdit jusqu'au désir, jusqu'à la pensée du mal. A sa parole et à son exemple, les âmes ont tressailli et à travers les siècles et les espaces lui ont répondu.

*Pour
la famille*

Dans la famille avant lui, le père est un tyran, la mère humiliée et l'enfant abandonné. Jésus-Christ s'est adressé à l'époux et lui a dit : « Tu ne domineras plus par

la force, mais comme moi tu règneras par l'amour » ; à l'épouse : « Tu révèreras dans l'homme l'autorité dont je l'ai moi-même revêtu » ; à l'un et à l'autre : « Les serments que vous avez échangés au jour de votre alliance seront désormais inviolables. » Elevé à la dignité de sacrement, le mariage a donné par suite à la famille une assise plus ferme et plus stable. Désormais, la femme respectée prend au foyer domestique la place auguste et aimable qu'y occupent avec leur dignité et leur charme propre, la jeune fille, l'épouse et la mère. Le baptême a fait de l'enfant un être sacré ; il sera dorénavant protégé dans sa faiblesse, dans l'éclosion de ses facultés naissantes ; il grandira au foyer qui l'a reçu.

Il ne faut pas demander à l'Evangile un traité de politique ; mais on est heureux d'y trouver quelques principes d'application féconde. Pas de société possible sans autorité : Jésus fait monter jusqu'à Dieu l'origine de cette autorité : « Vous n'auriez aucune puissance sur moi, déclare-t-il à Pilate aux jours de sa Passion, si elle ne vous avait été donnée d'en-haut. » Tout souverain devient ainsi aux yeux des peuples quelque chose de sacré ; et lui obéir, ce n'est pas s'abaisser, puisque c'est obéir à Dieu. Il est le premier ministre de Dieu, une seconde majesté, reflet de la sienne. Mais en même temps que Jésus grandit le pouvoir, il le tempère, il en flétrit les abus en apprenant aux princes qu'ils ne sont placés si haut que pour se dévouer. « Avant moi, les rois des nations s'appelaient des puissants et exerçaient leur domination sur elles : il n'en sera plus ainsi après moi : celui qui voudra être le plus grand sera le serviteur de tous. » Magnifique législation qui, si elle était comprise et observée ferait plus pour la paix du monde que toutes les armées et que tous les règlements de police !

*Pour
la société*

Mais Jésus ne se contente pas de mettre l'harmonie dans les rapports du prince avec ses sujets, il veut encore l'établir dans les rapports des hommes entre eux : mission bien difficile, si l'on pense aux sociétés antiques. Quel effroyable despotisme de l'homme sur l'homme ! L'étranger s'appelle le barbare. Un sentiment

d'humanité pourra encore faire battre le cœur dans les frontières de la patrie ; par delà, il n'y a plus rien ; de là ces horribles guerres, ces pillages, ces violences et ce cri de mort : « Malheur aux vaincus ! » Jésus en pousse un autre pour dire à ces nations ennemies, à ces hommes cruels : « Vous êtes tous frères... Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, plus d'esclave, ni de libre ; vous n'êtes qu'une seule chose dans le Christ. » Son Eglise organise les œuvres corporelles de miséricorde. Jadis on élevait des arcs de triomphe, des théâtres, des temples aux idoles ; l'Eglise fonde des hôpitaux pour enfants, orphelins, malades, étrangers, vieillards ; elle vient au secours des disgrâces de la nature ou du sort, des maladies du corps ou de l'âme. Les légions de la charité se rendent jusque dans les pays les plus reculés et les moins hospitaliers. « Manifestement, a dit Taine, chez ces hommes et ces femmes, l'équilibre ordinaire des motifs déterminants s'est renversé ; dans leur balance interne, ce n'est plus l'amour de soi qui l'emporte sur l'amour des autres ; c'est l'amour des autres qui l'emporte sur l'amour de soi. » Le cardinal Perraud a pu ajouter avec raison : « Ceux qui ont quelques doutes sur la divinité de Jésus-Christ et qui n'ont pas la force intellectuelle d'en chercher des preuves évidentes dans les livres de génie feraient bien d'approcher de ses serviteurs et de ses servantes. Le divin en émane. »

*La merveille
de la sainteté*

« Oui, la sainteté, la réelle sainteté est encore la signature de Dieu, signature plus lente à tracer et à lire, mais authentique à l'égal de toutes les autres. Un seul saint, bien et dûment vérifié, mettrait hors de doute la religion dont il se réclamerait. Et combien de saints dans notre histoire !... Quel esprit sérieux et ayant quelque peu vécu prononcera de bonne foi que par le seul effort de sa raison et de sa liberté, l'homme peut unir et maintenir en soi-même, sans éclipse ni défaillance volontaire, la chasteté parfaite, l'humilité parfaite, le parfait dévouement ; qu'il peut réduire et tenir constamment sous ses pieds tous les genres d'égoïsme ; qu'à un amour autre que l'amour de lui-même il peut sacrifier constamment, sacrifier tout ensemble et l'intérêt de sa fortune, et les joies de sa chair, et la

superbe de sa pensée, et les passions de son cœur ? Non, la nature, telle que nous la connaissons et la sentons en nous, ne peut se soulever ni surtout se maintenir par elle-même à cette hauteur ; il y faut un plus fort qu'elle ; où la sainteté brille, Dieu apparaît. » (1)

Et ce miracle moral des saints se trouve, de par la nature même de leur témoignage, dans la relation la plus explicite, la plus suggestive qui se puisse rêver de preuve à thèse. « Otons ou méconnaissions Jésus-Christ ; la sainteté, le grand fait de l'histoire morale, nous reste une énigme indéchiffrable, le saint une variété inexplicquée, on dirait presque monstrueuse, du type humain. Pourquoi ne pas les en croire d'ailleurs ? Si nous leur demandons qui les élève si manifestement au-dessus de nous, au-dessus de l'homme, tous nomment Jésus-Christ d'une même voix et le désignent d'un même geste. Disciples de ce Maître, copies de ce modèle, rayons réfractés de Celui qui est la lumière du monde, encore se disent-ils son ouvrage, rameaux dont il est la tige, membres dont il est le chef, pleins de sa sève intime, de son sang qui les travaille et les divinise sans les tirer de l'humanité. A les entendre, ils vivent encore leur vie personnelle et pourtant c'est Jésus-Christ qui prolonge en eux sa vie ; ils sont bien eux-mêmes et ils sont Jésus-Christ même, à peu près comme le fer rouge est tout ensemble fer et feu. Ne les dépassez point du regard pour le chercher derrière eux, comme le machiniste derrière l'automate ; regardez-les seulement ; il est là. Si vous ne l'y voyez pas, vous les voyez mal, et si vous les voyez mal, vous ignorez d'autant l'histoire dont ils sont la fleur. Jésus-Christ seul explique les saints ; en revanche, les Saints achèvent de nous l'expliquer lui-même et de nous le prouver en l'expliquant. Indices vivants de son pouvoir sanctificateur, de sa divinité par suite, nous leur devons encore un inappréciable service ; ils rapprochent de nous Jésus-Christ, comme lui-même rapproche Dieu de l'humanité ; ils nous rendent vraisemblable et convaincante sa sainteté personnelle,

*Son aspect
apologétique*

(1) P. Longhaye, Etudes, 5 janvier 1909, p. 41 et suiv.

comme lui-même nous rend transparente l'invisible perfection de Dieu. En la personne des Saints, nous pouvons presque nous aussi pénétrer de nos yeux, toucher et palper de nos mains ce Verbe de vie fait homme, et saint à la mode humaine. »

*Intérêt
spécial de ce
témoignage* On l'a fort bien dit : Si les contemporains de Jésus ont eu, pour affermir leur foi, la réalité même de son apparition, nous sommes largement compensés de cette privation par des preuves que les témoins de son existence ne pouvaient avoir. Ils n'avaient devant les yeux que la base de l'édifice sur laquelle, pleins de confiance en l'avenir, ils vinrent chacun déposer leur pierre : tandis qu'il nous est donné, à nous, de voir cet édifice dans la plénitude de son achèvement. Ainsi pour contempler la divinité du Christ dans le milieu où elle se déploie vraiment dans toute son envergure, il faut regarder l'œuvre gigantesque du Christ à travers l'histoire : voilà le miroir qui met en tout son relief l'infinitude de son être et la transcendance de sa personne.

CONCLUSION

Le problème à débattre était celui-ci : Jésus-Christ est-il, oui ou non, une personnalité historique transcendante à placer hors de la série humaine ? Nous croyons avoir répondu et justifié notre réponse. Il est plus qu'un homme, celui qui a révélé dans son caractère la plénitude de l'humanité ; solutionné d'emblée avec une autorité sans égale les problèmes capitaux de nos origines et de nos destinées ; réalisé dans sa vie et sa mort la perfection de la vertu ; scruté les recoins invisibles du cœur et les profondeurs de l'avenir ; répandu à profusion les miracles et communiqué à d'autres ses pouvoirs miraculeux ; celui enfin qui, monté au ciel, continue d'entretenir avec l'humanité de la terre les relations les plus étroites et les plus vivantes par le mystère de sa présence dans l'Eglise.

« Est-ce à dire qu'il suffit d'avoir fait la preuve historique que Jésus s'est révélé Fils de Dieu, pour donner comme nécessairement la foi à la divinité de Jésus-Christ ? Non, car maintenant comme aux jours de la vie mortelle du Sauveur, il faut apporter certaines dispositions d'ordre moral pour recueillir et comprendre sa parole illuminatrice. Le Christ se présente toujours à nous avec ses affirmations sur lui-même, son incontestable et incontestée sincérité, l'approbation divine que lui donnent ses miracles qui sont comme la signature de Dieu au bas de son œuvre, son incomparable beauté morale, sa divine attirance et il nous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui ployez sous le fardeau et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez enfin pour vos âmes le repos inutilement cherché ailleurs. » Les réponses à cette invitation sont toujours les mêmes : ou bien la fin de non-recevoir, bien ancienne et cependant toujours nouvelle de l'indif-

férence, du scepticisme, de la jouissance, ou de l'orgueil « Ces paroles sont dures, qui peut les entendre ? » ; ou bien le cri de la foi humble et confiante : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

« Mais, pour faire cette démarche qui donne la paix et transforme la vie, il faut être attentif à la parole divine, dégager son cœur des attaches coupables, le purifier pour mériter de « voir Dieu » en Jésus avec les yeux illuminés de la foi. Il faut avoir l'humilité des petits ou la retrouver : comme Lacordaire qui, pour dissiper les nuages qu'avait amoncelés dans son esprit la lecture des hypothèses rationalistes qu'il voulait réfuter, tombait à genoux, baisait respectueusement le texte sacré de l'Evangile, en lisait pendant dix minutes, et voyait une fois de plus à l'approche de Jésus le calme succéder à la tempête ; ou comme Pascal qui « s'offrait par les humiliations aux inspirations », et n'avait pas de peine ensuite à reconnaître dans l'Evangile que « Dieu parle bien de Dieu ». Il faut encore et surtout le secours de Dieu, la grâce ; car connaître Jésus-Christ par « la chair et le sang », ce n'est pas le connaître ; rien ne saurait ici remplacer l'action du Père : « Personne ne vient à moi, si mon Père ne l'attire » ; et cette grâce qui éclaire et qui meut s'obtient par la prière. Il faut enfin, selon la profonde recommandation de l'Imitation, « conformer toute sa vie à celle de Jésus-Christ, si l'on veut pleinement comprendre et goûter ses paroles ». « Pratiquant la vérité, on vient à la lumière », et alors ce n'est pas seulement à travers ses affirmations plus solennelles qu'on voit en Jésus une personne divine, le vrai Fils de Dieu, mais c'est à travers toutes ses paroles et tous ses actes ; et tout spontanément monte aux lèvres la profession de foi de l'Apôtre S. Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (1)

(1) Pressoir, La divinité de J.-C., Rev. apol., 15 déc. 1910, p. 450-451.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

Autorité du témoignage Evangélique

I

L'ÉVANGILE ORAL

Forme primitive de la Bonne Nouvelle. — I. *La Prédication de Jésus*. La manière: Commentaire des Ecritures; sentences; interrogations; paraboles; allégories. La langue: l'araméen du dialecte de Galilée. — II. *La Catéchèse des Apôtres*: ni philosophes, ni historiens, mais témoins. Saint Pierre, Saint Paul, aux Juifs, aux Gentils. Les autres Apôtres. Importance de l'Evangile oral..... p. 1-8

II

ORIGINE DES SYNOPTIQUES

Besoin d'un Evangile écrit. — I. *La date*: 1^o Témoignages de la tradition; seconde moitié du n^e siècle, première moitié du n^e siècle, Saint Justin, Papias (Celse et les hérétiques), fin du 1^{er} siècle; 2^o Témoignage interne: la langue, les allusions historiques. — II. *Les auteurs*: 1^o Témoignage externe; Clément d'Alexandrie, Tertullien, Saint Irénée, Canon de Muratori, Papias. Garanties d'authenticité. 2^o Témoignage interne, pour Saint Mathieu, Saint Marc, Saint Luc. — Un mouvement rétrograde..... p. 8-22

III

LA QUESTION SYNOPTIQUE

Son objet. — I. *Données du problème*: 1° Ressemblances dans les matériaux, le plan, les expressions; 2° Divergences dans les matériaux, le plan, les expressions. — II. *Éléments de solution*. Les hypothèses: 1° de la dépendance mutuelle: exposé, critique; 2° des documents primitifs: exposé, critique; 3° de la tradition orale: exposé, critique. — En faveur d'une solution éclectique. p. 22-31

IV

LE QUATRIÈME ÉVANGILE : SON ORIGINE

La question johannique. — *Le Témoignage de la tradition*: 1° sur la date: à la fin du II^e siècle, vers le milieu du III^e siècle, au début du IV^e siècle; 2° sur l'auteur; unanimité, malgré les Aloges. Importance du témoignage de Saint Irénée: critique des sources, critique du témoignage.; — II. *Le Témoignage du livre*: Révélation de l'auteur; Juif, Palestinien, témoin oculaire, Apôtre, Jean. — Retour à la tradition. p. 31-40

V

LE QUATRIÈME ÉVANGILE : SON CARACTÈRE

Impression de nouveauté. — I. *Son Originalité*: une nécessité: 1° de l'époque de composition; 2° du génie de l'auteur. L'Évangile de l'Esprit; histoire et doctrine du Verbe fait chair. — II. *Rapports avec les Synoptiques*: 1° existence de points de rencontre dans le cadre, les faits, les discours, le portrait du Christ; 2° explication des divergences par la physiognomie du héros, le caractère des récits, le but particulier des narrateurs: Accord fondamental. p. 41-52

VI

AUTORITÉ DES TÉMOINS

Conditions générales de la valeur historique. — I. *Leur sincérité*: critérium; ton de simplicité objective, de franchise naïve; ni intérêt, ni aptitude à tromper. — II. *Leur infor-*

mation: immédiate ou médiate; compétence pour les faits, pour les discours. Le contrôle de l'histoire profane, des épîtres de Saint Paul, des évangiles apocryphes. Autorité humaine indiscutable..... p. 52-61

VII

HISTORICITÉ DU RÉCIT

Le préjugé rationaliste. — I. *Ni idéalisation*: Principes de la théorie; critique; invraisemblances et impossibilités; limites de l'influence de la foi ; vérification critique. — II. *Ni symbolisme*. Exposé; critique; part de vérité, limites du symbolisme dans les faits et les récits; dans les discours et les idées. Historicité substantielle intégrale..... p. 61-71

VIII

INTÉGRITÉ DU TEXTE

Importance de la question. — I. *Dans l'ensemble*. Texte reçu. Texte critique. Méthode de reconstitution du texte primitif; consultation des manuscrits, des versions, des écrivains ecclésiastiques. Résultats: authenticité générale du texte grec actuel. — II. *Dans les points particuliers* : finale de Saint Marc; la sueur de sang; la femme adultère; la formule trinitaire du baptême; l'attribution du Magnificat; l'ange de la piscine. Conclusion..... p. 71-83

DEUXIÈME PARTIE

Objet du témoignage de l'Évangile

1^{re} SECTION : LA VIE DE JÉSUS

IX

LE CADRE

Intérêt de cette détermination. — I. *Milieu géographique* : le pays, les habitants, les divisions territoriales. — II. *Milieu*

politique et social : le gouvernement, le sanhédrin, les partis, les scribes, le peuple. — III. *Milieu religieux*: les croyances, la Loi, le Temple, les ministres du culte, les sacrifices, les fêtes, les synagogues. — IV. *Chronologie* : de la naissance, du ministère, de la Passion et de la Mort. Points certains. Importance secondaire du reste.....?.... p. 85-98

X

L'ENFANCE

Sources. — I. *L'Incarnation*: Les généalogies: deux tableaux, essais de conciliation. L'Annonciation. La Visitation. Songe de Saint Joseph. — II. *La Nativité*: Naissance de Jésus; Adoration des bergers. Circoncision et Présentation au Temple. Adoration des Mages. La fuite en Egypte et le Massacre des Innocents. — III. *A Nazareth*: la vie cachée. Un voyage à Jérusalem. Sa croissance; ses occupations. Les frères du Seigneur. — Caractère historique de l'Evangile de l'enfance. p. 98-111

XI

LE MINISTÈRE

Difficultés d'harmonisation. — I. *Préparation*. Le Précurseur. Le baptême de Jésus. La tentation au désert. — II. *L'Apostolat galiléen*. Centre de missions. Emploi du temps: prédication, miracles, succès. Les Apôtres; éducation des Douze. — III. *L'Opposition*. Les ennemis: pharisiens, scribes, le peuple. En exil. — IV. *Dernières luttes*. En route pour la Judée. Entrée à Jérusalem. Réunion du sanhédrin; le pacte de Judas. — Caractère des diverses étapes..... p. 111-122

XII

LA PASSION

Prélude : la Cène. — I. *A. Gethsémani* : l'agonie ; l'arrestation. II. *Le procès* : 1^o Religieux ; accusation de blasphème ; 2^o Civil : les griefs ; manœuvre décisive. — III. *Le supplice*: sur le chemin du Calvaire ; la Crucifixion ; sur la Croix. — IV. *La Mort* : le trépas, la sépulture. — Effet produit p. 123-133

XIII

LA RÉSURRECTION

Le témoignage de Saint Paul. — I. *Les textes*: divergences; explication. — II. *Les faits certains*: 1° le tombeau vide. Hypothèse d'une léthargie, tissu d'invéraisemblances. Hypothèse de l'enlèvement: ni par les amis, ni par les ennemis; 2° les apparitions: leur réalité objective; ni hallucinations, ni visions pneumatiques; 3° la foi des Apôtres: constat d'une transformation; sa cause. — L'Ascension..... p. 133-146

2^e SECTION : LA DOCTRINE DE JÉSUS

XIV

LE ROYAUME

Observations préliminaires. — I. *Ce qu'il n'est pas*: un royaume terrestre. Attente des Juifs, des disciples; enseignement de Jésus. — II. *Ce qu'il est*: un ordre moral. Sens de la tentation de Jésus, des exorcismes, des paraboles. Deux théories extrêmes: deux moments à distinguer; ère future, ère présente; aspect social, aspect individuel. — Unité réelle. p. 146-154

XV

LE PÈRE CÉLESTE

Affirmation concrète. — *Sa nature*: unique, esprit, amour. — I. *Ses rapports avec les hommes*: maître libéral, Père universel, Providence attentive et sensible à la prière. Le Pater: analyse et commentaire. — Un esprit nouveau... p. 155-165

XVI

L'HOMME NOUVEAU

Du point de vue moral et religieux. — I. *Sa destinée*. Etat primordial de péché; conversion nécessaire; condition de lutte. La vie de l'âme: sa nature, son immortalité. — II. *Sa loi*. Le Code nouveau: 1° par rapport à la loi ancienne;

2° en lui-même. Le précepte de l'amour de Dieu, du prochain, jusqu'à l'abnégation de soi. Les conseils. — Eminente dignité de l'homme nouveau..... p. 165-178

XVII

JÉSUS : SA PERSONNE

Grande variété de titres. — I. *Messie*: attribution. Etapes de sa manifestation: avant Césarée; après Césarée; devant le sanhédrin et Pilate. Sens de l'appellation; théorie de M. Loisy, réfutation. Le Fils de l'homme; signification. — II. *Fils de Dieu*: attribution à Jésus; dans quel sens? — Rapport des deux titres..... p. 178-188

XVIII

JÉSUS : SA MISSION

Réalité et modalités de la mission de Jésus. — I. *Sauveur*. Rémission du péché. Universalité du salut, sans exception. Aucune trace d'évolution dans la doctrine. — II. *Rédempteur*. Caractère nécessaire de sa passion et de sa mort. Valeur expiatoire de ses souffrances : témoignages de la réponse aux fils de Zébédée, de la Cène. Liberté de son sacrifice. — III. *Juge*: spécialement à la fin des temps, plus que témoin, par délégation du Père. — Le confirmatur du quatrième Evangile..... p. 188-197

XIX

L'ÉGLISE

L'« à priori » protestant. — I. *Notion*. Les textes fondamentaux: 1° de la promesse, avant la Passion; 2° de la réalisation, après la Résurrection. Réalité distincte : 1° de la synagogue; 2° du royaume. Caractéristiques de l'Eglise de Jésus: perpétuité, catholicité, assistance divine. — II. *Organisation*: en société. Primauté de Pierre. Attributions des Apôtres. Les Sacrements: institution du Baptême, de l'Eucharistie, des autres Sacrements. — Identité essentielle de l'Eglise d'aujourd'hui et de celle de l'Evangile..... p. 197-208

XX

L'AVENIR

Obscurité et complexité du sujet. — I. *L'Avenir du judaïsme*. Châtiment du peuple juif; ruine de Jérusalem. — II. *L'Avenir du Christianisme*. Conditions de l'apostolat, développement lent et progressif de l'Évangile. — III. *La Fin du Monde*. Difficultés d'exégèse; condition littéraire des textes; influence du genre apocalyptique. Époque: à lointaine échéance. Signes précurseurs: la parousie, le jugement. Conclusion: lacunes et compléments..... p. 209-218

3^e SECTION: LES MIRACLES DE JÉSUS

XXI

VUE D'ENSEMBLE

Intime connexion de la doctrine et des miracles. — I. *Tableau*: relevé; dénombrement; répartition; suite chronologique; classifications. — II. *Analyse*: cause prochaine; occasion; simplicité de l'action et des moyens; effet immédiat et complet; Impression sur les témoins. — Utilité de ces observations générales..... p. 219-227

XXII

PRODIGES COSMIQUES

Énumération et catégories. — I. *Premier groupe*: a) *Changement de l'eau en vin*: récit du fait; critique des interprétations rationalistes; b) *Multiplication des pains*: attestation d'une double multiplication; critique des interprétations rationalistes. — II. *Deuxième groupe*: a) *Pêche miraculeuse*: réalité d'une double pêche; analyse du fait essentiel; sens figuré; b) *Le Statère dans la bouche du poisson*: le fait; critique. — III. *Troisième groupe*: a) *Tempête apaisée*: le récit; b) *Marche sur les eaux*: le fait; série de prodiges; interprétation. — IV. *Le Figuier desséché*. — Pouvoir illimité de Jésus dans l'ordre physique..... p.^e 227-239

XXIII

DÉLIVRANCES DE POSSÉDÉS

Leur place considérable dans le ministère de Jésus. — I. *Les faits*; a) *Cas de possession pure et simple*: le démoniaque de Capharnaüm; la fille de la Chananéenne; b) *Cas de possession associée à diverses maladies*: le possédé aveugle et muet; les possédés de Gérasa; intérêt de ce cas; état des possédés; le miracle; le possédé muet; le jeune lunatique; les circonstances; le miracle; la femme courbée. — II. *Réponse aux objections*. Ce qu'il faut penser: 1° de la possibilité de la possession diabolique; 2° des rapports de la possession avec l'hystéro-épilepsie; 3° du nombre des possédés dans l'Evangile. — Un dilemme..... p. 239-250

XXIV

GUÉRISONS

Leur multiplicité. — I. *Les faits*. a) *Les fiévreux*: le fils de l'officier royal; la belle-mère de Simon-Pierre; b) *Les lépreux*. le lépreux des Synoptiques; les dix lépreux; c) *Les paralytiques*: le paralytique de Capharnaüm; le serviteur du centurion; le paralytique de Béthesda; l'homme à la main sèche; d) *Maladies particulières*: l'hydropique; l'hémorrhoi-se; e) *Les aveugles*: les deux aveugles de Capharnaüm; l'aveugle de Bethsaïda; l'aveugle-né: enquête et contre-enquête; les aveugles de Jéricho; f) *Les sourds-muets*: le sourd-muet de la Décapole; Malchus. — II. *Leur caractère surnaturel*. Fragilité de l'hypothèse des forces occultes. Essai d'explication par la suggestion: son insuffisance. — Condamnation des interprétations naturalistes..... p. 251-266

XXV

RÉSURRECTIONS

Empire de Jésus sur la mort. — I. *Les faits*: le fils de la veuve de Naïm; la fille de Jaïre; Lazare: les circonstances, le miracle. — II. *Les explications naturalistes*. Principes invoqués: mythes ou légendes. Réponse: garanties de l'attestation; témoignage quadruple, objectivité des récits, liaison étroite au reste. Réalité de la résurrection: ni mort apparente, ni fiction allégorique. Nature du phénomène. — Question de bon sens..... p. 267-276

TROISIÈME PARTIE

Portée du témoignage de l'Évangile

XXVI

LE PROBLÈME DU CHRIST

Affaire non d'impression, mais de raison. — I. *La réponse de la philosophie moderne*. Kant; ses disciples. Critique générale. — II. *La réponse du protestantisme libéral*. Sabatier; Harnack; divers. Critique générale. — III. *La réponse de l'exégèse critique*. Renan; M. Loisy; divers. Critique. — Hommages significatifs..... p. 277-290

XXVII

L'AFFIRMATION DE JÉSUS

Sens et division de la question. — I. *Ses déclarations*: 1^o *Comparaisons* qui font pressentir sa nature divine: au-dessus des autres hommes; au-dessus des prophètes; au-dessus des anges; 2^o *Substitution* à Dieu: en fonction de législateur; de maître du pardon; de juge suprême; de centre nécessaire de la religion; 3^o *Affirmations* plus directes en faveur de sa divinité: la question de la descendance davidique, parabole des mauvais vigneron; connaissance incommunicable et réciproque du Père et du Fils; l'Évangile de Saint Jean. — II. *Nos garanties*. Cas unique. Ni imposture, ni illusion. Le témoignage de l'histoire. — Sous le sceau de Dieu p. 290-300

XXVIII

LA TRANSCENDANCE DE SON CARACTÈRE

Importance de l'étude du caractère de Jésus. — I. *Ses qualités*: 1^o *Intelligence* lumineuse, élevée, profonde, pénétrante, prophétique, féconde; 2^o *Cœur* immense, tendre, compatissant, généreux sans limite; 3^o *Volonté* résolue, sereine, fière, forte. Dans un harmonieux équilibre. — II. *Hors pair*: du point de vue psychologique, historique, ethnique. — Un mot historique..... p. 300-310

XXIX

LA SUBLIMITÉ DE SON ENSEIGNEMENT

Légitimité de cette considération. — I. *La Nouveauté*. Non dans l'expression, le style, le genre, mais dans le ton d'autorité et le fond de la doctrine: sur Dieu, l'homme, le médiateur. — II. *D'origine céleste*: ni culture païenne de Rome, de l'Inde, de la Grèce, d'Alexandrie; ni culture juive de Schammaï ou d'Hillel, des Esséniens, mais révélation directe de Dieu. — La foi de Lamartine..... p. 311-321

XXX

LA SAINTETÉ DE SA VIE

Intérêt apologétique de la vie de Jésus. — I. *Innocence absolue*: absence et immunité de péché. Sans comparaison: nous-mêmes, les sages, les saints. — II. *Vertu parfaite*. Pratique de toutes les vertus; union des vertus opposées; sans lutte et sans effort. — III. *Le modèle*. Modération des formes extérieures; idéal de la sainteté vraie; source d'imitation. — Un aveu de Rousseau..... p. 321-329

XXXI

LE TÉMOIGNAGE DE SES PROPHÉTIES

Caractère privilégié des signes directs. — I. *Valeur des prophéties réalisées en Jésus*. Leur développement: 1^o en action; 2^o en parole. Traits particuliers. Leur accomplissement. Réponse aux objections. Les faveurs de Pascal. — II. *Valeur des prophéties faites par Jésus*. De prévision naturellement impossible; de prédiction certaine. Signe d'une intervention divine en faveur de la mission de Jésus; arguments en faveur de la divinité personnelle. — Qualités propres du signe prophétique..... p. 330-338

XXXII

LE TÉMOIGNAGE DE SES MIRACLES

Importance spéciale des miracles. — I. *Valeur des miracles en général*. Le vrai terrain de la question. Le miracle de Jésus,

signe divin. Preuve de la divinité, par attribution personnelle. Confirmation directe: dans la guérison du paralytique de Capharnaüm; dans la guérison d'un autre paralytique; dans les déclarations aux Juifs, aux Apôtres. — II. *Valeur du miracle de la Résurrection*. Intérêt capital reconnu par les disciples, par Saint Paul, par Jésus lui-même. Le signe de Jonas; le signe du Temple réédifié. — Force décisive de l'argument du miracle..... p. 338-350

XXXIII

LE TÉMOIGNAGE DU FAIT DE L'ÉGLISE

Prolongement de l'Évangile dans l'Eglise. — I. *Dans son établissement*. Les étapes. Essai d'explication naturelle. Les obstacles intérieurs; extérieurs. Absence de moyens humains. Nécessité d'une cause surnaturelle. Opinion de Saint Thomas. Portée du miracle. — II. *Dans ses effets*: pour l'individu, la famille, la société. La merveille de la sainteté: son aspect apologétique. — Intérêt spécial de ce témoignage..... p. 350-362

Conclusion.....	p. 363-364
Table des matières.....	p. 365-375
Liste alphabétique des principaux ouvrages consultés.....	p. 377-379

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

- ALLO (P.-R.). — L'Evangile en face du syncrétisme païen, 1909, Bloud.
- BATTIFOL (Mgr). — Six leçons sur les Evangiles, 6^e édit., 1902, Lecoffre.
L'Enseignement de Jésus, 1905, Bloud.
Orpheus et l'Evangile, 1910, Gabalda.
L'Eglise naissante et le Catholicisme, 1909, Gabalda.
- BOUGAUD (Mgr). — Le Christianisme et les temps présents, t. IV, 3^e édit., 1878, Poussielgue.
- BOURCHANY (Mgr). — Conférences apologétiques, 1911, Gabalda.
- BRASSAC. — Manuel biblique, t. III, 1910, Roger et Chérnoviz.
- BRICOUT. — La vérité du Catholicisme, 1910, Bloud.
- BUZY. — Introduction aux paraboles évangéliques, 1912, Gabalda.
- CALMES. — Comment se sont formés les Evangiles (coll. Science et Religion), 1909, Bloud.
Evangile selon Saint Jean, 1906, Gabalda.
- CAMERLYNCK ET COPPIETERS. — Synopsis.
- CAMUS (Mgr Le). — La Vie de N. S. Jésus-Christ, 3 vol., Poussielgue.
- CHAUVIN. — Jésus-Christ est-il ressuscité? 5^e édit., 1909, (coll. Questions théologiques), Bloud.
- CHRISTUS. — Beauchesne, 1912.
- COUGET. — La Catéchèse apostolique, 1906, Bloud (coll. Science et Religion).
L'Enseignement de Saint Paul, 1906, Bloud (coll. Science et Religion).
- CRAMPON. — La Sainte-Bible, 1905, Desclée.
- DIDON. — Jésus-Christ, 1891, 2 vol., Plon.
- DURAND. — L'Enfance de Jésus-Christ, 1908, Beauchesne.
- FILLION. — La Sainte Bible commentée, 1901, Letouzey.
Introduction au cours d'Ecriture sainte.
Les Miracles de l'Evangile, 2 vol., 1909, Lethielleux.
- FOUARD. — La Vie de Jésus-Christ, 2 vol., 9^e édit., 1880, Lecoffre.
- GARDEIL. — La Crédibilité et l'Apologétique, 1912, Gabalda.
- GIGOT. — Outlines of New Testament History, 2^e édit., Benziger, New-York.
- DE GRANDMAISON. — Jésus-Christ, Dict. apol., fasc. XI,

- HUGUENY. — Critique et Catholique, 1910, Letouzey.
- JACQUIER. — Histoire des livres du Nouveau Testament, 4 vol., Gabalda (t. II, 1905).
La Crédibilité des Evangiles.
- JACQUIER ET BOURCHANY. — La Résurrection de Jésus-Christ. Les Miracles évangéliques, 1911, Gabalda.
- LABOURT. — Cours supérieur d'Instruction religieuse, édit. revue, 1909, Gabalda.
- LADEUZE (Mgr). — La Résurrection du Christ, Bruxelles.
- LAGRANGE. — Evangile selon Saint Marc.
- LELIÈVRE. — La Religion de Jésus, d'après l'Evangile, Perrin, 1911.
- LEBRETON. — Les Origines du dogme de la Trinité, 1910, Beauchesne.
- LEPIN. — Jésus Messie et Fils de Dieu, 1905, Letouzey.
Origine du Quatrième Evangile, 1907, Letouzey.
La Valeur historique du Quatrième Evangile, 1910, 2 vol., Letouzey.
Christologie, 1908, Beauchesne.
Jésus-Christ, sa vie et son œuvre, 1912, Beauchesne.
- LESCŒUR. — Jésus-Christ.
- LESÈTRE. — Notre Seigneur Jésus-Christ.
- LEVESQUE. — Nos quatre Evangiles, 1917, Beauchesne.
- MANGENOT. — Jésus Messie et Fils de Dieu, 1908, Bloud (coll. Questions d'Ecriture sainte).
La Résurrection de Jésus, 1910, Beauchesne.
- MÉCHINEAU. — L'Origine apostolique du Nouveau Testament. 3^e édit., 1903, Bloud (coll. Science et Religion).
- MIGNOT (Mgr). — L'Eglise et la Critique, 1910, Gabalda.
- MONSABRÉ. — Exposition du Dogme catholique, Lethielleux.
- MOULARD ET VINCENT. — Apologétique chrétienne, Bloud.
- PAQUET. — Les Récits évangéliques de la Résurrection du Christ, 1909, Gabalda (coll. Science et Foi).
- PICARD. — Chrétien ou Agnostique, 1896, Plon.
La Transcendance de Jésus-Christ, 1905, Plon.
- DE POULPIQUET. — L'Objet intégral de l'Apologétique, 3^e édit., 1912, Bloud.
- POURRAT. — La Théologie sacramentaire, 1907, Gabalda.
- PRAT. — La Théologie de Saint Paul, 2 vol., 1912, Beauchesne.
- PRUNEL. — Les Fondements de la Doctrine catholique. 2^e édit., 1916, Beauchesne.
- ROSE. — Etudes sur les Evangiles, 1905, Welter.
Evangile selon Saint Mathieu, 1906, Bloud.
Evangile selon Saint Marc, 1905, Bloud.
Evangile selon Saint Luc, 1905, Bloud.
Actes des Apôtres, 1905, Bloud.

SERTILLANGES. — Jésus, 1910, Gabalda.

TANQUEREY. — Synopsis theologiæ dogmaticæ fundamentalis, 14^e édit., 1911, Desclée.

TIXERON. — Histoire des Dogmes. La Théologie anténicéenne, 1905, Lecoffre.

VALENSIN. — Jésus-Christ et l'Etude comparée des Religions, 1912, Gabalda.

VALLET. — Les Miracles de l'Evangile, 4^e édit., 1905, Bloud (coll. Science et Religion).

VERDUNOY. — L'Evangile, 1907, Gabalda.

WEBER. — A l'Evangile, 1911, Œuvre catholique, Verdun.
Jésus-Christ est Dieu, 1904, Œuvre catholique, Verdun.

REVUES

Revue pratique d'Apologétique.

Revue biblique.

Revue du Clergé français.

Etudes religieuses.

Revue des Jeunes.

DICTIONNAIRES

Dictionnaire apologétique, Beauchesne.

Dictionnaire de Théologie catholique, Letouzey.

Dictionnaire de la Bible, Letouzey.

Dictionary of Christ and the Gospels, Hastings.

PARIS-LIMOGES. — Société des Publications du Centre.



233.113

M693

Moenner, ~~Chanoine~~ A.

AUTHOR

Le Temoinage de l'Evangile

TITLE

233.113

M693

Property of

CBF

Please return to
Graduate Theological
Union Library

